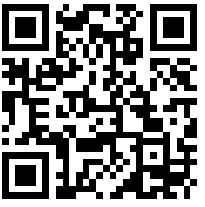
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

12943

407249

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

DE

BELGIQUE

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

DE

BELGIQUE

— TRENTE ET UNIÈME ANNÉE —

DEUXIÈME SÉRIE. T. XXV

BRUXELLES
P. WEISSENBRUCH, IMPRIMEUR DU ROI
ÉDITEUR
45, RUE DU POINÇON, 45
—
1899

Digitized by Google

Digitized by Google

ERNEST RENAN

ET LA QUESTION RELIGIEUSE EN FRANCE

(PREMIER ARTICLE)

Les personnes qui ont fréquenté Ernest Renan dans les dernières années de sa vie, auraient difficilement reconnu — ou deviné — le révolutionnaire sous ce vieillard au corps lourd, aux traits épais, d'une bienveillance et d'une bonhomie un peu banales. Était-ce là l'homme qui avait si profondément remué son siècle en apportant dans l'étude des questions religieuses un esprit de libre examen jusqu'alors inconnu, une audace sans limites tempérée par une indulgence quelque peu ironique? Mais le Renan de l'âge mûr et le Renan de la jeunesse et de l'adolescence n'avaient jamais été, eux non plus, le « radical à tous crins » que quelques-uns ont imaginé pour les besoins de la polémique catholique.

Si, en effet, on a fait beaucoup de bruit autour de Renan, lui-même n'en a jamais fait et n'a jamais demandé qu'on en fît. Homme d'étude, homme de cabinet, il est sorti de l'Église sans tapage, il a conduit toute sa vie avec la sereine tranquillité d'un sage. Les haines bruyantes, qu'il a soulevées dans quelques circonstances mémorables, n'ont pu le faire dévier de la ligne de probité scientifique qu'il s'était tracée de bonne heure et à laquelle il est resté fidèle jusqu'à son dernier jour. Il n'a riposté aux attaques les plus violentes que par son silence; il a refusé obstinément de s'engager dans les polé-

Digitized by Google

miques ecclésiastiques où ses adversaires voulaient l'entraîner.

L'unité de cette belle existence de philosophe et d'historien des religions est parfaite. Dès le premier jour il apparaît au public instruit avec des caractères qui ne feront que s'accuser et se préciser avec les années.

I

La première publication importante par laquelle Ernest Renan a conquis sa place dans la critique, — il était déjà estimé comme érudit dans les cercles spéciaux, — est le volume d'*Études d'histoire religieuse* paru en 1857. Dans la préface de ce volume, qui est un morceau de tout premier ordre, Renan rompt à la fois avec la tradition catholique et avec les procédés de l'école voltairienne. Renan se retrouve tout entier dans des déclarations d'une précision et d'une force admirables :

« Le dogmatisme théologique, dit-il, nous a conduits à une idée si étroite de la vérité, que quiconque ne se pose pas en docteur irréfragable, risque de s'ôter à lui-même toute créance auprès des lecteurs. L'esprit scientifique, procédant par de délicates approximations, serrant peu à peu la vérité, modifiant sans cesse ses formules pour les amener à une expression de plus en plus rigoureuse, variant ses points de vue pour ne rien négliger dans l'infinie complexité des problèmes que présente cet univers, est en général peu compris et passe pour un aveu d'impuissance ou de versatilité. »

Cette attitude était pour l'époque une innovation des plus hardies. Fort mal reçue par les représentants de la foi religieuse, par les théologiens, elle ne devait pas obtenir un meilleur accueil dans les milieux universitaires, à la Sorbonne; en troisième lieu, elle n'était pas de nature à satisfaire les libres penseurs restés sous l'influence de Voltaire.

« Je proteste une fois pour toutes, disait Renan, contre l'interprétation qu'on donnerait à mes travaux, si l'on prenait comme des œuvres de polémique les divers essais sur l'histoire

Digitized by Google

des religions que j'ai publiés ou que je pourrai publier à l'avenir. Envisagés comme des œuvres de polémique, ces essais, je suis le premier à le reconnaître, seraient fort inhabiles. La polémique exige une stratégie à laquelle je suis étranger; il faut savoir choisir le côté faible de ses adversaires, s'y tenir, ne jamais toucher aux questions incertaines, se garder de toute concession, c'est-à-dire renoncer à ce qui fait l'essence même de l'esprit scientifique. Telle n'est pas ma méthode.

« L'histoire de l'humanité est pour moi un vaste ensemble, où tout est essentiellement inégal et divers, mais où tout est du même ordre, sort des mêmes causes, obéit aux mêmes lois. Ces lois, je les recherche sans autre intention que de découvrir l'exacte nuance de ce qui est. Rien ne me fera changer un rôle obscur et fructueux pour la science contre le rôle de controversiste. »

Renan a parfaitement marqué l'énorme différence qui sépare l'historien philosophe du polémiste :

« On ne peut être à la fois, dit-il fort justement, bon controversiste et bon historien. Voltaire, si faible comme érudit, Voltaire qui nous semble si dénué du sentiment de l'antiquité, à nous autres qui sommes initiés à une méthode meilleure, Voltaire est vingt fois victorieux d'adversaires encore plus dépourvus de critique qu'il ne l'est lui-même... Faisons mieux, nous tous que possède l'amour du vrai et de la grande curiosité. Laissons ces débats à ceux qui s'y complaisent, travaillons pour le petit nombre de ceux qui marchent dans la grande ligne de ce monde. »

Ainsi, dédain de la polémique, étude de l'histoire religieuse entreprise dans les conditions rigoureuses de la critique et avec le seul désir de bien comprendre tout et de rendre exactement la nuance de chaque chose : voilà, n'est-il pas vrai? un programme excellent, une série de propositions sages, nobles et justes. Le savant, dans son infatigable et désintéressée curiosité, sait qu'il ne pourra satisfaire qu'une élite intellectuelle. C'est pour celle-là qu'il travaille.

Renan, qui a écarté avec résolution le « voltairianisme »,

Digitized by Google

n'admet pas davantage que l'on aborde l'histoire religieuse avec les préjugés du « matérialisme » :

« Le mot de *religion*, dit-il, étant celui sous lequel s'est résumée jusqu'ici, aux yeux du plus grand nombre, la vie de l'esprit, un matérialisme grossier peut seul attaquer dans son essence ce besoin, heureusement éternel, de notre nature. Rien de plus défectueux que les habitudes de langage, qui confondent avec l'irréligion le refus d'adhésion à telle ou telle croyance se donnant pour révélée. L'homme qui prend la vie au sérieux et emploie son activité à la poursuite d'une fin généreuse, voilà l'homme religieux ; l'homme frivole, superficiel, sans haute moralité, voilà l'impie. »

L'auteur de la *Vie de Jésus* n'a jamais laissé passer l'occasion de se prononcer très nettement sur le judaïsme et le christianisme. Il écarte absolument les prétentions des clergés et des théologies à la possession d'une vérité révélée et surnaturelle; mais il ne dissimule pas son profond attachement à la tradition chrétienne et sa respectueuse admiration pour son fondateur, Jésus de Nazareth, tandis qu'il apprécie assez sévèrement le judaïsme. Adversaire résolu du dogmatisme, de l'intolérance, il déclare, dans sa leçon d'inauguration du cours d'hébreu au Collège de France (21 février 1862), que ses auditeurs, quelles que soient leurs origines ou leurs préoccupations particulières, n'ont point à redouter qu'il exerce une pression quelconque sur leurs convictions :

« C'est le privilège, dit-il, et le danger des études sémitiques de toucher aux problèmes les plus importants de l'histoire de l'humanité. Le libre esprit ne connait pas de limites; mais il s'en faut que l'espèce humaine tout entière soit arrivée à ce degré de contemplation sereine, où l'on n'a pas besoin de voir Dieu dans tel ordre particulier de faits, justement parce qu'on le voit en toute chose. »

Il poursuit :

« Comme je ne porterai dans mon enseignement aucun dogmatisme, comme je me bornerai toujours à faire appel à votre raison, à vous proposer ce que je crois le plus probable, en vous laissant la plus parfaite liberté de jugement, qui pourra

Digitized by Google

se plaindre? Ceux-là seuls qui croient avoir le monopole de la vérité. Mais il faut que ceux-là renoncent à être les maîtres du monde. Galilée, de nos jours, ne se mettrait plus à genoux pour demander pardon d'avoir trouvé la vérité. »

Dans cette même leçon d'ouverture, Renan s'exprime sur la personne de Jésus en des termes d'une émotion contenue et d'une évidente sincérité :

« Un homme incomparable, — si grand que, bien qu'ici tout doive être jugé au point de vue de la science positive, je ne voudrais pas contredire ceux qui, frappés du caractère exceptionnel de son œuvre, l'appellent Dieu, — opéra une réforme du judaïsme, réforme si profonde, si individuelle, que ce fut, à vrai dire, une création de toutes pièces. Parvenu au plus haut degré religieux que jamais homme avant lui eût atteint... Jésus fonda la religion éternelle de l'humanité, la religion de l'esprit, dégagée de tout sacerdoce, de tout culte... absolue en un mot. »

Ce ne sont pas là de vagues et banales formules de complaisance; c'est l'expression d'une conviction qui n'a jamais abandonné Renan. Qui ne connaît la magnifique apostrophe par laquelle il termine la description du supplice de Jésus (1)?:

« Repose maintenant dans ta gloire, noble initiateur. Ton œuvre est achevée, ta divinité est fondée... Mille fois plus vivant, mille fois plus aimé depuis ta mort que durant les jours de ton passage ici-bas, tu deviendras à tel point la pierre angulaire de l'humanité, qu'arracher ton nom de ce monde serait l'ébranler jusqu'aux fondements. »

Dans un discours prononcé le 24 décembre 1889 sur la tombe d'Ernest Havet, Renan commence par louer le défunt de l'héroïque résolution avec laquelle il a, au nom de la raison, dissipé les légendes religieuses :

« Havet, dit-il, sera cité, dans des siècles, pour avoir, le premier, jeté sur les problèmes qui ont le plus troublé les âmes, quelques mots justes, fermes, sobres et froids. Il croyait, et je crois comme lui, que le temps des voiles officieux est passé,

(1) *Vie de Jésus*, 1863.

Digitized by Google

qu'il ne sert de rien de distinguer entre les vérités bonnes à dire et celles qui ne le sont pas, puisque l'on ne trompe plus personne... Le seul moyen de consoler un peu la pauvre humanité, c'est de la bien persuader que nous ne lui cachons rien et que nous agissons avec elle, non en rhéteurs préoccupés de soucis politiques et pédagogiques, mais en savants d'une absolue sincérité. »

Ces paroles, prononcées dans des circonstances à la fois intimes et solennelles, constituent à mes yeux le véritable testament de leur auteur. Frappé déjà dans sa santé — il devait survivre à Havet de trois ans à peine — il donne ici le résumé le plus libre et le plus sincère de ses études d'histoire et de philosophie religieuses. C'est la Grèce qui est la mère du monde moderne, elle est notre grande et souveraine institutrice; cependant le christianisme conserve sa raison d'être.

Ces déclarations sont peu connues et doivent être mises sous les yeux du lecteur :

« Née en Grèce, dit Renan, cette terre mère de toutes les harmonies, la raison, sous des noms divers et non sans d'étranges alliages, fait le tour du monde... Le christianisme, dans ses parties vitales, n'est qu'un viatique composé de bonnes idées grecques et savamment préparé pour la triste nuit de mille ans, à laquelle l'aurore de la Renaissance a mis fin. Tout vient ainsi d'une seule éclosion lumineuse. La Grèce a préparé le cadre scientifique, susceptible d'être indéfiniment élargi, et le cadre philosophique, susceptible de tout embrasser, où n'ont cessé de se mouvoir, depuis deux mille ans, les efforts intellectuels et moraux de la race à laquelle nous appartenons. »

Le développement de la science et de la philosophie n'entraîne-t-il pas comme une conséquence logique et nécessaire la disparition du christianisme ? — Non, proclame Renan.

« La Grèce a créé la vérité, remarque-t-il, comme elle a créé la beauté. D'un autre côté, nos races celtiques et germaniques ont bien eu quelque part à la fondation de ce qui peut s'appeler honnêteté, droiture de cœur. *Tout ce qu'il y a de meil-*

Digitized by Google

leur dans le christianisme, nous l'y avons mis, et voilà pourquoi nous l'aimons, voilà pourquoi il ne faut pas le détruire. »

Ce que Renan retient du christianisme, ce n'est pas son dogme, qui est condamné par la philosophie; c'est moins encore sa hiérarchie et son organisation, qui sont oppressives et tyranniques; ce n'est pas le fond biblique ou juif, pour lequel il éprouve une médiocre sympathie; c'est le sentiment du divin, de la tendresse, de la droiture, de la bonté tel qu'il éclate en un Jésus de Nazareth ou en un François d'Assise et qui s'allie, dans sa pensée, aux exigences de l'examen critique, de la raison émancipée.

A Israël il accorde cependant une chose, c'est la protestation enflammée et véhémente contre l'injustice du monde. Sur ce point, — et j'emprunte cette déclaration au tome V^e^ et dernier de l'*Histoire du peuple d'Israël* qui a paru en 1894, deux ans après la mort de l'auteur, — Renan montre comment le christianisme reste dans la grande ligne du judaïsme :

« Israël a, le premier, donné une forme au cri du peuple, à la plainte du pauvre, à la réclamation obstinée de ceux qui ont soif de justice. Israël a tant aimé la justice que, ne trouvant pas le monde juste, il le condamne à finir. Comme les anarchistes de nos jours, à ceux qui lui disent : « Le monde tel qu'il est fait a des injustices nécessaires, » il répond : « Eh bien, il est mal fait, il faut le briser. » Israël comble ainsi une lacune de la civilisation grecque, où l'esclave est si déplorablement abandonné de Dieu... Le judaïsme et le christianisme représentent dans l'antiquité ce qu'est le socialisme dans les temps modernes. »

On pourrait multiplier indéfiniment ces citations; on constaterait qu'avec quelques nuances dans la forme, elles s'accordent et s'ajustent entre elles sans effort. Les personnes qui accusent Renan de subtilité, qui blâment ce qu'elles trouvent de fuyant ou d'incertain dans sa pensée, ou bien l'ont lu d'un œil négligent ou bien, — et c'est malheureusement le cas pour beaucoup, — ne l'ont pas compris.

Sur le terrain de la philosophie proprement dite, mêmes constatations. Renan professe une sorte d'idéalisme panthéiste

Digitized by Google

qui implique la finalité de l'univers, avec exclusion de tout surnaturel et de la survivance personnelle des individus. D'un bout à l'autre de son œuvre, cette doctrine apparaît avec une clarté et une transparence incomparables.

Dans les *Dialogues et fragments philosophiques*, qui datent de 1876, Renan déclare que Dieu « est le produit de la conscience, non de la science et de la métaphysique » :

« Certes, ainsi s'exprime-t-il, on ne connaîtra jamais la formule de l'infini vivant, mais on ne réussira pas davantage à persuader à l'homme qu'il soit vain de désirer connaître l'ensemble dont il fait partie et qui l'entraîne malgré lui... L'univers a un but idéal et sert à une fin divine ; il n'est pas seulement une vaine agitation, dont la balance finale est zéro. »

Au criticisme de Kant, Renan oppose la remarque suivante : « Comme l'instrument de la raison, manié scientifiquement et appliqué à la façon d'un étalon inflexible de la réalité, n'a jamais conduit à une erreur, il faut en conclure qu'il est bon et qu'on peut s'y fier. » Aussitôt, entre les interlocuteurs des *Dialogues*, l'échange d'idées s'engage sur Dieu et sur l'Univers. D'une part, « on ne saurait constater dans le monde des traces de l'intervention momentanée ou intentionnelle d'êtres supérieurs » ; de l'autre, l'écrivain assure que « le monde a un but et travaille à une œuvre mystérieuse ». C'est la vieille théorie des causes finales, rajeunie et renouvelée. « Cette philosophie, déclare Renan, n'était erronée que dans la forme. Il ne s'agit que de placer dans la catégorie du *fieri*, de la lente évolution, ce qu'elle plaçait dans la catégorie de l'être et de la création. » En effet, la vie humaine serait une *duperie*, si un intérêt supérieur n'était au bout de tant d'efforts, qu'accomplit l'homme intelligent et vertueux. Dieu — ou la nature — use de *ruse* envers l'homme pour l'*aiguiller* vers ses hautes destinées. « L'homme, ce sont ses propres termes, est lié par certaines ruses de la nature, telles que la religion, l'amour, le goût du bien et du vrai, tous instincts qui, si l'on s'en tient à la considération de l'intérêt égoïste, le trompent et le mènent à des fins voulues hors de lui. »

Que l'on pèse l'importance de cette déclaration : l'homme

Digitized by Google

dominé par une puissance supérieure, *qui le mène à des fins voulues hors de lui!* Loin de protester, les hommes intelligents doivent conniver à ce dessein, pousser à la roue et, si j'ose m'exprimer ainsi, donner un coup de main à la divinité.

« Le grand homme, proclame-t-il, doit collaborer à la fraude, qui est à la base de l'univers : le plus bel emploi du génie est d'être complice de Dieu, de conniver à la politique de l'Éternel, de contribuer à tendre les lacs mystérieux de la nature, de l'aider à tromper les individus pour le bien de l'ensemble, d'être l'instrument de cette grande illusion, en prêchant la vertu aux hommes, tout en sachant bien qu'ils n'en retireront aucun profit personnel, comme le chef militaire qui mène tuer de pauvres gens pour une cause qu'ils ne peuvent comprendre ni apprécier. »

Je me rends parfaitement compte que Renan ait donné ces formules pour « l'équivalent de celle des déistes ». Donc le monde, d'après lui, — le sens moral nous en est garant, — tend à son but par une conscience obscure et spontanée, mais d'une merveilleuse sûreté. Quel est ce but? La réponse sera que « la petite récolte de vertu et de raison que produit chaque monde est la fin de ce monde ». Et à ceux qui objectent la décadence possible, sinon probable, de l'espèce humaine, l'auteur déclare ceci :

« Le danger de la planète terre, c'est que l'égoïsme y absorbant la plus grande partie de l'activité des individus, et le culte du vrai, du bien et du beau n'étant pratiqué que par une noblesse peu considérable en nombre, le danger, dis-je, est que la planète ne tombe dans un état où, tous les individus acquérant une conscience distincte de leurs droits, il soit impossible d'en faire émerger une pensée désintéressée. »

Soit! mais, si la terre manque le but, une de ses sœurs l'atteindra, et cela est l'essentiel. » Il est très possible, remarque Renan, que la terre manque à son devoir ou sorte des conditions viables avant de l'avoir rempli, ainsi que cela est arrivé à des milliers de corps célestes ; il suffit qu'un seul de ces corps accomplisse sa destinée. »

Dans ce même tome V^e^ de l'*Histoire du peuple d'Israël*,

Digitized by Google

dernière œuvre sortie de la plume d'Ernest Renan, les mêmes affirmations se retrouveront : « Si ce globe vient à manquer à ses devoirs, il s'en trouvera d'autres pour pousser à outrance le programme de toute vie : lumière, raison, vérité. »

II

Voilà, n'est il pas vrai? une doctrine philosophique et religieuse d'une remarquable unité. Tel Renan apparait dans ses premières œuvres, tel il se montre dans ses dernières productions. Ce système, ou plutôt cette tendance, — car personne n'est moins systématique, moins *doctrinaire* que l'auteur de la *Vie de Jésus*, — se confirme et se précise au cours des années sans défaillance, sans atténuation, en une forme d'une souplesse et d'une limpidité incroyables. Comment la méprise serait-elle possible à l'égard d'un homme qui se dévoile à tous dans la candide chasteté d'une belle âme et d'une limpide intelligence?

La vie d'Ernest Renan est, d'autre part, le commentaire constant de son activité morale et spirituelle. Il abandonne la vie ecclésiatique, parce qu'il a reconnu que le catholicisme impliquait l'affirmation de propositions dont une science exacte et scrupuleuse doit confesser l'inexactitude. Il est sorti de l'Église modestement, sans fracas, mais le front haut, pour entrer dans une vie de sévères études. Orientaliste, attaché à la Bibliothèque nationale, lauréat, puis membre de l'Institut, chargé d'une mission scientifique en Syrie, professeur au Collège de France, membre de l'Académie française, sa vie privée est sous les yeux de tous, parents, amis, adversaires aussi, comme un livre largement ouvert; entré par le mariage dans une famille de grands artistes, les Scheffer, il partage entre sa famille, ses collègues et confrères le temps qu'il consent à distraire de ses études d'exégèse et d'histoire religieuses et de cette belle et féconde publication du *Corpus inscriptionum semiticarum*, à laquelle son nom reste attaché. Avec un peu d'attention, d'intelligence et de bonne foi, il n'est pas de portrait plus aisé à tracer que celui de Renan.

Digitized by Google

Eh bien ! il n'est pas d'homme qui ait été aussi mal compris par ses contemporains, dont les intentions, l'inspiration et l'œuvre aient été dénaturées de la façon la plus inepte et la plus perfide, non seulement par des adversaires intéressés à ruiner son autorité, mais par des hommes de la part desquels on eût attendu plus d'intelligence, plus de probité morale et scientifique, par les représentants les plus éminents des lettres françaises, par les professeurs les plus en vue de la Sorbonne et de l'Université.

Dès 1864, M. E. Caro, professeur de philosophie à la Sorbonne, un des hommes dont l'opinion comptait le plus dans les cercles des personnes instruites et des gens du monde, dresse contre Renan un formidable réquisitoire dans son livre l'*Idée de Dieu et ses nouveaux critiques*.

Au nom du spiritualisme officiel dont il se constitue l'avocat, M. Caro dénonce avec une âpre véhémence les tendances de l'éminent orientaliste :

« La nuance la plus populaire (de la philosophie antispiritualiste ou extra-spiritualiste), parce qu'elle est la plus vague, est celle que représente M. Renan. C'est tantôt une sorte de scepticisme scientifique, de positivisme, s'arrachant par un effort définitif aux rêves de la vieille humanité, prenant parti contre les illusions, tantôt un mysticisme qui se répand en aspirations et en extases vers un objet idéal qu'on ne définit pas. Critique éternellement suspendue entre des croyances que la cruelle raison désavoue et des négations désolantes pour une sensibilité d'artiste, il y a là, à vrai dire, une situation intéressante et particulière d'esprit plutôt qu'une philosophie. »

Sous ces accusations bizarres et contradictoires, — qu'y a-t-il de commun entre le « scepticisme scientifique » et le « positivisme » ? — on devine l'embarras du professeur de la Sorbonne qui, en fait d'exégèse, ne va pas au delà de Bossuet et de Fénelon, en fait de philosophie, au delà de Victor Cousin et, encore une fois, de ce même Bossuet avec le *Traité de la connaissance de Dieu et de soi-même*, et de ce même Fénelon avec la *Démonstration de l'existence de Dieu*. Renan, n'est, à ses yeux,

Digitized by Google

qu'un fantaisiste, un artiste incapable de ramener sa pensée à des formes précises ; il l'accuse de « *dilettantisme religieux* », il nous le montre ironique, amer dans l'isolement hautain et aristocratique où il prétend qu'il se confine ; il relève avec aigreur un propos, d'après lequel Renan loue Jésus d'avoir fondé « la grande doctrine du dédain transcendant », ce qui signifiait tout simplement que celui qui veut fonder une œuvre d'idéalisme et de progrès doit rompre sans ménagement avec les préjugés et les habitudes de la foule.

J'ai le regret de devoir dire que, dans les cercles universitaires, la pauvre diatribe de M. Caro passa pour un jugement sérieux, éclairé, j'allais dire définitif. L'auteur de l'*Histoire des langues sémitiques* et de la *Vie de Jésus* heurtait des préjugés invétérés, dérangeait les habitudes consacrées, troublait la philosophie officielle dans son parti pris niais et béat, risquait de la compromettre dans son attitude de déférence et d'abdication muette vis-à-vis de l'Église ; cela ne justifiait-il pas toutes les rispostes?

Aujourd'hui encore, il n'est pas rare d'entendre des hommes instruits parler du « scepticisme » de Renan, parce que ce grand écrivain, ce savant d'une admirable probité, a confessé qu'en matière d'histoire, d'histoire religieuse surtout, on devait se contenter, la plupart du temps, d'une approximation, qu'il ne fallait pas dire à propos d'un Moïse ou d'un Jésus : *J'affirme*, mais *il est possible, il est probable, il peut se faire, il y a des chances pour*. M. Challemel-Lacour, homme politique éminent, ancien élève de l'école normale, appelé en 1893 à remplacer Renan dans son fauteuil de l'Académie française, a bien renouvelé, lui aussi, dans son discours de réception, les accusations que M. Caro s'était empressé de lancer dans le monde universitaire au lendemain de l'apparition de la *Vie de Jésus*.

Il n'est pas nécessaire de rappeler l'accueil qui fut fait dans les cercles catholiques au livre que je viens de nommer. Depuis le pape Pie IX, qui traita son auteur de « blasphémateur public », jusqu'au dernier des curés en état de tenir une plume, ce fut un déluge d'articles, de brochures et de volumes du ton

Digitized by Google

le plus injurieux. Quels ménagements à garder, en effet, envers cet ancien séminariste qui, après avoir quitté l'Église, n'avait pas eu « la pudeur du silence », qui mettait une « fausse érudition » au service de ses haines et de ses rancunes, qui dissimulait ses intentions malfaisantes sous le masque d'une prétendue modération, qui arguait de son respect envers le christianisme pour porter à celui-ci des coups d'autant plus sûrs qu'ils étaient plus perfides!

On s'étonnera de retrouver les mêmes critiques, sous une forme assurément plus convenable, plus étudiée, chez des écrivains d'origine protestante. Mais, là aussi, on avait pris ombrage d'affirmations telles que la suivante : « Dieu, Providence, immortalité, autant de bons vieux mots, un peu lourds peut-être, que la philosophie interprétera dans des sens de plus en plus raffinés, mais qu'elle ne remplacera jamais avec avantage, » et, de cette déclaration, souvent reproduite : « Je ne vois pas pourquoi l'âme d'un Papou serait immortelle. » Dans la bouche de l'homme qu'on soupçonne le mot le plus simple prend un sens inattendu et, pour ainsi dire, criminel. Nous avons fait voir, tout à l'heure, comment la philosophie de Renan se ramène à un « idéalisme finaliste »; est-ce là quelque chose de si scandaleux? Renan repousse le matérialisme attaché aux termes de Dieu, de Providence, d'immortalité; il estime que l'argument, que plusieurs proposent en faveur de la persistance de l'individualité après la mort et qui est tiré des aspirations d'une âme élevée vers l'au-delà, vers l'infini, est sans force quand il s'agit d'êtres inférieurs, réduits aux seules préoccupations du manger, du sommeil, de la reproduction. Mais n'est-ce pas le sentiment, plus ou moins ouvertement avoué, de quiconque a cherché à se faire une opinion personnelle sur ces hautes et délicates questions? En vérité, on s'étonne que l'effort d'un grand écrivain et d'une limpide conscience pour traduire aux autres ses impressions, ses doutes, ses conclusions, rencontre autant d'inintelligence et de mauvaise volonté chez des hommes eux-mêmes probes et sincères.

Un écrivain, appartenant à la nuance la plus avancée du

Digitized by Google

protestantisme libéral (1), se montra très scandalisé du « désintéressement » que Renan apportait dans les questions d'histoire religieuse. Il aurait voulu que l'auteur déclarât nettement ce qu'il croyait et ce qu'il niait, au lieu de rechercher « objectivement » à reconstituer l'état d'âme de personnages ou d'époques appartenant au passé. C'était au lendemain de la publication des *Études d'histoire religieuse* (1857), dont le caractère a été rappelé au début de cette étude. Renan, sous prétexte qu'il cherche avant tout à « comprendre », est accusé — la chose est incroyable — d'immoralité :

« Cette excroissance démesurée de la faculté compréhensive, dit le critique protestant, constitue une véritable maladie de la volonté et va jusqu'à la dépraver ou à l'abolir. Elle l'abolit dans le sein même de l'intelligence, qui se glace en s'éclaircissant, qui s'efface, s'étale au delà de ses justes bornes et n'a plus ainsi de centre lumineux, de puissance fixe et rayonnante. On veut comprendre sans croire, recevoir les idées ainsi que le ferait un miroir limpide, sans être déterminé pour cela, je ne dis pas à des actes, mais même à des conclusions. Les plus vifs, les plus passionnés tirent de cette succession mobile une sorte de plaisir passager, enivrant, qui réduit sur eux l'impression de chaque idée nouvelle au charme d'une sensation : ils s'éprennent et se détachent tour à tour; ils épousent presque un système nouveau comme Aristippe une courtisane, sachant qu'ils s'en lasseront bientôt : c'est une manière d'épicuréisme sensuel et raffiné de l'intelligence. »

L'écrivain protestant signale, sur le ton navré d'un moraliste, « les dangers auxquels expose la faculté compréhensive développée outre mesure », déplore de rencontrer « avec une intelligence aussi haute, un scepticisme si complet, si calme, si franchement, j'ai presque dit, si naïvement avoué », déclare que « M. Renan est un archéologue religieux, rien de moins, mais aussi rien de plus », que « le sens religieux lui manque », et il l'accable enfin sous ce reproche final, qu'il est dépourvu de « conscience religieuse ».

(1) M. P. Goy.

Digitized by Google

Si des critiques, relativement instruits et désintéressés, ont pu apprécier d'une façon aussi lourde, aussi inexacte, les tendances de Renan, il ne faut pas s'étonner que la *Vie de Jésus* ait donné lieu aux plus grossiers malentendus. Aujourd'hui même, il n'est peut-être pas inutile de rétablir sa véritable signification, qui a presque disparu sous la charge de commentaires erronés et d'interprétations inintelligentes.

Au cours d'une mission scientifique accomplie en Syrie dans les années 1860 et 1861, Renan avait eu la vision de ce qu'avait pu être l'énigmatique et attrayante figure de Jésus de Nazareth. Tour à tour, il l'avait restituée par l'imagination et avec le secours des textes — on sait qu'il était très suffisamment instruit des travaux de l'exégèse allemande — dans le double milieu du tendre et exquis printemps de la campagne galiléenne et de l'âpre et sévère été de la montagne jérusalémite. Pour donner à cette physionomie, qui reste bien incertaine, bien fuyante dans le cadre des textes évangéliques, un cachet de réalité, Renan eut la très remarquable idée de marier le type du mystique chrétien du moyen âge — tel un François d'Assise — au type du réformateur religieux à la Mahomet, qui ne se fait pas faute d'associer aux envolées de l'extase religieuse les petits moyens de la politique, les roueries et les audaces de l'homme d'action, subordonnant les moyens aux fins poursuivies. C'est dans cette voie que s'est engagé résolument l'écrivain et il a abouti à une création d'une incontestable originalité, qui a excité très vivement la curiosité, en même temps que la liberté, l'aisance, je dirais presque le *sans façon* de l'auteur en des matières aussi graves, déchaînaient les passions religieuses dans toute leur violence.

Que la *Vie de Jésus* prête le flanc à la critique, je suis le premier à le reconnaître. Les textes sont choisis d'une façon arbitraire et parfois interprétés d'une manière inadmissible. Mais, de l'ensemble, se dégage une extraordinaire impression de réalité. Que le Jésus de l'histoire *ait été* celui que représente Renan, nous n'hésitons pas à le contester formellement; mais qu'il *ait pu être* tel, c'est une tout autre question. Le Jésus qu'on nous montre ici vit et respire; il parle et agit;

Digitized by Google

c'est un homme qui, tour à tour, sourit, pleure, console, menace, exhorte, insulte même; il connaît les abattements et les sursauts de la volonté. C'était la première fois qu'on traçait de Jésus un portrait qui fût celui d'un homme en chair et en os, au lieu de cette figure hiératique où le dieu déguisé en homme demeure raide, impassible, indifférent, dans les limites tracées par le plus inflexible des protocoles.

Encore ici, je comprends les protestations passionnées des croyants, mais je ne saurais assez m'étonner de l'insuffisance, de l'aveuglement de critiques soi-disant indépendants, qui ont résumé tous leurs griefs contre l'auteur de la *Vie de Jésus* dans le reproche, déjà signalé plus haut, d'immoralité.

Et, de nouveau, voici un écrivain protestant connu, M. Colani, qui se hasarde à écrire, — non-sens vraiment prodigieux, — qu'il faut ranger M. Renan parmi « les hommes qui croient le moins à la réalité de l'idéal ». M. Colani ne supporte pas qu'on puisse dire de Jésus qu'il « aimait les honneurs », qu'il était parfois « rude et bizarre », que l'obstacle « l'irritait », qu'à tel moment « on eût dit que sa raison se troublait », que « sa mauvaise humeur contre toute résistance l'entraînait jusqu'à des actes inexplicables et en apparence absurdes », que, à Jérusalem, le villageois galiléen se trouva « dépaysé » et que ses conversations y deviennent « une suite interminable de batailles scolastiques ».

Un autre écrivain protestant, M. Sabatier, ne peut pas, lui non plus, pardonner à Renan d'avoir relevé dans les faits relatifs à la crise suprême où succombe son héros, des traits qui décèlent l'illuminé ou l'ambitieux. Et puis, il avait osé écrire que, dans la fameuse veillée de Gethsemani, Jésus pensa peut-être avec quelque regret aux jeunes filles qui auraient jadis consenti à l'aimer, détail gracieux, touchant, véritablement humain, retour du réformateur qui voit sa carrière brisée dans un funeste accident, aux heures charmantes de l' « idylle galiléenne ».

« Au fond, déclare M. Sabatier sur le ton le plus âpre, au fond et malgré tous les ménagements de l'historien, c'est la marche d'un esprit sain vers la folie. Le Christ de M. Renan

Digitized by Google

flotte, en effet, entre les calculs de l'ambitieux et les rêves de l'illuminé. Cette construction arbitraire n'a pas eu besoin d'être renversée par la critique : *elle croulait d'elle-même par les contradictions internes d'une narration affectée, où se mêlent la frivolité du romancier et les pieux souvenirs du séminaire de Saint-Sulpice.* »

Nous nous arrêterons sur cette étrange citation, qui fait voir que d'un bout à l'autre, l'œuvre de Renan a été l'objet des jugements les plus passionnément, les plus obstinément faux.

Comment cette œuvre a pu se dégager d'un concert d'appréciations, qui n'ont guère entre elles que ce trait commun d'être également inexactes et mal fondées, qui sont d'autant plus perfides qu'elles ont la prétention d'être impartiales, il y a là un problème psychologique des plus curieux, mais que nous ne saurions aborder en cet instant.

Il nous suffit, pour le moment, d'avoir rétabli dans son véritable jour la pensée du grand écrivain, qui a apporté un esprit absolument nouveau dans l'étude des questions d'histoire et de philosophie religieuses. Idéaliste convaincu, adversaire résolu du surnaturel qui est pour lui du contre-naturel, âme largement ouverte au sentiment religieux, Renan a marqué la fin du « voltairianisme » en France, en vertu de cet axiome, que l'on ne détruit que ce qu'on remplace.

Il a donc substitué, par l'effort d'un travail d'une admirable continuité, d'une unité extraordinaire, à la tradition de l'*incrédulité railleuse* à l'égard du christianisme et du sentiment religieux, une méthode d'*examen respectueux*, mais absolument libre et indépendant. C'est là une révolution d'une énorme portée, dont le sens a échappé à beaucoup de ses contemporains, mais dont les effets sont destinés à devenir de plus en plus sensibles dans les générations qui naissent aujourd'hui à la vie de l'esprit.

C'est en vain que M. de Vogüe et d'autres écrivains, que je pourrais nommer, ont prétendu, dès le lendemain de la mort d'Ernest Renan, que son influence avait pris fin. C'est tout le contraire; loin d'être à son déclin, elle est à son aurore. Dans

Digitized by Google

la lutte contre le dogmatisme et la théocratie qui relèvent la tête, ce n'est plus le nom de Voltaire que nous inscrivons sur le drapeau des libertés modernes, des libertés de penser, de parler et d'écrire, c'est celui de Renan.

MAURICE VERNES.

(A suivre.)

Digitized by Google

VERS[1]

L'Été.

L'air chaud et calme dort, de parfums alourdi.
Le silence est pesant; rien ne bouge : Midi
Trône dans la splendeur sereine de sa force.
Les chênes, dont la sève a fait craquer l'écorce,
Sont immobiles. Tout sommeille, et seulement
Dans la sombre épaisseur des forêts on entend
Comme un fourmillement continu de lumière.
Soudain dans le soleil, impérieuse et fière,
Tu m'apparais. Tu viens, belle de tout l'été,
Dans le triomphe simple et fort de ta beauté;
Au rythme de tes pas, noblement cadencées
En chœurs harmonieux se forment mes pensées;
Tu souris, et je vois dans l'azur de tes yeux
S'éveiller le printemps magnifique des dieux.
Ton regard est pareil aux sources sous les feuilles,
Au miroir des grands lacs glacés, et quand tu cueilles
Pour orner tes cheveux où le soleil renaît
La grappe du cytise et l'épi du genêt,
Les oiseaux empressés autour de ta chair nue
De leurs chants amoureux célèbrent ta venue.
Les calices pâmés s'ouvrent sous tes pieds blancs;
La brise folle rit, et les ormes tremblants,
Quand tu passes sous eux, s'emplissent de murmures.
Tes lèvres fraîches ont l'éclat des pêches mûres,
Ton front est une armure ivoirine, tes dents
Sont des graines de nacre au sein de fruits ardents,

(1) Ces vers sont extraits du prochain livre de M. Valère Gille, *Le Collier d'opales*, qui paraîtra à la fin de ce mois à Paris, chez l'éditeur Fischbacher.

Digitized by Google

Ton corps de neige à la sveltesse d'une amphore,
Et ton large visage est beau comme l'aurore.
Alors, dans la clarté, mon rêve familier,
Au bercement moelleux d'un rapide voilier,
Grisé par le parfum de ta chair glorieuse,
M'emporte vers des cieux magiques, ô Rieuse !
Et je vois à travers l'air splendide et vermeil
Surgir des flots houleux des îles de soleil
Pleines de palais d'or et de jardins de roses :
Là, pour nous sont dressés des festins grandioses
Sous des velums de soie, où des paons somptueux
Traînent leur lourd manteau d'un port majestueux ;
Au pied des escaliers, dans les vasques fleuries,
Éclatent des jets d'eau de claires pierreries,
Et tandis que l'aurore allume au loin la mer,
Ivre du vent puissant qui caresse ta chair,
Tu te dresses, superbe, héroïque et farouche,
Et la vie insolente à la fleur de ta bouche.

L'Automne.

Mais l'automne à présent, le froid et triste automne,
Comme un vieux mendiant dans la bise chantonne
Sa complainte éplorée aux échos du chemin.
Écoute ! l'on dirait qu'une invisible main
Dans les halliers fouettés par la rafale froisse
Les feuilles sèches et les herbes ; et l'angoisse
Étreint l'oiseau qui fuit avec des cris plaintifs.
Les corbeaux au vol lourd croassent ; sur les ifs
Et les cyprès, gardiens silencieux des tombes,
Dans leur sombre épaisseur sanglotent les colombes,
Et les bosquets où pend un dernier fruit trop mûr,
Accrochant çà et là quelques lambeaux d'azur,
Éparpillent au vent leur chevelure rousse.
Dans le bois qui, déjà verdegrisé de mousse,
Grelotte dans la rouille et l'or de ses haillons,
Près de l'étang pensif où jadis nous allions
Sous le mouvant abri du saule aux vertes franges
Écouter la chanson mourante des mésanges,
Mêlant son aigre voix aux voix sourdes des eaux,
Siffle lugubrement la flûte des roseaux.

Digitized by Google

L'automne désolé pleure : c'est le prélude
De l'hiver monotone et de la solitude.
Dans les chemins déserts voltigent les débris
Des roses, et voici qu'en nos cœurs assombris,
Éteignant la clarté du soleil qui recule,
La tristesse descend comme un beau crépuscule.

La Joconde.

Elle est paisible et douce, et son visage grave
Que la tristesse rend encore plus suave,
A le charme pensif et l'étrange beauté
D'un lac sombre où se mire un soir tiède d'été.
De leur voile de deuil et de leur aile noire,
Bien des Heures déjà, frôlant sont front d'ivoire,
Ont, en passant, glacé d'une ombre son esprit.
Lasse de tout, pourtant encore elle sourit,
Et pour cacher, avec des tendresses de mère,
Le néant désolé de sa science amère,
Elle apparaît tranquille et belle; mais malgré
Ses soins à dérober un effort mesuré,
On devine qu'au fond de son âme ternie,
Comme un serpent se glisse et siffle l'ironie.
Ne crois, ô fol enfant, qu'au printemps mensonger
Qui sur sa lèvre éveille un sourire léger ;
Mais si, dans ton ardeur juvénile et farouche,
Sans plus te contenter de la fleur de sa bouche,
Ayant voulu forcer son cœur comme un coffret,
Parmi ses rêves morts tu trouves le secret
De sa douceur, de sa bonté, de sa souffrance,
Sois assuré du moins de sa tendre indulgence.

Les Enfants.

A pas pressés, à pas menus,
Ils vont, joyeux, l'âme ravie,
A tout le charme de la vie
Offrant leurs grands yeux ingénus.

Digitized by Google

Ils sont légers comme une flamme,
Sur leurs lèvres souffle l'Esprit,
Et leur regard heureux sourit
Au sourire de Notre-Dame.

Ils ont des mots si précieux,
Ils ont des grâces si discrètes
Qu'on les croirait les interprètes
Des voix ineffables des cieux.

Leur naïveté s'émerveille
De la brise, des fleurs, des eaux,
Et dans un jardin plein d'oiseaux
Leur cœur est un lys qui sommeille.

Et les anges, tous les matins,
Viennent, penchés sur leurs prunelles,
Mirer leurs beautés fraternelles
Dans ces miroirs adamantins.

Ils ont la bonté qui s'ignore,
Qui se donne sans s'épuiser :
Leur bouche rose est un baiser
Et leur âme est comme une aurore.

Ils semblent un coin du ciel bleu
Au pauvre, au doux, au solitaire,
Et parmi les pleurs de la terre
Ils sont les sourires de Dieu.

Le Talisman.

Sur moi je porte, afin de conjurer le sort,
Un talisman bizarre, une tête de mort
Dont le corail luisant à la lumière saigne ;
Et, selon mon humeur, cet emblème m'enseigne
Que tout n'est ici-bas que vanité, qu'il faut
Réserver son désir pour un dessein plus haut,
Et ne point s'attarder à la vile matière ;
Ou bien, puisque bientôt nous irons en poussière,
Puisque la Mort parmi les roses se tapit,
Se hâter de jouir d'un fugace répit,
Boire, aimer, se griser de lumière au plus vite,
En acceptant un sort que nul mortel n'évite.

Digitized by Google

La Ruche.

Lorsqu'au printemps la brise heureuse et parfumée
Fait, comme un chœur d'oiseaux, gazouiller la ramée,
Que tout s'éveille et rit et chante, et que les cieux
Plus vifs que des baisers et plus doux que des yeux
Pétillent dans les bois en milliers d'étincelles,
De mon cœur amoureux, avec un grand bruit d'ailes,
Mes désirs enivrés sortent en tournoyant
Ainsi que d'une ruche un essaim chatoyant,
Et ces abeilles d'or sur les blanches prairies
Dansent dans le soleil comme des pierreries.

Blanc et Noir.

Deux dieux, toujours luttant, se partagent le monde :
L'un est blanc, l'autre est noir, l'un brillant, l'autre immonde.
L'un est l'amour, l'amour immense, illimité,
Qui fait que tout s'attire et tend vers l'Unité,
Mais l'autre, l'Adversaire au front obscur et triste
Veut qu'à l'attraction l'individu résiste.
Soumis à cette loi, louons également
Ces inlassables dieux, causes du mouvement,
Principes créateurs, pères de l'existence,
Car si l'un est l'effort, l'autre est la résistance,
Et de leur lutte nait la Vie au sein fécond.
Pour être, le premier a besoin du second,
Car nul être n'existe et ne prend conscience
Que par son fini même et que par différence.
Ainsi, sans son contraire une chose n'est rien :
Sans le laid qu'est le beau, sans le mal qu'est le bien?
Tout fut et tout sera ; nulle cause première,
La vie est dans le mort, l'ombre dans la lumière,
L'enfer est éternel comme le grand ciel bleu,
Et songe que Satan n'est que l'ombre de Dieu.

Digitized by Google

Folie.

La brise dans les feuilles vertes
Fait danser le feu des rayons,
Partout des lèvres entr' ouvertes
Ensorcellent les papillons.

Dans la chambre de fleurs jonchée
Celle que j'aime en ce moment
Sur mon épaule s'est penchée
Avec un sourire charmant.

Le lys embaumait son haleine,
Dans ses yeux pétillait le ciel;
D'étoiles son âme était pleine,
Sa bouche avait un goût de miel.

Elle me dit : « Ferme ton livre,
Brûle ces feuillets mal noircis;
Pauvre rêveur, je te délivre
De tes inutiles soucis.

Délaisse ces œuvres malsaines
Où les romanciers indiscrets
Racontent au public leurs scènes
Et divulguent tous nos secrets.

A quoi bon troubler la fontaine
Qui reflète dans son cristal
Une image claire et sereine
D'un divin songe virginal!

Viens! dans les bois le vent secoue
Des milliers d'astres éclatants,
Les ramiers joyeux font la roue
Et je suis folle de printemps.

Ma couleur n'est point empruntée;
Regarde donc! je ne suis pas
De littérature teintée
Depuis les cheveux jusqu'aux bas.

Digitized by Google

Crois-moi, rien ne vaut la lecture
Aux bords des ruisseaux argentins
Du feuilleton que la Nature
Improvise tous les matins.

La sève odorante nous grise;
Tout chante, tout frissonne, allons
Au plus vite rire à la brise
Dans les bois et dans les vallons.

Dans le thym dansent les lièvres,
La primevère fleurit, mais
Rien ne vaut la fleur de mes lèvres,
Et tout le reste que j'omets. »

L'Aube et le Crépuscule.

Quand, au soleil levant, tout chante et prend l'essor,
Et que le vent discret remplit de frissons d'or
La terre tout à l'heure assombrie et muette,
Mon cœur joyeux s'élève ainsi qu'une alouette,
Et parmi la splendeur tranquille de l'azur
Répand de tous côtés son bonheur calme et pur;
Mais, lorsque des coteaux descend le crépuscule,
Il se ferme soudain comme une renoncule,
Et dans la chaste nuit pleine de diamants
Dort avec le parfum de ses rêves charmants.

Valère Gille.

Digitized by Google

EN CARAVANE [1]

II

Tumbu-Many est la station de transports et postes de l'État pour le Kwango oriental. Elle est assise près de la frontière portugaise, à une altitude de 750 mètres.

Pas bien loin se trouve un petit village complètement caché dans les bananeraies. Le chef a été reconnu par l'État et quand il reçoit la visite d'Européens, il s'affuble d'un incroyable uniforme, se somme d'un casque fantastique et traîne à sa ceinture un sabre de cavalerie. Sur cet accoutrement de haut goût, il exhibe sa belle médaille.

Et il n'est pas peu fier d'être l'ami de Boula-Matari! Ses relations avec le poste sont très bonnes. A Tumbu-Many, nous nous faisons une idée suffisante de la vie en station.

Le soir il fait froid. Un vent aigu s'est élevé inopinément et nous glace.

Le jour suivant, un dimanche, le temps est superbe. Le dimanche prend en Afrique aussi la physionomie bien spéciale que nous lui connaissons en Europe.

Le poste est habité par quatre blancs. La veille de notre arrivée, une tornade s'était abattue sur la station, avait décoiffé les chimbèques saccagés avec frénésie.

(1) Suite, voir la *Revue de Belgique* du 15 décembre 1898.

Digitized by Google

Rien de grave heureusement. Outre un potager parfaitement entretenu, la station possède une salle à manger et un service de table bien organisé. Un cuisinier noir (le cook) fonctionne sous la direction d'un blanc et s'en tire à merveille. Nous mangeons du pain fait avec de la farine d'Europe et levé au malafu. La question d'estomac est de première importance au Congo. Il est incontestable qu'une bonne alimentation est un élément favorable de tout premier ordre dans la lutte incessante que l'Européen livre à ce climat écrasant. Sans doute, lorsqu'on pourra manger d'une façon complète et qu'on n'en sera plus réduit à un régime de viandes sèches, chèvre ou poule, conserves, l'organisme mieux soutenu n'offrira plus une proie aussi facile à l'anémie, à l'épuisement. La fièvre n'aura peut-être plus si beau jeu pour achever son œuvre de détraquement lent, foudroyant parfois.

Dans les pays chauds, l'estomac se lasse vite.

L'appétit paresseux n'est pas stimulé par une nourriture variée, ni par l'exercice physique, qui est nul. C'est un point de grave importance pour l'Européen, d'ailleurs parfaitement compris. On flâne dans la station. Un blanc possède une boîte à musique. Les airs menus, discrètement mélancoliques vous rappellent le pays et ceux qui attendent. La station communique avec les quartiers de la troupe par une large allée sablée. Des soldats se promènent en chantant. Ils s'accompagnent d'un petit instrument de musique. Celui-ci se compose d'une boîte munie de lamelles métalliques qu'ils font vibrer sous leurs doigts et qui accentue singulièrement la monotonie de leurs mélopées. Ou bien les noirs, surtout les femmes, se livrent à leur passion pour l'accordéon. Pendant des heures, on les entend répéter machinalement deux ou trois notes toujours les mêmes. C'est attristant et ça finit par devenir odieux.

L'indigène dans cette partie de l'Afrique est sale. La propreté et lui ne s'accordent guère, hélas ! Il n'est pas continuellement à l'eau, comme ces populations quasi amphibies, établies sur les rives du haut Congo. Il faut reconnaître, cependant, que le

Digitized by Google

noir prend vite goût aux soins corporels. Il n'est pas rare dans ce cas que ses habitudes soient méticuleuses. Les soldats, les travailleurs des stations, s'habillent de vêtements plus ou moins européens d'une propreté, d'une blancheur impeccables. C'est un plaisir, dont on les voit très friands, de se pavaner, s'exhiber dans leurs beaux atours, se faire des visites, en mettant dans leurs allures une coquetterie réelle.

J'ai oublié de parler de Bibi, un mignon petit âne, attaché au service de la station et qui avait un noir préposé à sa personne, s'il vous plaît!

Nous quittons Tumbu-Many en même temps qu'une expédition militaire chargée d'aller intimider deux chefs du Kwango en révolte.

Notre caravane s'accroît de la troupe, des porteurs pour les impédiments de l'expédition et de quelques femmes de soldats. La tenue de campagne de ceux-ci est indescriptible. C'est inouï de fantaisie. L'un d'eux a arboré une magnifique redingote de coupe préhistorique lui battant les mollets nus. Sur la fesse, la baïonnette triangulaire; la ceinture énorme à grosse tête de lion lui serre la taille et sur sa tête crépue un couvre-chef d'une complication à faire rêver. Un autre, complètement nu a les cuisses serrées dans un caleçon minuscule. Il est réussi!

Au moment où nous traversons le pont en planches jeté sur la rivière, en contre-bas de la station, des femmes de soldats, occupées à laver du linge, nous souhaitent, en riant, bon voyage : « Kwenda 'mbote »! Elles voyaient donc partir, sans émotion, leurs maris pour la guerre.

La psychologie du noir est difficile à pénétrer. Il fait sombre dans ces âmes. Le noir n'ignore pas le sentiment, cependant. Je sais des exemples, qu'on m'a cités, d'affections vives entre époux. C'est rare, à vrai dire. Les rapports sont généralement ceux de propriétaire à chose possédée. Évidemment, l'Africain aime ses enfants. On voit dans les villages les papas se promener avec leurs gosses sur les bras et les calmer, quand ils pleurent, par de petites exclamations affectueuses.

Digitized by Google

Depuis Tumbu-Many, nous sommes définitivement bien dans la région du Kwango. L'immense file des deux caravanes serpente à l'infini. Sur le bord de la route une sorte de chapelle, couverte à l'intérieur de lambeaux d'étoffes diversement colorées, provoque notre étonnement. On nous dit que la circoncision se pratique là. Je m'assieds sur un tronc d'arbre abattu en attendant mes compagnons de route que j'ai un peu devancés. Un groupe de soldats s'arrête. L'un d'eux a le dos garni d'une peau de chèvre cousue en forme d'outre et qui lui sert de havresac. Il fait tournoyer devant sa figure une queue de chat sauvage à laquelle adhère un morceau de peau. Il explique à ses camarades comment, grâce à ce fétiche, les balles ennemies s'écarteront de lui. Il voit que je l'écoute, me regarde un peu gêné et rit lui-même de sa superstition.

Le Kwango est considéré comme un des plus beaux pays du Congo. Sa réputation n'est pas surfaite. Je pus m'en convaincre complètement plus tard. A l'horizon, des côtes lointaines sont couvertes de forêts épaisses. On s'attarde au passage d'une rivière. Un soldat me dit en roulant des yeux que plus loin, en aval, les crocodiles abondent. Le pont est d'une simplicité toute primitive : trois grosses branches maintenues par des lianes cordelées. Chacun attend son tour. On passe lentement, les bras étendus pour garder l'équilibre.

La route s'élève en pente douce, assez longue. Au sommet, nous atteignons Kinsegani. On y passera la nuit.

Le chef du village s'amène, distribue des poignées de mains. Il est lippu. Une expression de ruse malicieuse se répand dans sa physionomie lorsque nous lui demandons du malafu. Il secoue sa tête serrée dans un mouchoir et nous fait un discours pour nous prouver qu'il n'en a pas. Nous l'avertissons que s'il se moque de nous plus longtemps, les soldats sauront dénicher le malafu. Il n'insiste plus et le vin de palme apparaît. Notre homme, flanqué des notables de l'endroit, s'accroupit devant nous. On lui donne une coupe, il l'emplit à moitié et boit, puis la passe à ses satellites. Cette politesse doit rassurer l'Euro-

Digitized by Google

péen en lui montrant que le malafu n'est pas empoisonné. Rien n'est rafraîchissant et délicieux comme le malafu. Ce joyeux Saint-Marceaux, pétillant et exquis, fait battre souvent la campagne aux cerveaux africains.

La récolte s'en fait tous les matins. L'indigène fixe une calebasse au tronc de l'élaïs et le liquide s'écoule lentement de l'entaille faite dans l'écorce. C'est une petite opération qui doit se pratiquer délicatement et exige quelque expérience. Tels nos crus, telles les différentes natures de malafu, extrait aussi de certains bambous. Il existe un malafu rose tout particulièrement moelleux.

Les chefs se réservent volontiers cet excellent breuvage. Il ne déplait pas à ces enfants de la nature de se mettre, je ne dirai pas dans les vignes du Seigneur, mais dans un état d'émotion douce. Douce, eh! pas toujours. Je me souviens, qu'à mon retour, un chef de poste, pour m'être agréable, avait donné à mes porteurs, ravis de l'aubaine, une grande dame-jeanne tout à fait pleine de malafu. Au milieu de la soirée, le campement de mes noirs s'anime d'une agitation assourdissante. Des colloques bruyants m'arrivent aux oreilles. Les cerveaux sont évidemment montés. Des explications véhémentes dégénèrent en empoignades heureusement sans violence. Le boy, qui se tenait à mes côtés, riait de bon cœur et marmottait : « Malafu! malafu! »

Je sais plus d'un Européen qui a fait du malafu un compagnon fidèle de sa solitude.

De Kinsegani, le regard embrasse une contrée immense, encerclée dans des hauteurs couvertes de forêts qui leur font comme une sombre et épaisse toison. J'ai été frappé de la fréquence de ces soulèvements en cirque, au Kwango. Des plaines ondulées, mamelonnées par des espèces de boursouflures du sol, s'enserrent tantôt à perte de vue, tantôt très étroites, dans des masses rocheuses plaquées de végétation, tombant à pic ou inclinées doucement sur l'horizon. Après le souper, je déambule dans le village. Des femmes préparent le manioc. La

Digitized by Google

grosse racine à l'écorce grisâtre est pilée au moyen de mortiers creusés dans des blocs de bois, sous les coups répétés de gros bâtons. La grossière farine ainsi obtenue est désagrégée assez finement dans de grands paniers auxquels est imprimé un vigoureux mouvement de rotation, de droite à gauche et réciproquement. On en fait de la chikwangue. C'est une pâte, de la colle très épaisse plutôt, qui prend de la consistance en refroidissant. C'est le pain du nègre. Pour en relever la fadeur, il la mange avec un violent condiment, le pilipilli, grosses graines rouges qui vous emportent le palais.

Les types du Kwango n'ont pas de tatouages; ils ont la figure nette. C'est une élégance, parmi eux, de se dégarnir la mâchoire supérieure en se faisant sauter les incisives. A part cette mutilation, les noirs ont un soin exquis de leur bouche. La chevelure affecte les complications les plus variées. La coiffure la plus caractéristique des Kwango consiste à tirebouchonner la toison très épaisse, sur le front et au-dessus des tempes, en pointes dans lesquelles est passé un ornement, une sorte de bague en cuivre. L'indigène va nu, les reins ceints d'un pagne descendant jusqu'aux genoux, en indigo-drills généralement. Le pagne des femmes, dans les villages, est moins ample que celui des hommes.

Lorsqu'on a vécu quelque temps en contact avec les nègres, on oublie la couleur de leur peau, et on retrouve parmi eux la même diversité de physionomies, d'expressions que chez les hommes de notre race. On se trompe en croyant que les noirs sont tous laids. Notre esthétique repousse les nez épatés et les lèvres en forme de pneus. Encore que pas mal de noirs ont le nez proéminent et bien dessiné et la bouche quelquefois remarquablement fine, ils se moquent de nos nez droits et de notre teint pâle qu'ils croient anormal, maladif. J'ai vu des nègres à la tête fort intelligente et belle. La population du Kwango est pacifique et n'a pas ces instincts cruels d'autres races congolaises.

L'intelligence des enfants noirs est extrêmement vive et,

Digitized by Google

sans aucun doute, d'une moyenne supérieure à celle des nôtres. Les boys qui sont au service des Européens, étonnent par leur promptitude à comprendre, à saisir. J'ai ouï dire, à un vieil Africain, sans en avoir fait la constatation personnellement, que dans les réunions des indigènes, les enfants interviennent dans les discussions et leur voix est écoutée, leurs avis acceptés.

La mobilité du noir est légendaire. Il passe des pleurs au rire sans transition, bien qu'il y ait beaucoup à rabattre des exagérations admises couramment. Un visage fermé et sévère le déconcerte. Le sourire est toujours sur ses lèvres quand on le regarde avec bienveillance.

Les huttes sont de forme rectangulaire et bien construites, sauf dans certains villages misérables qui se composent de paillotes. Elles sont en bois et en bambous maintenus par une texture de lianes ou d'herbes. Le toit est en herbes, épais et débordant, et offre une protection suffisante contre les averses qui, sous les tropiques, s'abattent en paquets. On y accède par une ouverture basse, bouchée par une cloison qu'on peut déplacer. On cale cette dernière à l'intérieur au moyen d'une grosse bille de bois qui sert de seuil et qu'il faut enjamber en se courbant.

A l'intérieur, est adossée à la paroi, une sorte de plate-forme, à hauteur d'homme, en lattis, soutenue par de gros bâtons fichés en terre. C'est le grenier de l'habitation. Au fond, une annexe étroite joue le rôle de magasin. Le toit est teint d'un vernis brillant déposé par la fumée d'un bois spécial. Les chimbèques n'ont pas de cheminée. Lorsque l'indigène y fait du feu, le soir, pour se garantir de la fraîcheur des nuits, la fumée se répand dans la hutte et sort de toutes parts, par le toit, les parois. Trois grosses pierres composent le foyer indigène. Le soir, tout Kinsegani fumait comme si le village couvait un énorme incendie.

Les femmes indigènes et surtout les enfants ont une peur superstitieuse du blanc. Les mères racontent des histoires à leur progéniture, leur disent que l'homme blanc est un man-

Digitized by Google

geur d'âmes. Notre arrivée dans les villages a pour effet de mettre tous les bambins en fuite. Ils se sauvent éperdus, vont se cacher derrière les chimbèques et poussent timidement la tête, curieuse, vers nous. Un regard se lève sur eux et vite la petite boule frisée s'éclipse. Ils sont charmants avec leur petite taille cambrée, complètement nus, l'embonpoint considérable. Les plus forts véhiculent les tout jeunes à califourchon sur le dos. La femme porte l'enfant sur la hanche ou serré dans un linge sur le dos. C'est la bête de somme. Elle a toute la charge de l'existence. Quand elle devient mère, elle se flétrit vite, la poitrine se déforme laidement. Les vieilles femmes sont hideuses. On tousse beaucoup dans les villages africains. Les nuits froides, les brouillards glacés sont funestes aux poitrines nues.

Le chef de l'expédition militaire, un jeune sous-officier de l'armée belge, grand garçon à la voix douce, nous raconte les *palabres* qu'il a réprimées. La méthode la plus efficace pour en finir vite, c'est de dérober la marche des troupes à l'indigène, le surprendre au milieu de la nuit, s'emparer du chef, l'*amarrer*, suivant l'expression usitée. Dès que le chef est pris, l'affaire s'arrange aisément.

Quand nous partons de Kinsegani, le paysage est assombri par le brouillard. Les sommets des collines sont blancs et dans les plis de terrain, sur les pentes, de petits nuages blancs sont comme autant de flocons d'ouate légère. Dans la lumière grise, indécise, certains coins semblent avoir revêtu un manteau de neige.

Dans deux mois la saison sèche, l'hiver, aura succédé à la saison des pluies. Le soleil se lèvera dans des brouillards intenses. Grelottant, les noirs auront la voix rauque. Puis la chaleur succédera accablante. Ces écarts de température brusques sont dangereux et pénibles.

Sur le bord de la route, de-ci, de-là, une tombe indigène. Pour tout monument funéraire, des morceaux d'assiettes coloriées, d'importation européenne évidemment, en révèlent l'emplacement. Au coin d'un champ de maïs, un énorme fétiche est fiché

Digitized by Google

en terre. C'est une grosse branche dont l'extrémité supérieure a été sculptée en tête d'homme : le nez est énorme, les traits peints et violemment accentués.

Au-dessus des champs d'arachides ou de manioc, secoués par le vent sur une baguette flexible, des fétiches de formes diverses surgissent contre les différents maléfices que l'indigène redoute. Ce sont des morceaux d'étoffe, des touffes d'herbes, des bâtonnets, quelquefois un morceau de métal, débris rouillé d'une boîte à conserves. On croirait voir les naïfs épouvantails que nos paysans installent dans leurs champs pour en écarter les oiseaux pillards. Les fétiches, d'une variété extrême, se composent de toutes sortes d'objets auxquels l'imagination superstitieuse du noir accorde une puissance spécifique. J'ai vu deux chromos-réclame des biscuits Huntley et Palmers, ramassés probablement après le passage d'un blanc, collés sur la cloison, au-dessus de la porte d'un chimbèque et présidant sans doute aux destinées de son propriétaire.

Le ciel est couvert. Le soleil nous fait grâce et nous permet d'accélérer la marche. Nous quittons la forêt, pour déambuler dans un pays découvert, par une route sablonneuse. L'aimable paysage de Vunda défend ses approches par un marais étendu qu'anime le vol des canards sauvages. Il faut en prendre son parti et entrer dans l'eau jusqu'aux genoux. On s'aventure un peu hésitant, puis on y va hardiment. On reprend la terre ferme, mais le marais se continue dans la forêt. Par bonheur, on a construit, à partir de cet endroit, une chaussée en grosses branches, ni carrossable, ni cyclable, certainement. Un noir me coupe un bâton à un arbre et je m'avance en choisissant la place de mes pas, pour ne pas m'affaler dans des mares qu'on devine profondes.

Je demande le nom des fruits qui garnissent certains arbres. Les noirs me répondent quand ils le savent. S'ils ignorent, ils disent sans autre explication : « Koudia vè ». Ça ne se mange pas ! Réponse concluante pour ces esprits simplistes !

Un soldat m'apporte une liane à caoutchouc. L'écorce en est

Digitized by Google

tendre. En la déchirant de l'ongle, on découvre les filaments blanchâtres de la précieuse matière. Au Kwango, on récolte beaucoup de caoutchouc, le caoutchouc des herbes.

On sait que l'indigène seul exploite le caoutchouc. Les Européens en font le commerce. Les procédés employés par l'Africain pour extraire le latex sont assez divers. Il en résulte des différences de pureté dans les gommes et des variations, naturellement, dans les qualités et les valeurs.

L'indigène l'écoule aux postes de l'État ou aux factories et est payé en nature, tissus, perles, etc. Les postes sont approvisionnés de tout ce qui peut tenter les goûts des nègres, d'articles comme : chapeaux rouges, parapluies rouges pour les élégants, redingotes pour les pschutteux, etc.

Nous passons deux jours à Kinsamba, poste de l'État. Un Belge le commande. L'emplacement, sur une déclivité insensible du terrain, a été très bien choisi. Des percées ingénieusement, faites dans la forêt, donnent à la lisière une allure de parc magnifique. De l'esplanade, où sont rangés, des deux côtés, les quartiers des travailleurs et des soldats, avec, au fond, l'habitation en bois du chef de poste, part une large allée sablonneuse.

A gauche de la station même, un immense hangar abrite les porteurs de passage et leurs charges.

Notre hôte nous fait les honneurs de la station. Il possède une collection de peaux magnifiques, des peaux de léopards, présents de chefs de la contrée. Dans un bocal, sur l'appui d'une fenêtre, des serpents sont conservés dans l'alcool, dont l'un à deux têtes capturé dans le fossé qui borde l'habitation.

Le matin, très tôt, le clairon sonne l'appel. Le drapeau étoilé monte le long du mât qui domine l'esplanade, la troupe présente les armes, les clairons sonnent aux champs. L'appel terminé, les travailleurs rompent les rangs et s'en vont à la besogne. La journée est lugubre. Il pleut. Les perroquets de la station font un charivari assourdissant, s'agitent sur leur perchoir.

Un noir apporte des œufs enveloppés dans une large feuille,

Digitized by Google

de si curieuse façon que chaque œuf est maintenu isolément et que le tout a l'aspect d'un chapelet de saucissons. Le cuisinier de la station nous fait, à dîner, des *koekebakken*, seul nom que les noirs connaissent aux crêpes. Elles sont fines et délicates, parfaites en un mot. C'est 'nSona aujourd'hui, vendredi, jour de grand marché. Nous suivons la vaste allée qui nous conduit à une rivière ombreuse dont le cours fait un arc de cercle avec la poste, et nous la franchissons sur un pont de bois. Le marché n'est pas très animé à cause du temps. Beaucoup d'indigènes s'y promènent, la figure maquillée de rouge, le cou garni de colliers en dents de léopard. Ils flânent, avec à la main une longue canne mince, d'un bois rouge, l'extrémité supérieure enjolivée de clous dorés. Des esclaves saluent les hommes libres par un discret battement de mains.

On passe la soirée, sous la véranda, à parler de l'Afrique et aussi en soupirant, de l'Europe; on se retire et on s'endort au cri bref, monotone et mélancolique du vampire qui se balance, dans la forêt, suspendu à une branche.

Nous devions faire le lendemain l'étape qui m'a laissé l'impression la plus vive, une de ces impressions que la mémoire garde inaltérées.

Au moment de partir, nos porteurs rechignent. Il y a de la mauvaise volonté, c'est évident. Ils nous font des discours interminables. Ils sont mécontents de n'avoir pu s'approvisionner au marché contrarié par le mauvais temps. Nous nous fâchons. Impatienté, le chef de poste fait venir la troupe. L'effet est instantané. Les charges sont enlevées prestement et nous démarrons enfin.

Nous laissions malheureusement au poste, l'un de nous, frappé d'une hématurie, un agronome qui avait quitté le Mayumbe où il commandait depuis longtemps une station de l'État et que l'administration avait envoyé au Kwango pour y reconnaître des terrains propres aux plantations de café.

L'expédition militaire s'était renforcée à Kinzamba et partait avec nous. On chemine de concert pendant une demi-heure,

Digitized by Google

puis on se sépare pour ne plus se revoir peut-être. Quelques jours de contact ont rapproché ces Européens d'Afrique par une sympathie réelle. On se souhaite bonne santé, cela surtout! La caravane amie incline sa direction vers le nord, nous jetons un dernier regard à la jolie station que notre vue découvre complètement de la hauteur que nous avons gravie silencieux, à deux maintenant, le cœur un peu serré. A partir d'aujourd'hui nous achèverons notre voyage, à travers l'Afrique sauvage, sans plus voir de blanc, entourés de figures noires.

Sous nos semelles le sable blanc, brillant, craque.

J'avais fait remarquer au chef de poste que nous venions de quitter, la nature sablonneuse de cette partie du pays et qui me semblait propre à la culture de ce modeste et précieux tubercule, la pomme de terre. Des essais avaient été faits, paraît-il, mais infructueux.

Nous nous engageons sous les feuillages épais et, soudain, de la clairière qui s'ouvre devant nous, nous jouissons d'un spectacle admirable, inouï de grandeur. Le sol, dans un immense bas-fond, ondule moelleusement, parsemé dans la profondeur de bosquets, de palmiers, de lacs minuscules, éparpillés, étincelant à la lumière qui descend d'un azur sans nuages et s'égaze dans les plus étranges effets. Une flore fougueuse dévale des montagnes, plantées tout autour en forme de cirque, et dont la masse formidable jette par-ci, par-là la lueur d'acier de son roc au milieu de la forêt épaisse qui la recouvre. L'ensemble est d'une ampleur impressionnante. Et, sur toute cette nature, le silence de la solitude règne en maître introublé. La caravane descend dans une gorge profonde où il y a des baobabs. Il fait très frais et la terre est humide. Notre capita nous demande de stopper quelques instants pour permettre à ses hommes de manger. Nous sommes arrivés aux berges escarpées d'une rivière que les noirs me disent être la Tawo. Nous nous étendons, fatigués, dans notre chaise longue. Un noir descend près du courant. Il emplit en amont du passage, comme toujours, des calebasses. Ces calebasses sont

Digitized by Google

des courges de toutes formes vidées de leur fruit, fève appelée *bika*. Le liquide s'y garde très frais.

En prenant une coupe de vin, j'observe la scène. Au-dessus de la rive humide, presque à ras de terre, un essaim de papillons tourbillonne, depuis le minuscule papillon jaune jusqu'au grand papillon, à l'envergure très large, dont le velours des ailes pointillé de taches d'or chatoie dans un rayon de soleil, qui filtre au travers des épaisses ramures.

Une bande de singes passe en gambadant au-dessus de nos têtes, dans les hautes branches. Ils disparaissent rapidement dans la forêt. Les noirs se sont accroupis autour du feu allumé au briquet : un peu de mousse séchée, un morceau de fer et un caillou. Ils font rôtir sous la cendre des bananes et des épis de maïs. Ils mangent lentement et même délicatement. Ils roulent des morceaux de chikwangue en boule et les avalent sans les mâcher. Ils se frictionnent les dents, les gencives et se rincent soigneusement la bouche après avoir mangé. L'un d'eux, à l'écart, fume sa pipe. Le capita, rêveur, se bourre les narines d'une prise qui lui laisse deux sillons jaunâtres sous le nez.

Ils ont tous à la ceinture un énorme couteau, passé dans une gaine, acheté aux factories. C'est presque un sabre, ma parole, et ils s'en servent, comme d'un canif, pour éplucher et découper le manioc. Des arachides sont leur dessert. Dans chaque gousse il y a deux amandes dont le goût rappelle celui de la noisette, mais il est un peu plus fade. Ces noix de terre sont excellentes, grillées ou cuites à l'eau.

Un bon estomac pourrait se faire sans trop de peine à la nourriture indigène. Des Européens sont même fort amateurs d'une sorte de ragoût nègre compliqué, la « mohampe ».

Cette halte nous retarde. L'étape a été très dure pour les porteurs. Le capita se chamaille avec eux pour les décider à se lever. A un village pas très distant de Kimaolo, où nous nous étions proposé de coucher, les noirs ne veulent pas aller plus loin.

Digitized by Google

Ils se déclarent fatigués et se frappent sur les jambes pour appuyer leurs protestations.

Bien nous en prend de céder. Un orage terrible éclate. Une pluie affreuse dégringole en cataractes.

A la brume, nous recevons la visite des notables de l'endroit : salamalecs, poignées de mains. Ils nous posent une foule de questions. Nous épuisons le maigre fonds de nos connaissances linguistiques acquises en route ; en le complétant par une mimique abondante, nous nous tirons d'affaire.

Le premier souci de l'Européen, au Congo, c'est d'acquérir la langue indigène de la région où il s'installe.

L'idiome en usage au Kwango est le fiote, comme dans le bas Congo. Les blancs communiquent avec l'indigène en un fiote simplifié, un fiote petit-nègre. Il est extrêmement difficile de comprendre les noirs quand ils parlent entre eux. Leur volubilité est extrême. Ils tronquent fréquemment les mots, en déforment la physionomie, en en supprimant, par exemple, la syllabe initiale ou la syllabe finale ou en les répétant. Le missionnaire Bentley, qui a publié une grammaire et un dictionnaire fiotes, possédait la langue à fond. Les noirs disaient de lui : « C'est le blanc qui parle comme nous ». On se tromperait fort en s'imaginant que cette langue est rudimentaire. Elle possède un développement grammatical. Les noirs sont sensibles, j'ai pu m'en convaincre plus tard, aux erreurs commises par les blancs ou par des noirs d'une autre race, et ils s'en moquent.

J'avais un jour employé le présent du verbe *koudia* (manger) pour exprimer l'idée du futur. Une jeune porteur, derrière moi, me reprit, en murmurant la forme exacte, croyant ne pas être entendu.

Il existe une expression indigène assez étrange à première vue : *mundèlé ndombé*, littéralement blanc noir. C'est le nom que les Africains donnent aux nègres qui s'habillent comme les blancs, et surtout aux clercs noirs qui savent lire et écrire. Cette bizarre alliance de mots cesse d'étonner après un moment

Digitized by Google

de réflexion. *Mundélé* se traduit vulgairement par blanc, alors que sa signification est plus complexe et résulte de la contraction des deux mots qui veulent dire : homme possédant du mobilier, de la richesse, des étoffes, comme l'Européen. Le véritable terme équivalent à l'adjectif blanc est : *pembé*.

Nos visiteurs veulent goûter à toute force de notre vin, du malafu de Mputu (Europe). On leur en verse une demi-coupe. Ils boivent sans conviction, déconcertés par cette saveur nouvelle. Un seul avale héroïquement tout le liquide. Ils prennent congé précipitamment et je m'explique l'effet du malafu de Mputu sur des estomacs africains, aux hoquets douloureux qui retentissent saccadés derrière le chimbèque.

Peu après, comme je lisais, étendu dans ma chaise longue (mon compagnon se promenait dans le village), un indigène vient me demander si on peut chanter. J'autorise immédiatement. Le soir était tombé complètement! Je me dirige vers l'endroit où les chants et le son du tambour se font entendre et j'assiste à une scène étrange, captivante dans son originalité pour un Européen.

Dans l'obscurité, les noirs sont accroupis et forment un cercle allongé en forme de fer à cheval. Au centre, une femme assise se livre à des contorsions frénétiques de la poitrine. A un bout, un jeune garçon, tout nu, dans une pose sculpturale, bat le tambour qu'il serre entre ses jambes nerveuses, un genou en terre. De l'autre côté, lui faisant face, le sorcier, un homme de haute et maigre stature. A la gauche de celui-ci, un peu à l'écart, trois rangs de femmes et de jeunes filles. Il se tourne vers la lune, prononce d'une voix de basse profonde une incantation rapide et tend la main gauche ouverte, la paume vers le ciel criblé d'étoiles, je perçois à différentes reprises le mot *bilongo* (médicament). S'agit-il d'une guérison ou d'une adoration à l'astre des nuits, alors à son premier quartier. Je me suis informé dans la suite et je n'ai pu m'édifier complètement.

Le chœur des hommes entonne un chant qui me charme et

Digitized by Google

me stupéfie. C'est une mélopée plus développée que celles que j'avais entendues jusqu'alors; c'est presqu'un air, nuancé, expressif même. Les femmes le reprennent. Les voix, plus aiguës, sont d'une justesse extraordinaire. L'allure se précipite dans les bourdonnements du tambour, dont les sons montent précipités dans la nuit. Les hommes frappent la terre à intervalles courts d'un instrument en bois, accentuant le rythme. L'ensemble se fond, plein de verve, dans un singulier mouvement de fugue.

Pas un feu ne jette une lueur sur ce groupe sombre. Je crois rêver.

Le matin, au départ, pas n'est besoin de stimuler nos porteurs. Le brouillard les fait grelotter et ils partent en trottant pour se réchauffer. La route se colle en un mince lacet à la montagne longeant une tombée à pic. Quelques heures de marche nous amènent devant Kimbélé. Le village entouré de palmiers, dans la plaine garnie de parties boisées, paraît infime, écrasé dans le panorama formidable des hauteurs qui l'entourent. A nos pieds dégringole une côte abrupte. La descente est si raide, le sol si profondément et si capricieusement crevassé, que la descente devient un labeur. Le terrain détrempé cède sous le pas. On perd l'équilibre. Les porteurs accoutumés vont avec aisance, sans se préoccuper de la charge qui pourrait les entraîner de son poids. Enfin, nous touchons le terrain plat. La distance qui nous sépare du village est beaucoup plus considérable que nous l'avions jugée de là-haut! Les palmiers sont très nombreux. Oh! Kimbélé! nous ne savions pas encore à ce moment que, deux mois plus tard, l'un de nous, anémié par cet impitoyable climat qu'il fuyait, anéanti de souffrances morales et physiques, devrait ascendre cette côte, gravir son calvaire.

Nous entrons dans le village, exténués. Le mfumu est venu à notre rencontre. Sans attendre notre demande, il nous fait apporter des poules, des œufs et du malafu. Nous sommes ravis de cette amabilité et lui offrons un cadeau qu'il refuse avec

Digitized by Google

courtoisie. C'est le cadeau du chef aux blancs, et il ne veut pas être payé. Nous n'insistons pas, supposant qu'à notre départ il nous fera glisser timidement dans l'oreille par un des villageois : « Matabiche » (cadeau). Nous connaissions l'antienne pour l'avoir entendue plus d'une fois. Il n'en fut rien, cependant !

Une nichée de jeunes chiens s'est échappée d'un chimbèque et se dirige vers la brousse. Leur maître les rattrape, les soulève par la peau du cou et leur administre une petite tape, en guise de correction. Le chien indigène n'est pas beau, ni de formes, ni d'allure. Pas de voix, une pelage jaune et blanc, un air bête, de l'aversion pour l'Européen, voilà ce qui le caractérise.

Dans notre chimbèque, des paniers de formes diverses gisent dans un coin. Ils sont admirablement tressés. Les noirs savent tisser et très bien. Ils ont des métiers. Le goût artistique ne leur fait pas complètement défaut. Les Basombos assis sur la frontière portugaise et qui, disons-le en passant, sont la bête noire (sans jeu de mots) des chefs de poste (ceux-ci les accusent de faire du caoutchouc sur le territoire de l'État au profit du trafic portugais), les Basombos, donc, se font des appuie-nuques, sculptés dans le bois avec adresse, et ont des chapeaux pointus tressés très finement, en herbe, dorés avec des raies rouges bordées de bleu.

Les jours suivants, notre voyage n'offre rien d'exceptionnel. Pour atteindre Kikwati, nous faisons d'une traite une marche de cinq heures qui nous épuise. Une rivière, couleur rouge brique, roule ses eaux avec un violent fracas de torrent. Elle coule au pied d'une montagne qu'un éboulement, un glissement plutôt, paraît avoir dépouillée de sa couche d'humus. Sur la grande surface mise à nu la stratification se discerne aisément. Il m'est venu souvent à l'idée que le Kwango offrirait au géologue un champ d'observations faciles et intéressantes.

Encore une fois et avec le même étonnement, nous contemplons la conformation d'une roche haute qui semble couronnée à son sommet par un château-fort, une manière de repaire de féodal perché dans les airs. Plusieurs pics couverts de végétation

Digitized by Google

tranchent sur le ciel dans l'éclat grisâtre de leur pointe nue. Ou bien encore des soulèvements se sont produits, comme si le sol, soudain, avait fait le gros dos. La brousse jaune, rompue par de maigres bouquets d'arbres malingres, couvre ces masses arrondies. Barrant l'horizon dans des directions différentes, si elles se rencontrent, elles forment un énorme pli de terrain. Celui-ci se change en vallée étroite, luxuriante, aussi riche d'aspect que les côtes qui les entourent sont pauvres et dénudées. On devine que les eaux, l'humidité s'attardent plus longtemps dans ces fentes profondes. Le chef de Kikwati nous exhibe son livret qui renferme l'obligation pour lui d'entretenir le pont en bois construit sur la rivière. C'est très drôle l'admiration naïve et un peu effrayée du noir pour le papier écrit, la moukande.

Nous passons, les jours suivants, à Pangala Nlélé, à l'aspect misérable, à Kikengé où nous souffrons du froid. Notre chimbèque, pas grand, est obstrué par deux énormes tambours recouverts de peau d'antilope.

A notre départ de Kikengé, le brouillard nous dérobe le pays. Le soleil se lève derrière ce rideau opaque. Ses rayons percent l'épaisse brume, se déforment, s'éparpillent, zèbrent le ciel de raies éblouissantes.

Nous atteignons la Lubizi. Bien que la rivière soit large, le pont est d'une architecture toute primitive. C'est un tronc d'arbre abattu en travers du courant. Une liane court d'une rive à l'autre et sert de parapet. Les eaux très hautes le submergent. Il n'y a pas d'autre parti à prendre que s'aventurer en ce passage original, déchaussé, les culottes retroussées, dans l'eau glacée jusqu'aux genoux. Le courant nous cingle les mollets.

Afin d'éviter aux caravanes un détour assez long, l'État a fait construire un chimbèque sur la route pour les voyageurs et, y attenant, un vaste hangar pour les porteurs. De la sorte, il n'est pas nécessaire de modifier la direction pour camper à Makounzi, village éloigné d'une heure.

Le chimbèque officiel est dans un fichu état. Nous sommes

Digitized by Google

forcés de réquisitionner tous les porteurs pour en faire réparer la toiture et installer des fenêtres.

Il faut compter avec les tornades et les orages.

On nous annonce une visite. Le chef de Makounzi, accompagné de plusieurs noirs, vient nous saluer et se met très obligeamment à notre disposition pour nous faire apporter des poules et des œufs.

Il porte, pendu à l'épaule nue, un grand couteau Bayaka. La poignée en fer est ingénieusement travaillée et le fourreau de cuir s'évase, à son extrémité inférieure, en forme d'éventail.

Il nous reste deux journées de marche encore et nous serons enfin au bout de nos pérégrinations.

Vers Kimbulu, la route est sinueuse, se tourmente en descentes impitoyablement abruptes, s'enfonce sous bois dans des profondeurs. La contrée est encaissée dans des montagnes. Le mince et flexible filet de notre caravane se déroule avec agilité. Le samedi 2 avril, par un temps merveilleux, au sein d'une nature superbe, nous accomplissons la dernière étape. Les noirs vont plus vite. Le sable blanc de la route étincelle au soleil comme un lacet d'argent, au milieu de la plaine.

Des clameurs éclatent formidables. Les noirs, comme pris de délire, hurlent, poussent des éclats de rire. Le fleuve Kwango se développe majestueux devant nos yeux. Les noirs, dans une acclamation énorme, Oyo! Oyo! Oyo! saluent la fin de l'effort.

A l'autre rive, de la coquette station de Popokabaka, un point blanc se détache. C'est la baleinière qui vient nous prendre. La vie sur la route a cessé.

ARMAND WINANDY.

Digitized by Google

L'INSENSIBLE ÉVOLUTION[1]

IV

« Roger! Roger! cria Odette en se levant d'un bond sur son séant. Comme le soleil est déjà haut! Quelle heure est-il? J'ai oublié de remonter ma montre.

— Neuf heures, répondit la voix ensommeillée du jeune homme.

— Oh! mon Dieu! et c'est jeudi... il faut pourtant en profiter, levons-nous vite! Allons, gros paresseux! Je t'ai toujours dit que tu aimais trop dormir. »

Tout en parlant elle avait quitté son lit, et elle était venue dans la chambre de son frère, en chemise de nuit; elle s'était assise sur le bord de la couchette et entourait de ses bras avec tendresse le buste gracieusement allongé de l'adolescent.

« Comme il est gentil, mon petit frère, quand il dort! »

Roger, s'obstinant à ne pas se réveiller, elle le chatouilla, et il se mit à rire comme un bébé :

« Dédette, tu m'ennuies, laisse-moi donc, nous avons bien le temps!

— Mais non, tu sais que nous allons aujourd'hui au Bois-Dieu, il faut partir de bonne heure.

— C'est vrai, je n'y pensais plus. Alors, va-t'en que je me lève. »

Elle se sauva dans sa chambre en riant.

(1) Voir la *Revue de Belgique* du 15 décembre 1898.

Digitized by Google

Aussitôt habillés, ils déjeunèrent solidement et partirent.

Le temps, au beau depuis la veille, était exceptionnellement chaud pour la saison. Odette et Roger suivirent la rue de Lyon et gagnèrent la campagne par les faubourgs. Ils cheminaient par petites étapes, s'arrêtant à examiner des riens qui étaient pour eux des souvenirs.

Une grande fourmillère les absorba longtemps. Jadis ils avaient passé là des heures à observer cette vie animale dans ses détails minuscules. Ils étaient tous deux très ferrés sur les différentes espèces de fourmis et sur leurs habitudes... les rouges, pillardes et querelleuses, les brunes, laborieuses et toujours affairées, les noires, désœuvrées et lentes.

Ils les avaient vues tour à tour partir en guerre contre leurs ennemies, creuser de nouvelles galeries dans leurs citadelles, veiller sur les remparts, promener les fourmis au maillot, enterrer les bêtes mortes, soigner les blessées, s'en aller en des expéditions lointaines, et revenir, chargées de butin, par de petits chemins, presque imperceptibles, tracés dans l'herbe ou dans la mousse. Ils les avaient vues vainqueurs ou vaincues, esclaves ou tyrans, au travail et au repos, au plaisir et dans la peine. Ils connaissaient toutes les fourmillères des environs; ils en avaient brûlé, noyé, rasé... ils en avaient sauvé... Mais ils gardaient toutes leurs préférences pour les petites fourmis brunes, actives, prévoyantes, adroites, parfois lasses jusqu'à l'évanouissement, jamais découragées. Il les aimaient.

Pourtant, ils s'arrachèrent à leur contemplation pour pénétrer dans le bois. Il n'y avait pas encore de feuilles; on eût dit un cimetière d'arbres, dont tous les squelettes se seraient levés d'un même mouvement à l'approche du printemps résurrecteur; ou bien encore une gigantesque cathédrale, portée par mille colonnes.

« Te souviens-tu, dit Odette, de ce jour où la forêt était couverte de givre? La terre était blanche, blancs les arbres, et blanches les fougères... On se serait cru dans un palais des Mille et une Nuits, tout en diamants et perles fines.

Digitized by Google

— Et par les jours brûlants d'été! reprit Roger, il semblait, en entrant, qu'on laissât la chaleur à la porte. C'était comme une église ombreuse et fraîche, encore toute parfumée du service divin offert par la Nature au Créateur... Sur les autels de mousse la dentelle délicate des fougères servait de nappe; les grandes digitales étaient les cierges raides, les oiseaux psalmodiaient l'office, et la brise tenait l'orgue. Puis, quand le soir venait, à l'heure du Salut, un rayon de soleil très jaune, enfilant la grande allée, illuminait la nef du sol aux voûtes... Oh! l'exquise douceur du crépuscule, du soleil s'endormant sous le dôme assombri! Oh! la chère forêt mystérieuse, où des millions de petites vies inconnues somnolent dans l'apaisement du soir! »

Sortis du Bois-Dieu, ils gagnèrent les Alleux par des landes arides; les genêts et les bruyères leur montaient jusqu'aux genoux.

« Te souviens-tu? fit Odette, quand j'étais encore petite, et toi grand et fort, tu me portais pour me garantir des vipères... J'avais peur aussi des araignées, les grosses velues aux pattes courtes, qui tendent leur toile épaisse entre deux touffes d'herbe.

— Mais les fleurs t'attiraient, tu courais à elles les mains tendues, comme un avare courrait à des trésors; tu les voulais cueillir toutes, les gouttes de lait, moins blanches que tes petites mains, les clochettes bleues, d'un azur moins doux que ton regard. Et lorsque nous en découvrions d'inconnues, quel triomphe joyeux!

— Oh! les genêts, reprit Odette en extase, l'odeur des grands genêts d'or et des bruyères roses... les bouillons blancs velus, les gentianes bleues, les mauves frêles, les grandes digitales de pourpre, toutes les fleurs de la montagne!... Et les pâquerettes étoilées, les boutons d'or, les coucous au parfum sucré, les primevères jaunes, enivrantes à respirer, les myosotis, toutes les fleurs de la prairie!... Et les giroflées sauvages, les capillaires, les « chevelures de Vénus » accrochées aux vieilles

Digitized by Google

pierres croulantes, aux sombres blocs de granit, toutes les fleurs des rochers et des murailles, avec leurs aromes violents qui vous pénètrent l'âme !... Oh ! Roger, pourquoi partons-nous ? »

Elle se laissa tomber sur la mousse du chemin, et, la tête entre ses mains, pleura, saisie d'un désespoir inconnu.

Une angoisse envahissait aussi son frère. Silencieusement il l'aida à se relever, lui essuya les yeux avec son mouchoir, et l'emmena très vite, dévalant par les lacets, les « gravichots » qui descendent vers Cousin. Puis ils remontèrent vers la ville par le gros Pavé, le chemin sonore, dallé de granit mauve; et jusqu'à la maison ils ne virent plus rien... Ils en avaient assez pour ce jour-là.

V

Cette fois, ils suivaient la grande route; un peu avant le cimetière ils avaient tourné à gauche, et s'en allaient vers Cousin, le village-faubourg, dont les toits roses parsemaient le fond de la vallée.

Des roches encaissaient la route, des roches pleurantes dont les larmes formaient un ruisseau limpide comme du cristal; les montagnes fermaient à gauche l'horizon, et sur la droite c'était la ville, très haut perchée sur son roc abrupt, le long duquel à un endroit, ses eaux sales dévalaient en cascade gigantesque, savonneuse et jaune, pittoresque quand même.

Odette et Roger burent aux sources, tentés par leur clarté de diamant, ils burent dans le creux de leurs mains l'eau pleurée par les roches et parfumée au passage par toutes les fleurs de la montagne.

Mais un souvenir d'hiver les hantait sur cette route : un jour ils y avaient roulé une boule de neige, devenue à la fin si énorme qu'ils avaient dû l'abandonner au bas de la descente; à cette époque, les cascatelles étaient congelées en minces aiguilles, qu'ils croquaient à belles dents, comme du sucre d'orge.

Digitized by Google

Comme ils entraient dans le village, une giboulée creva, très froide, mêlée de grêle. A travers un voile d'eau, ils virent les maisons basses, accroupies dans de la boue de tan, épaisse et noire ; et devant chacune, les inévitables rayons où séchaient les belles mottes de tan jaune, avec lesquelles on entretient le feu toute l'année dans les grands âtres enfumés.

Ils dépassèrent la tannerie Bonnavent, ne jetant plus qu'un coup d'œil rapide sur les êtres et les choses, parce qu'ils voulaient tout voir en cette dernière promenade.

Des ouvriers italiens, occupés à râcler des peaux, ricanèrent en les regardant passer. L'épaisse couche de tan qui couvrait le chemin, détrempée peu à peu, exhalait une odeur forte qui prenait à la gorge, et que dominait encore l'odeur fade des peaux amoncelées. Les peaux, malgré l'habitude qu'ils avaient de les voir, forcèrent leur attention, il y en avait partout, elles obsédaient. Ils les virent toutes : celles qu'on apportait fraîches écorchées, couvertes de poils rouges, bruns, tachetés, multicolores ; celles qu'on grattait, celles qu'on lavait dans la rivière toute proche, celles qui séchaient, suspendues sur des cordes en travers du chemin, et celles qui étaient tannées, roulées en paquets, prêtes à être expédiées, et qui sentaient bon le cuir fauve... Tout cela, sous cette pluie froide de mars, semblait plus sale, plus repoussant que de coutume, et presque aussi triste que la ville d'en haut, avec cette rivière souillée qui coulait, rapide et trouble, entre deux rives de tan.

Odette et Roger passèrent sans s'arrêter devant la maisonnette de la mère Noyau, leur blanchisseuse ; un nuage attristait leurs fronts. La rivière qu'ils remontaient, claire comme l'eau de roche, avant de passer dans les tanneries, murmurait sourdement des choses qu'ils comprenaient. Si souvent ils étaient venus jadis pêcher et se baigner là !... Quand arrivait l'heure du goûter, la mère Noyau déposait au bord de l'eau un grand panier plein de cerises, avec du pain de ménage. Et des larmes leur montaient aux yeux en songeant au goût qu'avaient ce pain et ces cerises au bord de l'eau... La mère Noyau avait eu des

Digitized by Google

malheurs, à présent elle buvait; ils n'osaient plus entrer chez elle, sentant bien qu'ils n'y retrouveraient pas même l'ombre de ce qui avait été le passé. Ils allèrent plus loin, par les montagnes de tan noirci, vers un délicieux petit bois qui longeait la rivière, et dont ils avaient fait leur séjour favori. Et tous deux poussèrent le même cri de surprise indignée : le petit bois avait disparu, d'autres montagnes de tan s'élevaient à sa place, qu'ils ne retrouvaient même plus.

Ils s'en revinrent sur leurs pas, navrés, répétant à mi-voix, sans pouvoir dire autre chose : « Oh! les vandales! les vandales! »

Oh! le petit bois, si joli, si tranquille, qui renfermait la rivière si jalousement!... Oh! le mystère de l'eau miroitant dans l'ombre épaisse des feuillages tremblants!... les vieilles pierres moussues surgissant de place en place, autour desquelles l'eau bouillonnait sans relâche!... Le courant était fort à cet endroit, il y avait une écluse tout près; et dans une nappe de lumière dansante, on voyait parfois sauter les carpes et les truites, semblables à des poissons de rêve, aux écailles d'or.

« Oh! les vandales! les vandales! répétaient le frère et la sœur en s'en allant, pleins de rancunes farouches. »

Lorsqu'ils eurent de nouveau dépassé la maison de la mère Noyau et la tannerie, ils hésitèrent.

« Par où rentrons-nous? demanda Roger.

— Écoute, dit Odette, j'ai une idée : il ne faut plus voir les choses d'aussi près, cela nous fait trop de mal, et puis nous n'en finirions pas. Nous allons tout embrasser d'un seul coup pour la dernière fois, cela vaudra mieux. Rentrons par le chemin des roches qui mène au Terreau de la petite Porte; de là nous pourrons dire adieu à tout ce que nous avons aimé. »

La pluie avait cessé, mais le ciel restait couvert.

Dédaignant le chemin habituel, le Pavé encore tout ruisselant de l'averse, ils grimpèrent à même le roc, par un escalier hardi, taillé pour des enjambées de géant. Ils arrivèrent sur une sorte de plateau incliné, tout de granit rose, qui s'en allait

Digitized by Google

droit à la vallée comme poussé par une main fatale vers un gouffre béant. La sensation de vertige qu'on éprouvait là était si intense qu'Odette en y arrivant cria d'angoisse. Toute pâle, les jambes coupées, elle s'allongea sur le sable rose, s'y colla, s'accrochant des deux mains aux aspérités du roc, ne voulant plus partir. Roger plaisanta pour la rassurer, lui rappelant combien de fois ils s'étaient amusés à chercher des lézards dans ces roches, de jolis petits lézards craintifs, semblables à des émeraudes vivantes, avec des yeux de rubis.

« Oui, oui, faisait Odette d'une voix tremblante. »

Mais, peu à peu, son vertige se dissipa; elle s'assit, plus tranquille, essuya son front couvert d'une sueur de glace, et regarda autour d'elle. Toujours ce spectacle mortel de l'abîme l'attirait; elle en rêvait la nuit. Ce plateau perché sur le gouffre exerçait une mystérieuse fascination sur ses sens. Une souffrance sans nom lui broyait le cœur, tandis qu'elle fixait, de ses grands yeux ouverts, la vallée profonde avec son torrent tumultueux, ses chemins étroits plongés dans l'ombre éternelle des roches surplombantes, à la pointe desquelles les pâtres insoucieusement assis balançaient au vent leurs jambes nues. Mais il y avait une jouissance secrète et terrible dans cette souffrance.

Et dévorant aussi du regard la sombre montagne des Alleux, avec ses kiosques audacieusement suspendus sur l'abîme, ses escaliers faits de terre et de branches de sapin, sa verdure funèbre, dont l'âcre parfum arrivait jusqu'à elle porté par la brise, tout ce côté obscur et lugubre du parc, au faîte duquel se découpait nettement sur le ciel gris la silhouette rose du petit château, elle pressentait la volupté sans la connaître, tant les mystères de la nature ont d'affinités secrètes avec les mystères du cœur.

Roger fut obligé de l'arracher à cette fascination. Elle le suivit en silence, tournant la tête pour voir encore, avec des yeux d'hallucinée, le spectacle vertigineux qui l'attirait vers l'amour et vers la mort. Ils montèrent au Petit-Terreau, la vieille promenade, d'où l'on jouit d'une vue digne d'être

Digitized by Google

célèbre. Comme ils s'accoudaient au mur qui borde la route, un coup de vent balaya les nuages, le soleil parut, le soleil couchant, très large, rasant la crête d'une montagne, et la vallée tout entière s'éclaira.

En face d'eux c'était Cousin-le-Pont avec sa rivière tranquille, dénouée à travers les prairies comme un grand ruban d'or sur une robe verte... la fumée des tanneries planant sur ses toits roses...

A gauche, Cousin-la-Roche, plus pauvre et plus paisible encore, ses masures bâties contre le roc, en pierres plates, parmi les pensées sauvages, les giroflées jaunes et les grands chardons bleus. Tout autour, comme une ceinture, les montagnes, portant chacune un nom qui était un qualificatif : les Chaumes, les Panas, les Alleux, les Landes... et sur chacune quelque donjon, quelque toit pointu décoré du titre de château, vide d'argent, mais plein d'orgueil.

A droite et par derrière, la ville plongée dans un assoupissement d'agonie, la ville, avec ses vieilles maisons aux pignons démantelés, ses vieux murs qui croulaient et qui n'étaient pas relevés, ses vieilles rues envahies d'herbe fleurie ou montée à graines dans une quiétude de cimetière, ses vieilles églises aux sculptures effritées, décapitées, mangées par le temps, ses couvents aux sonneries funèbres.

Soudain, le soleil s'éteignit, le crépuscule tomba sur la vallée, une fraîcheur s'épandit partout... Odette et son frère se prirent par la main, et, pensifs, s'en allèrent.

VI

C'était jour de marché. Depuis le petit jour les oies criaient sur la place. Les Morvandelles en robes sombres, coiffées d'un petit bonnet de soie noire tuyauté, étaient toutes à leur place habituelle, les unes accroupies sur une chaise basse devant leur étalage de beurre, de fromage et d'œufs, les autres debout sur une même ligne, depuis la Grande Rue jusqu'à la rue du Marché, leurs volailles ébouriffées entre les bras. Les légumes

Digitized by Google

frais sentaient bon ; des brins de duvet voguaient dans l'air ; les dames du pays marchandaient en patois, avec des voix contenues de dévotes, que couvrait le glapissement des paysannes hardies et têtues.

Le marché touchait à sa fin, et déjà les Morvandelles, ayant compté leur recette, ficelaient d'un air défiant leurs vieux bas pleins de monnaie.

En passant, Odette et Roger jetèrent un regard indifférent sur la place animée et bruyante ; ce tapage les contrariait plutôt, préoccupés qu'ils étaient par les soucis du déménagement et du départ. Devant eux roulait un pesant camion chargé de meubles soigneusement emballés et de grandes caisses contenant la vaisselle, les pendules, les glaces, les livres, le linge, qui toutes portaient sur leurs quatre côtés la suscription : « Fragile » ou « Très fragile », en grosses lettres naïves.

Ils tremblaient tous deux d'un énervement profond qui leur gâtait la poésie du départ. Ils auraient voulu passer ces dernières heures dans une mélancolie douce et paisible, surtout après la grande émotion du matin, les adieux aux chers morts qu'ils abandonnaient. Mais déjà une autre vie les emportait dans un vertige de pensées nouvelles et obsédantes.

Comme il recommençait à pleuvoir, ils durent ouvrir leurs parapluies dans l'avenue de la Gare.

De la terre mouillée montait une odeur de printemps infiniment triste. Les feuilles naissantes des marronniers s'ouvrant sous la pluie fraîche avaient un parfum pénétrant de jeune verdure, d'une extrême finesse. Dans tous les jardins des belles maisons qui bordaient l'avenue, le sable rose bien ratissé semblait une jonchée odorante de fleurs de pêchers. Malgré la pluie qui tombait très fine, comme en aiguilles de cristal, le ciel était clair, d'un gris pâle très lumineux. Tout revêtait l'aspect propre et triste des choses lavées à grande eau, encore ruisselantes. Les belles maisons silencieuses, en pierres de taille ou en briques vernies, paraissaient désertes comme les jolis jardins qui les entouraient.

Digitized by Google

« S'ils ne sont pas morts, fit Odette avec ironie, comme ils doivent s'amuser tous ces gens-là! Comprends-tu, mon petit Roger, qu'on puisse vivre en province quand on a de la fortune? La tristesse de ces belles maisons me fait frissonner d'angoisse. S'il me fallait vivre là, j'y mourrais d'ennui! Tiens, je ne peux même pas en supporter la pensée. »

Elle se secoua gaîment dans ses vêtements noirs, et Roger reprit :

« Il est certain que je préférerais habiter toute ma vie une mansarde à Paris, ce beau Paris où nous serons demain! »

Sur ce sujet favori il ne tarissait plus. Leurs illusions — qu'ils nommaient alors leurs idées — étaient les mêmes ; ils aimaient Paris avec l'adoration enthousiaste qu'ont les vrais croyants pour La Mecque et les provinciaux pour la capitale. Le bonheur qui les attendait là-bas les enivrait d'avance; ils en versaient des larmes. Une âme qui passe du Purgatoire au Paradis doit éprouver cette sensation d'intense joie, qui ressemble plutôt à de l'espoir qu'à une réalité.

Le transbordement du mobilier s'opéra sous la pluie persistante qui désespérait Odette et son frère. Enfin, le wagon fut scellé, et ils s'en revinrent transis sous leurs vêtements humides. Le chemin était long, ils le firent d'un pas traînant, harassés par leur piétinement de toute la matinée; les parapluies leur coupaient l'épaule, ils les fermèrent d'impatience.

« Tant pis pour mon voile de crêpe, fit Odette, il est déjà perdu.

— Je voudrais être à ce soir, soupira Roger. »

La maison vide acheva de leur crever le cœur. La bonne, dépaysée, pleurait dans sa cuisine sur son fourneau éteint. Tous trois déjeunèrent de viande froide, assis sur les malles qui restaient.

L'heure du départ vint comme ils achevaient de donner un dernier coup de balai, voulant laisser la maison propre.

En hâte, ils rassemblèrent leurs menus bagages. L'omnibus de l'hôtel Canut attendait à la porte; le cocher aida à

Digitized by Google

descendre les malles; connaissant les enfants presque depuis leur naissance il leur dit bonjour familièrement, et comme c'était la dernière personne du pays à laquelle ils devaient parler, ils en furent attendris.

« Et alors, on s'en va donc comme ça ? dit le gros homme en décrochant la petite échelle qui avait servi à monter les bagages sur la voiture.

— Mais oui, Michel.

— Un vilain temps pour voyager, mademoiselle Gérard ?

— Ah! ne m'en parlez pas, répliqua Odette, c'est à y renoncer. »

Lorsqu'elle fut installée dans l'omnibus avec son frère et la Marie Gérard, les pieds au chaud dans une bonne litière de paille, Michel ferma la portière, grimpa sur son siège, et la voiture s'ébranla.

Oh! ces derniers bruits qui précèdent un départ!... les lourdes semelles du cocher qui heurtent maladroitement le marche-pied, le tapage des vitres, le bruit des roues sur les gros pavés, et la pluie, la pluie éternelle, qui tombe avec un crépitement monotone sur la ville triste!... Plus tard, ils se souviendront de cela, les deux jeunes fous qui s'en vont chercher du bonheur dans la grande ville comme d'autres y vont chercher fortune.

Les yeux voilés, le cœur gros, ils regardent de toute leur âme, à travers les vitres rayées de pluie, les dernières rues, les dernières maisons, les derniers jardins. De la main, avec émotion, ils disent adieu à tout ce passé dont ils ont voulu rejeter le fardeau encombrant. Mais le vertige les ressaisit au seuil de la gare, dans l'affolement de la dernière minute... Le coup de sifflet fatal, l'ébranlement suprême du train, et tandis que la Marie Gérard sanglote dans un coin, eux plus tranquilles, heureux d'être partis, commencent à se sourire, les yeux encore pleins de larmes.

Digitized by Google

DEUXIÈME PARTIE

I

C'était un petit appartement bien parisien, au troisième étage, sur le boulevard Saint-Michel, à deux pas du musée de Cluny. Les arbres, couverts de leur feuillage d'août, d'un vert très sombre, y entretenaient une ombre épaisse, rarement égayée par les minces rayons d'un soleil pâle.

Cela allait bien pour l'été, on y souffrait moins de la chaleur, mais en hiver, ou simplement quand le temps était à la pluie, il y faisait un peu humide. Et puis, il y avait toujours des courants d'air, Odette ne désenrhumait pas.

Toutes les pièces se commandaient, c'était très incommode aussi ; enfin, il n'y avait pas de salon. A moins de mettre mille francs dans son loyer, on ne peut guère avoir de salon sur le boulevard Saint-Michel. Il y avait donc trois pièces dans cet appartement : la salle à manger, la chambre de Roger, celle d'Odette, au fond, par convenance, plus à l'entrée, la cuisine et un grand cabinet obscur où couchait la Marie Gérard qui n'avait plus du tout le cœur à chanter, la pauvre!

Pourtant, elle n'était pas souvent seule, travaillant toute la journée auprès d'Odette, dans la salle à manger ; mais c'étaient entre elles deux des conversations peu faites pour les égayer, des plaintes éternelles sur les incommodités de l'appartement et sur les désagréments de Paris.

« Tu comprends, Marie, disait la jeune fille, je n'ai pas changé d'idée, j'aime toujours Paris, mais c'est un peu toujours la même chose ; il faudrait l'habiter dans d'autres conditions, il faudrait pouvoir... oh! oui, il faudrait pouvoir... »

Sur ce mot, elle s'arrêtait en soupirant, sans jamais achever sa pensée obscure.

Digitized by Google

« Pourquoi ne cherchez-vous pas à vous marier? demandait invariablement la bonne, vous êtes d'âge. »

Odette haussait les épaules, un sourire hautain plissait ses lèvres un peu fortes.

« Je ne veux pas me marier. »

Elle ne sortait pas de là. Elle ne voulait pas se marier. Le mariage la dégoûtait, les hommes lui déplaisaient tous.

Et dans ses yeux clairs brillait une obstinée petite lueur, tantôt d'un bleu d'acier, tantôt sombre comme une menace.

Quelqu'un qui aurait su lire dans ces yeux de blonde énergique et froide sous une apparente nonchalance, y eût vu répétée en toutes lettres la phrase mystérieuse. Il faudrait pouvoir... quoi? Elle n'en savait peut-être rien elle-même, c'était plutôt une vague aspiration qu'un désir.

Aussi, c'était par trop monotone! la vie de province ne pouvait l'être davantage. La première année, oh! tout avait paru délicieux à la jeune fille, même les mauvaises odeurs des rues, le bruit énervant, la chaleur trop forte, les pluies exaspérantes. C'était si nouveau pour elle! A présent, Paris n'avait plus de mystères; elle ne retrouvait plus les sensations des premiers jours. A mesure qu'elle s'accoutumait à la grande ville, au tumulte éternel de ses trois millions d'habitants, elle se sentait de plus en plus seule, perdue dans la foule, inconnue, comme exilée. Elle était lasse des Champs-Élysées insipides, des Tuileries mélancoliques, des grands magasins bruyants. Elle était blasée sur les promenades en Seine, sur les bateaux-mouches qui lui donnaient jadis l'illusion d'un voyage au long cours. Les excursions du dimanche dans la banlieue lui devenaient odieuses, avec leur banalité stupide, l'encombrement des gares, l'entassement des wagons, toutes les brutales promiscuités des plaisirs populaires.

Et puis, son deuil touchant à sa fin, elle avait voulu s'habiller comme une Parisienne, et jamais elle n'avait pu en venir à bout. Elle passait des heures, dans les grands magasins, à palper les chiffons en vogue avec l'indécision qui caractérise la

Digitized by Google

provinciale, et finalement s'en allait les mains vides, ne pouvant se résoudre à dépenser dix francs pour un tour de cou, ou trois louis pour un manteau.

Elle s'initiait lentement à ces élégances nouvelles, avec d'autant plus de difficulté qu'elle était intelligente, très réfléchie, ayant trop de raison pour jeter l'argent par les fenêtres, même dans la mesure de ses moyens. Elle restait donc un peu en retard sur les modes, portant un chapeau plusieurs saisons, une robe tant qu'elle restait fraîche, des gants recousus, des chaussures déformées. Elle achetait peu à peu, une ombrelle par-ci, un manteau par-là, de sorte que sa mise était toujours décousue, tantôt trop tapageuse, tantôt trop modeste. Elle ne parvenait pas à atteindre ce juste milieu de l'élégance, cette simplicité exquise et coûteuse qui distingue la femme de goût partout où elle se trouve. Et elle se dépitait, se prenait en grippe, devenait misanthrope. Ses sorties l'attristaient pour plusieurs jours. Le contact journalier de la richesse, les hôtels, les équipages, les toilettes luxueuses, les étalages somptueux, tout ce que l'art et la fortune accumulent de trésors dans la capitale du Plaisir, lui crevait le cœur.

Cependant, à son insu, sa beauté s'affinait, mais si lentement que ni elle ni son entourage ne pouvaient s'en apercevoir. Elle grandissait beaucoup, sa taille se formait, elle se déboulait.

Ce n'était plus l'adolescente un peu forte, joufflue et d'une blancheur anémique, mais une vraie jeune fille presque svelte, au teint plus chaud sous une chevelure moins pâle.

Sa tristesse dédaigneuse allait bien à ses traits fins et purs, à son beau front de vierge, à ses grands cheveux blonds ; sa nature un peu trop matérielle s'idéalisait par cette mélancolie dont elle n'avait jamais pu se défaire depuis qu'elle était orpheline.

Parfois, elle avait des colères violentes, toute seule dans sa chambre, s'irritant de cette tristesse infinie qui lui noyait l'âme. Elle ne se comprenait pas, cherchait à se deviner, à découvrir l'impénétrable mystère qui était en elle. En quittant son pays, en s'arrachant à cette ville en deuil d'elle-même, elle avait cru guérir ; au contraire, son mal empirait.

Digitized by Google

Et rien... pas une lueur, plus un espoir. A présent qu'elle était lasse de Paris, où aller? Que devenir? A quoi penser?

Elle n'aimait plus rien, elle s'ennuyait partout; la vie n'offrait à ses yeux aucun intérêt qui valut la peine de s'y attacher. Tout était néant, néant, néant.

Roger suivait un chemin plus doux. Il avait achevé sa philosophie, commencé ses études de médecine, et passa son premier examen de fin d'année avec une mention honorable.

Sa sœur le voyait peu.. Lorsqu'il fit son internat dans les hôpitaux, elle ne le vit plus qu'une fois par semaine; mais elle n'en était pas inquiète, car il s'amusait sans excès, tout comme il travaillait. C'était une nature un peu lymphatique, qui semblait incapable de se jeter, par un brusque écart, hors de la voie où on l'avait engagée. Seulement, le contact de ses camarades, ainsi que la nécessité de débattre seul ses intérêts, de défendre ses opinions, ses croyances, sa dignité, modifiaient peu à peu ce caractère faible et mou. Il devint orgueilleux, parce qu'il était timide, autoritaire, parce qu'il manquait de volonté, « rosse », en un mot, parce qu'il était bon, et qu'il ne voulait pas être dupe de sa bonté. Et lorsqu'après avoir épuisé tous les sursis, il fit son volontariat, ce fut un autre homme; la chambrée avait parachevé l'éducation de la salle de garde.

Odette l'aimait moins depuis qu'il lui échappait corps et âme; lui ne s'en apercevait pas, la vie l'emportait; sa carrière, ses travaux, et cette chose indéfinissable qui s'appelle « l'esprit de corps » l'absorbaient tout entier.

Pendant quelques années, trois ou quatre peut-être, il avait fait à sa sœur le sacrifice de son dimanche; mais comme elle s'était lassée la première de leurs promenades fraternelles, il avait joui de toute sa liberté sans remords.

De plus en plus, la vie les séparait, sans secousse, très doucement, à leur insu même. Déjà ils ne se sentaient plus en communion d'âme, et s'ils s'aimaient encore, c'était tout juste pour ne pas se haïr.

(*A suivre.*) CAMILLE DE VÉRINE.

Digitized by Google

LA TRADITION DU MOYEN AGE DANS MOLIÈRE[1]

La morale, l'amour, la femme, le mariage.

Lorsque Sganarelle, le fagotier, s'écrie en donnant une accolade à sa bouteille : « Allons, morbleu, il ne faut pas engendrer de mélancolie ! », il résume en quelques mots toute la philosophie de l'esprit gaulois. L'essence de cette philosophie est des plus simples. La vie est bonne pour qui sait la prendre par le bon côté. C'est nous-mêmes qui la rendons mauvaise en créant obstacles sur obstacles au véritable bonheur, qui consiste dans la libre jouissance de l'existence. Nous avons des passions inhérentes à notre nature et, au lieu d'utiliser cette source d'énergie et de force, nous en endiguons le cours. C'est prendre le contre-pied de ce qui doit être normalement. De ce roidissement de nous-mêmes, et aussi de notre sensibilité difficile (2), naissent un malaise et des souffrances dont nous sommes seuls responsables. Ne nous proposons pas un idéal trop élevé, sa réalisation demande trop d'efforts. La vie, envisagée au point de vue d'une finalité sublime, devient un calvaire douloureux. Ne nous abandonnons pas non plus entièrement à nos penchants. Cela nous entraînerait à des extrémités fâcheuses. Nageons entre deux eaux. Dans nos rapports avec les autres, ne nous embarrassons pas de scrupules exagérés.

(1) Voir la *Revue de Belgique* du 15 octobre 1898.

(2) « Celui qui veut trop faire dépendre son bonheur de sa raison, qui le soumet à l'examen, qui chicane, pour ainsi dire, ses jouissances et n'admet que des plaisirs délicats, finit par n'en plus avoir. C'est un homme qui, à force de carder son matelas, le voit diminuer et finit par coucher sur la dure » (Chamfort).

Digitized by Google

Si la femme du voisin nous plaît, courtisons-la; si un père, en vertu d'une autorité dont le plus souvent il abuse, s'oppose à nos inclinations, passons outre. La nature a des droits imprescriptibles. Les seuls mobiles de notre conduite doivent être notre fantaisie et la loi naturelle. La légitimité de l'instinct prime l'arbitraire des conventions sociales.

Un tel esprit est, au fond, individualiste. Selon lui, ce qui importe ici-bas, c'est le libre épanouissement de notre personnalité; c'est l'accomplissement de nos désirs, l'assouvissement de nos passions, la satisfaction de nos appétences en général. Le christianisme, le bon sens inné de la race, l'absence de passions fortes ont atténué ce que de telles tendances impliquent de férocité égoïste et d'anarchie.

De la combinaison de ces deux forces, l'une impulsive et l'autre coercitive, résulta, en France, une âme moyenne, intermédiaire entre l'outrance propre à la nature livrée à elle-même et l'ataraxie morale qui naîtrait de l'observation de principes moraux absolus. Ce juste milieu où l'âme française s'arrêta eut, naturellement, sa répercussion dans l'art et les idées.

La morale qui en dériva ne procède pas d'un idéal transcendant. Elle est la sagesse des bonnes gens qui aiment leur tranquillité, la paix dans leur intérieur, le calme en eux et autour d'eux. Elle est, si l'on peut ainsi dire, une flanelle sur la conscience. C'est une précaution d'hygiène morale. Elle constitue plutôt un préservatif contre le mal qu'un stimulant vers le bien.

En littérature, cette sagesse se perpétua, à travers le moyen âge jusqu'à nos jours, sous forme de sentences rimées. Elle prit en général la forme de quatrains. Elle jouit d'un grand succès dans la littérature médiévale qui les connut sous le nom de *chastie-musart*, *quatrains moraux*, etc. Ces quatrains, longtemps appris par cœur dans les familles et les écoles, furent remplacés, dans les temps modernes, pas ceux de Pibrac, du président Favre et du conseiller Mathieu (1). De

(1) Voir V. Le Clerc dans la *France littéraire*, t. XXIII.

Digitized by Google

nos jours, les fables de La Fontaine les ont avantageusement remplacés dans l'éducation de la jeunesse. Le bon bourgeois Gorgibus, dans le *Sganarelle* de Molière, est animé de l'esprit de moralité prosaïque, qui fait le fond de ces honnêtes élucubrations. Il dit à Clélie, qui ne veut pas du mari qu'il lui destine :

« Voilà, voilà le fruit de ces empressements
Qu'on vous voit nuit et jour à lire vos romans ;
De quolibets d'amour votre tête est remplie,
Et vous parlez de Dieu bien moins que de Clélie.
Jetez-moi dans le feu tous ses méchants écrits
Qui gâtent tous les jours tant de jeunes esprits ;
Lisez-moi comme il faut, au lieu de ces sornettes,
Les quatrains de Pibrac et les doctes tablettes
Du conseiller Mathieu ; l'ouvrage est de valeur,
Et plein de beaux dictons à réciter par cœur. »

Cette morale de pot-au-feu est des plus fréquentes dans la littérature française. Elle est à la base de tous les fableaux. Nous en trouvons une application caractéristique dans le fableau de la *Houce partie* de Bernard (1). L'histoire est encore connue aujourd'hui. Un père fait donation de tout son bien à son fils qui prend femme. Celui-ci, à peine marié, chasse son père de sa maison. Le vieillard, réduit à une extrême misère, demande à son fils, comme dernière faveur, une couverture pour préserver ses vieux os du froid et de la pluie. Le fils ordonne à son petit garçon d'aller chercher une couverture à l'écurie. Mais quelle n'est pas la stupéfaction des parents en voyant l'enfant découper en deux la couverture qu'il est allé chercher, en donner une moitié à son grand-père et garder l'autre moitié. Interrogé sur les motifs de sa parcimonie, l'enfant répond qu'il réserve la seconde moitié de la couverture à son père lorsque celui-ci sera devenu vieux.

L'auteur de ce conte conclut avec son bon sens pratique :

« Seignor, ci a bonne monstrance
Et aperte senefiance
Qu'ainsi geta le filz le père
Du mauvais penssé où il ère (*fait*).

(1) A. DE MONTAIGLON, *Recueil*, t. I.

Digitized by Google

Bien se doivent tint cil (*tous ceux*) mirer
Qui ont enfanz à marier.
Ne fètes mie en tele matière
Ne vous metez mie arrière
De ce dont vous estes avant.
Ne donnez tout à vostre enfant
Que vous n'i puissiez recouvrer.
L'en (*l'on*) ne se doit mie fier,
Que ci enfants sont sans pitié;
Des pères sont tost anoié,
Puisqu'ils ne se puent (*peuvent*) aidier;
Et qui vient en autrui dangier (*au pouvoir d'autrui*),
Molt vit en siècle (*en ce monde*) en grant anui.
Cil qui vit en dangier d'autrui,
Et qui du suen méismement
A autrui livraison s'atent,
Bien vous en devez chastoier (*tirer leçon*). »

Donc ici pas de principes de morale; rien que des conseils pratiques et des recommandations de prudence. La *Condamnation de Bancquet* (1) est également significative à ce point de vue. Elle donne la note de cette sagesse à la fois préventive contre les indigestions et les soucis d'ordre moral :

« Seigneurs, qui avez assisté
A la matière délectable,
Bien voyez que gulosité (*avidité*)
Est vergengneuse et détestable,
Pour compétante nourriture,
Le Bancquet n'est point proufitable.

Car il nuyt et corrompt nature.
C'est péché, c'est blâme, c'est vice,
C'est oultraige et difformité,
De faire au corps tant de service,
Qu'on acquiert infirmité.
Si avons soupper limité,
Et Bancquet mis a finement.
C'est fin de la Moralité :
Prenez en gré bénignement.
. . . . . .

Rondeau.

En l'hostel du trompeur Bancquet,
Et en celuy de long soupper,

(1) P. L. JACOB, *Recueil de farces, soties*, etc.

Digitized by Google

Souvent viennent grands coups frapper
Sur plusieurs, après long caquet,
Les Maladies font le guet,
Pour soudainement les happer,
En l'hostel de ce faulx Bancquet.
Il n'y a Gorget ne Marquet,
Qui d'elles ne sachent eschapper,
Sans aucun mal, ne destrapper :
Botend jusqu'es au dernier hoquet
En l'hostel de ce faulx Bancquet. »

Parfois la morale s'élève au-dessus de ces lieux communs et de ces maximes trop immédiatement utilitaires. Ainsi, dans le *Désespéré* (1), Benoët du Lac met en présence deux fils, Charles et Thomas. Le premier suit Sagesse et Vertu et fuit Abus et Volupté ; le second mène une vie de débauches et de brigandages. L'existence du bon Charles s'écoule calme et heureuse en ce monde. Après sa mort, il ira droit au ciel. Le méchant Thomas, au contraire, est châtié ici-bas de ses forfaits et, quand il meurt, les diables emportent son âme impénitente. Si nous sommes malins, conclut implicitement l'auteur, vivons comme Charles, ce parangon des hommes vertueux et habiles. On voit ce qu'une pareille vertu comporte au fond d'utilitarisme. Il ne s'agit pas ici de faire le bien pour l'amour de Dieu, comme l'enseigne le christianisme, ni de faire le bien pour le bien et d'éviter le mal, parce qu'il est le mal, ainsi que le veulent les stoïciens. D'après la doctrine du *Désespéré*, les actions vertueuses sont un placement avantageux, qui rapporte des intérêts au taux de cent pour cent et même davantage. La moralité de l'*Homme juste et de l'homme injuste* (2) développe le même thème, mais en se rapprochant davantage de la doctrine chrétienne, de la sanction future.

Il résulte de toute cette littérature que la sagesse consiste dans l'usage pratique et adroit de la vie. Telle est l'essence de cette philosophie à la Sancho Pança. Cependant cette sagesse simpliste n'est pas comprise de la plupart des hommes ; aussi le nombre des « sots » est-il grand. Ce monde n'est

(1) PETIT DE JULLEVILLE, *Répertoire du théâtre comique*, p. 53.
(2) ID., *op. cit.*, p. 67.

Digitized by Google

qu'un immense cabanon, où divague et hurle un peuple de fous. Chacun agit en dépit du bon sens et, dans cette foule vésanique, qui se croit sensée, les véritables sages sont les vrais fous, ceux qui relèvent de la pathologie, les aliénés. Partant de cette idée, et procédant ainsi par voie de contraste, les auteurs du moyen âge ont fait des fous, puis, par déduction, des gens du peuple, les porte-voix de la sagesse (1). Molière adoptera plus tard le même système en dotant ses soubrettes du bon sens, droit et rudimentaire, qu'il opposera à la raison souvent pervertie des classes supérieures. Cette tendance générale de la littérature d'inspiration populaire apparaît surtout dans le fableau du *Vilain qui conquiert paradis par plait* (2). Un pauvre homme arrive, après sa mort, à la porte du ciel. Saint Pierre ne veut pas le laisser entrer. Notre vilain, ainsi rebuté, le prend de très haut avec le fondateur de l'Église. Il lui rappelle ses antécédents et surtout certaine aventure qui lui arriva autrefois, pendant sa vie terrestre, peu de temps avant la mort du Christ. Saint Pierre est obligé d'entendre des choses bien amères. Le vilain lui dit :

« ... petit i aura d'onnor
Quant renoias Nostre Seignor ;
Mout fut petite vostre foiz ;
Si estes de sa compaignie,
Paradis ne vous affiert mie (*ne vous convient pas*) ;
Alez fors, or tost, desloiaux (*déloyal*),
Quar je suis preudoms et loiaux. »

Saint Pierre, honteux et baissant l'oreille, va trouver saint Thomas. Il lui dit son prestige diminué, sa fierté offensée par le franc parler du malotru. Saint Thomas, mû par la solidarité professionnelle, se précipite sur le vilain. « Va-t'en, lui crie-t-il, le paradis est le manoir des martyrs et des confesseurs et l'hôtel des gens loyaux. » Le vilain, nullement démonté par la colère du collègue de saint Pierre, riposte :

« Thomas, Thomas, trop es isneaux (*prompt*)
De répondre comme legistres (3) ;

(1) Lire les soties dans le tome II du *Recueil* de VIOLLET LE DUC.
(2) A. DE MONTAIGLON, *Recueil*, t. I.
(3) Littéralement *comme législateur*, c'est-à-dire comme s'il faisait la loi.

Digitized by Google

Donc n'estes vos cil qui déïstes (*dites*)
As apotres, bien est seü,
Quant ils avoient Dieu veü,
Après le ressuscitement ?
Vos feïstes vo seirement (*votre serment*)
Que vo ja ne le querriez (1)
Se ses plaies ne sentiez;
Fous fustes et mescréant. »

Saint Paul accourt à la rescousse de ses amis, ainsi confondus. Mal lui en prend, car le vilain évoque son existence passée, toute de tyrannie et de cruauté. Finalement, Dieu, attiré par tout ce bruit et mis au courant de ce qui se passe, ordonne que l'instrus s'explique devant lui. Alors le vilain se redresse, il devient sublime d'éloquence sincère et de raison. Il rappelle sa vie qui fut sanctifiée par la foi, embaumée par la charité, rehaussée par l'honnêteté, sa vie qu'il ne craint pas de comparer à celle de saint Pierre et de saint Thomas. Dieu est surpris de ce langage à la fois simple et pathétique ; il se laisse convaincre par le ton de persuasion de l'avocat rustique :

« Vilain... et ge l'otroi;
Paradis a si desremé (*plaidé pour obtenir*)
Que par pledier l'as gaaingné;
Tu as esté à bonne escole,
Tu sez bien conté ta parole,
Bien sez avant mettre ton verbe. »

Nous retrouvons la même inspiration dans le *Dialogue de Salomon et de Marcoul* (2), Salomon profère des maximes de haute sagesse, Marcoul lui répond par des facéties bien sensées, qui sont la parodie et le contre-pied des apophtegmes du Grand Roi :

« Seur tote l'autre honnor
Est proesce la flor,
Ço dist Salemons.
— Ge n'aim pas la valor
Dont l'on muer à dolor,
Marcoul li respont.

(1) « Que jamais vous ne le croiriez. »
(2) *Histoire litt.*, t. XXIII, p. 688.

Digitized by Google

Rien ne puet avenir
Si bien com au mourir,
Ça dist Salemons.
— S'en ne puet mort fuïr,
Donc est vivre languir.
Marcoul li respont. »

La farce du *Gaudisseur* (1) nous montre également ce contraste. Ici c'est la vantardise qui est aux prises avec le bon sens populaire. Un « gaudisseur », un vantard, s'écrie avec emphrase :

« Quand sur ma teste ay ma salade,
Pour à coup faire une passade,
Homme n'en crains dessus la terre. »

Le Sot lui répond :

« Voire, pour battre ung malade,
Quant il a sa grande hallebarde,
Et pour casser à coup un voirre (*verre*).

Le gaudisseur.

Quant je me treuve sur les rens,
Chascun si me dit : Je me rens,
Monseigneur, à vostre mercy.

Le sot.

Quant il se treuve avec gens
Pour à coups menger sis harens,
Jamais n'en a nulz merci.

Le gaudisseur.

Quant je me treuve en la guerre,
Je tue, je jette par terre
Comme fait le boucher ung veau.

Le sot.

Voire, à jouster contre un voirre,
Puis se laisser cheöir par terre,
Et s'endormir comme un pourceau (2). »

Dans le *Dialogue du Fou et du Sage* (3), un Sage met au-dessus de tout les biens terrestres.

(1) VIOLLET LE DUC, *Recueil*, t. II.

(2) Même thème dans la farce du *Gentilhomme et de son page* (PETIT DE JULLEVILLE, *Répert.*, p. 146). Dans la *Bouteille*, un badin attaque avec esprit les gros bénéficiaires qui se font des revenus de leurs cures, sans jamais mettre le pied dans l'église. (*Répert.*, p 116.)

(3) *Répertoire*, p. 139.

Digitized by Google

Le Fou en montre la vanité. Le Sage dit :

« Tu n'as ne prez ne blez ne terre. »

Le Fou répond :

« Aussi n'ay-je procès ne guerre. »

Le Sage riposte :

« Tu n'as ne or, n'argent aussi. »

Le Fou de conclure :

« Aussy n'ai-je point de souey. »

Cette morale est au fond celle de Molière. Les fous et les gens de basse condition du moyen âge sont devenus les valets et surtout les soubrettes de Molière. Mais chez l'auteur du *Misanthrope*, cette morale, outre qu'elle s'y trouve à l'état brut comme dans les farces et les fableaux, est systématisée et élevée au rang d'une conception philosophique de la vie. Elle hausse le ton dans la bouche d'un Philinte ou d'un Ariste.

Gros-René du *Dépit amoureux* formule admirablement la morale rudimentaire de la littérature gauloise. A l'amour inquiet de son maître Eraste, il oppose son ferme bon sens et sa philosophie sans prétention :

« Pour moi, je ne sais point tant de philosophie :
Ce que voyent mes yeux franchement je m'y fie ;
Et ne suis point de moi si mortel ennemi
Que je m'aille affliger sans sujet ni demi.
Pourquoi subtiliser et faire le capable
A chercher des raisons pour être misérable?
Sur des soupçons en l'air je m'irais alarmer?
Laissons venir la fête avant que la chômer,
Le chagrin me paraît une incommode chose ;
Je n'en prends point pour moi sans bonne et juste cause ;
Et même à mes yeux cent sujets d'en avoir
S'offrent le plus souvent que je ne veux pas voir.
Avec vous, en amour je cours même fortune ;
Celle que vous aurez me doit être commune ;
La maîtresse ne peut abuser votre foi
A moins que la suivante en fasse autant pour moi ;
Mais j'en fuis la pensée avec un soin extrême,
Je veux croire les gens quand on me dit : Je t'aime ;
Et ne vais point chercher, pour m'estimer heureux,

Digitized by Google

Si Mascarille ou non s'arrache les cheveux.
Que tantôt Marinette endure qu'à son aise
Jodelet par plaisir la caresse et la baise,
Et que ce beau rival en rie ainsi qu'un fou;
A son exemple aussi j'en rirai tout mon soûl,
Et l'on verra qui rit avec meilleure grâce. »

Peut-on parler avec plus de bon sens et de flegme philosophique? Le même Gros-René reparaît dans *Sganarelle*. Son maître Lélie est amoureux de Clélie au point d'en oublier le boire et manger. Gros-René juge sa conduite absurde. Pour lui, les soucis de l'âme doivent être refoulés à grands coups de mangeaille. Il dit à Lélie :

» ... un bon repas vous serait nécessaire
Pour s'aller éclaircir, monsieur, de cette affaire,
Et votre cœur, sans doute, en deviendrait plus fort
Pour pouvoir résister aux attaques du sort;
J'en juge par moi-même, et la moindre disgrâce,
Lorsque je suis à jeun, me saisit, me terrasse;
Mais, quand j'ai bien mangé, mon âme est ferme à tout,
Et les plus grands revers n'en viendraient pas à bout.
Croyez-moi, bourrez-vous, et sans réserve aucune,
Contre les coups que peut vous porter la fortune,
Et, pour fermer en vous l'entrée à la douleur,
De vingt verres de vin entourez votre cœur. »

La Dorine de *Tartuje*, jeune soubrette effrontée et mal embouchée, est le type le plus réussi de cette catégorie de domestiques sensés et francs. Elle atteint presque à la haute éloquence lorsqu'elle prend en main la cause de sa maîtresse Mariane, que son père prétend marier à Tartufe. Dans une apostrophe vibrante d'indignation, elle interpelle ainsi ce grand enfant maniaque d'Orgon :

» Ferez-vous possesseur sans quelque peu d'ennui
D'une fille comme elle un homme comme lui?
Et ne devez-vous pas songer aux bienséances
Et de cette union prévoir les conséquences?
Sachez que d'une fille on risque la vertu
Lorsque de son hymen son goût est combattu;
Que le dessein d'y vivre en honnête personne
Dépend des qualités du mari qu'on lui donne,
Et que ceux dont partout on montre au doigt le front
Font leurs femmes souvent ce qu'on voit qu'elles sont.

Digitized by Google

Il est bien difficile enfin d'être fidèle
A de certains maris faits d'un certain modèle;
Et qui donne à sa fille un homme qu'elle hait,
Est responsable au ciel des fautes qu'elle fait.
Songez à quel péril votre dessein vous livre. »

Nicole, dans le *Bourgeois gentilhomme*, appartient au même groupe. Elle doit à son origine campagnarde un tour d'esprit frondeur que son séjour à Paris n'a fait qu'accentuer. Elle peut aller de pair avec Toinette du *Malade imaginaire*. Autant Nicole se gausse de l'épaisse suffisance de parvenu et de la sotte vanité de M. Jourdain, autant Toinette se rit de la dégoûtante et grotesque monomanie d'Argan. La perspicacité de Toinette a découvert les cabales dont les médecins et Béline entourent l'intelligence débile de son maître; elle a aperçu les dangers que court sa jeune maîtresse Angélique. Il n'en faut pas davantage pour que le sentiment de justice, qui gît dans l'âme plébéenne, ne s'éveille en elle, et elle traite comme on sait le lamentable névropathe.

Telle est la morale commune aux auteurs gaulois et à Molière et tels en sont, de part et d'autre, les protagonistes. D'un caractère pratique qui en rabaisse la qualité, expression d'un idéal assez terre à terre qui est, en somme, celui de l'humanité moyenne, elle ne suffit point à certaines âmes d'élite. Mais il ne faut pas perdre de vue que telle qu'elle est elle constitue le tréfond de la morale épicurienne, laquelle a son mérite et aussi sa grandeur. Elle est, à des degrés divers, celle de Jean de Meung, celle de Rabelais, celle de Molière et celle de Voltaire. Elle pourrait se résumer ainsi : il faut vivre selon la nature et selon l'instinct. La nature est seule vraie et seule réelle. L'instinct est seul sage et seul sincère. Dans la pratique journalière de la vie, méprisons les « choses fortuites », contentons-nous des hommes tels qu'ils sont. Ne dédaignons pas non plus la grosse matérialité. Le sage boit sec et mange volontiers salé, comme ce bon raillard de Grandgousier. En vivant ainsi, fidèle à notre instinct, nous quitterons la vie comme on quitte un banquet, selon l'expression de La Fontaine, « remerciant notre hôte et faisant notre paquet ».

Digitized by Google

« Pourquoi faut-il tant de tourments souffrir? se demande Jenivot?
En ce monde, pour avoir seulement,
La pauvre vie et à la fin mourir !
Bref, cela n'est point plaisant.
Je veux avoir doresnavant
Un varlet qui me servira,
Et puis me doneray du bontemps;
Advienne ce qu'advenir voudra (1). »

Déjà, avant le fagotier de Molière, un personnage de farce s'était écrié :

« Ne vault-il mieux de chanter
Que d'engendrer mélencolye (2). »

Au XVIe siècle, Eugène dira dans le même sens :

« La vie aux humains ordonnée,
Pour estre si tost terminée
Ainsi que mesme tu as dit,
Doit-elle, pour croire à crédit,
Se charger de tant de travaux?
. . . . . .
Il ne faut donc que du passé
Il sait après jamais pensé ;
Il faut se contenter du bien
Qui nous est présent, et en rien
N'estre du futur soucieux (3). »

Ce thème est un des plus fréquents de la littérature gauloise et même de toutes les littératures. On n'en finirait pas s'il fallait citer toutes les chansons qui célèbrent l'oisiveté insouciante, « le vin, le jeu, les femmes ».

Sganarelle, le médecin malgré lui, est de cette famille de philosophes bons vivants. Ce « sac à vin » a le mot pour rire et le langage fleuri. Mauvais père et détestable mari, il n'a d'amour que pour sa bouteille. Sa faconde hâbleuse est celle d'un pilier de cabaret, rehaussée d'un vernis scientifique et littéraire qui étonne le bourgeois inculte et pétrifie d'admiration les paysans à qui il a affaire.

Molière a traité plus d'une fois ce thème de l'épicurisme

(1) VIOLLET LE DUC, *Recueil*, t. I. Farce de *Jeninot*.
(2) IDEM. La farce du *Chauldronnier*, t. III.
(3) *Eugène*, comédie de JODELLE; FOURNIER. *Théâtre français au* XVIe *siècle*, t. I.

Digitized by Google

bon enfant et cela avec une franchise, où notre psychologie romantique et notre conception conventionelle d'un Molière mélancolique et navré chercheraient en vain la moindre amertume. Telle est cette scène du *Bourgeois gentilhomme* dans laquelle M. Jourdain, Dorimène et Cléante célèbrent à l'envi les plaisirs bachiques :

« Buvons chers amis, buvons ;
Le temps qui fuit nous y convie ;
Profitons de la vie
Autant que nous pouvons.
Quand on a passé l'onde noire,
Adieu le bon vin, nos amours,
Dépêchons-nous de boire,

On ne boit pas toujours.
Laissons raisonner les sots
Sur le vrai bonheur de la vie,
Notre philosophie
La met parmi les pots.
Les biens, le savoir et la gloire
N'ôtent point les soucis facheux,
Et ce n'est qu'à bien boire
Que l'on peut être heureux.
Sus, sus, du vin partout ; versez, garçon, versez,
Versez, versez toujours, tant qu'on vous dise : Assez. »

Citons aussi, comme spécimens de ce genre, ces quelques passages de la scène finale de *Monsieur de Pourceaugnac :*

« Ne songeons qu'à nous réjouir,
La grande affaire est le plaisir.
. . . . . .
Soyez toujours amoureux,
C'est le moyen d'être heureux.
. . . . . .

Il n'est point, sans l'amour, de plaisirs dans la vie.

. . . . . .
Les plus sages, ce me semble,
Sont ceux qui sont les plus fous. »

C'est bien là cette note d'insouciante gaieté que nous avons constatée dans la littérature gauloise.

A cette philosophie jovialement épicurienne correspond

Digitized by Google

naturellement un sentiment de l'amour non moins jovial et non moins épicurien.

La conception de l'amour, encore que celui-ci soit le même partout en son essence, varie de siècle à siècle, de pays à pays et même d'homme à homme. Dante avait placé la femme si haut dans son idéal qu'aucune pensée charnelle n'effleurait sa chasteté. Béatrice, l'immatérielle créature aux yeux de lumière, est une abstraction sublime de tout ce que l'esprit et le cœur humain peuvent concevoir et aimer de grand, d'ineffable, de divin. Dans le symbolisme de la *Divine comédie*, Béatrice est la théologie, la main forte et douce qui, à travers les réalités banales ou cruelles de cette terre et l'horreur tragique de l'au-delà, conduit Dante vers le monde de splendeur et de pureté absolue où règne dans le rayonnement de sa puissance, le Maître éternel, source de toute vérité, de toute bonté et de toute beauté, Dieu.

Pétrarque ne vit guère dans la femme que son âme. Son amour, libre de désirs physiques, se prosterne en des ravissements de tendresse et d'admiration. Mais Laure reste femme et, si, dans ce culte épuré, la pensée du poète fait abstraction de matérialité, l'idée de sexe, bien que spiritualisée, persiste et apparaît.

Dans la poésie lyrique provençale et dans les littératures qu'influença le midi de la France, la femme est la créature de chair et d'os, la compagne de l'homme ou plutôt sa souveraine, la fille d'Eve débile, capricieuse, jolie et perverse à qui s'adressent les hommages et les galanteries. En Provence, le chevalier, à la fois homme de guerre et homme de société, d'une race d'ailleurs plus affinée que la nôtre, s'adonna exclusivement, de tout son être, à l'amour. Son esprit subtil alambiqua ses sentiments et se complut aux nuances et aux détails exquis de sa passion. Le chevalier amoureux passa ses journées aux pieds de sa dame, laissant s'écouler la vie, tout au charme ensoleillé de l'heure. Bientôt amolli par la double volupté de l'amour et de l'oisiveté, en une ambiance de luxe et de poésie, il devint l'amoureux éternellement langoureux et soupirant tel que l'évoque, aujourd'hui encore, le mot troubadour. Il fut

Digitized by Google

l'amant aveuli, à la fois sensuel et sentimental, qui commence sa journée par une aubade, la continue par un sonnet et la clôture par une sérénade. Ce caractère lui est si bien resté que de nos jours le mot troubadour éveille l'idée d'un galantin pâle et frisé, le torse grêle moulé dans un pourpoint rose tendre, la bouche en cœur et les yeux blancs.

Tout autre est la conception de la femme dans la littérature purement gauloise. L'idée de placer la femme sur un piédestal ou sur un trône inaccessible, d'où elle domine dans une auréole de beauté et de mystère la foule des amoureux prosternés, ne pouvait naître dans l'esprit de gens naturellement ennemis de la rêverie et peu portés aux effusions du sentiment. Les Gaulois, amis de l'action et convaincus de la bonté de la nature, ne voient dans la femme qu'un objet de plaisir au même titre qu'un broc de vin. Pour eux, la femme est inférieure à l'homme. Ils l'aiment en la méprisant un peu ou plutôt en s'en moquant. La femme, être nerveux, capricieux et fantasque, ne pouvait plaire à leur ronde franchise et à leur bon sens reposé et amusé. Ils l'aiment, si l'on veut, mais en mêlant à leur amour un grain de mépris et de goguenardise; ils l'aiment, comme ils adorent Dieu, sans excès, avec raison, mais en ne se départant pas de leur éternelle propension à la plaisanterie. Nulle part la polissonnerie spirituelle ne fleurit avec plus de bonheur que chez cette race peu voluptueuse au fond.

Dans les fabliaux la femme nous apparaît comme un animal sensuel et pervers. Elle trompe son mari avec un amant ou avec le premier venu, simplement, par goût de libertinage. Impatiente de toute contrainte, elle prétend se libérer du joug du mariage; pour elle, l'ennemi, c'est le maître et le maître, c'est le mari. Tant pis pour la morale. Elle est aussi l'enfant malade d'Alfred de Vigny, l'étrange créature aux impulsions trop fortes et à la volonté débile :

« Feme est de trop faible nature;
De noient rie, de noient pleure;
Feme aime et het entre poe d'eure. »

Dans le drame d'*Adam*, le serpent, qui la connaît, lui mur-

Digitized by Google

mure des éloges troublants imprégnés d'attendrissement pour sa faiblesse :

« Tu es fieblette e tendre chose
E es plus fresche que n'est rose;
Tu es plus blanche que cristal,
Et que la neige qui tombe dans la vallée.
Tu es trop tendre e il trop dur. »

Cette piété pour la femme est rare dans la littérature du moyen âge.

A cette époque la femme vivait le plus souvent seule au foyer. Recluse dans sa chambre, passant son temps à filer, fatiguée de son horizon toujours le même, étrangère et inapte aux choses publiques, privée des distractions du dehors, elle laissait sa pensée vagabonder aux hasards de la rêverie. Il ne lui restait comme diversion à la monotonie de son existence que l'amour. Cette passion, du reste, avec ses péripéties imprévues, ses nuances, ses subtilités, avait toujours été la préoccupation la plus chère de son sexe, naturellement très sensible. Sous la double influence de cet isolement et de cette inclination instinctive vers l'amour, la femme s'adonna corps et âme à ce sentiment. Dans l'atmosphère de serre chaude où elle vivait, l'amour devint pour elle un besoin maladif. Elle y trouva un réconfort charmant dans ses chagrins, un jouet dont s'amusait sa fantaisie ennuyée, une friandise exquise que relevait un agréable goût de fruit défendu. L'esprit robuste et parfois grossier du moyen âge ne comprit pas toujours l'âme féminine. Diderot a dit : « Quand on écrit des femmes, il faut tremper sa plume dans l'arc-en-ciel et jeter sur sa ligne la poussière des ailes du papillon. » Les écrivains gaulois n'eurent jamais l'intuition de ce principe charmant. Quand ils parlèrent des femmes, il n'y a pas d'outrances qu'ils ne se permirent ni de hardiesses qu'ils n'osèrent. A cet égard, l'*Evangile as fames* (1) est caractéristique. On y sent la mauvaise humeur d'un homme voué au célibat, qui, lorsqu'il s'en prend aux femmes, procède par bourrades et coups de boutoir :

(1) Pièce du XIII^e^ siècle publiée par A. JUBINAL, *Jongleurs et trouvères*. Voir aussi dans le même recueil la *Blastange des fames*, satire de la légèreté et de l'hypocrisie féminines.

Digitized by Google

« Femme convoite avoir, plus que miel ne fait ourse ;
Tant vos amera femme com arez rien en bourse ;
Et quand elle saura qu'elle sera escousse,
Ainsi la povrez prendre momme un lièvre à la course.
. . . . . .
Quiconque trueve en fame discrétion ne bien,
Dont sache sanz doutance ce n'est mie du sien ;
Mis elle se fet sage, humble et de douz maintien,
Por couvertement dire : « Douz amis, ça revien. »
. . . . . .
Hom qui fame a en cuer, comment aurait mésaise,
C'est une médecine qui toz les maus apaise ;
L'en i puet aussi estre asseur et aaise
Comme plain poing d'estoupes en une ardent fornaise.
. . . . . .
On puet tout aussi bien garder leur amitié
Com on porroit garder un glaçon en esté. »

Dans la *Contenance des fames* (1) l'auteur attaque surtout la légèreté et l'hypocrisie des femmes :

« Cuers de fame est coches à vent,
Quar il se torne plus sovent
Que ne fet escurieus en bos,
Qui onques n'a point de repos ;
Ainz torne aval et paramont,
Si com nature le semont.
. . . . . .
Fame set mult et boule et guile (*tours*),
Plus est tornanz ne soit anguille,
Et plus glaçanz que pois sor glace.
Tant *adés* a tendu ses lacs :
Cil se puet bien tenir por laz
Que de ses laz est enlaciez (BLASTANGE).
. . . . . .
Or se rit, or se desconforte,
Or se hert et or se conforte,
Or fait semblant que soit marrie,
Or est pencive, or est lie (*joyeuse*),
Or est viguereuse, or est vaine,
Or est malade, or est saine,
Or se siet, or ne veut séoir,
Or ne vuét nul home véoir,
Or ne vuet, or ne le vuet mie (CONTENANCE). »

(1) JUBINAL, *Nouveau recueil de contes, etc.*, t. II.

Digitized by Google

Mais c'est surtout dans les fableaux et dans les farces que la femme est maltraitée. Nous la voyons prête à toutes les complicités de vice et de chair. Qu'il s'agisse d'une grande dame, d'une bourgeoise ou d'une ouvrière, qu'elle soit jeune ou vieille, dévote ou maquerelle, que l'amant soit un jouvenceau de noble souche, un marchand, un prêtre ou un artisan, toujours elle apparaît sensuelle, égoïste, sans retenue, chair à plaisir, corps sans âme, digne enfin de la célèbre apostrophe qu'Alexandre Dumas fils a lancée dans la préface de la *Femme de Claude*. En va-t-il autrement chez Molière? Gros-René, du *Dépit amoureux*, a, sur la versatilité féminine, les mêmes idées que les auteurs gaulois du moyen âge :

« Et moi, je ne veux plus m'embarrasser de femme,
A toutes je renonce, et crois, en bonne foi,
Que vous feriez fort bien de faire comme moi.
Car, voyez-vous, la femme est, comme on dit, mon maître,
Un certain animal difficile à connaître
Et de qui la nature est fort encline au mal :
Et comme un animal est toujours animal,
Et ne sera jamais qu'animal, quand sa vie
Durerait cent mille ans; aussi, sans repartie,
La femme est toujours femme, et jamais ne sera
Que femme, tant qu'entier le monde durera :
D'où vient qu'un certain Grec dit que sa tête passe
Pour un sable mouvant. Car, goûtez bien, de grâce,
Ce raisonnement-ci, lequel est des plus forts:
Ainsi que la tête est le chef du corps,
Et que le corps sans chef est pire qu'une bête;
Si le chef n'est pas bien d'accord avec la tête,
Que tout ne soit pas bien réglé par le compas,
Nous voyons arriver de certains embarras;
La partie brutale alors veut prendre empire
Dessus la sensitive, et l'on voit que l'on tire
A dia, l'autre à hurhant; l'un demande du mou,
L'autre du dur; enfin tout va sans savoir où;
Pour montrer qu'ici-bas, ainsi qu'on l'interprète,
La tête d'une femme est comme la girouette
Au haut d'une maison, qui tour au premier vent :
C'est pourquoi le cousin Aristote souvent
La compare à la mer; d'où vient qu'on dit qu'au monde
On ne peut rien trouver de si stable que l'onde.
Or, par comparaison (car la comparaison
Nous fait distinctement comprendre une raison,

Digitized by Google

Et nous aimons bien mieux, nous autres gens d'étude,
Une comparaison qu'une similitude);
Par comparaison donc, mon maître, s'il vous plaît,
Comme on voit que la mer, quand l'orage s'accroît,
Vient à se courroucer, le vent souffle et ravage,
Les flots contre les flots font un remue-ménage
Horrible; et le vaisseau, malgré le nautonier,
Va tantôt à la cave, et tantôt au grenier :
Ainsi quand une femme a sa tête fantasque,
On voit une tempête en forme de bourrasque,
Qui veut compétiter par de certains... propos,
Et lors un... certain vent, qui, par... de certains flots,
De... certaine façon, ainsi qu'un banc de sable...
Quand... les femmes enfin ne valent pas le diable (1) ».

Le thème de l'adultère a été largement mis à contribution par la littérature du moyen âge (2). Les poètes lyriques l'exploitèrent tant et plus. Dans un chanson du chapelain de Laon (3), il s'agit d'une jeune femme que son mari, un vilain laid, vieux et jaloux, tient enfermée dans une tour. Son amant lui propose de tuer le tyran. La dame consent à ce projet. Elle dit :

« Amis, se vos désirés
La mort au jalous,
Si fai je, si m'aïst Dex,
Cent tous plus de vous.
Qu'il est vieux et rassotés,
At si a la tos;
Lais et maigres et pelés,
Et glous comme lous;
Moles teches a assés
Le desloiaux rous.
Toute sa graindre bontés
Est de cous qu'il est cous. »

Cette chanson a pour refrain :

« Coment garira dame a tel mari?
Coment garira, s'el n'aime? »

Nous n'avons pas à analyser ici les fableaux graveleux où sont racontés les exploits des femmes. Pour excuser notre

(1) Voir aussi ce que V. Le Clerc dit du monstre Chicheface qui, d'après la tradition du moyen âge, dévorait les femmes soumises à leurs maris (*Histoire littéraire*, t. XXIII).

(2) Voir JEANROY, *La poésie lyrique en France*, p. 53, 219.

(3) *Histoire littéraire*, t. XXIII, p. 539.

Digitized by Google

réserve nous dirons que La Fontaine a fait, pour le recueil de ses *Contes*, une sélection des moins scabreuses de ces histoires. Si cette littérature est l'expression des mœurs du moyen âge, il faut reconnaître qu'à cette époque la moralité laissait assez bien à désirer.

Dans le lai de *Graëlant*, une femme est pleine d'indulgence pour un individu qui l'a prise de force; dans la *Guérison du mal d'amour*, une dame a des relations, fort peu platoniques, avec son palefrenier. Noël du Fail nous raconte qu'un mari a si peu de confiance dans la vertu de sa femme qu'il lui fait prendre un purgatif avant d'aller au bal (1).

Ce dévergondage de la femme a trouvé son expression la plus complète et la plus spirituelle dans le *Mantel mautaillé* (2). Dans une cour plénière du roi Arthur, un chevalier a apporté un manteau qui, dit-il, ne va parfaitement qu'aux femmes fidèles à leurs maris. Toutes les dames de la cour essayent le terrible vêtement, mais à toutes il laisse à désirer. Une seule parvient à s'en revêtir convenablement.

Le mariage est, dans cette littérature, l'objet de moqueries sans fin. Dans le *Conseil au nouveau marié*, un docteur dit à un jeune homme qui a pris femme depuis peu :

« Si tu veux prendre en patience
Le tourment et l'affliction
De mariage par conclusion,
Tu seras homme plus martyr
Que sainct Laurens qu'on fit rostir. »

Et le mari s'écrie douloureusement :

« Je voy bien qu'il me faut souffrir
Et mon corps à tourment offrir,
Puis que suis en mariage.
Dieu me doint estre fort et sage
Pour supporter tous les tourmens. »

L'auteur de l'*Amour d'un serviteur envers sa maîtresse* (3)

(1) LOUANDRE, *op. cit.*

(2) A. DE MONTAIGLON, *Recueil*, t. III.

(3) PETIT DE JULLEVILLE, *Répertoire*, p. 33. Signalons encore le thème de la *Maumariée*, c'est-à-dire de la jeune femme mariée à un vieillard. Voir G. PARIS, *Chansons du XV^e siècle*, p. 5, note 1.

Digitized by Google

trouve que la pendaison à laquelle a été condamné son serviteur adultère est un châtiment excessif :

« Je suis tout esperdu
De veoir un homme en potence pendu
Pour avoir fait une chose commune
A un chacun, tout ainsi que la lune. »

Le mari est d'ordinaire stupide. Sa destinée est d'être trompé et ridiculisé. On le représente en général comme un sinistre gâteux. Il est la bêtise abstraite, la bêtise en soi, avec cette nuance particulière de ridicule que l'esprit populaire a attribué à l'autorité grotesque du gendarme et du garde champêtre. Dans le fableau du *Chevalier à la robe vermeille* (1), la femme d'un riche vavasseur aime un chevalier du comté de Dommartin. Un matin le mari rentre plutôt qu'il n'en avait l'habitude. Il aperçoit la robe vermeille, l'épervier, les chiens et le palefroi de son rival. Sa femme lui fait accroire que toutes ces choses sont des présents de son frère. A son réveil, il demande à voir la belle robe vermeille. Sa femme simule un étonnement sans bornes: « Quoi? la robe vermeille?... le palefroi... les chiens... que veut-il dire?... Il rêve sans doute. » Elle parvient à lui persuader que la robe, le cheval et le chien sont des visions qu'il a eues pendant son sommeil. Elle lui assure qu'il devient fou. Le pauvre homme commence à craindre pour sa raison. Sans plus tarder il se met en pèlerinage et va prier pour la guérison de sa démence dans les sanctuaires de saint Loup, saint Jacques de Galia, saint Eloi et saint Remacle.

Un des thèmes les plus fréquents, est celui de la jeune fille noble mariée à un vilain. Dans une romance, une jeune fille ainsi mésalliée s'écrie :

« ... com m'ait grant dolor!
On m'apeleivet fille d'ampereor,
Et on fait d'un vilain mon signor.
E amis! »

(1) A. DE MONTAIGLON, *Recueil*, t. III.

Digitized by Google

Comme elle désire un amant courtois et preux qui la consolerait, sa suivante lui dit :

« La moie dame, je sai un chivalier
Ke de ces armes est loiez et prisiez (*loué et estimé*) :
(Il) ameroit vos... (1). »

L'héroïne de la farce de *Georges le Veau* (2), que ses parents ont donnée à un vilain, n'a pas assez de lamentations pour déplorer sa triste situation :

« Mais croire on ne peut le tourment
Que a une fille de maison,
A qui on donne sans raison
Ung badault sans nulle science. »

Georges le Veau, de son côté, n'est pas plus heureux :

« Ha, si j'eusse sceu, j'eusse sceu
Et si j'eusse bien apperceu
La plus que très fiere arrogance,
La glorieuse outrecuidance
De ma femme, et son fier maintien,
On m'eust beaucoup de foys dit rien
Devant que je l'eusse été pendre.
Quoy dea, tousjours me vient reprendre,
Au coucher, au boire, au menger,
Disant que suis ung estranger,
Et me demande qui je suis.
Qui je suis répondre ne puis,
Je n'en eus oncq rien en mémoire.
Puisqu'il est trait, il le faut boire
Et l'avalla tout doulcement. »

Georges le Veau, injurié et trompé par sa femme, va trouver le curé pour lui demander conseil. Le curé se rend chez la noble épouse du pauvre mari. Une intimité très prononcée s'établit entre eux. Dès lors, Georges a trouvé deux bourreaux. Il n'est pas de persécutions féroces ou grotesques qu'on ne lui fasse subir. Un beau jour le curé et la femme

(1) K. BARTSCH, *Altfranzœsische Romanzen und Pastourellen*, p. 7. Voir aussi dans le même recueil des spécimens de ce genre, nos 42, 45, 49, 51, 64, 67, 68, 69.

(2) VIOLLET LE DUC, *Recueil*, t. I.

Digitized by Google

imaginent de lui jeter sur le dos une peau de veau ; pour que la farce soit complète ils veulent même l'écorcher. Hébété, ahuri, Georges se met à divaguer ; la démence le guette. Alors le curé l'exorcise comme s'il avait tout l'enfer dans son corps. Il propose même de le tuer comme un veau de dîme.

Il est curieux de rapprocher les réflexions de Georges le Veau de celles de Georges Dandin : « Ah ! qu'une femme demoiselle, dit Georges Dandin, est une étrange affaire ! et que mon mariage est une leçon bien parlante à tous les paysans qui veulent s'élever au-dessus de leur condition et s'allier, comme j'ai fait, à la maison d'un gentilhomme ! La noblesse, de soi, est bonne ; c'est une chose considérable, assurément ; mais elle est accompagnée de tant de mauvaises circonstances, qu'il est très bon de ne s'y point frotter. Je suis devenu là-dessus savant à mes dépens, et connais le style des nobles lorsqu'il nous faut, nous autres, entrer dans leur famille. L'alliance qu'ils font est petite avec nos personnes : c'est notre bien seul qu'ils épousent, et j'aurais bien mieux fait, tout riche que je suis, de m'allier en bonne et franche paysannerie que de prendre une femme qui se tient au-dessus de moi, s'offense de porter mon nom et pense qu'avec tout mon bien je n'ai pas acheté la qualité de son mari. Georges Dandin ! Georges Dandin ! vous avez fait une sottise, la plus grande du monde. Ma maison m'est effroyable maintenant, et je n'y rentre point sans y trouver quelque chagrin (1). »

Dans cette littérature la femme est, nous l'avons dit, considérée comme un animal méchant et vicieux. Elle a besoin d'être mâtée. Dans le fableau de la *Male dame* (2) figure une femme acariâtre, méchante, en dispute continuelle avec son mari. Celui-ci, quand il veut en obtenir quelque chose, demande le contraire. Elle est, d'ailleurs, instiguée et encouragée par sa mère. Pour la corriger et pour faire un exemple,

(1) Cette pièce est trop connue pour que nous croyions nécessaire d'en citer d'autres passages. Nous signalons surtout, comme caractéristiques à notre point de vue, la scène IV du premier acte et la scène IV du deuxième acte.

(2) A. DE MONTAIGLON, *Recueil*, t. II.

Digitized by Google

le mari pratique, sur la personne de sa belle-mère, une opération impossible à raconter. Cette scène est d'une brutalité révoltante. Même férocité et même défiance envers les femmes dans le *Vilain mire* (1).

Sensuelle, entêtée, rusée, telle est la femme de la littérature gauloise. Cette conception n'a guère varié depuis. Molière, partisan de la bonne loi naturelle, a mis en scène des femmes qui sont les sœurs, plus raffinées et plus civilisées, des femmes des fabliaux et des farces. De même qu'il a ridiculisé l'hypocrisie, cet attentat à la franchise, c'est-à-dire à la nature, de même il s'est moqué des raffinements artificiels dont il était de mode de compliquer la passion. Qu'il nous suffise de rappeler ces pimbêches de Cathos et de Madelon et cette Armande des *Femmes savantes* qui ne voit que des « saletés dans l'hymen », tandis que sa sœur, la sage et douce Henriette, la femme selon le cœur de Molière, n'est pas choquée par l'évocation du lit conjugal. Molière a été plus loin encore dans cette voie. Conformément à la tradition des vieux auteurs, amateurs de gaudrioles et de tableaux naturalistes, il n'a pas dédaigné les jovialités dont s'amusaient les ancêtres. Citons les privautés que prend Sganarelle, le médecin malgré lui, avec la nourrice Jacqueline; les hardiesses des archers suisses avec M. de Pourceaugnac, déguisé en femme; les réponses toujours en suspens d'Agnès aux questions d'Arnolphe. La conception de l'amour chez les gens de basse condition de Molière ne diffère pas de celle que nous avons constatée dans la littérature gauloise. L'amour est un phénomène physique, sans plus. « La femme, dit Alain (2), est le potage de l'homme. » Les amoureux de Molière, les simples, ceux qui, pour employer le jargon des précieuses, « ont l'âme enfoncée dans la matière », ces braves amoureux se traitent avec des mots trivials et un style grotesquement imagé (3). Jacqueline,

(1) A. DE MONTAIGLON, *Recueil*, t. VI. Lire sur ce fabliau l'opinion de M. Brunetière dans son réquisitoire contre la littérature du moyen âge. *Études critiques*, 1re série.

(2) *École des Femmes*, II, 5.

(3) *Dépit amoureux*, I.

Digitized by Google

la nourrice de Lucinde, dit à Géronte qu'un mari est « un emplâtre qui garit tous les maux des filles » et « qu'on n'a que son plaisir en ce monde ». Signalons, enfin, tous ces jeunes amoureux de Molière, qui, tout entiers à l'instinct qui les a rapprochés, se passent si bien pour s'épouser du consentement de leurs parents.

***

Quelles conclusions tirer du rapprochement que nous venons de faire entre les vieux auteurs français et Molière?

Nous avons déjà exposé notre but : montrer la filiation intellectuelle qui existe entre les œuvres du moyen âge les plus spontanées et, par conséquent, les plus expressives de leur époque et de la race, et l'œuvre de Molière. M. Ordinaire s'était imposé à peu près la même tâche en faisant l'histoire de trois types de la comédie, le marquis, le bourgeois et le valet (1) : « Il en est, disait-il, d'une œuvre dramatique comme d'une statue de métal, où il entre de l'alliage. Le bronze indestructible, ce sont les passions qui vivront autant que l'humanité; l'alliage, ce sont les mœurs, qui se transforment non seulement de siècle en siècle, mais de génération en génération. Qui veut étudier le théâtre avec profit doit séparer ces deux éléments, distinguer le général du particulier, le durable du passager, l'homme du costume. » M. Ordinaire se base sur le fond invariable des passions. Nous nous sommes plutôt attachés à démêler chez Molière les influences de la race. Celle-ci a été à nos yeux le fond éternel qui explique les similitudes d'inspiration et de conception entre l'œuvre du grand comique et la littérature gauloise du moyen âge. C'est à lui que cette littérature devait aboutir logiquement et c'est lui qui devait le mieux en résumer l'esprit. En ce sens on peut se ranger à l'avis des critiques, qui ont vu dans Molière le type le plus parfait du génie français. ALFRED DUCHESNE.

(1) *Revue des Deux-Mondes*, octobre, 1867.

Digitized by Google

LE MOIS POLITIQUE

Cette fois, la trève des confiseurs, comme ils disent à Paris, me fera la tâche plus malaisée qu'à l'ordinaire. Car, outre que le Parlement chôma et que la triple alliance fit son chemin à petits pas, ce qui nous dispense d'épiloguer à son sujet, il ne se révéla à l'horizon aucun astre nouveau, ni aucun événement digne de mémoire ne fit tressaillir d'aise nos journalistes.

Les propos de concierge de M. Quesnay de Beaurepaire auront servi à prouver que la *Cuisinière bourgeoise* était un titre suffisant pour faire un académicien, sinon un Immortel, car là où Jules de Glouvet eût échoué piteusement, le président démissionnaire paraît devoir triompher. Avec cela et l'amitié de M. de Rochefort, il ne manquera plus rien à ce grand caractère, qui honore la France. Mais, bon Dieu en quel temps vivons-nous donc! Et voyez-vous notre *Premier* encombrant les journaux à un sou de ses « révélations ». C'est à devenir fier d'être Belge, fût-ce Belge comme une oie.

Au surplus, il s'est passé quelque chose chez nous qui m'a rendu quelque fierté politique, si tant est que cet accouplement de termes puisse être goûté de tous mes lecteurs : je veux parler de la manifestation en l'honneur de Marnix.

En vérité, je me soucie peu des *dessous* de l'affaire, et s'il fallait réellement remonter jusqu'au XVI^e^ siècle pour trouver des arbitres capables de mener à résipiscente conciliation les augures de la Maison du Peuple et les généraux de la Ligue. Oui, peu me chaud de toutes les hypothèses qu'on a échafaudées autour de cette solennité, si soudainement improvisée et si émouvante. Mais à n'en voir déjà que la signification histo-

Digitized by Google

rique, et même patriotique, on ressent quelque chose de doux, de vif et de joyeux au cœur, comme si ce cœur allait battre plus vite et mieux.

J'ai toujours eu pour cette grande et sombre figure de Marnix une vénération que la lecture de certains de ses écrits ne fit qu'accroître. Homme de guerre, homme de foi, homme de lettres, il est de ceux qui incarnent leur temps, rare mérite, qui le résument en eux, dans les plis de leur manteau de bataille.

En ce XVI^e^ siècle, qu'on connaît trop peu, il s'est trouvé chez nous une aristocratie — celle qui fit le Compromis — aussi vaillante que saine et aussi saine d'esprit que de corps ; une aristocratie qui était lettrée et robuste, alors qu'aujourd'hui l'épée et la plume sont comme vouées aux pires antagonismes, une aristocratie qui avait charge d'âmes vis-à-vis de la nation et qui le savait, tandis que trop souvent les débris de ceux qui la représentent maintenant dans l'échiquier social, sans la remplacer, n'ont d'autre souci que leur bon plaisir, et un bon plaisir si bas que le préciser serait obscène.

Les femmes sont alors presque aussi savantes que spirituelles ; il suffit de citer l'une d'elles, Marguerite de Navarre ; mais chez nous, que de délicieuses créatures peuplent notre histoire, dignes compagnes des vaillants capitaines qui combattirent sous le Taciturne ou aux côtés de Marnix ! Sans pruderie, vives du bec et lestes de propos, mais *preudes* dames, inflexibles sur les grands chapitres et menant leur vie comme leur maison, d'un geste noble et ferme, sans défaillance.

La lecture personnelle de la Bible avait, chez les calvinistes et les luthériens d'alors en France et en Allemagne, comme aux Pays-Bas, pacifié bien des consciences et châtié bien des appétits. Si jamais il y eut un temps où une parole de foi put sauver l'homme de la barbarie, ce fut celui-là. Les bûchers firent des martyrs humbles ou grands, comme à l'époque de l'évangélisation ; mais un facteur inconnu des premiers siècles, la Raison, était là qui veillait à côté ; déjà chez Marnix et chez de Bèze, l'exégète se révèle ; la grande critique des théologiens du XVII^e^ siècle est en germe dans le bon latin de ces philo-

Digitized by Google

sophes; au lieu de conduire au faste pontifical, à la centralisation, aux superstitieuses vénérations qui feront revivre les vieux cultes sous des noms nouveaux, la religion de Marnix prépare la complète libération des cerveaux, qui est la gloire de notre siècle et de la fin du précédent.

Voilà ce que je pensais en lisant les comptes rendus que nous a donnés la presse de la manifestation du 8 janvier; cette manifestation devrait être suivie de quelques autres, où nos grands hommes retrouveraient la fraîcheur d'un hommage patriotique, depuis trop longtemps négligé. Puisqu'il faut faire de la politique et toujours en faire, est-il plus noble exercice que celui-là : nous rattacher au passé en ce qu'il a de glorieux et de vraiment mémorable, faire de la généalogie d'idées et non de la généalogie de blason ?

M. WILMOTTE.

Digitized by Google

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Livres relatifs au Congo. — Sous ce titre : *L'État indépendant du Congo*, M. A -J. Wauters, le directeur du *Mouvement géographique,* nous présente, en un livre imprimé chez Falk fils, le résumé de ses expériences et de ses études sur l'œuvre des Belges en Afrique Nul plus que l'auteur n'avait la compétence pour nous présenter un livre sur ce sujet; j'entends un livre tranchant sur ce qui a été fait jusqu'ici et soucieux des méthodes scientifiques. On sait la part prise par l'auteur au début de cette œuvre, aux jours les plus sombres, où des esprits vraiment peu clairvoyants nous dépeignaient, sous des aspects plutôt effrayants, une tentative de mise en exploitation d'un continent, que les résultats se chargeront de qualifier de perspicace et de génialement conduite. M. Wauters, géographe et secrétaire des sociétés commerciales africaines, joignant les qualités scientifiques aux renseignements de première main, nous devait ce livre. Il s'y était préparé par la publication d'une *Bibliographie,* comprenant tout ce qui s'est écrit sur le Congo, travail considérable classant méthodiquement 3,800 ouvrages.

Le fort volume qui vient de paraître nous donne enfin le fruit de ses lectures, autant que de ses idées et théories personnelles Divisé en cinq chapitres, il traite successivement de l'historique, de la géographie physique, de l'ethnographie, de la situation économique, enfin, de l'organisation politique de l'État indépendant. Il y a donc là un précis très sûr et très complet de tout ce que l'on sait jusqu'ici sur notre colonie africaine. Et la langue juste et claire de son auteur donne un charme de plus à la compétence du volume.

L'apparition de ce volume a coïncidé presque avec d'autres publications à caractère scientifique sur l'œuvre congolaise ; signalons le volume de M. Cattier : *Le droit et l'administration de l'État indépendant du Congo:* celui de MM. Bourguignon, Cornet, Dryepondt, Firket, Lancaster et Meulemann : *Climat, constitution du sol et hygiène de l'État indépendant du Congo ;* enfin, les *Publications du Musée de Tervueren*, sous la direction de M. Masui, s'occupent à nous révéler les trésors de ses

Digitized by Google

différents compartiments scientifiques, en même temps que l'État fondait des postes d'observations permanents en Afrique et dirigeait la cueillette scientifique par des questionnaires.

Tous ces ouvrages témoignent que les Belges se décident enfin à se rendre compte qu'il serait indigne d'un pays civilisé de ne voir dans l'entreprise africaine qu'une augmentation du bien-être matériel; il est aussi dans l'intention de la haute intelligence de son fondateur qu'il soit un agrandissement du champ de l'activité intellectuelle de notre petit pays; et l'on peut dire qu'on le lui a fait si vaste, il y a en Afrique une telle matière pour les activités les plus diverses, qu'il semble qu'on ne pourra bientôt plus faire usage du proverbe : « Petit pays, petites idées ».

ALBERT THONNAR.

*

M. Alphonse de Haulleville vient de publier un gros livre, *Les aptitudes colonisatrices des Belges et la question coloniale en Belgique.* Livre actuel, certes, malgré que les débats irritants, auxquels donna lieu le projet d'annexion du Congo, aient peu à peu fait place à une sorte de trêve, d'autant plus avantageuse aux adversaires de notre expansion coloniale qu'ils étaient sur le point d'être vaincus. Le chemin de fer, qu'il avaient eu l'adresse de transformer en un petit railway d'opérette, a démontré victorieusement qu'il pouvait non seulement rendre de grands services à la civilisation, mais aussi rémunérer largement ceux qui avaient eu foi en lui.

M. de Haulleville a de qui tenir : son père, le remarquable publiciste bruxellois, fut toujours de ces ardents et de ces convaincus que rien ne sut ébranler dans leur confiance en ce qu'on appelait dédaigneusement alors « l'aventure congolaise » .

Il est assez naturel que M. Alphonse de Haulleville ait appris chez lui cette admiration dont déborde le livre pour les œuvres viriles et les entreprises lointaines

Après avoir défini ce que c'est que la colonisation et en quoi elle se distingue de l'émigration, l'auteur fait l'histoire de l'expansion morale et commerciale des Belges dans le passé; il prouve qu'il a suffi d'une très haute initiative pour réveiller des qualités nationales, qui semblaient vouées à une éternelle léthargie; la Belgique a, plus que ses voisins, besoin de débouchés nouveaux; elle a aussi plus de facilités qu'eux pour coloniser; déjà nos capitaux s'expatrient; faisons en sorte que ce soit vers des terres qui sont le prolongement de la nôtre. Toutes les classes y trouveront leur profit, et surtout la classe ouvrière, qu'on a sottement ameutée contre l'œuvre congolaise.

M. de Haulleville s'occupe ensuite des procédés de colonisation

Digitized by Google

les meilleurs ; il étudie, après un chapitre sur le système douanier où il se déclare nettement libre-échangiste, le régime d'État, le régime des compagnies et le « régime de la liberté ». Le commerce par tous et pour tous, voilà son idéal. Vient ensuite un chapitre sur la marine, où se lisent des constatations mortifiantes pour notre amour-propre ; un autre sur le commerce transocéanique et un troisième sur la politique coloniale. La dernière partie du livre est consacrée à « l'avenir » : M. de Haulleville donne les raisons morales et les raisons économiques pour lesquelles nous devons avoir des colonies ; il dit ensuite comment nous pouvons en avoir et lesquelles. Il ne faut pas songer à une colonie de peuplement immédiat ; nous devons nous contenter de comptoirs commerciaux, établis sur des territoires moins exploités jusqu'ici qu'ils ne méritent de l'être, en Chine par exemple, où un port belge « jouerait le rôle de d'Anvers au XVIe siècle par rapport à l'arrière pays ». En combinant avec l'annexion du Congo de telles créations à but bien défini, nous donnerions un grand essor à notre activité économique sans rien compromettre de notre sécurité européenne.

Tout n'est pas à approuver, sans doute, dans les raisonnements de M. de Haulleville, ni dans le choix de ses exemples, ni dans l'ordonnance qu'on voudrait plus claire ; mais son livre indique une grande lecture et des vues judicieuses : il est de ceux qu'on discute, et par conséquent, de ceux qu'on lit, et ce n'est pas un mince mérite.

M.

*

Parmi les récentes publications académiques, il faut signaler *Le livre des fiefs de l'église de Liége sous Adolphe de la Mark*, édité par M. Poncelet pour la commission royale d'histoire ; l'*Annuaire* de l'Académie royale de Belgique où figurent, avec de beaux portraits, les notices consacrées aux membres défunts Hubert Valerius, Pierre Willems, Léon-Charles de Monge ; dans les *Mémoires couronnés* de très curieuses recherches de deux professeurs de Gand, MM. J. Bidez et F. Cumont, sur la tradition manuscrite des lettres de l'empereur Julien (tome LVII, 3e fascicule) et dans les *Bulletins* (novembre), *Un curieux problème de transmission symbolique*, des pages de haut intérêt de M. Goblet d'Alviella sur les roues liturgiques de l'ancienne Égypte.

*

Le professeur Van Wetter vient de publier son discours rectoral, prononcé le 18 octobre dernier à l'ouverture des cours de l'Université de Gand. Il a pour sujet : *Le droit romain et le droit celtique dans la Gaule*, la communauté de biens entre époux.

Ce discours est une véritable étude, dont l'érudition abondante,

Digitized by Google

touffue même, implique des recherches considérables. L'auteur s'est préoccupé de la question de savoir jusqu'à quel point les coutumes celtiques avaient survécu dans notre ancien droit. Il me paraît faire trop bon marché des témoignages attestant la conservation de la langue et des mœurs des Gaulois. Comme l'a montré M. Brunot (Petit de Julleville, *Histoire de la langue et de la littérature françaises des origines à 1900*, I, XXXVI) « la substitution du latin au gaulois fut très lente »; ce n'est pas vingt mots seulement de la langue commune, mais des milliers de noms de lieux et de noms de personnes que le gaulois nous a légués; chez nous c'est le cas pour la Gileppe, la Sambre, tous les mots en *acu* et tant d'autres. Le *Digeste* (L. XXXI, 11) stipule que les fidei-commis peuvent être faits en celtique; ces indications, loin d'infirmer la thèse du savant recteur, ne peuvent que la fortifier; la persistance du régime celtique de la communauté des biens entre époux est d'autant plus aisément explicable que la langue et les usages des Gaulois ont mieux résisté à l'effort du temps, et il est tout à fait naturel que ceux-ci aient gardé « une institution à la fois romaine et nationale (p. 50) ». Dans la seconde partie de son étude M. Van Wetter examine l'histoire ultérieure de ce régime de communauté matrimoniale; il prouve qu'il ne doit rien au droit germanique; il part de là pour énumérer un certain nombre de traces du droit antéjustinien dans nos vieilles coutumes et dans notre ancienne procédure; ces traces sont d'autant plus significatives qu'elles se relèvent dans des régions fortement germanisées. Mais encore ici il faut s'entendre. Les Éburons étaient-ils des Germains (p. 85)? Un Allemand, Mommsen, l'admet; mais un autre Allemand, dans un article tout récent, et en s'appuyant précisément sur les passages invoqués par M. Van Wetter (p. 84, note 5) soutient le contraire (Kaufmann dans la *Zs. für deutsche Philologie*, XXXI, 1); il veut qu'on ait donné indistinctement le nom de *Germani* à tous les envahisseurs venus d'Outre-Rhin, qu'ils fussent Celtes ou Germains. Voilà un beau thème pour de nouveaux débats; mais ce n'est pas le lieu pour les ouvrir. Bornons-nous à recommander à tous ceux qui aiment notre passé la lecture du discours si richement documenté de M. Van Wetter. W.

*

Nous signalons un peu tard un nouveau volume de la jolie collection des *Romans du moyen âge* entreprise par l'éditeur Schepers, et dans laquelle a paru déjà une version moderne de *Berte aux grands pieds*. Ce second tome est consacré à deux petits chefs-d'œuvre du moyen âge français, la chantefable (et non le *fabliau*) d'*Aucassin et Nicolete* et le *Jeu de Robin et de Marion* d'Adam de la Halle. M. Bovy, professeur à l'athénée d'Anvers, s'est chargé de mettre les deux

Digitized by Google

ouvrages en langage moderne; il l'a fait avec un tact discret dont on ne saurait trop le louer; on annonce, comme devant paraître dans la même série, *Le chevalier à la manche* et *Le Lévrier*, deux récits de Jehan de Condé. — A Bruxelles ont paru également, à titre d'extraits de la *Revue de l'Université* (octobre-décembre 1898-99), deux petits travaux de M. Michel Huisman, l'un qui est le texte d'une conférence faite sous les auspices de l'Association générale des étudiants, *L'étudiant au moyen âge;* l'autre qui, sous un titre un peu énigmatique : *Chronique strasbourgeoise*, renferme « les notes... avec les souvenirs d'un semestre passé à l'Université de Strasbourg »; le tout pensé avec indépendance et lestement écrit. — Chez un troisième éditeur bruxellois, M. Sluys a publié en tiré à part un rapport qu'il fit sur le *Rôle de l'instituteur dans la lutte antialcoolique* au VIe Congrès international contre l'abus des boissons alcooliques. Il y a là d'excellentes vues et d'utiles conseils.

*

Parmi les revues nouvelles, citons les TABLETTES, dont deux numéros nous sont parvenus (Bruxelles, 131, rue de Brabant); des plumes jeunes et de plus exercées; des « tablettes » du mois fort plaisantes à chaque numéro. — L'ART LIBRE, nos 1, 2, 3 (Verviers), où, à côté de pages purement littéraires, signées André Ruyters, Sérasquier, Tricot, Herbrand-Wauthy, Collin, Charles Govaert, Adolphe Hardy et quelques fragments que des maréchaux des lettres, Lemonnier, Verhaeren, Rodenbach, ont autorisé à reproduire, on trouve, non sans surprise, un court article sur les *Syndicats ouvriers*. Signalons dans le no 3 une étude émue de Paul André sur *Stéphane Mallarmé*.

De Rome nous parvient un nouvel hebdomadaire, écrit en latin et qui a toutes les caractéristiques de nos gazettes. Il n'y manque ni le sommaire (*rerum index*) ni le bulletin de souscription (*schedula subnotationis*), ni les mots de la fin. Celui qui résoudra l'énigme qui figure dans le no 1 recevra en récompense un beau poème latin de Didacus Vitriolus (un nom qui promet des traits à l'eau-forte); la chronique (*Annales*) est confiée à un certain Egnatius, qui y discute avec feu les derniers événements politiques, notamment l'affaire de Fachoda (*Galli... per quemdam Marchand exercitus ducem Fashodam urbem (!) occupare maturaverunt*). Pour l'amour du grec, pardon du latin, cette Vox URBIS (ainsi s'intitule cette gazette) vaut bien qu'on envoie au chevalier Aristide Leonori, via Alexandrina, 87, à Rome, ses 15 francs, pardon ses *Lib. XV!*

Digitized by Google

LES FORTIFICATIONS D'ANVERS EN 1899

ET LA

GRANDE COUPURE DE L'ESCAUT

I. — *La loi de* 1859 *et l'antithèse géographique.*

L'organisation défensive militaire de la Belgique, demeurée incertaine depuis la proclamation de son indépendance en 1830, fut définitivement fixée par le Parlement, dans sa séance du 20 août 1859, qui adopta le projet de reconstruction des fortifications d'Anvers, présenté par le général baron Chazal, ministre de la guerre. Bien que cette loi s'appliquât spécialement à l'une des villes du pays, le vote avait été précédé d'une importante discussion sur le système de défense qu'il convenait d'adopter pour le pays entier et tendait implicitement à le fixer par l'érection de la nouvelle forteresse d'Anvers, son élément principal et fondamental.

Le gouvernement des Pays-Bas avait doté la Belgique d'un système de défense en *ordre dispersé*, basé sur un *cordon de places frontières*, construit en 1815 avec le concours des puissances de la Sainte-Alliance, ouvertement hostile à la France, et destiné à mettre un terme aux invasions européennes de l'Empire. Tout en reconnaissant l'indépendance du jeune royaume de Belgique, les puissances lui avaient imposé un rôle nouveau : celui de *pays neutre* ou, comme on l'a dit depuis, d'*État-tampon*, interposé entre la France et

Digitized by Google

l'Allemagne. Comme conséquence de cette résolution et pour consacrer le principe de neutralité, il fut imposé au nouvel État de démanteler sinon en totalité, du moins en partie, l'ancien *cordon* défensif de 1815.

Un nouveau système de défense, approprié au rôle assigné à la Belgique, s'imposait. Dans les débats qui précédèrent le vote de la loi de 1859, on tomba d'accord pour admettre un système en *ordre concentré*, basé sur une place unique, *pivot de manœuvre* de la petite armée que la Belgique pouvait opposer à celles nécessairement plus considérables de ses puissants voisins. Placée sur le flanc de la grande ligne d'opération qui traverse la Belgique de Maestricht à Bavai, le long de la Meuse, théâtre séculaire de tous les conflits survenus depuis Charlemagne entre la race germanique et la race gallo-franque, cette place permettrait à l'armée belge de se porter au-devant du premier envahisseur, quel qu'il soit, qui violerait sa frontière, afin de s'opposer à sa marche en avant. Dans cette position, deux éventualités pouvaient se produire : 1° Secourue par le second belligérant dont elle devenait l'alliée, l'armée belge cessait d'être une *fraction négligeable* dans la lutte qui allait s'engager. La Belgique prenait part, à côté des grandes puissances européennes, aux débats du Congrès appelé à fixer les conditions de la paix; 2° abandonnée à elle-même, impuissante à résister à un adversaire supérieur en force, l'armée belge pouvait se retirer sur le pivot de manœuvre devenu son lieu de *refuge*, où, à l'abri d'un système de fortifications artificielles habilement préparé, elle pouvait encore espérer et attendre le secours d'alliés protecteurs de sa neutralité (1).

Anvers, par sa situation géographique autant que par sa

(1) Le système de défense de 1859 n'a subi depuis d'autres modifications que la construction des *lignes de Liége et de Namur*, que l'on considère abusivement comme de nouvelles places fortes. En réalité, ces lignes ne peuvent fournir qu'un solide appui à l'armée belge postée sur les grandes lignes d'opération de la Meuse, pour lui permettre de combattre un ennemi supérieur, à l'aide d'un certain nombre de forts armés d'une puissante artillerie de position. Elles remplacent avec avantage les célèbres *lignes continues du maréchal de Villeroi* du XVIII^e^ siècle, sans avoir les défauts qu'on leur a justement reprochés.

Digitized by Google

richesse commerciale, se trouvait tout naturellement désignée pour remplir ce double rôle. Son port offrait un lieu de débarquement favorable aux secours et aux ravitaillements par la voie de mer, venant notamment de l'Angleterre; en même temps, ses riches entrepôts fournissaient des ressources précieuses pour soutenir la lutte dans laquelle la Belgique pouvait se trouver inopinément et tout à coup engagée. « Déjà *métropole du commerce* de la Belgique, la loi de 1859 instituait Anvers *métropole* ou *capitale militaire*, de préférence à Bruxelles, *capitale politique*, moins bien douée par la nature.

L'antithèse apparente du double rôle de *métropole commerciale* répondant à une idée de paix qui rapproche les peuples, et de *métropole militaire* expression des passions et des intérêts qui les divisent, a été souvent signalée. En vain, notre esprit et notre raison protestent contre l'union de ces deux qualités opposées. Ce double rôle se retrouve pour toutes les grandes cités, dans tous les temps et dans tous les pays, et constitue un des faits les plus constants de la philosophie de la géographie. C'est ce que constate en termes excellents un de nos savants les plus distingués, M. J.-C. Houzeau, dans son remarquable traité de *Géographie physique de la Belgique* : « Depuis Audenarde et Tournai, jusqu'à Diest et Tongres », dit-il, « s'ouvrent de superbes et riches campagnes, recouvertes de limon hesbayen, magnifiquement fécondes par elles-mêmes. Toutes les rivières de la basse Belgique se rendent aux deux grandes artères qui limitent cette région fertile (la *Meuse* et l'*Escaut*), et toutes rayonnent, ou du moins convergent, vers le débouché final de l'Escaut. Cette disposition remarquable a fait d'Anvers le *point commercial* et le *point stratégique* du pays. *L'emplacement des métropoles n'est jamais l'effet du hasard.* L'exemple de Paris et de Londres le prouve. Aussi, est-ce la nature qui fait les grandes villes. C'est elle qui assure l'importance de la situation d'Anvers. »

Ce qui explique la connexité de ces deux fonctions si distinctes attribuées à certaines cités, c'est principalement que l'une et l'autre découlent de la facilité des communications maritimes, fluviales ou terrestres. D'une part, elles favorisent

Digitized by Google

le commerce en facilitant l'importation et l'exportation des marchandises. D'autre part, après y avoir créé d'importants dépôts de richesses de toutes sortes qui attirent les convoitises, elles en font un *objectif* de guerre. Aussitôt que se ferment et s'oblitèrent les voies de communication par un accident, soit naturel soit artificiel, le double caractère disparaît. L'histoire de notre pays nous en fournit plus d'un exemple. Bruges, surnommée la *Venise du Nord*, la capitale des Flandres au XIVe siècle, devait sa prospérité au voisinage du *golfe du Zwyn*, capable de recevoir de puissantes flottes, qui la mettait en communication maritime avec l'Angleterre, et aussi aux belles plaines des Flandres, où elle allait chercher dans toutes les villes du plat pays, par des routes presque sans obstacles, les draps et les toiles, principales sources du commerce et de l'industrie de la contrée. Au XVe siècle, le Zwyn commença à s'oblitérer, par suite de la négligence apportée dans son entretien pendant les troubles communaux. En vain, Charles le Téméraire ordonna d'importants travaux pour réparer le désastre ; Bruges était frappée à mort. Les grands marchands étrangers, la ligue Hanséatique, émigrèrent. En ce moment même, la nature produisait à Anvers une révolution contraire, en ouvrant, par des causes mal connues, la navigation du bras de l'Escaut occidental, dit *le Hont*. Aussitôt les négociants émigrés de Bruges se fixent à Anvers, qui devient l'une des plus riches cités des Pays-Bas du XVIe siècle. Cette prospérité devait s'éteindre à son tour, à la fin du siècle, lors de la fermeture de l'Escaut par les flottes hollandaises.

Si la nature et la guerre sont souvent une cause de destruction de la prospérité des grandes villes, il est heureusement donné à l'industrie humaine d'en combattre les effets, soit en améliorant les voies de communication existantes, en en créant d'artificielles et perfectionnant les moyens de transport (chaussées, chemins de fer, canaux, etc.), soit en les protégeant contre les entreprises guerrières par des *fortifications artificielles*, inertes pendant la paix, mais pouvant en temps de guerre, avec le secours des armes, en fermer l'accès sans recourir à une oblitération fatale.

Digitized by Google

L'érection d'une *cité commerciale* en *forteresse,* qui attire la guerre en vertu de ce principe bien connu des militaires, *le canon attire le canon*, n'est pas sans compensation. Elle attribue à la ville *une fonction dans l'État* qui lui donne droit, en rémunération de ses services, à une part plus considérable dans le partage de la fortune publique. Elle oblige l'État à multiplier ses efforts pour augmenter le commerce, la prospérité, le bien-être de la place forte, afin de s'assurer l'affection de ses habitants et leur concours très important pour sa défense. L'État contracte avec elle, une sorte d'engagement synallagmatique pour l'amélioration de ses voies de communication et de ses moyens de transport, en même temps qu'il s'applique à diminuer dans la mesure du possible les inconvénients de ses fortifications et autres charges de guerre, sans cependant compromettre sa défense.

Le cabinet libéral, Rogier-Frère-Orban-Chazal, au pouvoir au moment du vote de la loi de 1859, se montra loyalement résolu à accomplir tous les termes de ce contrat. Des négociations diplomatiques étaient engagées pour racheter les péages imposés par les traités en faveur de la Hollande sur la navigation de l'Escaut, péages qui pesaient lourdement sur le commerce d'Anvers. Elles aboutirent à un résultat favorable en 1863. Des études furent entreprises pour améliorer la navigation du fleuve jusqu'alors négligé, dont on ne possédait d'autres cartes que celles dressées sous l'Empire par Beautemps-Beauprè. D'un autre côté, après des essais successifs, de nouveaux plans d'Anvers furent dressés pour accroître considérablement l'enceinte, encore réduite aux dimensions de celle de Charles-Quint. La population étouffait dans ses murs, qui entravaient toute extension des établissements maritimes; en vain, depuis des années, avait-elle protesté contre cet état de choses. On résolut de lui donner gain de cause en lui accordant l'agrandissement le plus ambitieux, indiqué dans les écrits de cette époque, c'est-à-dire jusqu'aux limites d'une enceinte mystérieuse, dont le tracé avait été retrouvé dans les archives, portant la date de 1662 et désigné sous le titre de *Projet d'agrandissement de* 1580 (*Concept van Jaer* 1580 *om*

Digitized by Google

Antwerpen te vergroten) (1). Enfin des dispositions toutes spéciales avaient été adoptées pour éloigner des murs d'Anvers, aussi longtemps que possible, les premières opérations de siège par la préparation d'un champ de bataille extérieur favorable à la défense-offensive, et aussi pour la soustraire aux bombardements si redoutés des populations, et qui depuis Coohorn avaient amené beaucoup de reddition prématurées de places fortes.

II. — *L'antimilitarisme anversois.*

Satisfaisant à des griefs légitimes de la population d'Anvers, le gouvernement se berçait de l'espoir de la gagner à la cause nationale et de l'amener à prêter en cas de danger son utile concours à l'armée pour la défense de la ville. Il fut cruellement détrompé. Dès le commencement des travaux de fortification, une hostilité sourde se manifesta, et bientôt, à la suite d'actes imprudents et impopulaires, cette hostilité dégénéra en révolte factieuse. L'origine et les causes de la querelle passionnée, que l'on a nommée la *Question d'Anvers*, qui, pendant plus de dix ans pesa lourdement sur tous les actes du gouvernement, remonte vraisemblablement à un passé ancien, resté vivant dans les traditions de la population d'Anvers ; traditions révélées par tous les écrits des auteurs locaux, mais dont aucun historien n'avait signalé l'importance, et très ignorées dans le restant du pays. Elles ont contribué à donner à la population d'Anvers un caractère tout particulier parmi les Belges, et à faire en quelque sorte de l'ancien Marquisat du Saint-

(1) Des études postérieures ont fait reconnaître que cette enceinte de 1580 n'était pas à proprement parler un *agrandissement de la ville*, destiné à permettre d'étendre les habitations sur un espace plus étendu, comme les *agrandissements* antérieurs signalés par les historiens d'Anvers, mais bien un véritable *camp retranché* devant protéger les mouvements des troupes autour d'Anvers, comme ceux qu'imagina plus tard Vauban. La désignation du *camp retranché* ne fut adoptée que plus tard pour indiquer ce genre d'établissement dont l'idée fait grand honneur à Guillaume le Taciturne, prince d'Orange. L'expression ancienne d'*agrandissement*, encore appliquée à ce plan publié par Pierre Verbist en 1662, a été en 1859 une cause de confusion.

Digitized by Google

Empire, *une nation dans la nation*. Déjà nos pères avaient naïvement signalé ce caractère, en désignant les Anversois sous le sobriquet de *Signorkes* (irréductible comme un hidalgo espagnol). Cette querelle encore pleine d'enseignements pour les temps présents, n'est pas inutile à rappeler.

Au début du règne de Charles-Quint, le dernier duc de Bourgogne, Anvers était encore entourée de son enceinte murale du moyen-âge, que gardaient avec un soin jaloux, en vertu de privilèges anciens, les *gildes* et les compagnies bourgeoises de la ville. Par son port et la mer, elle formait le trait d'union entre la Bourgogne et l'Espagne promise en héritage au petit-fils d'Isabelle de Castille. L'éducation flamande du jeune prince, et son attachement à son pays natal donnaient l'espoir de le voir faire sa résidence principale dans nos contrées, même après l'héritage du *pays par deçà*. Par sa position géographique, Anvers était tout naturellement désignée comme la capitale de la Bourgogne agrandie. Sur les conseils du jeune prince, ou du moins de ses tuteurs, Anvers se prépara à ce beau rôle, bien digne de flatter l'ambition de sa population, en s'efforçant de substituer à ses anciennes murailles, devenues incapables de résister à l'artillerie pyro-balistique, des remparts construits d'après un système plus moderne. Elle appela à son aide les architectes les plus en réputation, parmi lesquels on cite Albert Dürer. Mais les principes de cet art nouveau étaient encore si imparfaitement établis, que le problème resta longtemps en suspens. Il ne fut résolu qu'en 1540 lorsque Charles-Quint lui-même, au retour d'un voyage en Italie, en rapporta un plan dressé sans nul doute, par Michel San Micheli, l'un des ingénieurs les plus célèbres d'Italie, le constructeur des fortifications de Vérone réputée la meilleure forteresse de l'Europe.

L'attaque d'Anvers par le terrible Martin Van Rossem, maréchal de Gueldre, peu de mois après le séjour de l'Empereur à Anvers, en précipita l'exécution A peine l'armée ennemie eut-elle évacué la contrée, où suivant une expression populaire « Martin le Noir avait fait chanter le Coq rouge », c'est-à-dire répandu les pillages et les incendies, pour se

Digitized by Google

porter vers les pays de Sambre-et-Meuse, qu'Anvers, revenue de sa terreur, se mit à l'œuvre pour construire la nouvelle enceinte. On y appliqua toutes les ressources rassemblées par la ville pour exécuter d'importants travaux civils, tels que la reconstruction de l'hôtel de ville, la reconstruction et l'agrandissement de la cathédrale, etc., en attendant que par de nouveaux marchés on pût se procurer le supplément des matériaux nécessaires. De cette époque date la défense de construire des habitations ou tous autres couverts, sur une bande de terrains de 7,500 pieds (environ 2,500 mètres) comptés à partir de la contre-escarpe du fossé des remparts, afin de faciliter la surveillance et la défense des abords de la place forte. La création par un décret impérial de cette *zone de servitude* (1), frappant des propriétés suburbaines, fut acceptée avec joie par la population bourgeoise, dont elle facilitait la tâche de surveillance des remparts.

La quiétude des Anversois commença cependant à être troublée en 1567, lorsque en dépit du privilège des communes de faire elles-mêmes leur police, le duc d'Albe fit construire la citadelle dans le but hautement avoué de *tenir Anvers en bride* et de réprimer les troubles religieux, à l'aide d'une garnison espagnole de soldats mercenaires logés dans la citadelle. Les pillages de la ville, désignés sous le nom de *Mutinerie espagnole* (1571) et de *Furie espagnole* (1576), ne justifièrent que trop leurs craintes. Aussi, le premier acte de la population, rentrée en possession de la citadelle, après la trahison de Don Juan d'Autriche déjouée par le baron de Liedekerke et le seigneur de Bours, fut-il de démanteler ce terrible instrument d'oppression, dans un bel élan d'enthousiasme, qu'on a nommé la *Furie flamande* (1577). La trahison des régiments allemands au service de la ville, qui pendant ces événements s'étaient joints aux Espagnols pour partager le butin, fut l'origine de la profonde antipathie des Anversois contre la force armée au service de l'Etat, antipathie transformée depuis en *antimilitarisme*. Par un étrange retour des choses d'ici-bas, l'opposition

(1) *Pomerio* des anciens, qui comprenait autant les servitudes extérieures que celles de la rue du rempart.

Digitized by Google

provoquée par les excès de troupes mercenaires faisant métier des armes s'étend aujourd'hui à nos armées recrutées dans le sein même de la nation et profondément nationales, que beaucoup d'adeptes antimilitaristes veulent remplacer par des troupes de volontaires mercenaires. La crainte de ces mercenaires était si profonde en 1579, au moment de la première attaque du prince de Parme contre le faubourg de Borgerhout, que les bourgeois refusèrent même le passage au travers de la ville, aux troupes de secours qu'amenait le prince d'Orange. Peu de temps après, cette crainte fut encore justifiée par la tentative dirigée par le duc d'Alençon pour s'emparer de la ville, dont l'histoire a conservé le souvenir sous le nom de *Camisade d'Alençon* (1585).

Après la reconstruction de la citadelle du duc d'Albe par le prince de Parme en 1585, et sous le règne réparateur d'Albert et d'Isabelle, les événements terribles, les souffrances subies par les Anversois au XVI^e^ siècle, restèrent l'objet des conversations du foyer et s'imprégnèrent dans les populations sous forme de traditions, entretenant dans le peuple les sentiments de haine contre la terrible citadelle et les troupes du temps, ramassis de *goujats* sans patrie, vivant de la guerre, et dont le métier était si honteux, qu'en y entrant le fils d'une honnête famille renonçait à son nom patronymique pour prendre un *nom de guerre*, un *sobriquet* signe de sa servilité : *Lafleur*, *Beau Soleil*, etc. Loin de s'effacer sous l'action du temps, ces traditions furent sans cesse ravivées par les événements.

En 1706, le marquis de Terrazena, gouverneur de la citadelle, trahit à prix d'argent la cause espagnole et livre la citadelle au duc de Malborough, vainqueur de Ramillies, en même temps que la ville, malgré les protestations de ses magistrats.

En 1792 et 1793 occupée par les troupes républicaines françaises, commandées par les généraux Labourdonaie et Souham, la garnison de la citadelle favorise les désordres et les exactions commises en ville par les commissaires de la Convention et du Directoire. Le dernier et le plus terrible de ces événements tragiques est, en 1830, le bombardement

Digitized by Google

d'Anvers par les troupes hollandaises renfermées dans la citadelle sous les ordres du général Chassé.

Pendant le XVII^e^ et le XVIII^e^ siècle, lorsque la Belgique n'était, dans les mains des puissances étrangères, que l'enjeu et le gage des transactions de la politique européenne, les fortifications restèrent fort négligées. Mais, de temps à autre, à la menace d'une invasion, ou par le fait d'un gouverneur plus zélé, réapparaissent les exigences des *servitudes*, qui, en pesant sur les habitants, rappellent les anciennes souffrances; la haine contre la citadelle s'étend à toutes les fortifications de la place. En 1814, par exemple, le général duc de Plaisance, gouverneur, ordonne, à l'approche de l'armée alliée, la démolition du faubourg de Borgerhout pour mettre la ville en état de siège. Anvers, déjà très mal disposée contre l'occupation française, est consternée; c'est, dit-on, le commencement de la terreur. L'effroi augmente lorsque l'on apprend que Carnot, le régicide et l'ancien membre du Comité de Salut public collègue de Robespierre, est désigné comme successeur de l'imprudent duc de Plaisance, officier de cavalerie et véritable soldat d'avant-garde. La ville allait se soulever, lorsque tout à coup, à l'étonnement général, on apprend que le nouveau gouverneur a donné l'ordre de suspendre les démolitions, et en officier du génie qu'il était, se propose d'utiliser le faubourg à la défense de la forteresse comme ouvrage avancé. Sa sagesse et sa prudente conduite conservèrent à la France pendant plus d'un an une importante place forte.

La révolution de 1830 laissa la population d'Anvers divisée en deux partis hostiles. L'un était composé en majeure partie des plus riches propriétaires et négociants, qui redoutaient la suppression de leurs relations avec la Hollande, où ils possédaient des propriétés et trouvaient d'excellents débouchés pour leurs affaires avec les colonies, et craignant un retour offensif des Hollandais, affectaient ouvertement des tendances *orangistes*. L'autre, composé de *patriotes*, gagnés à la cause de la révolution par l'arrêté imprudent du Gouvernement provisoire de novembre 1830 qui promettait la démolition

Digitized by Google

de la citadelle, effroi du temps et encore occupée par la garnison hollandaise. Tous deux attendaient, dans une sorte d'expectative, la réalisation de cette promesse, qui paraissait d'autant plus probable qu'après la prise de la citadelle par les Français, un relâchement se remarquait dans l'entretien des fortifications et dans la sévérité du corps du génie pour réprimer les contraventions à la loi des servitudes. On commença à croire, à espérer la création d'un état nouveau pour Anvers, érigée en *ville libre*, comme Hambourg et Brême, entre les provinces du nord et du sud des anciens Pays-Bas, et bénéficiant des relations avec les unes et les autres. Les longues hésitations du ministère de la guerre (dues soit à l'incapacité, soit à l'imprévoyance), pour créer le système défensif qui s'imposait pour le nouveau royaume de Belgique contribuaient à donner corps à ces espérances. A la suite de 1848 cependant, on semble vouloir secouer cette torpeur. Des projets de reconstruction ou d'appropriation des fortifications d'Anvers sont publiés sur l'initiative personnelle de quelques officiers patriotes, mais fort peu encouragés par le ministre de la guerre. Ces projets soulèvent à Anvers de nombreuses discussions, en raison de leurs formes trop restreintes qui ne répondent pas aux plus modestes aspirations de la population, ou parce qu'ils mettent un terme aux espérances témérairement conçues. Le coup d'État du 2 décembre en France trouva la Belgique désarmée en présence de sa redoutable voisine encouragée par le nouvel empereur, sous la menace d'une invasion (*Conspiration des colonels français*). Il fallut toute l'habileté du roi Léopold Ier pour conjurer le danger.

Le ministère de l'époque, surpris dans son impuissance, ordonna tout à coup d'office, et sans attendre le vote d'un crédit par le Parlement, la construction d'un médiocre petit camp retranché, enveloppant une partie des faubourgs ; des ordres sévères furent donnés au génie pour remettre en vigueur les lois de servitudes militaires et au besoin pour démolir d'office, *manu militari*, les constructions qui pouvaient gêner le tir de la place. C'était un retour complet aux menaces du duc de Plaisance, de 1814. Un cri de colère retentit à Anvers. Des

Digitized by Google

meetings de protestation, réunis par les anciens orangistes et encouragés par les catholiques adversaires du ministère, s'organisèrent dans toutes les sections de la ville. Une statue du général Carnot fut érigée dans le faubourg de Borgerhout, en dépit de la haine qu'inspirait à la masse populaire *le général étranger qui*, disait-on, *avait opprimé la ville* (!).

Telles sont les causes déjà anciennes des sentiments *anti-militaristes* qui régnaient à Anvers et de la défiance avec laquelle on accueillait tous les actes émanés du ministère de la guerre, et notamment la loi réparatrice de 1859. Cette défiance s'accrut encore, lorsque l'on sut que les plans nouveaux, non seulement conservaient l'ancienne citadelle du sud, malgré la promesse de démolition de 1830, mais encore qu'on se proposait d'ériger une nouvelle citadelle au nord de la ville. Et la colère monta lorsqu'on fut informé que par un excès de zèle ou par une coupable imprudence, on ne se bornait pas à exiger l'observation des lois de servitude au dehors de la ville, mais même à l'intérieur sur les fronts des citadelles, là où jamais elles n'avaient existé (elles ne s'étendaient pas au delà des glacis de la citadelle du sud), et menaçaient les anciennes propriétés bâties de la ville. Les sénateurs et les représentants appartenant au parti patriote et libéral, qui avaient soutenu le ministère dans le vote au Parlement de la loi de 1859, se déclarèrent trompés et donnèrent leur démission avec éclat. Il fallut renoncer à ces servitudes intérieures. Tout Anvers se rallia aux *meetings* et la *Question d'Anvers* fut ouverte.

Pendant des années, les interpellations succédèrent aux interpellations au Parlement par le groupe de députés qu'on a nommé le *banc d'Anvers;* tout était sujet de protestations contre l'absolutisme du ministère; la capacité des officiers du génie chargés des travaux fut mise en doute. Les esprits les plus sages à Anvers ne virent plus d'autre issue à ces luttes ardentes et fastidieuses que la *suppression complète des fortifications* et revinrent au rêve toujours déçu d'*Anvers port franc et ville libre*. On affirmait avec une conviction profonde que *les fortifications, loin de protéger les villes contre l'ennemi,*

Digitized by Google

n'avaient d'autre résultat que de l'y attirer, comme le paratonnerre attire la foudre, et devaient naturellement en éloigner le commerce qui ne vit que de calme et de sécurité, principes spécieux que les événements devaient heureusement infirmer.

L'*antimilitarisme* né à Anvers des malheurs de la patrie, avivé sans cesse par les événements et les mesures impolitiques, en dominant le sentiment *national* même, constitue pour le pays un véritable danger. Il faut se garder de l'encourager par des concessions imprudentes ou de l'exalter par des exigences irréfléchies. Il ne peut et ne doit être combattu que par la sagesse et la modération.

III. — *Les fortifications de* 1859.

Le projet de fortification d'Anvers de 1859 avait été élaboré de manière à satisfaire à toutes les exigences de l'art moderne. On avait non seulement mis à profit les enseignements du siège de Sébastopol encore tout récent, mais consulté les ingénieurs militaires les plus éminents de l'Europe, entre autres le général Todleben, l'illustre défenseur de Sébastopol. Dès son apparition, ce projet excita l'admiration du monde militaire et valut une haute réputation au capitaine Brialmont, son principal auteur.

Dans ses grandes lignes il comprenait :

1° Une *enceinte de siège* de 12 kilomètres environ d'étendue, enveloppant les faubourgs d'Anvers, le Kiel, Berchem, Borgerhout, Merxem;

2° Une *ligne de forts avancés*, à défense réciproque, dessinant en avant de l'enceinte, un vaste *camp* retranché de 5 kilomètres environ de profondeur, limite de la portée des mortiers à cette époque.

Le dispositif défensif de la ville proprement dite répondait à l'idéal poursuivi par l'art de la fortification depuis le XVI^e^ siècle : la *défense à outrance*. Elle semblait s'imposer pour une forteresse appelée au rôle de *refuge* suprême et destinée à soutenir les dernières luttes pour la défense de la nationalité du pays. L'*enceinte* qui protégeait son périmètre avait été établie

Digitized by Google

sur la base du *type polygonal*, préconisé par le marquis de Montalembert au commencement du siècle, et substitué à l'ancien *type bastionné* d'un usage presque général à cette époque. Mais par d'ingénieuses combinaisons ce type primordial, qui constituait ce qu'on nomme l'*enceinte de sûreté*, avait été complété d'un ensemble de *dehors* destinés à obliger l'ennemi aux attaques pied à pied d'un siège en règle prolongé, pour former une véritable *enceinte de siège*. Ce type nouveau très remarquable de fortification est encore enseigné dans toutes les écoles militaires de l'Europe sous le nom de *front d'Anvers*.

Suivant les traditions de l'époque, on avait conservé en arrière de l'enceinte des citadelles destinées à favoriser une défense à outrance de la ville elle-même, de quartier en quartier, comme celle dont Ostende avait donné le remarquable exemple en 1601-1604. Pendant quatre ans, les Espagnols qui assiégeaient la ville d'Ostende, sous les ordres d'Albert et d'Isabelle, à mesure qu'ils réussissaient à s'emparer d'une portion des remparts, rencontraient en arrière de nouveaux remparts improvisés par l'énergie des assiégés. Ce ne fut que réduits à la dernière extrémité, après avoir défendu pied à pied tout le territoire de la ville, de retranchement en retranchement, et renfermés dans un dernier réduit qu'on a nommé la *Nouvelle Troie*, qu'ils consentirent à capituler, dictant encore au vainqueur les conditions de la capitulation, par l'énergie de leur résistance.

La *ligne des forts avancés* répondait à une pensée plus *humaine* qui avait pris cours dans l'art au commencement de notre siècle, pour soustraire la population d'une forteresse assiégée à l'obligation de combattre sur les ruines de ses maisons et de ses propriétés. Elle tendait à reporter les premières luttes au dehors, par une *défense-offensive* substituée à la *défense-passive*, en créant au loin, en avant des murs de la ville, un champ de bataille sous l'action de l'artillerie, de manière à retarder longtemps le siège de l'enceinte. Dans le passé, Anvers nous fournit déjà l'exemple de pareille défense dans les *châteaux de garde* suburbains, qui couronnaient l'enceinte murale du moyen âge et destinés à surveiller l'ennemi aux

Digitized by Google

approches de la ville. Ce furent encore ces châteaux qui obligèrent le prince de Parme, en 1583, à une longue et dangereuse marche de flanc par le sud-est d'Anvers, pour se porter de Burght par Lierre sur Santvliet, afin de compléter l'investissement d'Anvers au nord. Dans sa *Correspondance*, Napoléon recommande la construction d'une ligne de forts avancés à Anvers pour protéger les immenses chantiers maritimes qu'il y avait créés. Le temps et les événements empêchèrent son exécution.

L'expérience a démontré la remarquable souplesse du type adopté pour la défense d'Anvers en 1859, que l'on a désigné sous le nom de *fortifications à grand développement*.

Les exemples de défense à outrance sont rares dans l'histoire des sièges. Dans notre siècle on ne peut guère citer que le siège de Saragosse de 1808 (défendu par un de nos compatriotes, le général Le Clément de Saint-Marcq) et le siège de Puebla au Mexique de 1862. Ils apparaissent comme l'apanage de la race espagnole, dont le courage est susceptible d'atteindre aux dernières limites du sacrifice, sous l'influence de l'exaltation patriotique et de la foi religieuse. A Anvers l'opposition, née de la haine séculaire contre les citadelles, ne permettait pas d'espérer une telle lutte à outrance; on prit la sage résolution, en 1869, de démolir les citadelles.

Chaque jour, d'ailleurs, l'idée de la défense à outrance perdait du terrain dans l'enseignement de la fortification. A Sébastopol, les Russes, après avoir créé une place forte en quelque sorte sous le feu de l'ennemi, après avoir défendu ses abords pendant de longs mois par d'incessants retours offensifs, les premiers points de l'enceinte emportés par les alliés, se retirent sans essayer de leur disputer la ville, établissement purement militaire avec de rares habitations privées et très favorable à une défense intérieure. Ce fait indique l'enceinte comme le dernier terme des efforts d'une garnison héroïque épuisée par les fatigues d'un long siège. Aussi est-il probable que si l'on devait construire Anvers aujourd'hui, l'appareil compliqué de l'*enceinte de siège* serait réduit à la forme d'une simple *enceinte de sûreté*.

Digitized by Google

Une transformation plus importante de la place d'Anvers fut imposée par le perfectionnement de l'artillerie, qui démontra l'insuffisance de la profondeur de 5 kilomètres donnée au camp retranché et qu'il fallut porter à 10 kilomètres, pour soustraire la ville aux bombardements. Une nouvelle ligne avancée fut construite à cette distance du corps de place.

Les fortifications d'Anvers ainsi transformées comprennent :

1° Une *première ligne* nouvelle de forts, à 10 kilomètres en avant de l'enceinte, dont quelques-uns ont déjà été exécutés sur les principaux accès de la place ;

2° L'ancienne ligne de fort, devenue *deuxième ligne*, a été conservée provisoirement pour couvrir les intervalles restés ouverts dans la première ligne, et le sera probablement dans la suite, son démantèlement entraînant une dépense que ne compenserait pas la vente des terrains et des matériaux. Elle formera une excellente ligne intermédiaire pour la défense d'un camp retranché d'extrême profondeur ;

3° L'enceinte actuelle, allégée de ses citadelles formant *troisième ligne*, qui aurait probablement été réduite au type d'*enceinte de sûreté*, si cette transformation coûteuse n'eût semblé puérile. « Qui peut le plus, peut le moins. »

Les événements se sont chargés de démentir les sinistres prévisions d'un amoindrissement commercial causé par les fortifications. La prospérité d'Anvers a grandi d'une manière merveilleuse. Une période d'apaisement a succédé aux agitations produites par la *Question d'Anvers*. Malheureusement, des aspirations nouvelles, nées de cette prospérité même qui exige d'importants travaux pour rendre l'Escaut propre à recevoir les plus grands navires, semblent devoir les faire renaître sous l'influence d'un petit groupe d'intransigeants dépourvus de patriotisme, qui attisent le feu à peine éteint des querelles anciennes.

IV. — *Réfection de l'Escaut.*

Le premier et le plus important résultat immédiat de l'agrandissement de l'enceinte d'Anvers, fut la rectification et l'ex-

Digitized by Google

tension des quais de l'Escaut, formés jusqu'alors d'une succession de débarcadères de forme et de saillie très pittoresques sur le fleuve et construits à diverses époques, quelques-uns très anciennement. Les nouveaux quais avec murs de soutènement en eau profonde permettent l'accostage des navires des plus grandes dimensions à toutes marées. Ils furent inaugurés en 1885.

Comme corollaire des études entreprises pour réaliser ce magnifique ensemble, se présentait tout naturellement le problème de la rectification du bas Escaut, dont le cours sinueux était barré de nombreux hauts-fonds, qu'il importait de rendre également navigable à toutes marées Le problème offrait d'autant plus de difficultés qu'à cette époque on ne possédait d'autres cartes hydrographiques de l'Escaut que celles dressées sous l'Empire. Il fut l'objet des sérieuses études d'un jeune lieutenant de vaisseau, M. Stessels, qui, après avoir navigué sur toutes les mers du globe pendant quinze ans, fut chargé en 1860, après la suppression de notre petite marine militaire, de la direction du service hydrographique des côtes belges. Préparé par de fortes études à ce rôle tout nouveau pour lui, il s y appliqua avec ardeur, dressa non seulement les cartes des côtes des Flandres, mais encore les premières cartes détaillées du cours de l'Escaut ; esprit très observateur, il fit une étude consciencieuse des marées du fleuve, de leur marche progressive, de la formation des alluvions, passes et barres, etc. Ses connaissances nouvelles l'appelèrent à faire partie de la commission chargée de l'étude des travaux à exécuter dans le port d'Anvers, où sa voix fut très écoutée. « Il n'existe encore aucune description complète d'un grand fleuve », disait-il au Congrès de géographie international d'Anvers de 1871. « Nous avons quelques observations plus ou moins bien faites, mais rien ou presque rien pour les lier entre elles. Les questions de détails ont acquis depuis peu d'années une grande importance, d'autant plus qu'on est convenu de ne plus attacher à la théorie que l'attention qu'elle mérite, pour guider dans les observations... » Il ajoutait : « Il y a quelques années, frappé de l'importance d'une étude de ce

Digitized by Google

genre, je l'entrepris pour l'Escaut, le seul fleuve livré à mes recherches. Je crois être arrivé à quelques conclusions qui ne seront pas sans utilité. J'espère dans quelque temps publier ce travail... » En 1875 la mort vint frapper Stessels avant que la publication qu'il annonçait vit le jour; on n'en connaît que quelques parties importantes publiées dans les *Annales des travaux publics*.

En 1863, lorsque Stessels eut terminé ses premières cartes de l'Escaut (c'est-à-dire trois ans après son entrée au service hydrographique) et qu'il eut acquis l'expérience des faits pratiques qu'il déclarait si nécessaire au Congrès de 1871, il fut consulté par la commission de l'Escaut sur la forme qu'il conviendrait de donner au fleuve en aval, afin d'y raccorder les quais. Il traça à grands traits sur la carte un cours rectifié du fleuve, d'Austruweel à Lillo, d'une longueur de 16 kilomètres environ, dont le lit devait être creusé dans les polders, et dessiné de manière à supprimer les coudes d'Austruweel et de Sainte-Marie. Ce projet purement théorique, et auquel manquaient les connaissances et la sanction de l'ingénieur constructeur, fut déposé dans les archives de la Commission qui n'y attacha pas d'importance. Plus tard, il fut envoyé par le ministre des travaux publics, avec d'autres projets de même nature, à l'ingénieur anglais sir Hawkshaw, président de l'Institut des ingénieurs de Londres qui, après avoir exécuté de remarquables travaux publics en Angleterre, était devenu l'ingénieur consultant de tous les grands travaux exécutés dans les deux mondes, notamment du *Canal de Suez*. Après un examen sommaire des documents qui lui étaient présentés, entre deux grands voyages, Sir Hawkshaw, sans s'enquérir sur les lieux des nécessités d'un pareil travail, séduit par le caractère nouveau et grandiose du projet Stessels, le déclara préférable à tous les autres. » Stessels était un travailleur modeste et consciencieux et le plus étonné de ce succès fut Stessels lui-même », nous disait M. Delcourt, ingénieur en chef des constructions navales, son camarade de la marine, son ami et le confident de ses travaux et de ses espérances. Il ajoutait : « Stessels est mort sans se dou-

Digitized by Google

ter du prestige que cette ébauche de projet allait ajouter à son nom ». L'avis de sir Hawkshaw donne singulièrement à penser à ceux qui ont connu sir Hawkshaw au Congrès du canal de Panama, où, toujours pressé entre deux voyages en Amérique (!), il avait été appelé par M. de Lesseps. Interrogé, par le *grand ingénieur*, qui sans doute avait acquis ses diplômes dans la diplomatie, il se borna à signaler ironiquement la rivière du Chagres, oubliée par les promoteurs du projet français, qui coupait le canal, le Chagres, à certaines époques de l'année, a des crues de plus de 10 mètres de hauteur et inonde d'énormes vallées. Pressé de questions, souvent un peu naïves, par le président du Congrès sur la possibilité d'exécuter le *canal de Panama*, il répondit en véritable augure : « Tout est possible à un ingénieur », puis se retira.

En 1874, un an avant sa mort et déjà frappé par la maladie, Stessels, encouragé par le succès, fit un nouveau rapport resté inédit et conservé dans les archives du ministère des travaux publics : « Ayant établi *à grands traits* la solution que je crois la meilleure, il est facile de s'assurer qu'elle répond aux diverses conditions du programme et qu'elle n'est pas d'une exécution difficile. On peut assurer que si le projet complet pouvait être exécuté, il aurait un effet utile sur un grand développement à l'amont, en facilitant le jeu des marées, et son effet en aval s'étendrait certainement jusqu'au fort Frédéric. Il est important, dans le nouveau tracé des quais d'Anvers de ne pas compromettre un projet qui doit inévitablement s'exécuter dans l'avenir. »

Le projet Stessels a été repris en 1881, à la suite de l'avis de sir Hawkshaw, par M. Maus, directeur général des ponts et chaussées, l'un des ingénieurs les plus éminents de notre pays, et définitivement formulé, après plusieurs essais, par l'ingénieur en chef Pierrot. — M. Franzius, le célèbre ingénieur des travaux du Wéser, ayant fait une visite sommaire de l'Escaut et se basant sur des renseignements de seconde main, y a donné un avis favorable. — Enfin, une mission en Amérique a fait reconnaître que la dépense de construction de cet énorme canal pouvait être considérablement réduite par l'emploi de

Digitized by Google

machines d'invention américaine. M. le ministre des travaux publics, ingénieur de l'école de M. de Lesseps, qui s'inspire de l'idée de faire grand, recommanda chaudement l'exécution de ce travail colossal.

Le projet Stessels a rencontré de sérieux contradicteurs, épouvantés de la dépense énorme que sa réalisation entraînerait et que les bénéfices qu'il est appelé à produire ne sauraient compenser. M. Troost, ingénieur en chef des ponts et chaussées, chargé du service de l'Escaut, et M. Royers, ingénieur en chef de la ville d'Anvers, initiés tous deux à la connaissance de l'Escaut tout autant que M. Stessels, *sans nier la possibilité d'exécuter la grande coupure*, redoutent des envasements nouveaux dans le long parcours, en ligne presque droite, du fleuve dévoyé; comme se sont produits autrefois les méandres actuels, et aussi, et surtout l'interruption de la navigation du fleuve, pendant le cours des travaux — notamment au moment du passage des eaux de l'ancien lit dans le nouveau — interruption qui pourrait être mortelle pour le commerce d'Anvers (1). Au projet de *dérivation*, ces ingénieurs preferent celui d'une *rectification successive* et progressive qui, essayée dans ces derniers temps, a produit des résultats satisfaisants et permet d'en espérer d'autres dans l'avenir, avec une dépense beaucoup moindre et sans aucun risque de suspension de la navigation. La Régence et la Chambre de commerce d'Anvers, avant tout préoccupées de l'intérêt commercial, recommandent ce projet, moins radical que celui de la *grande coupure*.

Pour peu que l'on connaisse l'histoire de l'Escaut, dont les caprices déjouent les plus sérieuses prévisions théoriques, l'esprit demeure incertain entre les deux systèmes préconisés pour améliorer son cours. Faut-il rappeler les débats théoriques qui se produisirent en 1849, à propos du projet hollandais du barrage de l'Escaut oriental? Deux commissions d'ingénieurs furent appelées au secours des diplomates pour étudier l'influence que ce barrage pouvait exercer sur la viabi-

(1) Il y a peu d'années on a estimé à 1 million de francs par jour la perte que faisait le commerce d'Anvers par l'interruption de la navigation de l'Escaut, causée par les glaces.

Digitized by Google

lité de l'Escaut. La commission hollandaise émit un avis absolument favorable; la commission belge, dans laquelle siégeait déjà M. Maus, fut défavorable; les conclusions de l'une et l'autre, comme il était aisé de le prévoir, étaient basées sur des faits favorables à leur nationalité. On passa outre : le barrage fut exécuté et son résultat donna raison à la commission néerlandaise. Plus récemment tous les ingénieurs belges se trouvaient d'accord pour adopter un projet de rectification de l'embouchure du Rupel, présenté par M. Troost, tant il semblait répondre à des nécessités d'ordre naturel; il fut exécuté et les résultats ont été si désastreux, qu'aujourd'hui il faut rétablir l'état primitif. Au sujet de la rectification des quais d'Anvers, certains ingénieurs protestaient contre la destruction du *Werf*, qu'ils considéraient comme atterrissement naturel, qui, infailliblement, devait se reproduire; d'autres affirmaient que la rectification générale en une ligne régulière aurait pour résultat de supprimer ces atterrissements. Les uns et les autres eurent raison. L'expérience démontra que le *Werf* n'était pas un atterrissement, mais un sol naturel à peine grossi par des atterrissements; qu'après la suppression du *Werf*, les atterrissements continuent à se reproduire, mais si faiblement que les dragages ordinaires de l'entretien du port suffisent pour en éviter les inconvénients.

Au milieu de notre siècle, on croyait agir sagement en dérivant la Lys pour soustraire Gand aux inondations périodiques et aussi en endiguant les polders de l'Escaut pour restituer à la culture d'excellentes terres d'alluvion des bords du fleuve. Un vieux collègue de M. Maus, dans la commission de l'Escaut, nous a affirmé qu'au déclin de sa vie l'éminent ingénieur se reprochait la part qu'il avait prise à ces travaux, qui ont enlevé une quantité considérable d'eau à l'Escaut et ont donné naissance à l'état précaire, auquel il est devenu indispensable de porter remède.

Il est toujours dangereux de contrarier l'œuvre de la nature. — Si nous avions à donner notre avis dans les débats actuels au sujet de la rectification de l'Escaut, nous n'hésiterions pas à appuyer la solution de la rectification progressive, qui n'engage

Digitized by Google

en rien l'avenir et satisfait aux besoins du présent. Tout au moins, si l'on persistait à adopter la solution de la *grande coupure*, demanderions-nous, suivant les conseils de M. Stessels lui-même, un ensemble d'essais propres à fixer les idées par l'*expérience*, sur les résultats qu'on peut en attendre. Dans les chantiers maritimes anglais, lorsqu'on veut construire un grand steamer à des conditions de tonnage et de vitesse déterminées, on ne se borne pas à fixer sa forme par la théorie ; on l'exécute d'abord à petit échantillon pour le soumettre à l'essai dans un petit *lac d'expérience* ; la forme se modifie d'après les résultats obtenus, de manière à assurer le succès. De tels essais, fussent-ils même très coûteux, devraient être tentés avant de mettre la main à l'œuvre de la *grande coupure*. Par exemple, creuser un canal à petite section dans lequel on introduirait le mouvement alternatif des marées, qui permettrait par des expériences suivies de constater leurs effets. Alors même que ces essais seraient défavorables à cette grande entreprise, ce canal d'essai ne serait pas sans utilité pratique pour mieux régler le drainage des eaux des polders dans l'intérêt de l'agriculture. Le génie militaire se prêterait avec empressement à son exécution, qui fournirait le moyen de donner une solution définitive à la question des inondations poldériennes en temps de siège, agitée depuis le XVI^e^ siècle. Improvisées au moment de la guerre par des coupures faites dans les digues du fleuve, les inondations sont toujours désastreuses et l'expérience a démontré à différentes reprises la difficulté de les réparer au retour de la paix. Bien réglées par un jeu d'écluses régulier, elles sont un excellent moyen de défense, dont l'emploi n'entraîne aucun inconvénient qu'il ne soit facile de réparer lorsque des circonstances favorables permettent d'en suspendre les effets.

Lieutenant-général WAUWERMANS.

(*A suivre.*)

Digitized by Google

GEORGES RODENBACH

Naguère, dans la nuit du 24 au 25 décembre 1898, une nuit de gel en laquelle la lune diffusait toute sa pâleur de suaire, en son petit hôtel du boulevard Berthier, à Paris, Georges Rodenbach mourut presque subitement, emporté par une typhlite.

Il semble que la nature, la saison, l'heure voulurent réaliser autour de cette vie qui se brisait dans sa fleur, le décor blanc qu'elle n'avait cessé de rêver, et dont le désir fit que cette pensée de poète, maintenant éteinte, fut retenue toujours comme frileusement blottie dans les plis des voiles virginaux, sur le front pur des nouvelles épousées et des premières communiantes, comme dans les ailes frissonnantes des coiffes de béguines, comme aux gorges d'hermine des cygnes, comme aux canevas suggestifs des dentelles, nénuphars immaculés sur l'onde bleue du carreau.

Seul mon Idéal blanc rayonne dans mon cœur !

Georges Rodenbach n'avait que quarante-trois ans. Il était en pleine période montante de sa gloire. Son âme, soudain délivrée, est entrée définitivement dans le « règne du Silence », du Silence dont elle eut soif; car son âme « était une chambre de malade : il n'y fallait pas rire, mais marcher doucement et parler bas ». Son âme, dis-je, est entrée dans le grand Silence dont, vingt ans durant, il écouta les voix apaisantes, et qu'il célébra en des vers exquis.

Mais son nom restera, lui du moins, gardé par la renommée dans les fastes littéraires. Il ne sera pas écrit en caractères d'or dont l'éclat aveugle et se ternit; mais il apparaîtra, j'imagine, délicatement ciselé, comme en grisaille sur un fond lunaire, pareil aux poèmes qui l'immortalisent.

Digitized by Google

Il serait prématuré, sans doute, et présomptueux autant que difficile, d'apprécier, d'une façon complète et irrévocable, l'œuvre déjà considérable du maître regretté que les lettres françaises — les lettres françaises de Belgique, en particulier — viennent de perdre. Mais il est possible et permis, je pense, de tenter d'émettre une *impression un peu motivée* au sujet de cet écrivain et de ses livres.

*
* *

Georges Rodenbach naquit à Tournai, le 16 juillet 1855. Mais ce détail ne doit être noté que pour mémoire, car il ne concourt à établir aucune affinité, ni de la race, ni du lieu. Flamand par ses origines immédiates, le futur auteur de *Bruges-la-Morte* passa les années de son enfance et de son adolescence à Bruges et à Gand. Et c'est Bruges, où habitait son aïeul, Bruges dont il avait l'âme en lui, qui fut toujours l'objet de sa prédilection.

Bruges, pour le touriste et l'artiste surtout, est la grande ville grise, aux prestigieux décors de recueillement et de mystère. Elle dort, voilà des siècles déjà de cela. Et n'est-ce pas là tout son charme incomparable, fait de vieillesse, de silence enveloppant et comme d'engourdissement universel de la vie ? Sauf en quelques rues marchandes ou en quelques ruelles populeuses, à voir ces léthargiques demeures patriciennes où pas une silhouette n'anime les fenêtres, ces sombres maisons à pignons, mélancoliquement alignées en longues enfilades, et qu'on dirait enroulées comme en des écharpes lourdes de paix renonciatrice et mortuaire, il semble bien qu'ici la vie soit suspendue.

Les canaux solitaires, sans mariniers, sans bateaux, sans départs, enclos entre de froides murailles, dorment le long de leurs quais déserts : eau comme assoupie, eau ne servant à rien qu'à refléter la blancheur des cygnes qui y voguent ou les lumières falotes des réverbères, le soir, ou les étoiles, la nuit — comme de grands miroirs tendus des crêpes du silence.

Il y a de vieux quartiers, vers les banlieues, de vieux quartiers bordés de façades gothiques, qu'ont balafrées et rongées

Digitized by Google

la pluie et le temps, avec des cartouches et des blasons qui s'effritent : symboles des grandeurs déchues de la Flandre !

Oh ! ces coins mornes, avec des tourelles grêles, des fenêtres en surplomb sur des eaux noires stagnantes, ces « murailles croulantes, couleur lie de vin ou feuille morte, s'emmitouflant aux bises d'automne, dans leurs pelisses de lierre », quelles confidences ils font à ceux qui savent y lire !

Et le mystère du blanc Béguinage, tout près du Lac d'Amour, la quiétude de la douce enceinte de chasteté et de prières ; ne donnent-ils pas aussi des conseils de renoncement et de sérénité ?

Voyez par les venelles tortueuses, dans les carrefours muets, les grands Christs aux plaies hideuses, et les Madones en des armoires de verre ou dans des niches de pierre. Dans toutes ces « icônes », comme dans le langage des cloches et dans le chuchotement pieux qui passe, semble-t-il, au-dessus de votre tête, vous reconnaîtrez épars dans l'air ambiant les restes du mysticisme endémique jamais aboli.

Mais au cœur même de la ville, presque côte à côte, s'érigent plusieurs tours de granit, toutes patinées par les ans : le beffroi, qui domine le quadrilatère sévère du sombre bâtiment des Halles, qu'on dirait « fait avec des pans de nuit », l'altier beffroi, et des temples, qui se dressent comme des rêves pieux. Ces tours hérissant l'horizon de leurs hauts sommets noirs, ces tours qui voulurent être la force ou l'aspiration au ciel, ces tours orgueilleuses au milieu de la cité déchue, ne disent-elles pas le regret de tant de rêves expirés dans l'inconnu et comme la vanité de l'effort humain? Et il semble que l'on entende pleurer la vie impuissante dans les sonneries et les tintements envolés à toute heure du jour, des cloches, des carillons et des bourdons...

Telle apparaît Bruges, l'austère et dolente ville, que des brumes perpétuelles auréolent tristement, Bruges, noble Veuve dormant toute parée de la couronne de ses édifices et de ses eaux. Dans son atmosphère flottent comme des voiles d'incoercible crépuscule, lénifiant et pacifiant à l'infini. Et de vivre ici les gestes doivent se faire plus lents; les âmes, si

Digitized by Google

elles ne parviennent à s'évader dans le travail, à se donner l'oubli à elles-mêmes, s'alanguissent fatalement vers la prière ou vers le rêve...

Naguère, pourtant, dans les rues ouatées de calme de la cité méditative, le long de ses eaux mortes, au pied des cathédrales, une grande joie a passé, qui perdure encore un peu. La Mer, l'amante fantasque depuis des siècles infidèle, oui, des canaux profonds vont la ramener jusqu'aux portes de Bruges, et, comme jadis, d'innombrables bateaux, peut-être, viendront apporter dans leurs flancs les produits des deux mondes. Rêve de réveil, qui traverse le sommeil de la belle Endormie! Rien qu'un rêve, ou si c'est l'aurore d'une ère nouvelle? Qui pourrait préjuger de l'avenir?

Mais Bruges était si divinement idéale dans son sommeil!...

C'est ici que s'écoulèrent les premières années de G. Rodenbach. Ici, d'abord, s'émerveillèrent ses yeux d'enfant. Ils s'y emplirent pour jamais de l'image de la ville. Et déjà il y écoutait d'ineffables musiques, communiait en la splendeur triste des choses, s'y tissait doucement, ainsi qu'une dentelle, une âme de silence et de mélancolie.

***

Mais bientôt il dut quitter ces paysages urbains qui l'avaient enchanté, sa famille s'étant fixée à Gand. C'est à Gand que s'écoulèrent son adolescence et sa prime jeunesse, si vides, si solitaires, si froides, dans la vieille maison paternelle. Des deuils précoces l'atteignirent, qui le marquèrent tôt du sceau de la douleur. Puis ce fut sa vie au collège des pères Jésuites : les tourments de la foi, les scrupules, les peurs religieuses. Il parlait souvent, devenu homme, de ce passé, de ce qu'il avait senti et souffert, un peu par la faute de ceux qui n'étaient guère aptes à le préparer à la vie — puisqu'ils l'avaient quittée.

Durant tout ce temps-là, il revint faire de fréquentes visites chez son aïeul à Bruges, et ses sens et son cœur se rouvraient au charme mystérieux de la vieille cité. Mais plus jamais il n'y habita, ni alors ni dans la suite, quoique plus d'une fois on ait imprimé cela. Et, sans doute, estimons qu'il faut se féliciter

Digitized by Google

de cet éloignement de Bruges dans lequel il resta. La réalité qu'il y eût heurtée, en y vivant, aurait amoindri le prestige de la ville. « L'habitude, ainsi que l'écrivait naguère M. Émile Verhaeren, met une taie sur les yeux; on ne voit plus ce que l'on voit toujours. Il faut venir, s'éloigner, revenir; séjourner nuit à la spontanéité et à la fraîcheur des pensées. » Et, lui-même, l'écrivain regretté, dans un article paru en 1897 et intitulé « Paris et les petites patries » (*Revue encyclopédique*), développait cette thèse, que l'*impression directe et quotidienne ne vaut pas le souvenir*.

Déjà, dès le matin de son adolescence, G. Rodenbach était poète.

Dans la petite église du collège il pleurait en parlant à la Vierge avec des paroles amoureuses de fiancé! Sa vocation se révéla irrésistible bientôt, tandis qu'il menait à bien ses humanités et ses études de droit à l'université de Gand. Quelle ivresse dans la révélation des chefs-d'œuvre! Et comme il sentait en lui le tourment du génie!

C'est alors qu'il fit à Paris un premier séjour, sous prétexte de compléter ses connaissances spéciales avant d'entrer au barreau, mais, en réalité, attiré par l'espoir de réaliser là-bas son beau rêve de gloire.

Il revint bientôt, rappelé par les siens et ramené aussi par de vagues nostalgies. Il sentit, à cette époque comme jamais encore, l'hostilité du milieu dans lequel il se trouvait plongé en Belgique, l'inclémence de l'atmosphère cérébrale ambiante, l'indifférence nationale enfin vis-à-vis de l'art, vis-à-vis de la littérature particulièrement. « La littérature, à quoi cela servait-il? Ah! voilà ce que cette foule ne comprendrait jamais, ce dont elle avait le suprême mépris et la haine invétérée. » Il se débattit vainement contre la compression redoutable de l'âme collective de sa ville provinciale, âme fermée, si pleine de médiocrités, si pleine de mesquineries.

Plus tard, dans l'*Art en exil* (1889), G. Rodenbach a raconté, avec une cruelle amertume, les déceptions qui chez nous attendaient les littérateurs, il y a un quart de siècle, rappelant le malentendu qui existait entre eux et la foule indifférente et

Digitized by Google

réfractaire de Belgique, et cette solitude dans laquelle ils se trouvaient parmi des âmes sans échos.

Alors, en dehors de la littérature « officielle », ou érudite, ou de quelques rimeurs affreusement philistins, il n'y avait, dit Iwan Gilkin, que « trois ou quatre artistes de la plume, Pirmez, De Coster, Lemonnier et Hannon, écrivant pour eux-mêmes et pour une demi-douzaine d'amis qui lisaient en se cachant de peur de se faire montrer du doigt ».

Mais, dès 1880, un mouvement littéraire original, jeune et indépendant, naquit en Belgique. G. Rodenbach fut un des ardents jeunes hommes qui, vers cette époque, lancèrent la *Jeune Belgique*. Et lui-même, en 1883, pouvait proclamer, au nom de tous ses amis, la réussite de leurs efforts : « C'est superbe — écrivait-il un peu hyperboliquement — toute une jeunesse travaille, veille, lutte et s'affirme! »

En effet, à côté des articles de combat de la *Jeune Belgique* défendant « l'art pour l'art » et « le culte de la forme », à côté d'innombrables morceaux en prose ou en vers qui remplissaient les colonnes de la batailleuse revue, à côté d'autres publications périodiques, nées presque aussitôt, telles que l'*Art moderne*, qui subsiste encore, des livres aussi, des livres un à un s'échappaient des presses de nos imprimeurs.

G. Rodenbach donna, pendant cette période, sa *Mer élégante* (1881), puis son *Hiver mondain* (1884), puis encore sa *Jeunesse blanche* (1886).

Il avait déjà publié, avant cela, le *Foyer et les Champs* (1878), les *Tristesses* (1879) et un poème historique *La Belgique* (1880).

Déjà aussi était venue, pour le poète, l'heure de la notoriété, d'une notoriété enviable et qui allait toujours grandissant. Mais il avait rêvé la gloire — avec ses côtés vains et puérils, qu'importe! — la gloire que donnent les foules, qui acclament, et les âmes étrangères que l'on émeut, dans lesquelles on entre véritablement par ses œuvres.

Il était parti pour aller la chercher à Paris.

***

Avant de continuer à suivre le poète dans sa brillante

Digitized by Google

carrière, il est intéressant d'étudier l'évolution de son lyrisme et l'art de ses vers dans ses premiers livres.

Or, il importe ici, au préalable, de bien établir le point de vue duquel il convient de considérer sans distinction toutes les pages qu'a produites le talent fécond de G. Rodenbach.

Je ne crois pas que ce délicat artiste se soit mépris jamais sur la qualité de ses fidèles admirateurs, ni sur l'espèce de lecteurs qu'a pu émouvoir et flatter sa littérature un peu particulière.

Ils ne l'ont guère aimée, cette littérature, ceux-là, gens pratiques et expéditifs, tempéraments sanguins et cerveaux tumultueux, qui sont totalement impliqués dans les réalités de la vie et que le seul triomphe des habiletés lucratives enthousiasme, ni ceux-là, non plus, lettrés ou artistes, qui demandent aux écrivains le réalisme palpitant des émotions, ou qui, en matière de romans et de vers, n'estiment exclusivement que les qualités mâles et puissantes par lesquelles se distinguent un Lemonnier, un Verhaeren ou un Eekhoud. Car G. Rodenbach fut toujours, et avant tout, le poète « confidentiel et vespéral », et jamais il ne se départit de certain « bon goût équilibré, caressant et musqué » qui, plus d'une fois sans doute, le conduisit à préférer l'artificiel à la nature.

Mais il charma et charmera toujours infiniment ceux dont les nerfs fatigués cherchent une musique douce qui soit presque du silence, dont les esprits inquiets, un peu désabusés, aiment à suivre des pensées « qui fuyent dans un clair-obscur de limbes ».

Le critique donc, s'il veut se garder de jugements erronés ou qui déplairaient à ceux qu'il a pour mission d'informer, doit ici se faire une âme adéquate et conforme ; il doit soustraire absolument ses sentiments et ses pensées au joug de tout matérialisme même le plus intelligent, comme aussi de toute préoccupation, quelque peu impérieuse qu'elle soit, d'art expérimental et strictement représentatif de la vie extérieure.

Dès le *Foyer et les Champs* (1878) et les *Tristesses* (1879) — volumes de début, déjà bien oubliés, surtout le premier — parmi des essais très inégaux, un vrai poète déjà s'annonçait,

Digitized by Google

qui avait su enchâsser des perles d'émotion vibrante dans la monture de vers artistement ciselés. Déjà s'affirmait l'exquise délicatesse de sentiment qui caractérise l'œuvre de G. Rodenbach. Et déjà, enfin, apparaissait son lyrisme tempéré et doux, correspondant à une sensibilité, dont la subtilité a quelque chose d'inquiétant, et à une extraordinaire mobilité d'impressions, ce lyrisme qui fit toujours son domaine des tristesses et des joies du cœur.

Notons que ces livres eurent en quelque sorte une portée initiatrice chez nous, venant juste avant cette vaillante et glorieuse levée de plumes et ce réveil d'un mouvement littéraire national dont nous avons parlé plus haut.

L'on y pressent le poète qui *comprend* les voix des choses, de la pluie, du vent, des cloches, des eaux dont les flots murmurent, désenchantés, le long des vieux quais, et qui *voit* aussi les formes virtuelles de l'immobilité, de la profondeur, du silence.

Mais sa vision y reste encore matérielle, se précisant à merveille dans des détails exquis ou touchants, en des images habilement colorées. De chers regrets, des souvenirs troublants s'y lèvent à chaque page, comme des vols de cygnes mélancoliques. Quelques pièces seulement mériteront, peut-être, de rester, parmi lesquelles il faut toujours se reprendre à citer celle-ci, dont le charme a souvent été vanté :

LE COFFRET.

Ma mère, pour ses jours de deuil et de souci,
Garde dans un tiroir secret de sa commode
Un petit coffre en fer rouillé, de vieille mode,
Et ne me l'a fait voir que deux fois jusqu'ici.

Comme un cercueil, la boîte est funèbre et massive,
Et contient les cheveux de ses parents défunts,
Dans des sachets jaunis aux pénétrants parfums,
Qu'elle vient quelquefois baiser le soir, pensive!

Quand sont mortes mes sœurs blondes, on l'a rouvert
Pour y mettre des pleurs et deux boucles frisées!
Hélas! nous ne gardions d'elles, chaînes brisées,
Que ces deux anneaux d'or dans ce coffret de fer.

Digitized by Google

Et toi, puisque tout front vers le tombeau se penche,
O mère, quand viendra l'inévitable jour
Où j'irai dans la boîte enfermer à mon tour
Un peu de tes cheveux, .. que la mèche soit blanche !...

Mais G. Rodenbach subit alors l'influence d'écrivains français qu'il fréquentait et dont il était un fervent admirateur. On trouve dans cette seconde « manière », à la fois du François Coppée et du Sully Prudhomme, avec du Baudelaire et du Verlaine. Mais on peut dire aussi qu'il fut en ce temps-là le disciple d'E. de Goncourt, et même qu'il transgressa les limites où s'était arrêté ce maître dont il fut plus tard le compagnon et l'ami.

Cette phase dans l'évolution du talent du poète et l'écueil auquel devait le conduire une imitation trop enthousiaste, ont été notés très exactement à mon avis par M. Albert Mockel: « Le *modernisme* souhaité, écrit-il, c'est dans les aspects de la vie mondaine qu'il le voulait rencontrer : mais la mondanité lui fit mépriser la nature. Rien de plus artificiel que ses recueils intitulés *La Mer élégante* (1881), *L'Hiver mondain* (1884). En revanche, il s'y trouvait des sensations très fines et une jolie nervosité, peut-être un peu factice, que traduisait une langue délicate. »

Je n'imagine pas qu'on puisse plus justement apprécier cette « manière » nouvelle — et comme accidentelle, ajoutons-le, — de G. Rodenbach. La *Mer élégante* et l'*Hiver mondain*, c'est comme un diptyque de vies artificielles et éblouissantes qu'il a représentées avec d'incroyables broderies de perles fausses. Mais l'habileté de la versification est remarquable et les strophes y bruissent de délicates musiques.

Le poète lui-même définit la mièvrerie de son inspiration :

. . . . . .
Mais ma dolente muse, à moi,
Elle est mignonne, elle est phtisique;
Elle fait un peu de musique
En se mourant d'un long émoi.

Elle est sentimentale et mièvre,
Son charme est artificiel;
Si ses yeux sont d'un bleu de ciel
Elle met du rouge à sa lèvre.
. . . . . .

Digitized by Google

N'est-ce pas aussi l'époque — G. Rodenbach s'était alors fixé à Bruxelles — où le chantre des *Tristesses* promenait à travers les salons les blondes frisures de sa chevelure en flamme de punch, la grâce de sa fine moustache couleur de chanvre clair et les nœuds étudiés de ses cravates célèbres, l'époque où sa mélancolie native s'était fait un masque de dandysme? Oui, un masque; car qui sait les secrètes fiertés et quel besoin de conquérir les cœurs, l'amour et la gloire, se cachent souvent sous cet excès de recherche puérile et de mondanité?

Sur toutes mes rancœurs anciennes,
Sur les oublis et les dédains,
J'ai descendu mes goûts mondains
Comme on abaisse des persiennes,

Afin qu'aucun regard moqueur
Ne pût me voir et me poursuivre
Et savoir que des fleurs de givre
Pleurent aux vitres de mon cœur.

Oui, sous cette impassibilité feinte, se trahissaient, sans doute, des blessures, des nostalgies. « Ah! mon pauvre ami — écrivait Max Waller à Rodenbach — nous serons toujours les mêmes, vois-tu, des indiscrets et des bavards! Pour le public, qui souvent se moque ou ne comprend pas, nous nous ouvrons le cœur, et chacun de nos livres en est une parcelle que nous livrons aux bêtes. Pour toi, plus que pour tout autre, cette fatalité de confession transparaît dans ton œuvre. Tu mets des rubans à tes mélancolies et tu revêts ta tristesse d'une robe Pompadour; tes regrets se blottissent dans de fines dentelles et ta peine intérieure se parfume de honey-dew! »

***

Mais voici la *Jeunesse blanche* (1886), une œuvre « déjà tout imprégnée de l'originalité définitive du poète » : des accents sincères, des vers qui délicieusement évoquent la Flandre et Bruges, et aussi les initiations de leur auteur à la vie; des vers qui fleurissent à la mémoire, pour emprunter l'expression d'un critique, et qui enveloppent l'âme d'un charme d'infinie mélancolie.

Digitized by Google

Ceux-ci, par exemple, d'un mysticisme naïf, sur la paix de l'ouvroir où les béguines travaillent à de fines dentelles :

Oh ! le bonheur muet des vierges s'assemblant !
Et comme si leurs mains étaient de candeur telle
Qu'elles ne peuvent plus manier que du blanc,
Elles brodent du linge ou font de la dentelle.

C'est un charme infini de leur dire « ma sœur »
Et de voir la pâleur de leur teint diaphane
Avec un pointillé de taches de rousseur
Comme un camélia d'un blanc mat qui se fane.

Le succès de ce recueil fut très notable, et il en est qui le proclamèrent le chef-d'œuvre de G. Rodenbach. C'est, sans doute, qu'il est peu de poèmes qui puissent trouver autant d'échos que ceux-là, en notre âme à tous.

M. Albert Mockel, parlant de ce livre et de ceux qui suivirent peu de temps après, écrit encore :

« La *Jeunesse blanche*, l'*Art en exil*, *Bruges-la-Morte*, ont affirmé de plus en plus une personnalité faite de nostalgie, de douceur et de sentimentalité précieuse. On peut reprocher à G. Rodenbach certaines fautes de goût, et il y a dans ses vers une élégance un peu apprise. Mais il a écrit des strophes parfaites ; plusieurs de ses poèmes ont une exquise langueur, et l'on y goûte le charme d'une âme tendre et très douce qui songe avec toutes les choses, et découvre en leurs plis les traces d'une vie magnétique ».

La pièce suivante fera bien voir comment l'auteur excelle à exprimer cette âme mystérieuse des choses par des images harmonieuses, des comparaisons, des analogies qu'il sait inventer :

DIMANCHES.

Morne l'après-midi des dimanches, l'hiver,
Dans l'assoupissement des villes de province,
Où quelque girouette inconsolable grince
Seule, au sommet des toits, comme un oiseau de fer !

Il flotte dans le vent on ne sait quelle angoisse !
De très rares passants s'en vont sur les trottoirs :
Prêtres, femmes du peuple en grands capuchons noirs,
Béguines revenant des saluts de paroisse.

Digitized by Google

Des visages de femme ennuyés sont collés
Aux carreaux, contemplant le vide et le silence,
Et quelques maigres fleurs, dans une somnolence,
Achèvent de mourir sur les châssis voilés.

Et par l'écartement des rideaux de fenêtres
Dans les salons des grands hôtels patriciens
On peut voir, sur des fonds de gobelins anciens,
Dans de vieux cadres d'or, les portraits des ancêtres,

En fraise de dentelle, en pourpoint de velours,
Avec leur blason peint dans un coin de la toile,
Qui regardent au loin s'allumer une étoile
Et la ville dormir dans des silences lourds.

Et tous ces vieux hôtels sont vides et sont ternes;
Le moyen âge mort se réfugie en eux!
C'est ainsi que, le soir, le soleil lumineux
Se réfugie aussi dans les tristes lanternes.

O lanternes! gardant le souvenir du feu
Le souvenir de la lumière disparue,
Si tristes dans le vide et le deuil de la rue
Qu'elles semblent brûler pour le convoi d'un Dieu.

Et voici que soudain les cloches agitées
Ébranlent le Beffroi debout dans son orgueil,
Et leurs sons, lourds d'airain, sur la ville au cercueil
Descendent lentement comme des pelletées!

G. Rodenbach, en 1888, avait définitivement fixé ses pénates à Paris, en ce Paris qui, selon l'expression de M. Charles Tardieu, « est le grand atelier où, des quatre coins du monde artiste, on vient chercher des maîtres et des juges, puiser surtout les normes du goût établies par une persistante tradition conciliatrice ».

Il était allé à Paris aussi pour demander la renommée et la gloire à la grande ville qui, seule au monde, en est encore la distributrice.

Au début de son séjour là-bas, il fut affilié, a-t-on raconté, à un cénacle fameux alors, le Club des hydropathes, qui était fréquenté aussi par Maurice Rollinat, Paul Arène, Émile Goudeau, Paul Bourget, Sarah Bernhardt, etc.

C'est dans cette assemblée que le jeune écrivain belge lut son premier roman, *L'Art en exil* (paru en 1889), sorte de confession juvénile, où l'auteur exprimait ingénument son

Digitized by Google

violent désir de gloire et dénonçait la torpeur et le béotisme de la ville de province dans laquelle il situait les personnages de son récit.

Il est certain que c'était la petite ville flamande, en général, qu'il anathématisait ainsi. Mais ce sont les tours massives de Gand qui pour notre imagination, se silhouettent à chaque page; et en maints endroits du roman, nous voyons s'étirer la banlieue triste de cette ville, blanchir son béguinage, se trahir son caractère. C'est à Gand, du reste, que ce jeune homme sensitif avait le plus souffert.

G. Rodenbach, il faut le dire pour mémoire, avait publié en 1888, une plaquette de vers, *Du Silence*, qui fut plus tard restituée à la fin du poème achevé, *Le Règne du silence*, et dont les analogies subtiles et les correspondances douloureuses retinrent l'attention.

L'on conçoit bien que notre compatriote ne fut pas sans rencontrer, tout d'abord, une certaine hostilité de la part des littérateurs parisiens, qui craignaient ce talent distingué et souple, cette originalité toute neuve. Mais ces qualités précisément lui valurent presque d'emblée la sympathie du petit groupe d'écrivains d'élite qui composaient le « grenier » des Goncourt. L'amitié de ce groupe lui est restée fidèle toujours. Rappelons, en passant, une autre amitié illustre et constante du poète : celle de Stéphane Mallarmé.

Le secret du grand et rapide succès qui, dès lors, s'affirma pour G. Rodenbach, est très simple. Le poète resta lui-même, de sa race, de sa Flandre. Au milieu des activités et des amitiés littéraires, parmi lesquelles il se retrempait, entretenait son élan et se jugeait lui-même, c'est dans sa Bruges idéale qu'il vécut par le rêve. « Le talent autochtone de Rodenbach, écrit M. Émile Verhaeren, ne fut nullement entamé par Paris. Des qualités d'ordonnance, de mesure, de tact, de subtilité s'y ajoutèrent. Sa forme se perfectionna, se dégauchit. Il lui fallait une langue souple au possible pour exprimer les mille nuances que son imagination et sa sensibilité spéciales lui suggéraient; il l'acquit au contact parisien. »

Mais il garda religieusement le souvenir des ciels d'enfance

Digitized by Google

et des horizons aimés ; il se plut au rappel du lointain foyer ; il eut de vagues nostalgies, enfin. Et il les chanta en des vers adéquats ou les évoqua en des récits frissonnants.

Les œuvres nombreuses que produisait son labeur incessant, achevèrent vite d'établir solidement sa réputation littéraire, et l'on peut dire qu'il occupait, en ces dernières années, une des places les plus enviables dans le monde des lettres de Paris.

***

Dès 1889, le *Règne du silence* inaugure la dernière et définitive « manière » du jeune maître. Il est curieux de remarquer que déjà dans ce livre, il adopte une facture plus libre. Le souci de l'obédience rigoureuse aux lois étroites du vers parnassien ne le tourmente plus. D'autre part, son ardent effort produit alternativement, désormais, un volume de vers et un volume de prose.

L'œuvre acquiert, dès lors aussi, une véritable unité, résidant dans la continue réalisation artistique du rêve nostalgique de l'écrivain, dans l'habituelle présence, exprimée ou suggérée, ou seulement qui se devine en son immanence, de la Ville élue, d'une Bruges idéalisée à travers sa vision lointaine, toute nimbée d'une mystique beauté et tout imprégnée de calme hiératique. Et chacun de ces romans ou de ces poèmes est, en quelque sorte, un des panneaux ou des volets d'un « polyptyque » littéraire, où l'auteur s'est proposé d'évoquer une ville, la Ville, comme un personnage essentiel, associé aux états d'âme décrits, comme une discrète inspiratrice qui conseille, dissuade ou détermine à agir. En des vers exquis, en des proses amoureusement burinées, c'est toujours elle qu'on retrouve, la cité muette et moussue, Bruges grise et mélancolique.

Parcourons d'abord les romans et les contes, avant de nous attarder à la douceur infinie des poèmes.

Dans *Bruges-la-Morte* (1892), c'est l'inconsolable douleur d'un homme, s'appariant au silence morne, presque affligeant, de la Ville inanimée et pareille -- de la Ville si belle ainsi, dans sa réalité, non brutale, mais artistique.

Digitized by Google

Dans *Musée de béguines* (1894), voici des contes à peine dramatiques, discrètement souriants ; autant d'épisodes de la vie « ouatée de prières et de travaux de lingerie » que mènent les bonnes sœurs du Béguinage de Bruges. On les voit, les pâles épousées de Jésus, avec leurs robes noires et leurs coiffes blanches comme des ailes de cygnes, s'agiter — combien sans bruit ! — souffrir, sourire, murmurer leurs oraisons. Et, sous la cornette qui couvre leurs cheveux captifs, dans le frôlement des mantes, dans leur marche qui oscille, se trahissent, pour le poète, leurs extases pures, leurs naïves superstitions, leurs peines s'exacerbant de confidences non faites et rentrées, leurs puériles terreurs, leurs petits péchés mêmes : vraie psychologie des saintes filles, étrange, mais exacte, on le sent.

Dans la *Vocation* (1895), la Ville aussi est conseillère, et sa présence est perceptible d'une façon presque continuelle.

Et le *Voile*, que la Comédie Française donna en 1894 — c'était la première fois qu'un écrivain belge s'y faisait applaudir — n'est-ce pas aussi l'évocation de la Bruges des songes du poète, de cette Bruges avec des cloches dolentes, de la pluie aux vitres, du mysticisme dans l'air ?

Enfin, dans le *Carillonneur* (1897) voilà la Ville encore qui se lève et s'anime dans son décor de vétusté et de sommeil. Elle apparaît, cette fois-ci, avec des allures de Veuve qui, après tant de larmes et tant d'attente, rêve de quitter la livrée de deuil et de retrouver un air de jeunesse pour de nouvelles épousailles. Combien plus notre intérêt est excité par son sort que par celui de Joris Borluut, le héros du roman !

Ici se précisent à ravir l'image entrevue par l'artiste et l'affection très spéciale qu'il a vouée à sa lointaine beauté. Tous les personnages autour d'elle à l'envi s'empressent, parce que tous l'aiment. Mais ils l'aiment différemment. Oui, ils s'empressent à la parer, à effacer sa décrépitude par de savantes restaurations, à lui rendre le fier langage des aïeux, à faire battre de nouveau dans les artères froidies de ses canaux la grande pulsation de la mer.

Mais voilà que soudain le spectacle change. La ville illusionna ceux-là qui voulaient voir refleurir sa prospérité. De

Digitized by Google

la Veuve elle n'eut que les apparences, étant depuis longtemps devenue momie. Mais sa beauté fut complice du prestige!... Et qu'importe, alors, que retentissent encore, parmi des tombeaux, les mâles accents du parler des anciens Communiers, ou que, par une voie d'eau artificielle, on ramène de force la mer, comme une amante trop fantasque?... Bruges sera-t-elle moins la chère « embaumée », « triomphante et belle dans sa mort parée, dans les bandelettes de ses eaux inertes, de ses régulières fumées, avec des dorures aux façades, comme des onguents aux ongles, à la denture, et le lis de Memling en travers du cadavre, comme l'ancien lotus sur les vierges d'Égypte »?...

Il faudrait se garder de penser que G. Rodenbach, dans la célébrité de Paris, a conçu quelque mépris pour l'antique idiome de Flandre, ou qu'il a voulu prendre une attitude anti-civique d'hostilité publique contre le projet, actuellement en voie de réalisation, de Bruges port-de-mer.

Seulement il est sincèrement convaincu que faire du flamand la langue officielle ne pourrait en rien contribuer au relèvement de la cité et que vouloir *nationaliser* à l'excès, c'est s'exposer à isoler. Et, toujours incrédule en une possibilité de renaissance commerciale, il redoute, comme esthète, le contact de l'industrialisme pour la beauté de Bruges, pour cette beauté essentielle et presque sacrée, s'il est vrai que ce sont les belles villes qui font les belles âmes de ceux dont elles abritent l'existence.

C'est que l'amour de G. Rodenbach pour Bruges est, semblablement à celui de son héros, quelque chose comme le culte qu'on a pour une œuvre d'art, ou comme une religion. Rien, dans sa passion, de ce patriotisme local « qui unit ceux d'une cité par des habitudes, des goûts communs, des alliances, un amour-propre de clocher. »

Les choses presque seules, fort peu les êtres, l'intéressent : les canaux, les arbres éplorés, les ponts, les cloches sensibles dans l'air, les vieux murs des vieux quartiers. La Ville pour lui est devenue « personnelle, comme humaine ». Il l'aime « d'être si belle », avec le désir de parer sa beauté, « une beauté mystérieuse d'être si triste ».

Digitized by Google

« Elle est dans le silence, la beauté de Bruges, dit Joris Borluut; et sa gloire est de ne plus appartenir qu'à un peu de prêtres et de pauvres, c'est-à-dire à ceux qui sont les plus purs puisqu'ils ont renoncé. La meilleure destinée consiste à être quelque chose qui se survit.

— Non, riposta Farazyn, il vaudrait mieux lui rendre la vie; il n'y a que la vie qui vaille; il faut toujours vouloir la vie et aimer la vie! »

Borluut reprit, d'une voix d'apôtre :

« Ne peut-on pas aimer aussi la mort, aimer la douleur? La beauté de la douleur est supérieure à la beauté de la vie. C'est la beauté de Bruges. Grande gloire finie! Dernier sourire immobile! Tout s'est recueilli alentour : les eaux sont inertes, les maisons sont closes, les cloches chuchotent dans la brume. Voilà le secret de son charme. Pourquoi vouloir qu'elle redevienne comme les autres? Elle est unique. On marche dans elle comme dans un souvenir »...

Après la forme, un peu molle et sans accent, de *Bruges-la-Morte*, dont l'étonnant succès doit être attribué, sans doute, à la prestigieuse assimilation de la défunte que pleure Hugues Viane et de la Ville, défunte aussi, « mise au tombeau de ses quais de pierre », après la dentelle, toute compliquée sur un canevas un peu puéril, de *Musée de béguines*, et la prose un peu lâche, un peu comme farcie de déchets poétiques, de la *Vocation*, la langue, dans le *Carillonneur*, a acquis de la vigueur; le style s'est affermi et fortifié.

Ce roman semble avoir correspondu comme à une velléité d'action morale chez le rêveur qui le conçut, d'action très pure et comme obstinée et inquiète.

***

Mais la vie véritable de G. Rodenbach, c'était l'extase, et il faut la chercher dans ses poèmes.

Dans le *Règne du silence* il a fait pour nous, et plus encore pour lui (car les poètes ne nous donnent que les miettes qui tombent de la table de leurs festins) rayonner l'âme de toutes les choses familières; il a fait palpiter toutes les vies invisibles qui sont dans la Vie :

Digitized by Google

Les chambres, qu'on croirait d'inanimés décors,
— Apparat de silence aux étoffes inertes —
Ont cependant une âme, une vie aussi certes,
Une voix close aux influences du dehors
Qui répand leur pensée en halos de sourdines...

Puis ce sont les canaux, les eaux qu'il *ausculte*, pour analyser

Ce cœur de l'eau plus compliqué qu'un cœur de femme.

Et les paysages de villes; l'âme des pierres, des cloches qui font le dimanche si triste; son âme, aux vitres de laquelle apparaissent les souvenirs anciens; les voix du silence, enfin, dans la douceur des soirs, quand

On croit sentir tomber comme une neige noire.

L'artiste a pénétré si profondément l'objectivité avec sa vision personnelle, que les deux visions semblent souvent se confondre et se superposent l'une sur l'autre, sans cesse, au point de produire une inextricable complication et parfois une vraie superfétation d'analogies.

Ainsi cette assimilation, un peu inattendue :

Quand le soir est tombé dans la chambre quiète
Mélancoliquement, seul le lustre émiette
Son bruit d'incontenté dans le silence clos.
Lustre toujours vibrant comme un arbre d'échos,
Lustre aux calices fins en verre de Venise
Où la douleur de la poussière s'éternise,
Mais en gémissements qu'à peine on remarqua,
Grêles comme un chagrin lointain d'harmonica.
C'est une panoplie aux cliquetis de verre
Où l'on entend le bruit blessé qui persévère;
C'est un grand reliquaire à l'aspect végétal
Où d'invisibles pleurs, captifs dans le cristal,
Roulent en sons mouillés parmi les pendeloques.
Lustre, fontaine blanche aux givres équivoques;
Lustre, jet d'eau gelé, mais où l'eau souffre encor...
Ce lustre, c'est mon Cœur visible en ce décor
Qui frissonne en sourdine et sans cesse s'afflige,
Jet d'eau fleurdelisé dont la plainte se fige!

Ce procédé, ou cette virtuosité, s'accentue encore dans les *Vies encloses* (1896), où nous voyons s'animer tout ce qui est dans l'âme, toutes les vies diverses en lesquelles elle se mul-

Digitized by Google

tiplie. Au fond, c'est le même mode de *transposition*, mais inversement appliqué : tantôt, transposition de l'âme dans les choses ; maintenant, transposition de la nature extérieure dans l'âme.

Ici l'âme — avec ses croyances, ses espérances, ses regrets, ses remords, sa joie, ses rêves, tout ce qu'elle enchâsse — est symbolisée par l'eau enfermée en les cloisons de verre d'un aquarium ; c'est l'*aquarium mental* : même tranquillité apparentielle, mêmes leurres des reflets et des profondeurs, même perpétuel grouillement d'êtres et de pensées, mêmes indéfinies floraisons.

Et le symbole de l'eau est constant en ce poème, avec le glauque aquarium où

s'assagit l'eau volage,

avec les vitres, « des aquariums d'ombre », avec les yeux « nus comme l'eau »

Mystère de cette eau des yeux toujours placide
En qui l'âme dépose et si peu s'élucide,

avec les nuages qui flottent en l'océan des airs

Tissus à la dérive et parure changeante.

Mais sans vouloir davantage proférer les oracles vains d'une impuissante analyse, voici quelques strophes — non les plus belles, peut-être, mais de celles qui hantent la mémoire :

Dans l'aquarium clos songent les actinies,
Anémones de mer, sensitives de l'eau ;
Les moires peu à peu se sont tout aplanies
Qui tout à l'heure s'arrondissaient en halo
A l'endroit qu'a blessé quelque nageoire en fuite ;
Le silence renaît et plus rien ne s'ébruite
Dans le bassin peuplé de formes en arrêt.
Alors, dans l'eau sans nul frisson, les actinies
S'ouvrent, comme une bouche au baiser s'ouvrirait,
Fardant de rose un peu leurs corolles blémies,
Mais sensibles encor comme une plaie en fleur ;
Car le moindre nouvel éveil d'une nageoire
Les rétracte aussitôt parmi l'eau qui se moire,
Encor que le poisson soit doucement frôleur,
Et les voilà toutes recloses, racornies,
Toutes tristes comme une bouche après l'adieu !

Digitized by Google

Or, nous avons nous aussi dans nous des actinies.
Rêves craintifs qui se déplient parfois un peu,
Jardin embryonnaire et comme sous-marin,
Fleurs rares n'émergeant que dans la solitude,
Bijoux dont le silence entr'ouve seul l'écrin.
Mais combien brefs, ces beaux instants de plénitude
Qui sont le prix du calme et du renoncement !
Car revoici toujours les nageoires bannies
D'un rêve trop profane au louche glissement
Qui crispe l'eau de l'âme et clôt les actinies.

Une seule analogie ici ; mais quelles ramifications de détails ! Et voulez-vous admirer une jolie efflorescence d'images s'associant à la pensée, s'y résorbant, lisez :

Yeux d'aveugles : ils sont tristes, l'air d'une plaie ;
Yeux nuls, sans effigie ; étain qui se délaie ;
Yeux d'aveugles : jardins où la vie a neigé ;
Yeux plus vitreux que ceux des morts. Ah ! qu'ils sont tristes,
Nus comme les tonsures des séminaristes ;
Eau d'un canal que nuls bateaux n'ont imagé ;
Patènes qui jamais ne mireront la messe
Et les cierges et des lèvres d'enfant de chœur.
Veilleuses sans clarté. Fioles sans liqueur.
Depuis quand ? Sont-ils nés dans cette ombre ? Ou bien n'est-ce
Qu'un obscurcissement graduel — tel le soir ;
Ou l'usure — tel un tissu réincorpore
Les roses et les lys le brodant sur fond noir,
Et bientôt s'unifie en étoffe incolore.

Ah ! qu'ils sont tristes ! qu'ils sont tristes ! On dirait
Des scellés apposés sur une tête morte.
Ces yeux, sans plus jamais qu'un seul regard en sorte,
C'est, sans tain, un miroir qui s'étiolerait ;
C'est, sans jet d'eau, la vasque immobile qui gèle ;
C'est derrière une vitre, une hostie en prison.
Ah ! ces yeux ! on frissonne au bord de leur margelle,
Puits d'infini, que bouche un si calme glaçon.

Par quelle main habile ces yeux sont disséqués ! Et que voilà une étonnante miniature poétique ! Et pour en finir avec les citations, écoutez ces tercets :

Nous avons nos Limbes obscures
Où dorment des projets mort-nés,
Comme des enfants sans figures.

Digitized by Google

Rêves en germe, espoirs aînés,
Rosiers trop faibles, lys trop pâles,
Avant l'avril déracinés.

Nous avons nos Limbes mentales
Où sont des désirs mal éclos,
Des fleurs où manquent des pétales ;

Jardins obscurs comme un chaos
Où des amours non-abouties
Vivent encor, mais les yeux clos.

Ah ! tant d'images décaties !
Et tout ce beau froment en vain
Qui rêvait d'être des hosties.

Sombre royaume souterrain,
Labyrinthe d'inconscience,
C'est là qu'on est un peu divin...

Un rêve y dure, un vœu s'élance ;
Un espoir vit, quoique déçu ;
Un reflet à l'eau se fiance ;

Et cela bouge à mon insu
Dans ce clair obscur de moi-même :
Tout un univers mal conçu,

Et tout, des songes sans baptême !

Cette complexité cérébrale, cette subtile et infinie recherche, dont les raffinements et les ruses ne sont pas sans fatiguer parfois le lecteur par leur excès même, ne s'étalent nulle part plus manifestement que dans les *Vies encloses*, surtout dans « le Voyage dans les yeux », qui forme une importante partie du volume. Le brillant assembleur de rimes et de rythmes qu'est notre poète, y a conservé certaines attaches parnassiennes. Mais on sent je ne sais quelle impatience de secouer le joug des vieilles poétiques, de briser les moules consacrés. Déjà se fend la chrysalide de l'alexandrin, d'où sortira le vers libre.

Il est éclos, le vers libre, dans le *Miroir du ciel natal*. Il y alterne avec l'autre, presque timidement : on dirait des concessions faites un peu tardivement, un peu tristement, à la tendance contemporaine...

Nulle part, le caractère dominant de la poésie de G. Rodenbach ne se manifeste avec autant d'intensité que dans ce der-

Digitized by Google

nier ouvrage. Voilà bien toujours ces poèmes attristés et doux, comme un soir d'hiver dont l'image tremble aux eaux dormantes d'un étang : pages subtiles, et, pour employer l'expression de M. Gaston Deschamps, *vers immatériellement durables*.

Le rêve du poète encore une fois — une dernière fois ! — s'en revient, en souvenirs tranquilles, aux villes du Nord. Il songe à une calme demeure qui y serait située, dans laquelle il œuvrerait, à la clarté lunaire des lampes, des livres immortels, qui « relieraient son cœur au cœur des autres hommes » :

Quelque chose de moi dans les villes du Nord,
Quelque chose survit de plus fort que la mort.

Et revoici toutes les comparaisons, toutes les analogies, qu'on peut trouver dans les théories blanches des premières communiantes, dans les gestes de spectres de femmes en mante errant par les rues, dans la nonchalance des cygnes glissant sur les vieux canaux, dans les cloches, les hosties, les jets d'eau, les lampes...

Les lampes ! heureux ceux qui n'ont aimé qu'elles; car seules elles sont fidèles, et confidentielles, ces calmes amies !

Sourire de la lampe en sa dentelle blanche
Qu'on dirait une coiffe où dorment des cheveux;
Lampe amicale aux lents regards d'un calme feu
Qui donne à l'air de chaque soir — l'air du dimanche.

Voici un ancien motif, rajeuni, grâce au rythme souple du vers libre, par des variations imprévues :

La cloche ne sonne
Pour personne.

Vieille cloche dans son beffroi,
La cloche a peur, la cloche a froid;
Et ses sons semblent des halos
Du cadran, qui sur la tour hante
Comme un clair de lune qui chante.

La cloche ne sonne
Pour personne.

Digitized by Google

La cloche fut jeune jadis ;
Ses chants tombaient comme des lys
Sur les eaux souriantes ;
Dans l'air de la ville, elle était
Une première communiante
Qui passait tout en blanc et chantait.

La cloche ne sonne
Pour personne.

Elle allait visiter les tours
Dans ce temps-là, l'une après l'une,
Et se baigner au lac d'amour
Où les doux nénuphars émergent ;
Et dormir le soir dans la lune
Qui est un blanc dortoir de vierges.

La cloche ne sonne
Pour personne.

La voici valétudinaire
Même aux tièdes matins d'août,
Elle n'a plus l'âge d'être poitrinaire ;
Mais dans l'air qui la vit vieillir
Ses sons sont des accès de toux
D'une souffrante aïeule
Qui va bientôt mourir...
Elle s'afflige d'être si seule.

La cloche ne sonne
Pour personne.

Le livre se termine par ce cri douloureux, de doute et d'espérance à la fois — paroles pieuses et suprêmes de celui qui, s'en allant, jetait comme un dernier regard sur le labeur de sa vie d'artiste :

Seigneur ! en un jour grave, il m'en souvient, Seigneur !
Seigneur, j'ai fait le vœu d'une œuvre en votre honneur.

C'est donc pour vous qu'ici brûlent d'abord des lampes
Qui disent votre gloire et sont mes dithyrambes.

Toutes ces chastes premières communiantes
Vêtent mes rêves blancs de leurs robes qui chantent.

C'est pour prix de vos biens et pour m'en rendre digne
Que j'ai fait jusqu'à vous pèleriner mes cygnes.

J'ai varié dans l'air le concert noir des cloches
Pour m'exprimer moi-même en leurs chants qui ricochent.

Digitized by Google

Et les jets d'eau montés en essor de colombe,
C'est ma foi, tour à tour, qui s'élance et retombe.

J'ai cherché votre face en aimant les hosties,
Viatique d'amour dont ma vie est nantie!

Seigneur! en ma faveur, souvenez-vous, Seigneur,
Seigneur, de l'humble effort d'une œuvre en votre honneur.

*
* *

G. Rodenbach avait publié, en même temps que le *Miroir du ciel natal,* un petit roman tout imprégné de sa personnalité littéraire, intitulé *L'Arbre.*

Ce n'est plus Bruges pourtant, la ville de son rêve nostalgique, que G. Rodenbach a chantée dans ce petit volume. Mais n'est-elle pas un peu la sœur de Bruges, cette île toute nimbée aussi des brumes du nord et qui, au milieu du nivellement moderne, a gardé, par on ne sait quel miracle, l'intégrité de son paysage, de ses mœurs, de ses costumes, cette île vierge, un peu grise et douce, de Zélande?

C'est en ce coin de terre innocent et heureux que se déroule le petit récit dramatique intitulé *L'Arbre;* et l'on peut dire que, comme la Ville dans le *Carillonneur,* l'on voit ici l'île se lever et s'animer, entité mystérieuse, âme complexe dont les autres personnages n'ont que des reflets en la leur.

C'est une histoire un peu étrange, contée comme avec des gestes mystérieux. Et c'est toujours la même hantise de visions impalpables, d'images attristées de la Mort — cette Inexorable qui guettait déjà le poète.

D'autres œuvres étaient annoncées, qu'éditera la maison Charpentier : *Mademoiselle Noémi,* roman; *L'Élite,* un livre de critique, recueil de portraits contemporains. Et la Comédie Française venait de recevoir une pièce tirée de *Bruges-la-Morte.*

G. Rodenbach était encore un remarquable chroniqueur. Collaborateur assidu au *Figaro* et au *Journal,* correspondant du *Journal de Bruxelles,* puis du *Patriote,* il fut un brillant écrivain mondain. On a dit, avec infiniment de justesse, de ses chroniques, qu'elles étaient comme sa conversation d'après-dîner, essaimant des paroles un peu graves, apprêtées et jolies.

Digitized by Google

« Certes, l'œuvre de Rodenbach n'était pas achevée, comme le disait Catulle Mendès sur la tombe du poète. Certes, il ne nous avait pas encore livré tous les trésors de ses souvenirs et de ses rêves; mais ce qu'il nous laisse suffit à ériger une très pure et très haute gloire; en mourant, il a pu dire au mystérieux Dispensateur qui, en échange du Génie, exige la Beauté: Nous sommes quittes! »

On a souvent essayé de définir le talent très raffiné, très mélancolique et enfin un peu spécial, de G. Rodenbach. Si son œuvre n'est pas parfaite — et quel est l'écrivain, même génial, qui n'a pas ses défaillances? — on s'accorde assez à reconnaître qu'elle est d'une originalité rare.

On a surtout analysé le secret des visions du poète, et l'art merveilleux de son style, tout en grisaille, tout en douceur.

Ainsi cet extrait des *Figures contemporaines* de Bernard Lazare :

« Les ors, la pourpre et les pierreries rutilantes ne sont pas connus de Georges Rodenbach ou, plutôt, il les veut ignorer. Il est de ceux que l'éclat blesse, qui redoutent les fanfares de la lumière et lui préfèrent les tendres pénombres ou les froides et ternes clartés lunaires.

C'est un prosateur et un poète qui chérit les crépuscules et les aubes, non point ces couchers de soleil et ces levers d'aurores méridionaux qui sont trop métalliques et trop nets, mais ces heures agonisantes et naissantes du septentrion qu'une brume toujours cache et qu'un voile recouvre. Les splendeurs bruyantes des midis ne sont pas faites pour lui.

Il n'aime qu'une couleur : le blanc, et il le veut partout. Blanc du croissant céleste, blanc des linges et des dentelles, blanc de la neige et des diamants; il en connaît toutes les nuances, tous les tons, depuis celui que le bleu adultère jusqu'à celui-là que le rose embellit et que pare le jaune.

... Cette préoccupation d'un univers où tout serait blancheur, et que seul habiterait le silence, tourmente G. Rodenbach et le conduit à la préciosité, au douceâtre, à la puérilité même. Il s'ingénie à trouver des concordances, il orchestre sa symphonie, il ne permet qu'à la voix tintinnabulante des

Digitized by Google

cloches, au murmure des sources pures, au susurrement de l'encens qui se consume, de troubler la paix de ses cloîtres, de ses villes, de ses bois et de ses jardins, et il a su harmoniser son style avec les êtres qu'il évoque, les béguinages qu'il décrit, les cités mortes qu'il chante. C'est un style lénitif et un peu terne, dont le blanc parfois devient gris, dont la douceur tourne au miel souvent, mais c'est quand même le style d'un artiste qui est un rêveur. »

« S'il y a de la poésie de chambre — dit, de son côté, Anatole France — comme il y a de la musique de chambre, la poésie de Georges Rodenbach est bien de celle-là. Elle est faite pour être écoutée ou lue le soir sous la lampe. Pour éviter toute méprise, il convient d'en marquer bien le caractère. Nullement descriptive, elle ne peint ni les mœurs, ni les paysages. Georges Rodenbach n'est en aucune manière un Brizeux flamand. Ce ne sont pas les choses, c'est l'âme des choses qui l'occupe et l'émeut. Ce qu'il peint, c'est seulement ce qu'on ne voit pas, et il vaut mieux dire tout de suite que cette poésie, qui reste toujours dans une certaine brume, n'est pas faite pour plaire également à tous les esprits. »

G. Rodenbach avait emprunté à Baudelaire l'art d'établir des échanges entre les divers ordres de sensations; seulement il a poussé cet art jusqu'à l'excès.

Tel il apparaît dans ses poèmes, tel il est dans ses romans. C'est la même sensibilité qui frissonne au moindre choc, c'est la même observation aiguë, passionnée jusqu'à la manie presque, de menues sensations d'une rare subtilité, de palpitations infinitésimales de la vie.

« Penser de la fumée, regarder du silence! »...

C'est aussi la hantise des villes du Nord, avec des tintements de cloches dans la brume, des éclats d'ostensoirs, des blancheurs d'hosties, et je ne sais quelle nostalgie des eaux mortes et des cloîtres recueillis...

Cependant la pensée de l'écrivain s'est parfois élevée, mais rarement, à de très réels problèmes, à des contingences d'un haut intérêt actuel.

La forme concorde avec le fond. Il a inventé « une musique

Digitized by Google

en sourdine ». Sa langue, plus suggestive qu'expressive, est évocatrice de songes sans fin — ciselée ainsi qu'un reliquaire antique, jusqu'à friser la préciosité.

Littérature « un peu frileuse, un peu exténuée », a-t-on dit. Peut-être; mais littérature d'artiste infiniment délicat, à laquelle on ne peut se défendre de trouver un charme très réel et toujours exquis, et qui restera vivante tant qu'il y aura des hommes qui se consoleront de la Réalité par les Rêves.

En résumé, G. Rodenbach, après Baudelaire et avec Stéphane Mallarmé, a donc définitivement mis en honneur dans la poésie française contemporaine, le mode suggestif et évocatif; et il a créé une sorte de « gongorisme sensitif », comme a dit J. Lemaître.

Mais il a aussi apporté dans l'art littéraire un mysticisme nouveau, qui se distingue de celui de l'auteur des *Fleurs du Mal* ou de celui de Verlaine en ce qu'il est exempt de perversité : mysticisme blanc et rose, tiède et caressant, de béguinages flamands.

Dans l'histoire de la jeune littérature française de Belgique, Georges Rodenbach sera compté parmi les initiateurs. Au milieu de nos vigueurs, qui revêtent des formes parfois un peu frustes et violentes, il apparaîtra toujours comme un maître de recueillement, de tact et de goût, de subtilité, de distinction parfaite; et, grâce à son succès, il a la gloire d'avoir contribué, pour une large part, à révéler et à imposer à l'attention et à l'admiration de Paris la résurrection de nos lettres nationales.

Son image souvent en nos souvenirs se lèvera, pour symboliser à nos esprits l'artiste pur, que fut ce poète, qui passa, cherchant sans cesse à réaliser le Beau, et qui mourut, jeune, avant d'avoir vu se faner son rêve blanc, mélancolique.

ARTHUR DAXHELET.

Digitized by Google

LA FRANCE CONTEMPORAINE

JUGÉE PAR UN ANGLAIS (1)

Le livre de M. Bodley sur la France contemporaine, malgré le succès d'estime qui l'a accueilli dès le début, n'a reçu ni en France ni en Angleterre l'attention qu'il mérite à tous égards. Je n'hésite pas un instant à dire que cet ouvrage me semble le plus instructif, le plus pénétrant, le plus véridique, sinon le plus artistique, qu'un Anglais ait écrit en ce siècle sur ce grand sujet (2).

En général, il faut singulièrement se défier des livres consacrés à des peuples étrangers. Il suffit d'observer dans quelles circonstances ces sortes d'ouvrages prennent naissance. Un publiciste, par exemple, veut écrire un livre sur l'Écosse. Il a dû prendre un congé pour raison de santé. Il est atteint de dyspepsie et de mélancolie. Il arrive dans la mauvaise saison. La mauvaise saison en Écosse dure dix mois sur douze. Il a oublié d'emporter des lettres de recommandation. Il s'installe dans un hôtel inconfortable. Le temps est maussade. Pas un rayon de soleil. Une pluie fine, agaçante. Le ciel n'est que grisaille. Brume, vent ou pluie aujourd'hui. Demain pluie, vent et brouillard. La cuisine est détestable. Il n'y a pas de sel

(1) J.-E.-L. BODLEY, *France*, 2 vol. Macmillan, Londres, 1898.

(2) Sans excepter le très intéressant livre de HAMERTON, *French and English*.

Digitized by Google

dans les mets, il y en a beaucoup trop dans la note de l'hôtelier (1).

Rentré en France, l'estomac dérangé, les poches vides, notre publiciste se met à l'œuvre. C'est donc là cette fameuse « hospitalité écossaise! » Des aubergistes qui vous dévalisent! C'est donc là le pays de Walter Scott!

Il voit tout *en noir* ou tout *en gris*.....

Mais le plus souvent, le publiciste, qui nous donne ses impressions de voyage, voit tout *en bleu* (2). Il part pour l'Écosse en temps de vacances. Il a laissé derrière lui tous ses soucis... Il est presque décidé à trouver tout pour le mieux dans le meilleur des mondes. S'il est mécontent de quelque chose, c'est de son pays. Il a emporté des lettres de recommandation pour des amis d'Edimbourg. Il est fêté. Il jouit de tous les charmes de l'hospitalité écossaise. Il fait un temps radieux. Notre publiciste revient enchanté, ébloui! Il écrit un livre éloquent montrant et démontrant que l'Écosse est un pays charmant, qu'Edimbourg est la plus belle ville de l'Europe et que le peuple écossais est le premier peuple de la planète (3).

Remarquez, d'ailleurs, que les livres les plus célèbres sur des pays étrangers sont presque toujours écrits par des hommes qui sont de l'opposition. Louer l'étranger aux dépens de sa patrie est leur préoccupation constante. La *Germanie* de Tacite est un acte d'opposition au gouvernement des Césars. La Germanie de Mme de Stael, l'*Allemagne*, pays du rêve et de l'idéal et de la liberté est

(1) Il est peut-être bon d'avertir ceux de nos lecteurs qui auraient l'intention de visiter un jour l'Écosse, que la cuisine et le climat sont également détestables, comme aussi également fortifiants.

(2) Surtout si l'écrivain est une femme. Voir l'*Écosse*, de Mme DE BOVET, et le livre de Mme EDGAR QUINET, *De Paris à Édimbourg*.

(3) C'est un peu l'impression que s'est formée de l'Écosse tout un groupe de Français éminents qui ont pris part au meeting d'Édimbourg de la Société franco écossaise, en juillet 1897. Comme pendant toute la durée de leur séjour il a fait un temps radieux, quelques « congressistes » par une généralisation un peu hâtive, ont même conclu qu'il ne pleut jamais dans l'Athenes du Nord!!! Heureux Édimbourgeois!

Digitized by Google

un acte d'opposition au despotisme du premier Empire. L'*Avenir politique de l'Angleterre* de Montalembert est un acte d'opposition au despotisme du second Empire (1).

La plupart des livres que des Français ont écrits sur l'Amérique, depuis Michel Chevalier et Tocqueville, jusqu'à Claudio Jannet et de Rousiers sont des critiques plus au moins indirectes de la civilisation française. La plupart de ces jugements sont étrangement favorables aux Yankees. Il faut croire que l'hospitalité américaine s'est montrée bien adroite et bien insinuante, puisque l'Amérique a trouvé dans ses juges des trésors d'indulgence.

Quoi qu'il en soit de la justesse de ces considérations, M. Bodley a cette immense supériorité sur la plupart de ses confrères qu'il connaît admirablement le pays et le peuple qu'il se propose de mieux faire connaître à ses compatriotes. Il a habité la France pendant un grand nombre d'années. Il ne s'est pas contenté comme la plupart des voyageurs anglais d'y transporter toutes ses habitudes et tous ses préjugés. Il n'y a pas vécu en touriste britannique, mais en citoyen français, payant l'impôt et l'octroi, sous la protection des lois. Il a vécu en province autant qu'à Paris, dans le Nord autant que dans le Midi. Il a fréquenté toutes les classes, toutes les opinions. Il a été l'hôte de châtelains royalistes et de sénateurs républicains. Et surtout il n'a pas négligé de s'asseoir au foyer des humbles, de les étudier et de les faire causer. Lisez le premier chapitre où M. Bodley nous raconte l'histoire de son livre. Après cette lecture il nous faudrait être bien défiant, si nous ne nous livrions sans arrière-pensée à un guide si bien informé, si soucieux d'arriver à l'exacte vérité.

Pendant toutes ces années de séjour, l'auteur n'a cessé d'accumuler ses matériaux. Aussi l'ouvrage est-il une mine de renseignements, un puits d'érudition : souvent, il

(1) Coïncidence frappante. Sous le premier Empire, la glorification de l'Allemagne valut l'exil à Mme de Stael. Sous le second Empire, la glorification de l'Angleterre valut la prison à Montalembert.

Digitized by Google

est vrai, un puits sans margelle et d'accès un peu difficile. C'est un de ces livres tout à fait anglais, bourré de dates et de chiffres, un de ces livres *documentés* qui faisaient tressaillir d'aise le cœur de Taine. M. Bodley aime le fait pour le fait. A le voir parfois s'arrêter à des coïncidences de chiffres, on dirait d'un pythagoricien qui donne au nombre un sens mystique. Il remarquera le plus sérieusement du monde que Napoléon Ier avait 44 ans quand il abdiqua, que Napoléon III avait 44 ans quand il arriva au pouvoir. Ce sont conjonctions auxquelles ni vous ni moi n'aurions guère songé. Il est d'autres chiffres auxquels nous ne songerions pas davantage, que M. Bodley interroge avec un intérêt passionné et qui sont parfois éminemment suggestifs... Il remarque, par exemple que le nombre approximatif des membres d'un ministère est de 11 en France, de 40 en Angleterre. De ce simple rapprochement de chiffres, M. Bodley tire des conclusions très ingénieuses et très importantes. Ce personnel si considérable dont se compose un ministère anglais est une des sauvegardes de la Constitution britannique. Grâce à ce chiffre élevé, un groupe très nombreux, les hommes les plus distingués du parti sont intéressés au maintien du gouvernement existant, sont intéressés à la discipline des partis. Grâce à la discipline des partis, l'Angleterre échappe à cette plaie française : l'instabilité ministérielle. M. Bodley n'hésite pas à dire que si le personnel anglais était aussi réduit que le ministère français, les changements de portefeuille seraient bien plus fréquents et que la Constitution britannique serait elle-même menacée.

Cette préoccupation du fait, du chiffre est la grande qualité du livre : c'en est peut-être aussi le grand défaut, du moins au point de vue artistique. A force de voir les arbres, on ne voit plus la forêt. A force de voir le menu détail, on risque de perdre de vue l'ensemble. Cette surabondance, cet embarras de richesses, cette accumulation de renseignements donnent une impression d'incohérence, de manque d'unité, ils donnent au livre l'apparence d'être

Digitized by Google

mal écrit et mal composé. Ajoutons que ce n'est qu'une apparence. En réalité, M. Bodley n'est ni incohérent ni esclave du détail. Il abonde, au contraire, en idées d'ensemble, dont quelques-unes sont éminemment neuves et suggestives.

Et non seulement l'auteur est admirablement renseigné, « documenté », il a aussi un esprit très large, aussi peu insulaire qu'il est possible. Il est resté Anglais jusqu'au fonds et au tréfonds de l'âme. Il ne manque pas l'occasion, quand elle se présente, de rendre hommage à la reine Victoria, en loyal sujet de Sa Majesté. De même, ses sympathies sont en somme doctrinaires, nuance *Journal des Débats*. Il ne cache pas son admiration pour la monarchie de Juillet et remarque par exemple que la Révolution de 1848 ne peut s'expliquer que par ce fait que le régime représentatif répugne au tempérament français. Mais s'il réserve sa dilection toute spéciale pour la Constitution britannique, il n'en a pas la superstition. Il se garde bien de croire qu'elle convient à tous les pays. Il le croit si peu qu'il explique la plupart des maux de la France contemporaine par l'importation maladroite du régime représentatif (I, 233 et *passim*).

J'insiste à dessein sur toutes ces qualités de M. Bodley. Il importe que le lecteur anglais se rende compte que nous sommes en présence d'un témoignage d'une valeur unique. Il importe d'autant plus, que le témoignage de M. Bodley est éminemment favorable à la France. Il importe que M. Bodley ne puisse être soupçonné d'avoir rendu un verdict partial ou inconsidéré. Information sûre, souci de l'exactitude la plus minutieuse, pénétration, impartialité, M. Bodley réunit toutes les conditions qui doivent lui assurer notre créance.

Ce n'est pas assez de dire que la France a trouvé grâce devant M. Bodley, il lui a voué une admiration passionnée; une admiration d'autant plus significative qu'elle est toute raisonnée, qu'elle est le résultat d'une longue intimité et qu'elle s'allie à un jugement très critique. Car

Digitized by Google

M. Bodley ne s'aveugle nullement sur les dangers qui menacent la France, ni sur les vices qui la minent. Il est un juge sévère de la situation issue de la Révolution. Il n'est pas dupe des phrases ni des mots à majuscule, et surtout il n'est pas dupe des immortels principes. Il ne croit pas que la Triade révolutionnaire soit descendue du ciel sur la terre et se soit incarnée dans les faits. A vrai dire, la France, d'après lui, ne jouit ni de Liberté, ni d'Égalité, ni de Fraternité.

Et d'abord il ne croit pas que la Révolution ait fait prévaloir la Liberté. Il ne croit pas que l'amour de la liberté soit la vertu distinctive de la France républicaine. Il constate, au contraire, que la France républicaine se fait de la liberté l'idée la plus bizarre et la moins anglaise. Il constate que le Français respecte bien moins que l'Anglais la liberté individuelle. Il semble que pour le politicien de la troisième République, la Liberté se ramène surtout à la liberté de persécuter les autres. La troisième République a persécuté l'enseignement libre, elle a persécuté les congrégations religieuses. Odieuse violence! elle a persécuté jusqu'aux sœurs de charité (I, 153). M. Bodley ne se lasse pas de protester contre l'intolérance sectaire des Jacobins français : intolérance d'autant plus impardonnable qu'elle se réclame de la Révolution et prend le masque de la Liberté ; intolérance d'autant plus insoutenable que c'est la persécution d'une minorité contre la majorité. Sans doute en un sens l'on peut dire que les Jacobins ne font que suivre l'exemple des catholiques qu'ils persécutent. Excuse vaine! D'abord parce que les catholiques au moins ne se réclament pas de la Liberté comme d'un principe sacré, ensuite parce que, intolérance pour intolérance, l'intolérance catholique s'impose du moins au nom d'un idéal surhumain de vérité et de vertu.

M. Bodley nous donne quelques exemples du fanatisme sectaire des Jacobins, exemples où l'odieux se mêle au grotesque. Il nous montre le président de la République s'interdisant de prononcer le nom de Dieu, s'interdisant

Digitized by Google

de mettre le pied dans une église catholique, c'est-à-dire s'interdisant lui, le premier citoyen de la République, de rendre un hommage public à la religion de la majorité des Français. Il nous montre le malheureux Président n'osant honorer de sa présenee d'autre église que celle de son allié, le czar de toutes les Russies, et n'osant visiter Notre-Dame qu'en compagnie et comme sous le couvert de ce même auguste potentat. Il nous montre ce pauvre Président allant inaugurer à Reims la statue de Jeanne d'Arc et s'interdisant de visiter la cathédrale, alors que le seul souvenir qui associe le nom de la Pucelle à la ville de Reims, se rattache précisément à la cathédrale. M. Bodley nous montre enfin le Conseil municipal de Paris, expurgeant les classiques français, pourchassant le nom de Dieu jusque dans les *Fables* de La Fontaine, effaçant dans une de ces fables le mot abhorré.

Aux vers suivants :

> Petit poisson deviendra grand
> Pourvu que *Dieu* lui prête vie,

la censure du Conseil municipal de la Ville-Lumière a substitué cette cacophonie :

> Petit poisson deviendra grand
> Pourvu que *l'on* lui prête vie,

Chef-d'œuvre grotesque du fanatisme antireligieux. Gambetta avait dit : « Le cléricalisme, voilà l'ennemi! » Le Conseil municipal de Paris, moins timide, s'en est pris à Dieu lui-même.

Que si M. Bodley n'est pas dupe de l'esprit de *Liberte* qui anime les héritiers de 1789, il ne l'est pas davantage de leur esprit d'égalité. Il semble croire, à tort selon nous, que les Français ont moins que le peuple anglais le sentiment de l'*Égalité*. Il constate l'abus des titres de noblesse, titres d'ancien régime, titres de l'Empire, titres de contrebande. Il constate que le gouvernement accepte dans des documents officiels les titres les plus manifestement apo-

Digitized by Google

cryphes. Il constate la multiplication du ruban rouge de la Légion d'honneur qui se distribue par dizaine de milliers et qui donne aux légionnaires la satisfaction d'être salués par les soldats et d'être enterrés avec les honneurs militaires. Et comme si ces dix mille décorations de la Légion d'honneur ne suffisaient pas à contenter « l'esprit d'égalité » de la nation, il montre la profusion du ruban violet des palmes académiques et du ruban vert du mérite agricole.

Comme Anglais, M. Bodley a raison de s'étonner. Les titres et les rubans sont aussi rares en Angleterre qu'ils sont universels en France. En France, si tout le monde est fonctionnaire ou parent de fonctionnaire, de même presque tout le monde est décoré. Mais qu'est-ce à dire? Est-ce une preuve de l'esprit d'inégalité? Je n'y saurais voir pour ma part qu'une manifestation de l'esprit de vanité.

Que la Révolution n'ait pas assuré la liberté, j'en conviens et c'est une vérité aujourd'hui presque acquise; mais qu'elle ait nivelé, égalisé la société française me semble hors de doute. A vrai dire, c'est à peu près le seul résultat positif et durable de la Révolution, un résultat qui s'est maintenu sous tous les régimes et qui a résisté à tous les bouleversements. La loi testamentaire, qu'est-ce sinon une loi égalitaire? La vente des biens nationaux, la multiplication des emplois bureaucratiques, qu'est-ce encore sinon des causes productrices d'égalité? La multiplication même des décorations et des titres est une manifestation de cet esprit d'égalité... De cette profusion de colifichets et de rubans rouges, violets et verts, tout ce que M. Bodley est fondé à conclure, c'est que l'esprit d'égalité ne fait pas toujours bon ménage avec l'esprit de vanité, ou si l'on préfère, avec le désir des honneurs, ou si l'on préfère, avec le sentiment de l'honneur.

Si je ne suis pas tout à fait d'accord avec M. Bodley sur le chapitre de l'égalité, je suis tout à fait d'accord avec lui sur le chapitre de la *Fraternité*. Hélas! la troisième

Digitized by Google

République n'a pas plus réussi à faire triompher le troisième principe de la triade révolutionnaire qu'elle n'a fait triompher le premier. M. Bodley remarque spirituellement que, de tous les peuples européens, celui que le Français déteste le plus..., c'est lui-même. Il faut changer le mot de Hobbes : *Homo homini lupus*. Pour le Français : *Gallus Gallo lupus*. Le Français est l'ami des hommes. Il a lutté sur vingt champs de bataille pour les nationalités opprimées. Il n'éprouve de haine véritable et profonde pour aucune nation étrangère. Sa haine contre l'Allemand s'efface avec le souvenir de l'Année Terrible. Même sa haine contre l'Anglais, l'ennemi héréditaire, est en train de s'atténuer. Ce qui reste vivace, c'est la haine du Français contre le Français, du catholique contre le jacobin, du républicain contre le monarchiste, du socialiste contre le bourgeois.

Le mal remonte bien loin dans le passé. N'est-ce pas César qui dit que si les Gaulois n'étaient divisés, ils seraient invincibles? Les divisions antiques ont survécu chez les Gaulois modernes. Par une contradiction bizarre, il semble que l'amour de la patrie française est en raison directe de la haine contre les individus qui composent cette patrie. Tel Jean-Jacques Rousseau, qui voulait étreindre sur son cœur le genre humain et qui envoyait ses enfants à l'hospice. Tel Mirabeau « l'ami des hommes », qui enfermait son fils dans toutes les bastilles de France. Tel Robespierre, qui envoyait ses victimes à la guillotine dans un sentiment d'amour pour l'humanité.

Dans la vie politique, la plupart des Français passent leur vie à combattre d'autres Français. En 1870, pendant que l'ennemi était aux portes et que la patrie était à l'agonie, les communards incendiaient la capitale, des journalistes, des écrivains et des avocats faisaient fusiller des généraux et des archevêques.

La plupart des critiques contenues dans les trois chapitres sur la liberté, l'égalité et la fraternité, me semblent remarquablement justes. Quelques-unes sont tout à fait

Digitized by Google

neuves. Et, je le répète, l'on ne saurait assurément accuser l'auteur de se faire illusion sur les défauts du caractère national ou sur les défaillances de l'heure présente. Mais, en même temps, il ne se lasse pas de proclamer les magnifiques qualités de la race : la masse du peuple est économe, frugale, industrieuse, honnête. Les mœurs sont pleines de douceur et d'urbanité. Les affections de famille sont poussées à un degré d'intensité où elles deviennent presque des faiblesses. M. Bodley remarque que la civilisation pénètre en France jusqu'à des couches où elle ne descend jamais en Angleterre. Il nous fait une peinture idyllique de la vie des humbles (I, 195). Ces pages émues d'un écrivain étranger font un contraste saisissant avec les calomnies entassées par Zola dans ses lourdes compilations.

Et ce qui est vrai de la masse de la nation est vrai aussi des grandes collectivités nationales, qui s'appellent l'armée, l'université et le clergé. M. Bodley rend hommage à l'armée, tant calomniée par la presse anglaise à propos de l'affaire Dreyfus. Il rend hommage au corps enseignant : à sa science, à son dévouement, dévouement d'autant plus méritoire qu'en France le savant le plus illustre n'arrive jamais aux grasses prébendes qui récompensent le zèle du corps enseignant anglais. C'est à peine si un professeur du Collège de France, c'est-à-dire de la plus illustre École des Hautes Études qui soit au monde, touche les appointements d'un bon pédagogue dans les Iles Britanniques.

Et surtout M. Bodley rend hommage au clergé : il célèbre son abnégation, sa simplicité, sa vie de labeur et de pauvreté, son influence bienfaisante, son action sociale (I, 151). L'on peut accepter la sincérité de cet hommage en même temps que sa justice. Il est d'autant plus significatif, qu'il émane d'un protestant.

Quand on a lu attentivement, tout à la fois, ces critiques et ces éloges, que la vérité arrache à un observateur étranger, on se demande quelle est donc cette étrange,

Digitized by Google

cette mystérieuse nation, tissu de contradictions et de paradoxes et qui ne se lasse pas de déconcerter et d'inquiéter l'Europe, et de donner des démentis à ses admirateurs comme à ses contempteurs. Aucune nation n'est plus humaine que celle qui a perpétré et les massacres de la Saint-Barthélemy, et les massacres de Septembre, et les massacres de la Commune!! Aucune nation n'est aussi conservatrice de ses traditions, aussi amoureuse de l'ordre et de l'autorité que celle qui a fait tant de révolutions et dressé tant de barricades. Aucune nation n'est aussi remarquable par son intégrité et par le sentiment de l'honneur que celle qui a vu le Panama. Aucune nation n'aime aussi passionnément le sol natal que celle où les factions se sont si souvent entre-déchirées et continuent de s'entre-déchirer dans des guerres fratricides!

II

Nous venons de le voir, malgré bien des réserves, le verdict de M. Bodley est franchement, catégoriquement favorable à la France. Mais alors? La conclusion ne s'impose-t-elle pas? Si la masse de la nation est honnête, économe, frugale, familiale, si les grands corps de l'État, l'armée, le clergé, l'université, sont égaux sinon supérieurs à ce qu'ils sont dans aucun pays du monde, il n'est donc pas vrai que la France soit en décadence, il n'est donc pas vrai que la France soit incurablement malade.

C'est aussi bien ce que pense M. Bodley. Non! la France n'est pas en décadence! Non! la France n'est pas irrémédiablement atteinte. Elle est malade sans doute. Quelle nation moderne ne l'est pas? Mais la cause en est au régime, la faute n'en est pas imputable aux hommes. Ce qui seul est incurablement mauvais, funeste, néfaste, délétère, c'est le système politique.

On peut dire que cette idée est l'idée fondamentale du livre. Et il se montre tellement préoccupé de faire par-

Digitized by Google

tager cette idée au lecteur que les mêmes arguments reviennent avec la persistance d'un *leitmotiv* dans un opéra de Wagner. Il exprime quelque part cette conviction par une métaphore qui n'est peut-être pas très littéraire, mais qui rend très nettement sa pensée : « Le mal dont souffre la France contemporaire, c'est le mariage mal assorti entre une machine centralisatrice de fabrication indigène et un régime parlementaire d'importation exotique ». Depuis trois quarts de siècle, la France est victime d'un gouvernement dont les deux éléments se contredisent et se détruisent, et ce qui est plus grave, elle est victime d'un gouvernement qui répugne au caractère national (II, 414; II, 436) (1).

Montrer tous les maux qui résultent de cet accouplement monstrueux d'une bureaucratie centralisée et d'un régime électif, c'est à quoi M. Bodley consacre la dernière partie du premier et la plus grande partie du second volume. Tous ses faits ne servent qu'à faire voir que la centralisation seule est adaptée au tempérament du Français et que le régime parlementaire non seulement est contraire à ce tempérament, qu'il est impuissant à faire le bien, mais qu'il est merveilleusement efficace à fausser le jeu de la machine politique.

Et tout d'abord, la France est un pays de vieille centralisation, centralisation issue de l'ancien régime, comme l'a démontré Tocqueville, issue surtout du régime napoléonien, comme l'a démontré Taine. Des doctrinaires libéraux, ennemis de Napoléon, demandent parfois ce qui

(1) Sur cette thèse fondamentale, M. Bodley se rencontre sans le savoir avec un des maîtres de la science politique. Le passage suivant de Tocqueville résume admirablement la deuxième partie de l'ouvrage de M. Bodley : « Comment empêcher le gouvernement de corrompre, lorsque le régime électif lui donne naturellement tant de besoin de le faire, et la centralisation tant de moyens? *Le fait est que nous tentons une expérience dont nous n'avons pas encore vu le dernier résultat; nous essayons aussi de faire marcher ensemble deux choses qui n'ont jamais, à ma connaissance, été unies : une assemblée élective et un pouvoir exécutif bien centralisé. C'est là le plus grand problème du temps; il est posé, mais non résolu.* » M. Bodley l'a résolu dans un sens négatif.

Digitized by Google

a survécu de cette épopée fantastique, de tant de glorieuses et folles équipées. M. Bodley répond avec Taine : Ce qui a survécu de l'œuvre napoléonienne..., c'est toute la France contemporaine : la France contemporaine avec sa formidable bureaucratie, avec son administration, avec ses maires et ses préfets nommés et révoqués par le pouvoir central, avec ses juges et magistrats nommés par ce même pouvoir, non révocables sans doute, mais, ce qui revient au même, dépendant de ce même pouvoir pour les promotions et les honneurs. Hiérarchie temporelle et hiérarchie spirituelle, bureaucratie, administration, Université de France, Institut de France, Concordat, Légion d'honneur, toute l'œuvre de Napoléon est restée debout. Le temps a respecté ce qui pourtant a été fait sans lui, presque en un jour, au lendemain de l'anarchie.

Le peuple français est le peuple idéal non pour gouverner, mais pour se laisser gouverner. Nous l'avons vu, le Français ne donne pas au mot liberté le même sens que l'Anglais. Voyez sa procédure criminelle : elle se soucie médiocrement de l'*Habeas corpus*. Voyez les persécutions républicaines, elles se soucient médiocrement du principe de l'inviolabilité de la conscience religieuse. Ce qu'il faut à la nation ce n'est pas la liberté, mais l'autorité et l'ordre.

Ce besoin d'ordre et d'autorité est satisfait par la centralisation. Celle-ci est si bien dans le tempérament national, dans les nécessités politiques, qu'elle a survécu à tous les régimes et qu'elle n'a fait que se fortifier après toutes les révolutions. A cet égard, le préfet d'aujourd'hui n'est que le successeur et l'héritier de l'intendant de l'ancien régime... Plus grande est l'instabilité gouvernementale, plus grande et plus nécessaire devient la stabilité et la solidité administratives. Les ministres ont beau se succéder, comparses éphémères! Ce qui reste, c'est la bureaucratie. Depuis dix ans, la France a eu une vingtaine de Grands Maîtres de l'Université. Successivement les Spuller, les Fallières, les Bourgeois, les Rambaud ont fait une courte apparition dans les bureaux de la rue de Grenelle. On

Digitized by Google

leur a fait honneur de la réorganisation de l'enseignement supérieur. Celui qui a présidé à cette grande réforme, ce n'est pas le détenteur provisoire du portefeuille de l'instruction publique (il n'a présidé qu'à des banquets et à des cérémonies); le vrai réorganisateur, c'est M. Liard, le directeur permanent de l'administration; seul, du moins, il représente la tradition et la continuité.

Ce n'est pas ici le moment de discuter les mérites relatifs de la centralisation ou de la décentralisation, ni de discuter les mérites ou les démérites du régime parlementaire. Que la centralisation soit bonne ou mauvaise en soi, que le régime parlementaire soit bienfaisant ou néfaste, ce sont là des questions infiniment intéressantes et infiniment complexes et perplexes. Une chose est certaine, c'est que la centralisation est absolument incompatible avec le régime électif. Lors même que chacun de ces systèmes pris à part serait bienfaisant, leur combinaison a produit la plupart des maux dont souffre la France contemporaine.

Aussi bien à une bureaucratie centralisée, accouplez, superposez un régime parlementaire, une Chambre issue du suffrage populaire. Que se produira-t-il? La confusion ou le conflit de deux pouvoirs disparates. Il arrivera tout simplement ceci : c'est que vous remettrez la plus formidable autorité aux mains de politiciens issus de la liberté et du caprice des suffrages populaires. C'est que vous livrez ce qui est solide aux mains de ce qui est fragile. C'est que vous livrez ce qui est permanent aux mains de ce qui est éphémère.

Suivons « l'engrenage ». La centralisation a par elle-même une tendance à s'étendre, à empiéter, à usurper de nouvelles fonctions. Cette tendance naturelle est terriblement fortifiée par le régime parlementaire. Chaque ministre se sert de la machine au gré de ses intérêts politiques, sinon au gré de ses intérêts privés. Il profite de sa situation pour créer des places en faveur de ceux qui l'ont poussé au pouvoir et qui l'y maintiennent. Plus il

Digitized by Google

sera « homme de famille », comme le « père » Grévy, plus il usera de népotisme. Plus il sera « bon homme », serviable, plus il sera enclin à « caser » ses amis.

Ce parasitisme est inhérent à tout régime parlementaire superposé à une centralisation bureaucratique. Ce qui, en France, donne au mal des proportions effrayantes, c'est qu'il se renouvelle à chaque changement de ministère. Un ministre allemand ou anglais, un Bismark ou un Gladstone, aura soin de ne pas gâter la machine qu'il devra manier pendant toute la durée de sa carrière. Un ministre éphémère ne saurait avoir le même sentiment de responsabilité. La durée moyenne d'un ministère sous la troisième République est de huit mois : ce qui veut dire que le parasitisme et le népotisme se renouvellent après chaque période de huit mois. Le régime parlementaire devient un gouffre où s'engloutissent les ressources de la nation. Le parasitisme devient le chancre qui dévore le corps politique. D'austères républicains se sont complus à honnir la corruption du second Empire avec une vertueuse indignation. En réalité, le parasitisme budgétivore de la troisième République a été bien plus malfaisant dans ses effets que la corruption et la servilité sous Napoléon III (II, 121).

D'ailleurs, on aurait tort de croire que le parasitisme et le népotisme soient des vaccins contre la corruption ou la servitude. L'affaire des décorations, la conspiration du général Boulanger, les affaires du Panama démontrent à suffisance que le régime parlementaire n'est pas une garantie d'intégrité. Même sous la troisième République, surtout sous la troisième République, le mandat parlementaire est devenu chose vénale. La politique est devenue le plus vil des métiers depuis qu'elle a cessé d'être la plus noble des fonctions.

Aux maux du gaspillage, de la corruption s'ajoutent tous les maux de l'anarchie. Ce pouvoir politique, disposant de l'énorme machine bureaucratique, pouvant nommer, promouvoir et révoquer le personnel de l'administra-

Digitized by Google

tion, ce pouvoir est en même temps impuissant à gouverner. Il est impuissant, parce qu'il est éphémère, parce qu'il ne saurait avoir un esprit de suite, un sentiment de responsabilité. Il est impuissant, parce qu'il n'a pas l'autorité morale, parce qu'il ne représente pas les intérêts de la nation, il ne représente que les ambitions et les passions des individus et des sectes. Dans une analyse très minutieuse, qu'il est intéressant de comparer au dénombrement célèbre de Burke, M. Bodley établit que la Chambre française ne représente pas les grands intérêts collectifs, temporels ou spirituels. Elle ne représente ni l'agriculture, ni le commerce, ni l'industrie, ni l'université, ni le clergé. La Chambre est composée en majeure partie de journalistes, de docteurs et d'avocats. Le journaliste vit dans une atmosphère malsaine d'excitation et de dispute. Le docteur sans malades se contente de traiter les malades du corps politique. Pareil au mendiant napolitain, il entretient les plaies qui le font vivre. L'avocat sans cause est un sophiste qui grise les autres et se grise lui-même de phrases sonores. Pour toutes affaires, il se contente de faire les siennes. Ce qui seule pourrait justifier sa place dans une assemblée législative, c'est sa compétence professionnelle en matière de loi et de droit. Mais précisément et grâce à lui, ce dont cette assemblée législative se préoccupe le moins, c'est de légiférer. Faire des lois utiles, pratiques, indispensables, c'est la dernière chose dont la Chambre s'occupe (II, 199). Aucun ministre n'ose proposer une mesure importante parce qu'il n'est pas sûr du lendemain. Depuis des années, une loi sur la responsabilité des patrons reste à l'ordre du jour. Un ministre radical lui-même ne risquera pas volontiers sa fortune sur une loi radicale. A chaque jour suffit sa peine. Un ministre de la troisième République peut reprendre pour son compte la fameuse parole de Sieyes à un ami qui lui demandait ce qu'il avait fait pendant la Terreur : « Ce que j'ai fait? J'ai vécu! » Vivre et survivre pendant huit mois n'est pas chose facile quand il sent derrière lui

Digitized by Google

l'haleine des rivaux, jaloux de prendre leur tour, quand ses amis le harcèlent de leurs convoitises. Heureux le miséreux ministre s'il a pu prolonger de quelques semaines de grâce son passage au pouvoir!

Dans cette instabilité effrayante, l'état d'âme du politicien peu à peu devient semblable à l'état d'âme d'un joueur. Mêmes vicissitudes, même fièvre de spéculation, même audace, même démoralisation. Le Palais-Bourbon devient un brelan où les fortunes politiques se font et se défont avec la même rapidité vertigineuse qu'à Monte-Carlo.

Au système des partis soutenus par des principes, contenus par la discipline, a succédé le système des groupes faits et défaits d'après le jeu des intérêts et des intrigues. Aux majorités fortes ont succédé les coalitions des minorités, le fractionnement indéfini des opinions. Monarchistes, bonapartistes, ralliés, modérés, opportunistes, radicaux, socialistes, chacun tire à soi la couverture. Chacun se prête, personne ne se donne. Adieu les vastes horizons et les longues pensées. Aucun esprit de suite, pas même dans la politique étrangère et coloniale où l'esprit de suite est essentiel. La politique d'hier est désavouée par la politique de demain. De là ces terribles méprises comme celle qui a laissé échapper l'Égypte. En Russie, trois ministres se sont succédés de 1813 à 1895! De là cette magnifique continuité de la politique moscovite. En France on a pu dire que le vrai représentant de la continuité et de la tradition aux affaires étrangères, c'est l'huissier du quai d'Orsay.

La maladie politique fait de tels ravages que l'intensité même du mal a engendré un scepticisme politique absolu. A ce scepticisme croissant M. Bodley attribue l'abstentionnisme extraordinaire que révèlent les statistiques électorales. Les abstentions s'élèvent à plus de 3 millions sur un chiffre total de 10 millions de votants (II, 75). Comme en Amérique, les parties les plus saines de la nation cessent de se mêler de politique. Les citoyens les plus

Digitized by Google

honnêtes sont tellement écœurés par la cuisine politique qu'ils ne prennent même plus la peine de déposer tous les quatre ans un bulletin dans l'urne de la mairie (II, 140). M. Bodley regarde cet abstentionnisme comme une véritable bénédiction. N'est-il pas heureux que 3 millions de citoyens français soit indemnes du chancre politique? Que verraient-ils et que feraient-ils? De l'intrigue et de la corruption ou de la zizanie. De même, il est heureux que la majorité ne lit plus même un journal. Que liraient-ils ? Des appels à la violence, des scandales publics alternant avec la pornographie la plus éhontée.

Et ainsi la France ne jouit ni de l'ordre ni de la paix que devrait lui assurer une solide centralisation, ni des libertés, ni des sages réformes, ni du *self-government* que devrait lui garantir le régime parlementaire. Elle ne connaît les avantages d'aucun des deux systèmes. Elle n'en connaît que les abus et les désavantages : les désavantages de la centralisation, c'est-à-dire l'inertie, la routine, la corruption et le parasitisme; les abus du régime parlementaire, c'est-à-dire l'instabilité et l'anarchie. Ces maux, d'après M. Bodley, sont vraiment inhérents au régime représentatif, *quand il se superpose comme en France à une bureaucratie centralisée.* On a voulu les imputer au suffrage universel. On a voulu les imputer à la forme de gouvernement. En vérité ni le suffrage, ni la forme du gouvernement n'ont rien à voir ici. L'instabilité ministérielle a existé avec un suffrage restreint autant qu'avec un suffrage universel, sous la monarchie constitutionnelle comme sous la république. On ignore trop que sous la Restauration de 1814 à 1818, c'est-à-dire en moins de quatre ans, on a vu se produire trente-six changements de portefeuille. Sous Louis-Philippe, en dix-huit ans, on a eu dix-huit ministères (II, 155).

M. Bodley aboutit toujours à la même conclusion : le mal politique réside dans la superposition d'un régime parlementaire au régime de la centralisation. Le mal réside

Digitized by Google

dans la confusion et le conflit de deux systèmes. Cet accouplement serait monstrueux et néfaste en tous pays. Il l'est en France plus que partout ailleurs, parce que le régime parlementaire n'est pas adapté au tempérament national. Il faut toujours en revenir là : ce qui convient à la France, ce n'est pas cette importation anglaise, mais un gouvernement fort, un gouvernement personnel, responsable, durable, populaire (I, 232; II, 414; II, 436). Chaque fois que la France a eu ce gouvernement, elle a atteint son maximum de puissance. Grâce au despotisme, Napoléon a été le reconstructeur providentiel de la France, livrée au chaos du Directoire, à la corruption éhontée d'un Barras. Le comte de Chambord eût pu être ce « reconstructeur » s'il avait sacrifié de vains scrupules à la patrie (I, 232). Gambetta ou le prince impérial auraient pu être ce « reconstructeur » si une mort prématurée n'était venue trancher leurs destinées. Ferry eût pu l'être si les lois sectaires et l'expédition du Tonkin n'avaient ameuté la nation contre lui. Boulanger eût pu l'être s'il avait été autre chose qu'un aventurier.

Cette pensée qu'un gouvernement fort est le salut de la France, est l'une des idées maîtresses de M. Bodley. De même que Napoléon Ier à sauvé la France au 18 Brumaire, il y a juste un siècle, de même un autre Napoléon, grand ou petit, sauvera la France de demain. Cette conviction est tellement enracinée chez l'auteur que l'observateur prudent tout à coup se transforme en prophète douteux... M. Bodley prédit aux Français l'avènement d'un héros de leur chair avant l'aurore du siècle prochain (I, 315). Vraisemblablement, il sera le clou de l'exposition universelle de 1900. Il rétablira la prospérité nationale. Il rendra aux Français l'éclat de la gloire militaire, plus chère à l'âme française que la liberté politique, plus chère même que la prospérité (II, 378).

Digitized by Google

III

Je ne veux pas m'arrêter à examiner la prophétie de M. Bodley. D'ailleurs qu'elle se réalise ou non, j'ai bien peur que la situation de la France n'en serait guère changée. En général, les critiques anglais de la France me semblent par trop pessimistes et je ne me lasse pas d'admirer les rédacteurs du *Spectator* et de la *Saturday Review* qui, à des intervalles périodiques, s'amusent à prédire la ruine prochaine de nos turbulents voisins. En revanche, M. Bodley me semble par trop optimiste et le remède qu'il suggère par trop simple. « Les révolutions, nous dit-il, proviennent surtout en France des accès de mécontentement de la population de Paris et de celle des grands centres industriels. Le meilleur gouvernement est par conséquent celui qui saura le mieux contenir cette section de la population (I, 312) ». Ce raisonnement me paraît manquer de solidité. L'esprit révolutionnaire, de même que l'instabilité et la faiblesse du pouvoir exécutif, de même que la corruption et la pornographie, de même que la médiocrité de la Chambre et du Sénat, de même que les violences de la presse, tout cela n'est que des effets secondaires et non des causes premières. En d'autres termes, la maladie dont souffre la France me semble bien plus grave qui ne le fait supposer le diagnostic de M. Bodley. La maladie ne tient pas seulement au régime : nous sommes en présence d'un mal politique moral, d'une maladie interne. Tant que la France ne se rendra pas compte de la nature du mal, tout espoir de guérison sera illusoire.

S'il y a une vérité politique qui se dégage avec la dernière évidence de l'étude de l'histoire, c'est que jamais un peuple, antique ou moderne, n'a su vivre ou prospérer sans une idée directrice et sans une classe dirigeante. La France contemporaire ne possède ni l'une ni l'autre.

La France ne possède que des corps d'élite : élite

Digitized by Google

intellectuelle, comme l'université; élite morale, comme le clergé. Elle n'a pas de classe dirigeante parmi laquelle se recrutent ses gouvernants.

L'aristocratie territoriale a été décimée par la Révolution. Même avant la Révolution, elle n'était plus qu'une aristocratie de parade. Ce qui a survécu à l'ancien régime a tâché de se transformer en ploutocratie. Les rejetons de la noblesse ne sont plus qu'une jeunesse dorée, achetant femme et battant monnaie avec un titre, échangeant l'éclat d'un écusson contre la sonorité des écus.

L'aristocratie industrielle et commerciale se tient à l'écart ou est tenue à l'écart des affaires publiques. L'aristocratie intellectuelle se recrutant surtout dans l'université, prononce d'éloquents discours, écrit de beaux livres, mais semble incapable de donner une direction (1).

L'aristocratie morale, qui se recrute surtout dans le clergé, se défie de la société moderne au lieu de se mettre à sa tête. Et ce qui est plus grave encore, cette élite morale dépense la meilleure partie de ses forces à combattre et à neutraliser les efforts de l'élite intellectuelle. Le plus souvent elle se retire dans le temple, se contentant de remplir sa tâche dans le silence et la solitude.

Que si la France est découronnée d'une classe dirigeante, elle n'a pas davantage de principes directeurs qui assurent l'unité politique par l'unité morale. L'âme nationale est profondément divisée. La Révolution surtout a créé un abîme entre les classes. Partout désaccord dans les idées, dissonance dans les sentiments. Ce désaccord se traduit en politique par des conflits dont l'histoire de l'Angleterre n'offre aucun parallèle. Sous le premier Empire, au retour de l'île d'Elbe, le peuple acclame Napoléon Ier, la bourgeoisie lui reste hostile et provoque par son opposition la catastrophe de Waterloo.

(1) A cet égard comparez l'influence de Carlyle, d'Emerson et de Ruskin, d'une part, et d'autre part celle de Taine et de Renan. La première est positive. La seconde est négative, la première productrice d'énergie, la seconde productrice de scepticisme.

Digitized by Google

Sous le second Empire la nation reste profondément divisée sur la question italienne : une partie de la nation veut l'indépendance du pape, l'autre partie veut l'indépendance du roi. Ne pouvant choisir entre ces deux politiques contradictoires, le gouvernement les adopte toutes les deux. L'expédition de Rome empêche l'unité italienne de se faire. L'expédition contre l'Autriche précipite cette unité. La main gauche de Napoléon détruit l'œuvre de sa main droite. Magenta détruit Mentana.

Aujourd'hui la France est plus divisée que jamais. Sans doute tous les jours nous voyons apparaître des livres éloquents qui prétendent avoir découvert les principes directeurs de la conscience nationale. Il est vraiment malheureux que cette direction morale, les livres seuls soient incapables de la donner. Les livres peuvent nous donner des idées, il ne peuvent nous donner des habitudes, inspirer une discipline. Or, la moralité, la conscience nationales ne sont rien autre chose qu'une habitude et une discipline.

Ces habitudes, cette discipline, très souvent dans le cours des siècles, c'est la guerre qui les a inspirées..., c'est la guerre qui a trempé les caractères et transformé l'âme nationale. En France, c'est la dure discipline de la guerre qui a empêché la Révolution de dégénérer en une orgie de barbares et de sauvages (I, 218). Mais cette discipline de la guerre ne saurait survivre longtemps à la guerre même qui l'a imposée. La guerre ne peut être qu'un moyen de salut extraordinaire, un remède héroïque. Il serait dangereux de chercher dans la guerre le remède ordinaire pour les maladies politiques. Dans la vie de tous les jours, il n'est qu'une seule force spirituelle capable de donner à une nation une direction morale, capable de lui inspirer tout à la fois une discipline et des principes. Cette force unique est la religion.

La France plus que d'autres nations a besoin de cette force. On n'a pas assez remarqué que la sévérité religieuse est surtout nécessaire dans des pays de climat très

Digitized by Google

amène et de mœurs très faciles. C'est peut-être pour cela que l'ascétisme vient presque toujours du midi. Les plus grands ascètes, les saint Bernard, les saint François d'Assise, les Savonarole, sont nés dans les terres de soleil, issus de populations adonnées et abandonnées à la joie de vivre (1). Les hommes du nord peuvent se contenter d'une religion plus facile, plus accommodante, moins mystique. *La discipline que dans le midi on demande à la religion, est inspirée dans le nord par la rudesse du climat.* En Sicile, à Naples, sur la côte d'azur, il semble que la religion ascétique est seule capable de s'opposer au déchaînement des passions bestiales et brutales qui sommeillent dans la plupart des hommes. Seule, elle semble capable de fournir ce minimum d'énergie morale sans lequel la société ne saurait vivre.

Une chose est certaine, c'est qu'un peuple qui n'a ni la discipline de la guerre, ni celle du climat, ni celle de la religion, est voué à une décadence irrémédiable.

En Angleterre, je vois un peuple soumis à la fois à la discipline du climat et de la religion. En France, je ne vois nulle part de force capable de tremper l'âme nationale.

Certes, la discipline de la religion existe toujours dans les classes inférieures. Mais les classes supérieures semblent s'être détournées non seulement du catholicisme, mais de toute religion positive. Elles vivent en parasites sur un capital de traditions et d'habitudes morales. Il est visible que ce capital s'épuise avec une rapidité effrayante.

Et voilà pourquoi je ne saurais regarder comme suffisant le remède proposé par M. Bodley. Ce qu'il faut, ce n'est pas un remède politique, mais un remède moral. Or pour le peuple, le remède moral est toujours le remède religieux. Et voilà pourquoi il me semble de toute évi-

(1) Les mystiques du nord sont surtout des théoriciens : Boehme, Ruysbroek, Swedenborg.

Digitized by Google

dence qu'il n'y a de salut pour la France que dans le retour des classes supérieures à la vie religieuse. Malheureusement, c'est ce que les classes supérieures et surtout l'élite intellectuelle ne semblent nullement disposées à reconnaître. Des penseurs éminents comme Tarde et Brunetière proclament que le mal réside dans la déchristianisation de la France contemporaine. Les intellectuels ont traité M. Brunetière de réactionnaire. L'avenir démontrera peut-être qu'il n'a été qu'un patriote très perspicace et un sociologue très avisé.

CHARLES SAROLEA.

Édimbourg, 1er février 1899.

Digitized by Google

QUELQUES LIVRES

MARCELLE TINAYRE, *La rançon;* AUGUSTE STRINDBERG, *Axel Borg, Inferno;* ALBERT DELACOUR, *Le roy;* GUSTAVE KAHN, *Le cirque solaire;* ANDRÉ RUIJTERS, *Les jardins d'Armide;* AD. VAN BEVER, *Contes de poupées;* CHARLES DELCHEVALERIE, *La maison des roses trémières;* CAMILLE LEMONNIER, *Adam et Ève;* GEORGES VIRRÈS, *En pleine terre;* HENRI RAINALDY, *Escarmouches;* ALBERT LANTOINE, *La caserne;* ALBERT SAMAIN, *Aux flancs du vase;* comte D'ARSCHOT, *Le reflet des heures;* FRÉDÉRIC SAISSET, *Les soirs d'ombre et d'or;* PAUL SOUCHON, *Élévations poétiques;* FRANCIS DE CROISSET, *Les nuits de quinze ans;* JOSEPH TEXTE, *Études de littérature européenne;* A. LOFORTE-RANDI, *Nelle letteratura straniere;* MAURICE MAETERLINCK, *La sagesse et la destinée.*

A la couverture du livre qui figure à la première ligne de notre sommaire, c'est bien Marcel*le* Tinayre que nous lisons. Il s'agit donc de l'œuvre d'une femme. Celle-ci, disons-le bien vite, ne ressemble en rien aux précieuses de la nouvelle école que Barbey d'Aurevilly appelait irrévérencieusement des « demoiselles en mal de lune ». Mme Tinayre a interrogé la vie, la vie lui a répondu et l'on trouverait dans ces pages matière à bien des réflexions.

La *Rançon..?* Mon Dieu ! oui, c'est celle de l'adultère. Mais Jacqueline Vallier et Étienne Chartrain ne sont pas des amants ordinaires qui se prennent pour passer le temps et se quittent pour éviter l'ennui. Ce qui les rapproche, c'est moins la curiosité maladive de la sensation qu'une sorte de profonde sympathie intellectuelle. Sans doute, ils se leurrent beaucoup, mais ils luttent aussi et cette lutte, si molle qu'elle puisse être, suffit pour qu'on leur pardonne. Il est d'ailleurs consolant de voir deux êtres rompre volontairement le charme qui les entraîne et se séparer sans orages, sans injures, sans autre

Digitized by Google

chose au fond d'eux-mêmes qu'un souvenir tendrement passionné.

Mme Tinayre se plaît à son tour à souligner les erreurs du mariage moderne. Sont-elles nombreuses, interroge-t-elle, les « unions traversées par le souci d'une alliance véritable » ? De fait, Jacqueline ne se laisse aller à la douceur d'être auprès de Chartrain que parce que son mari la traite en petite fille à qui les câlineries — j'allais dire les formalités — de la lune de miel sont seules dues. Il est des cœurs qui aspirent à des tendresses plus graves. Rappelez-vous la Nora de *Maison de poupée*. Eh bien ! ici le prodige s'accomplit et le plus curieux c'est qu'il est le fait de l'amant autant que du mari. Si Paul Vallier, au cours d'une maladie, en vient à... découvrir sa femme, Étienne Chartrain ennoblit une âme que d'autres eussent seulement souillée. C'est ce personnage qui domine toute l'œuvre. De tels hommes, dira-t-on, sont rares. J'en sais pourtant qui méritent davantage qu'on les admire, le Dr Rank du dramaturge norvégien ou le héros d'*Amitié amoureuse*, un livre paru en 1897 chez Calmann et que distingue — M. Barrucand dixit — « une très douce et très tendre intimité, non dépourvue d'admiration pour les charmes d'une femme, au contraire, s'en embellissant et s'y exaltant, mais sans arriver aux fins et aux sujétions grossières de l'amour. »

Il y aurait tant d'autres choses à dire autour et alentour de la *Rançon!* Il me reste à peine le temps (lisez : la place) de noter que ces pages abondent en mots heureux, en dialogues d'un parisianisme exquis, en tableaux auxquels un coloris léger ménage des fonds charmants. A l'opposite, tels épisodes m'ont semblé un peu précipités et les amants de Mme Tinayre tiennent parfois de ces discours solennels qu'on ne trouve que dans les livres. Si Lacordaire a dit — un des personnages du roman le rappelle — que « le cœur est comme la foudre et qu'on ne sait où il tombe que lorsqu'il est tombé », il a écrit aussi que « plus les âmes se touchent, plus leur langage est court ».

Le *Mercure de France* vient de publier deux livres de

Digitized by Google

M. Auguste Strindberg, un écrivain suédois qui n'est pas, il s'en faut, un inconnu pour nous. Il y a belle lurette que nous divertit telle nouvelle où il raillait les exagérations des snobs de l'ibsénisme. Par après, la *Revue Blanche* inséra sous sa signature de curieuses notes soutenant l'infériorité de la femme. Plus tard encore, sa découverte de la combinaison du soufre le signala à l'attention du monde savant. Juxtaposez ces trois circonstances, vous aurez l'homme tout entier; du moins est-ce ainsi que notamment il se révèle dans *Axel Borg* et dans *Inferno*.

Axel Borg est un roman — on pourrait dire un roman du terroir, puisque l'action se passe dans un groupe d'îles des environs de Stockholm. Les délicieux coins de nature qu'on y découvre! Des horizons marins s'y étendent qui font songer à ceux des premiers âges et tels sites y arrêtent qui sont plus beaux dans leur simplicité recueillie que tous les paysages de rêve. Combien d'ailleurs sont familières à l'écrivain les choses de la terre, les choses qui peuplent les abîmes glauques de la mer et quel délicieux conteur il ferait dans un genre où la *Petite Sirène* d'Andersen tient jusqu'ici la première place. Mais ces connaissances scientifiques peuvent n'être pas toujours un bien. M. Strindberg n'admet pas, il le dit quelque part, les appellations approximatives. Il y a dans *Axel Borg* des pages où l'on souhaiterait un peu plus de vague, une terminologie moins savante.

Ce roman, qui tend à prouver que l'homme voudrait en vain élever la femme jusqu'à lui, — voilà pour la misogynie de l'auteur, — s'impose non seulement parce que nous y trouvons un amour intense de la nature, mais parce qu'il atteste, comme la plupart des œuvres originaires du nord, une sorte de religion nouvelle, celle de la personnalité humaine. Au surplus, la vie d'Axel Borg avant son arrivée à Œsterskær se modèle visiblement sur ce que fut, à certaine époque, l'existence de M. Strindberg lui-même. Ce caractère autobiographique s'accuse davantage dans l'autre volume, ce déconcertant *Inferno*, où la froide certitude de l'homme de science s'allie parfois à l'imagination inquiète d'un Edgar Poe.

Digitized by Google

M. Réjà a eu raison de prévoir, en nous le présentant, qu'on puisse ne pas admettre telles ou telles assertions de cet écrit; mais c'est à bon droit qu'il considère celui-ci comme une des étapes terribles d'une pensée religieuse, humaine. Humaine surtout, à notre avis. On a fait des rapprochements entre *Inferno* et *En Route* de M. Huysmans. Cependant l'évolution religieuse de celui-ci n'a-t-elle pas été due surtout à la mélancolie de certaines heures, voire aux menues misères qui sont le lot de l'homme resté seul? M. Strindberg revient à la foi après une crise fort différente, que provoquèrent d'audacieuses incursions dans le domaine de l'occultisme. Les forces mystérieuses jouent ici un grand, un trop grand rôle. Il n'est vraiment pas sérieux de dénoncer à tout propos l'intervention d'on ne sait quelles puissances infernales. Un abîme sépare ces deux livres de littérature septentrionale; l'un détruit impitoyablement ce que l'autre a de plus beau. *Inferno* est une œuvre décousue, pleine d'angoisse et de doute. Quelqu'un y clame dans la tempête; ce qui l'épouvante n'est peut-être que sa propre voix.

Il est à craindre que le roman de M. Albert Delacour ne plaise qu'à un nombre restreint de lecteurs, non pas qu'il puisse heurter violemment certaines convictions, mais parce que l'auteur a écarté tout ce qui y eût ajouté un peu de ce charme souriant auquel est souvent dû le succès. Le *Roy* traverse ces scènes comme une sorte de châtiment et une sorte d'espérance. Il apparaît comme un héros des temps prochains, du nouveau moyen âge que sera, semble-t-il, dans l'esprit de l'écrivain le siècle dont nous attendons l'aurore.

Dès les premières pages, en effet, c'est au XX^e^ siècle que les événements se situent. Au fond d'un petit village anglais, le dernier descendant de la maison de France traîne péniblement une existence débile. Nulle postérité ne s'annonce lorsqu'une folle qui vit dans les bois environnants, comme une bête tapie en sa tanière, l'attire à elle et l'offre en pâture à ses fringales amoureuses. C'est de cette nuit — où passe un souffle shakespearien, de cette unique nuit où l'ardeur des races primitives

Digitized by Google

communie avec la suprême indolence des races à leur déclin — que naîtra, comme un fruit équivoque, le prétendant futur impatiemment attendu. Ironie, dira-t-on ; ironie profonde, répondrons-nous. Comment ce singulier rejeton se comporte, à peine le faut-il préciser. On lui découvre bientôt toute la véhémence de sa mère, toutes les fiertés de son père, tout l'orgueil des aïeux dont le tragique souvenir sommeille dans la moelle de ses os. Il est le Roy ! Titre inutile pourtant, qui ne lui sert, même au pays de sa race, que le jour où il s'en prévaut pour secouer la torpeur des foules et réveiller, dans un défi qu'il lance à la destinée, les audaces et les convoitises toujours en germe au cœur des plèbes.

Cette scène finale, avec son tumulte forcené, est peut-être la meilleure d'une œuvre dont les personnages épisodiques ont une originalité tantôt humouristique à la Dickens et tantôt profonde à la Balzac. Ce dernier cas est de loin le plus rare. Serions-nous fondés à nous en plaindre? Nous reprocherons plutôt à l'auteur certains tableaux d'un goût douteux qui se rattachent imparfaitement à l'ensemble. Au demeurant, le *Roy,* où se retrouve la théorie de l'élite naguère reprise par M. Jean Izoulet, est le livre qu'il faut pour corriger les effets de trop de romans désespéremment sirupeux. Voici du gin tapant ferme au palais. Humons-le sans sourciller.

Dans le *Cirque solaire,* nous retrouvons les rares facultés d'improvisateur de M. Gustave Kahn. Celui-ci fait preuve d'originalité comme d'autres sont monotones, aussi aisément, aussi naturellement. Sa pensée, toujours en éveil, se pare sans cesse de couleurs inédites, et les phrases qu'il aligne sont douces à l'oreille autant qu'agréables à l'esprit. Ce nouveau roman, dont les idées s'arabesquent en images d'une élégance très personnelle, nous transporte tour à tour en Bohême, au bord de la lazuline Méditerranée ou au fond des quartiers livides du Londres des soirs. Des notations hardies précisent le décor. Et l'œuvre entière répercute le frisson même de la réalité, sa joie ou sa tristesse. Elle est pleine de mouvement, de phrases câlines, de jolis gestes. Elle déborde de jeunesse, de vie.

Digitized by Google

Le sujet choisi par l'auteur est de ceux qui feraient sourire un débutant. Le comte Franz vit en reclus dans un château solitaire pointant sa flèche grêle aux confins d'un pays perdu. Un vieux domestique, une vieille gouvernante, qui le berce de lointaines histoires, sont les seuls êtres qu'il aime de voir à ses côtés. Mais un jour, des fanfares propagent leurs échos aux quatre coins de la petite bourgade, et voici qu'évolue, tout rutilant d'or et de draperies, on ne sait quel cortège triomphal. C'est la parade d'un cirque ambulant que le hasard des chemins a conduit par là. Ce hasard sera pour le comte un nouveau motif de vivre. Mlle Lorely, l'étoile de la troupe, en se révélant à lui le révèle à lui-même. Bien des fois il avait songé à la fée dont elle se plut à arborer le nom, et ce souvenir qui augmente à ses yeux la grâce de la jeune apparue le fait renoncer à tout pour s'élancer à sa suite. Elle est la lumière, la beauté et le cirque où sa destinée s'accomplit lui semble la refléter toute... Il l'aime, il la suit. Mais Lorely est de celles que le bonheur n'attarde pas ou dont l'âme s'enquiert sans cesse de neuves latitudes. Comme à une petite Faustin de l'arène, il lui faut non pas le simple suffrage d'amour mais les milliers de louanges, les milliers d'applaudissements, les milliers d'amours que lui dédient, sous les girandoles étincelantes des soirs de gala, les foules en délire. Et la chaîne à peine nouée se rompt. Le comte retourne dans son vieux château et s'y exile plus obstinément que jamais. « Tu rempliras l'armoire, dit-il à la vieille Dorothée, comme autrefois; tu me berceras de vieux contes, comme autrefois. Je suis redevenu triste. Ferme les volets, allume les lampes, verse-moi du vin. » Et, dans cette nuit factice qu'il se reprend à chérir, il s'endort en revivant les brèves heures mortes. L'amour est le souverain maître des dieux et des hommes. S'il laisse après lui la tristesse, s'il rend plus intense, lorsqu'il se détourne de nous, l'horreur de vivre, dans quelle folie, comme s'écriait la religieuse portugaise, ne parvient-il pas à nous faire trouver le plaisir?

C'est à sa louange, à sa gloire que M. Gustave Kahn a écrit ce livre dont certains chapitres peuvent être comparés aux

Digitized by Google

meilleurs poèmes en prose. Mais le *Cirque solaire* justifierait de nombreuses interprétations. Plaisir d'amour ne dure qu'un moment... La réalité ne saurait atteindre à la splendeur du rêve... A quoi bon réaliser les projets?... Le lecteur n'aura que l'embarras du choix. Et ce sera tant mieux pour l'auteur et pour lui.

Je vous ai déjà dit beaucoup de bien de M. André Ruijters. J'ai noté, à propos de son précédent volume, un curieux mélange de légende et de modernisme, aussi une sensualité très spéciale rappelant l'élégante réserve des grands seigneurs d'autrefois qui savaient jusque dans les pires débauches garder une attitude. Cette qualité fait comme une auréole au jeune héros que la destinée conduit dans ces voluptueux *Jardins d'Armide*, qu'on pourrait comparer aux terrasses d'Haïatalnefous du *Voyage d'Urien* de M. Gide. Mais Urien et ses compagnons n'oublièrent-ils pas de jouir de l'indulgente splendeur des choses? L'étranger qui défaille aux bras d'Armide s'écoute mieux vivre. Un panthéisme vibrant ouvre à son désir des horizons toujours nouveaux. Il sent pleinement autant qu'harmonieusement, et, comme l'a dit La Fontaine, dans son adorable *Psyché*, il n'est rien qui ne lui soit souverain bien. Pour lui, la beauté de la femme aimée se reflète dans la beauté des ambiances, lesquelles trouvent en M. Ruijters un chantre enthousiaste et des mieux inspirés Son dernier roman pourrait avoir pour épigraphe ou pour introduction telle page des *Lettres d'une Péruvienne* de Deodati : « Que les bois sont délicieux, s'écriait la jeune captive. En y entrant, un charme universel se répand sur tous les sens et confond leur usage. On croit voir la fraîcheur avant de la sentir, les différentes nuances de la couleur des feuilles adoucissent la lumière qui les pénètre et semblent frapper le sentiment aussi tôt que les yeux. Une odeur agréable mais indéterminée laisse à peine discerner si elle affecte le goût ou l'odorat; l'air même, sans être aperçu, porte dans tout notre être une volupté pure qui semble nous donner un sens de plus. »

Digitized by Google

Le style de M. Ruijters rappelle la forme de ces lettres ou celle d'autres écrits de la même époque. Il n'a donc rien de révolutionnaire, sans pour cela être désuet, car une note très moderne en augmente la finesse à laquelle nuit malheureusement l'abus des exclamations et des apostrophes. De ce qui précède, il ne faut, du reste, pas conclure que ce livre demeure sans signification quant au fond. Il semble qu'on y puisse discerner les ordinaires phases d'un amour heureux dont la douceur même finit par être importune. L'histoire d'Ulysse est toujours vraie, qui aima mieux — je me souviens approximativement des vers approximatifs de Gresset — rentrer dans sa cour déserte que d'être immortel dans un exil. Il y a, page 169, une petite phrase qui précise l'œuvre tout entière : « Notre cœur sourcilleux et ombrageux, au-dessus de tous les biens place la liberté; le bonheur même, s'il lui est imposé, lui devient insupportable et odieux. » C'est la joie de la délivrance qui sonne, aux derniers feuillets, sa fanfare allègre, tandis que s'épanouit aux cieux rassérénés l'éclatante lumière de l'aurore. L'auteur des *Jardins d'Armide* n'a-t-il voulu faire sienne la thèse que soutient, dans *Madeleine*, M. Georges Rency? « Il est possible, imprimait-il récemment, qu'il soit de la destinée de l'homme d'aimer — mais où vois-je indiqué qu'il ne puisse aimer qu'une seule fois et qu'une seule femme? Le mariage — et je prends ce mot en son acception la plus large — présente entre autres dangers celui de la stagnation des forces vives de l'âme... L'idéal n'est pas d'aimer, de conserver à soi une petite femme, mais bien de faire quelque chose, de se réaliser dans l'espace et dans le temps. » Ces paroles peuvent surprendre et d'aucuns leur crieront haro! On ne saurait contester qu'elles émanent d'une conscience supérieure. Nous sommes loin ainsi du comte Franz de M. Gustave Kahn. Mais, comme l'a dit, je crois, George Sand, chacun goûte le bonheur selon son âme. Et il y a le mot sans réplique du poète de *Lesbos* : « Que nous veulent les lois du juste et de l'injuste? »

Contes de poupées, n'est-ce pas un joli titre, un titre heureux?

Digitized by Google

Les histoires qu'il réunit sont fort jolies aussi et moins superficielles qu'on ne serait tenté de le croire. « Ces poupées sont les petites sœurs qui, du frôlement de leur corps inviolé, caressent les heures inconsciemment moroses de l'enfance, comblent les minutes d'espoir de l'adolescence, et, fiancées, réalisent par de pieux et déchirants sacrifices le désir d'idéal que tout homme porte en soi ». Ces mots de dédicace peuvent paraître graves ; mais les mignonnes créatures que nous désigne M. Van Bever rêvent, souffrent et meurent comme de vraies petites femmes. Qu'elles s'appellent Yolanthe, Violaine ou Ubeline, elles sont gentiment humaines et leurs cœurs battent vite dans leurs poitrines frêles. Même ce « Prince pervers » n'est-il pas de notre temps, sinon de tous les temps, qui n'aime la princesse sa mie que parce qu'elle va mourir et qui déjoue avec un soin jaloux les efforts que prodigue le médecin pour la rendre à la santé? Ce conte est un des meilleurs de la série, voire le plus significatif. Mais le dire du conteur est d'une ligne plus séduisante à la fois et d'une simplicité verbale plus grande dans « A force de le dire » et surtout dans « le Secret des larmes ». En lisant ce dernier récit nous avons songé au chant cinquième de l'*Enfer* du Dante, au touchant épisode de la vie de Francesca di Rimini qu'a si bien traduit le pinceau expressif d'un Ingres. L'amoureuse de M. Van Bever nous sembla belle et nous retint, parce qu'elle apparaît comme une lointaine et légendaire sœur de la triste fille du sire de Ravenne.

La *Revue de Belgique* a eu la primeur de l'œuvrette bien ordonnée que M. Charles Delchevalerie a intitulée *La maison des roses trémières* et à laquelle l'éditeur Bénard, de Liége, vient de faire une vraiment aimable toilette. Vous souvient-il du home discret où passent successivement la jeunesse, la joie, la mélancolie, le deuil, le désespoir même et où l'ange du Pardon allume un jour les calmes lampes du bonheur durable? « La petite maison était basse et blanche dans la verdure. Dès la grille d'entrée, elle souriait aux arrivants. Ils ne pouvaient pourtant pas voir tout son paisible visage, car une pelouse

Digitized by Google

abondamment fleurie cachait aux regards le bas des murailles. Cette pelouse, où Tom, le chien de notre père, gambadait à loisir, avait d'en haut l'aspect d'une vivante couronne. Des plants de passeroses l'enserraient étroitement, et, vers septembre, mille corolles enchantaient l'air par la douce fête de leurs nuances. C'est pourquoi, dans le faubourg, notre ermitage était appelé la « maison des roses trémières ».

Que voilà un décor alertement brossé! M. Delchevalerie est coutumier du fait. C'est sous ce titre *Décors* qu'il publia, il y a quelque deux ans, une première plaquette, série de paysages en concordance avec des états d'âme qui permettaient d'attendre de leur auteur les pages qu'il nous adresse aujourd'hui. Les « Mémoires de Jacques Fabien, le naturaliste, » ne sont peut-être pas ceux de M. Delchevalerie lui-même, mais je ne suis pas loin de croire qu'il y a là un peu plus que de la fantaisie littéraire. On y trouve des portraits charmants, notamment celui de Claire Fabien et celui de Marcelle, cette fillette ingénue que grise la joie de vivre et que Jacques fait entrer dans sa maison avec, au doigt, l'anneau des épousées... La joie de vivre, avons-nous dit. L'horizon de Marcelle ne s'étend pas au delà, tandis que pour son mari la science est et restera la maîtresse préférée. C'est le désaccord entre ces deux âmes, qu'une heure d'aveux rapprocha sans les confondre, sans même qu'elles se soient comprises, qui élève jusqu'au tragique moderne — ou, comme dirait M. Maeterlinck, quotidien — l'idée mère de ce romancelet. Marcelle un jour s'enfuit. L'aventure est presque banale. La crise que Fabien traverse ensuite ne l'est pas moins. Mais rappelez-vous les dernières pages. Cet époux trompé qui ramène à lui celle qui l'a abandonné et pardonne simplement, et oublie, et rend à l'espoir et à la foi ce cœur de femme que la souffrance a dévasté, mérite assurément qu'on l'admire. Les esprits forts auront beau le railler qui trouvent grotesque un Karénine. Lorsque Fabien écrit : « Elle avait disposé d'elle, je lui rendais mentalement son indépendance, quelque douleur qu'il m'en coûtât sans que j'eusse à discuter avec moi-même, ce sacrifice ne supposant pas de doute à mes yeux tant j'avais le respect du

Digitized by Google

libre arbitre de chacun dans les affaires sentimentales », en parlant ainsi, ne dépasse-t-il pas de cent coudées tous les Antonys ou tous les forcenés dont la barbare jalousie semble aux myopes du sentiment le comble de l'amour et de la passion? L'amour suprême est fait, au contraire, d'indulgence. C'est celui de Fabien. Le jour où il apprend la détresse de Marcelle il se dit : « Ne lui garde pas rancune. N'as-tu pas abdiqué l'absurde, la cruelle jactance du possesseur? Oui, elle a été à d'autres, mais oublie! N'as-tu pas pour toi le rôle de beauté? » Et cette scène du retour est belle, en effet, dans son cadre restreint. Pourquoi le memorandum ne se termine-t-il pas là, ou quelques lignes plus loin, lorsque nous savons que des brises plus douces ont dissipé les oppressantes brumes? La *Maison des roses trémières* s'égaie un jour de la présence d'un nouveau-né. Je regrette cette fin qui a le grave tort de rappeler l'ordinaire dénouement des contes de fées ou — *in cauda venenum* — des romans feuilletons.

Camille Lemonnier... Ah! le fier nom à hurler d'allégresse. La littérature belge n'en a pas de plus beau; il n'en est pas à l'heure présente qui soit plus digne d'être retenu. Depuis des années, cet esprit fécond entre tous, ce styliste admirable, accumule œuvre sur œuvre et chaque fois quelque surprise nous est réservée. Lisez ses livres — toute une bibliothèque! Dans tous, c'est le même amour de la vie, mais cet amour ne sonna jamais si haut que dans *Adam et Ève*.

Ce ne sont pas à proprement parler les héros bibliques que M. Lemonnier met en scène; ce n'est pas l'Eden d'où les chassa l'archange au glaive flamboyant que son génie évoque. Cependant, on ne saurait être plus près de la nature que l'homme et la femme qu'il nous montre venant l'un vers l'autre « dans la beauté humide du matin ». Tout le poème humain se chante en ces pages troublantes, qui égalent les plus belles fresques par la splendeur du coloris et la douceur des lignes. M. Lemonnier rejette toutes les conventions, tous les sophismes. Sa pensée est retournée aux sources primitives et il a pénétré le sens caché des choses. Dès le *Mâle*, il l'avait pressenti; n'eut-

Digitized by Google

il pas, pour dire l'allégresse de Mai au milieu de laquelle Cachaprès s'éveille, des mots que nul autre avant lui n'avait proférés? Comparez ces pages inoubliables aux chapitres d'*Adam et Ève*. Ceux-ci sont d'une émotion à la fois plus jeune et plus grave. M. Lemonnier sait, comme pas un, le ciel, les eaux, la forêt, les clairières, les aspects multicolores des saisons. Il sait la joie des yeux, la fraîcheur tiède des lèvres offertes, le solennel émoi des heures d'extase et d'amour. D'aucuns affectèrent de découvrir dans ce roman des tableaux un peu ou trop lascifs. Il n'en est peut-être pas de plus chastes pour qui ne s'y attarde pas avec des yeux de chair. Je reconnais qu'ils peuvent ne pas convenir à de jeunes intelligences; je ne puis comprendre qu'un esprit mûr, éprouvé, s'en offusque.

Comment exprimer la beauté formelle de cette œuvre? Le tenter serait folie. Voici plutôt, pris au hasard — car tout choix me semble difficile — un passage d'ailleurs significatif : « A quelque temps de là, étant parti pour le bois, j'entendis au chant des oiseaux que l'été était venu. L'air lourd brûlait. Je descendis vers la lisière et cueillis les premières fraises. C'était à peu près au temps qu'*elle* arriva elle-même avec les filles, l'autre été. Ève! Ève! la terre a saigné délicieusement un jus parfumé. Accueille ces prémices, elles ressemblent aux pointes fraîches de ta gorge. De loin ainsi je l'appelais. Et alors tout à coup je vis que l'enfant aussi était venu : sur le seuil Ève le tendait vers moi, les bras levés criant : « Héli! Héli! » pour me faire entendre que c'était bien le jeune être mâle promis à notre désir des races. Un brouillard m'enveloppa; je restai là un moment, mon cœur gonflé dans les mains, et ensuite je courus vers Ève, je lui pris l'enfant des mains, je le portai devant la lumière, bégayant sans fin : « Héli! Héli! » comme un nom prédestiné et royal. Il fut ondoyé des longs poils de ma face, ma barbe le recouvrit d'ondes d'or; et je riais et je pleurais, ivre de joie. O certes! je ressentis alors un orgueil divin comme si à mon tour j'étais haut dans la vie, comme si de mon amour il était sorti un petit dieu. Mon sang pourpre coula du flot profond d'un fleuve. Je dis à Ève dans ma folie :

Digitized by Google

« Le bel Été aussi est arrivé de la plaine ». Soudain le jeune cri de l'homme monta, comme le miaulement du lionceau. Il s'éleva par-dessus le bruit du vent et la chanson des oiseaux. Il retentit jusqu'aux limites de la forêt. Et ainsi il fut annoncé à la nature qu'un roi lui était venu. »

Le moyen, je répète, d'analyser le charme simple et fort de cette langue? Les phrases n'ont-elles pas toutes une beauté propre et une beauté commune? Comme elles se tiennent étroitement, comme elles sont harmonieusement unies! Je disais que ce livre est semblable à une fresque d'un coloris éblouissant. Il fait songer aussi à une symphonie tumultueuse et calme ou aux grands fleuves qui descendent lentement, majestueusement vers l'infini des mers.

« Paris, disait le vieux Corneille, semble à mes yeux un pays de romans. » Ne pourrait-on en dire autant de toutes les villes, de tous les bourgs? Il y a du roman partout et ce n'est pas où il s'offre avec le moins de complications qu'il est le moins émouvant. M. Virrès est allé le chercher *En pleine terre*, dans cette sauvage et aride contrée campinoise. Il n'est pas le premier qui s'avise de nous guider vers elle. Avant lui, nous avons suivi Conscience, Camille Lemonnier, Georges Eekhoud... De tels devanciers sont redoutables. M. Virrès ne s'en est pas effrayé. Ses écrits ont des qualités d'observation; mais l'imagination est faible, le choix des sujets quelconque; une sentimentalité fade s'y mêle et le « chèvrechoutisme » de l'auteur dépasse vraiment la mesure. Ajoutons qu'*En pleine terre* est édité par la *Lutte*, revue qui a pris pour devise : « L'Art pour Dieu ». M. Virrès, se conformant aux traditions de la maison, use et abuse de l'intervention divine. « Il est bien difficile, dit le père Faber, de persuader à une dame pieuse de rester tranquille et de ressembler à tout le monde. » Ce mot s'appliquerait parfaitement à certains de nos confrères.

Quelques silhouettes enlevées avec verve se haussent dans ces pages, dont les dernières nous offrent des épisodes de la guerre des paysans, cette tragédie héroïque et désespérée, comparable aux boucheries qui ensanglantèrent la Vendée. Six récits.

Digitized by Google

Cela remue moins que, dans sa simplicité sombre, l'*Épisode* de M. Constantin Meunier au musée de Bruxelles, moins que les *Fusillés de Malines* ou que les pages consacrées par Georges d'Esparbès à l'épopée napoléonienne, mais c'est vibrant tout de même. Il est d'autant plus regrettable que ces proses épisodiques manquent, elles aussi, de méthode, que les fins de chapitre tombent à plat et déçoivent. Gardons-nous cependant de prendre trop au sérieux notre rôle d'aristarque. M. Virrès est, je gage, fort jeune. J'en veux pour preuve les néologismes et les mots surannés qu'il prodigue. M. Albert Giraud disait un jour que ceux du *Scribe* furent ajoutés par des typos facétieux qui lui jouèrent un mauvais tour. L'auteur d'*En pleine terre* — et nous l'applaudirons — aura peut-être sous peu la même boutade pour les « glébéiens, les campanes, les vibrances, pour les paysans orants, le peuple qu'on veut châtrer de ses droits, les sans-culottes sputateurs, les femmes spumescentes, les frères gourds, etc., etc. », qui n'ajoutent et ne sauraient rien ajouter à la beauté ou à l'indigence des impressions et des idées.

Les *Escarmouches* de M. Rainaldy effrayeront certaines gens; le petit air anarchiste que cet écrivain se plaît à arborer, me laisse absolument indifférent. Je ne suis pas de ceux qui croient que tout est pour le mieux, etc. Rien ne serait d'ailleurs plus regrettable. Mais, avec quelques-uns que je ne puis considérer comme des jobards, je boude un peu, voire beaucoup, à la manie qui consiste à ne trouver que résidu dans tout ce qui se pense, dans tout ce qui se dit, dans tout ce qui se fait autour de nous. M. Rainaldy, sacrifiant à l'actualité, en reproche surtout au militarisme. L'armée est, à ses yeux, la pire école d'indiscipline qui soit. Je n'ai pas à rechercher céans la valeur d'une telle affirmation. Je note seulement que MM. Lucien Descaves, Hermant, Fèvre, Hennique, Mirbeau en ont dit long à ce sujet. Il y a quelque temps aussi que nous lûmes le *Sceptique loyal* et les *Raisons de Pascalin* de M. Riotor.

En tant qu'ordonnance générale — j'emploie ces mots sans l'ombre d'une malice — *Escarmouches* nous a rappelé ces der-

Digitized by Google

niers livres. La différence est que, trop brèves, les pages de M. Rainaldy ne rachètent pas leur manque d'ampleur par la nouveauté ou la netteté des idées. On songe à ces orateurs de meeting qui lancent des apostrophes tonitruantes, frappent du poing sur la table, le montrent à d'invisibles adversaires, proclament à grand renfort de lieux communs que le jour est venu de se lever en masse... et se rasseyent, satisfaits. M. Rainaldy l'est peut-être. Nous ne le sommes guère. La naïveté de ses exclamations et des dialogues qu'il prête à ses personnages nous fit parfois sourire.

Littérairement, ce livre serait sans importance, n'étaient certaines pages émues — celle, par exemple, sur l'agonie d'un chien blessé, ce qui fait dire à l'auteur (l'idée est vieille de plusieurs siècles) que les hommes devraient apprendre à *bien* mourir — et une série de portraits politico-littéraires « pour ceux qui ont lu Plutarque ». Voici M. Poubelle, voici Coppée, Chincholle, Freycinet, Hanoteaux, Bismarck, Déroulède, et puis d'autres, petits hommes illustres en robe de chambre — il y a un titre dans ce goût-là de Charles Buet — ou en complet de matin. Cela n'est pas toujours acerbe de la bonne manière, mais il est rare qu'on n'y découvre pas des traits plaisants. J'oubliais un Félix Faure en famille qui rappelle le Louis-Philippe des caricaturistes du temps ou les Forains des bons jours, des jours où le crayonneur de la *Comédie parisienne* sait — préférez-vous savait? — avoir de l'esprit.

C'est à l'armée aussi que s'en prend M. Albert Lantoine. Ce nom vous est-il connu? Il désigne un des collaborateurs de la *Plume* et le chroniqueur littéraire de l'*Humanité nouvelle*. Le premier a publié les *Mascouillat*, roman de mœurs de province, d'une langue singulièrement tirebouchonnée et où des gens peu intéressants se compromettent en des scènes d'un goût douteux. Quant au critique... bornons-nous à rappeler tel déconcertant article sur Stéphane Mallarmé, article qui a fait le tour de la presse littéraire. Si l'on considère que l'*Humanité* continue la *Société nouvelle*, on peut dire que ce n'est pas la seule fois que le cher défunt a été malmené dans

Digitized by Google

cette publication. Il nous souvient d'une étude peu élogieuse de M. Arnold Goffin... Celui-ci pourtant s'inclinait devant l'incontestable beauté de certaines pages, tandis que M. Lantoine déclare, d'un trait de plume, tout l'œuvre de Mallarmé logogriphique. C'est faire preuve de peu de clairvoyance; en eut-il davantage devant les coins de vie auxquels il s'arrêta? Sans doute, les casernes n'ont pas le confort des « splendid hôtels », mais leurs chambrées sans air peuvent-elles indigner quiconque visita les taudis infects où grouille la population — civile — des quartiers pauvres? Il est au régiment de pitoyables victimes; n'en est-il pas de même dans la vie ordinaire à tous les rangs de l'échelle sociale ? On me demandera ce que cela prouve. Rien, absolument rien, sinon que s'annonce un nouveau « genre » littéraire, crispant comme tous les genres, comme toutes les manies. « Les casernes modèles empirent singulièrement depuis l'affaire », disait Rachilde dans sa dernière chronique. Ce mot n'est pas sans finesse; je le livre à vos méditations.

Le roman de M. Lantoine est celui d'un de ces soldats martyrs, sur lequel tout et tous s'acharnent. Le triste héros en voit de toutes les couleurs et finit par ne plus rien voir qu'en noir sur noir. Il y avait là matière à une œuvre vibrante et forte. Cette œuvre, M. Lantoine ne l'a pas écrite. Il nous offre un reportage plutôt pénible, des phrases d'une écriture heurtée, une salade d'ellipses, de mots aigres, de néologismes aussi baroques qu'inutiles. De loin en loin, une page arrête où l'on croit deviner ce que serait le style de l'auteur, si le prurit de l'originalité quand même le tourmentait moins. Je serais médiocrement surpris d'apprendre que ces passages ne le satisfont guère; à mon humble avis, ce sont les seuls à retenir.

Lorsque parut, il y a quelque six ans, le premier volume de M. Albert Samain (*Au jardin de l'Infante*) ce fut joyeusement qu'on accueillit ce chanteur qui faisait entendre des paroles pleines de noblesse, des paroles ardentes et rêveuses. Les vers étaient charmants, d'une musique discrète dont les notes expiraient en de lointains échos, au loin d'un de ces

Digitized by Google

paysages d'automne qui donnent aux âmes éprises de si poignantes émotions. Au surplus, cette poésie attestait une pensée très sûre d'elle-même et sa sincérité la mettait bien au-dessus des menus jeux de lumière et d'ombre de maints ciseleurs de strophes.

Le recueil qui vient de paraître dans la collection du *Mercure de France* tient-il les promesses d'un si heureux début? Il est certain que les deux volumes ne se ressemblent guère. Cette fois, le poète s'exile de lui-même; il se donne peu, et, lorsqu'il se donne, c'est pour aussitôt se reprendre. Je comparerais volontiers ces récents poèmes, à ce qu'est, dans l'œuvre toute subjective de M. Fernand Séverin, la merveilleuse page — elle a pour titre *L'Ombre heureuse* — qu'inspira l'acte des Champs Élysées de l'*Orphée* de Gluck. M. Samain a cherché l'inspiration à la fois plus loin et plus près de nous. Les peintures qu'il traça, d'une main fervente et légère, rappellent celles des lecythes grecs et celles de Virgile ou de Théocrite ; mais les scènes d'une familiarité aimable auxquelles il nous convie ne sont que la transposition au maximum de beauté des gestes, des sourires, des paroles qui nous sont journellement révélés. Il n'y a rien d'excessif à le proclamer aussi artiste que poète. Il excelle dans la mise en valeur des êtres et des choses que son imagination conçoit. D'adorables profils nous dédient en ces poèmes leur pureté adorable; des jeunes femmes passent, naïvement perverses sous leurs voiles qu'un vent léger agite à peine. Tout cela ne va du reste pas sans mélancolie. Entre toutes, la petite Chloris est bien jolie; et, voyez, en sentant battre contre la paume rose de sa main le cœur d'une grenouille dont son caprice s'empara, n'est-elle plus songeuse que ne l'eût été une de ses sœurs blondes ou noires d'autrefois? Il y a entre elles la même différence qu'entre la Colombine de Verlaine qui « rêve, surprise de sentir un cœur dans la brise » et la soubrette de la comédie italienne qui donne à sa maîtresse Isabelle des leçons de coquetterie et de séduction. Une âme très moderne se devine sous ces figures antiques. Cela seul nous ferait rouvrir ce livre et retrouver volontiers les peintures que M. Samain traça, d'une main fervente et légère, *Aux flancs du vase*.

Digitized by Google

Il y a du bon et du ... pire dans la plaquette de M. le comte d'Arschot. On peut se demander si celui-ci est un vrai poète; on ne saurait contester qu'il fut un élève attentif. Élève de qui? La question est embarrassante. Ces poèmes éveillent maintes réminiscences. Pour ma part, je ne le regrette qu'à demi, étant d'avis qu'il faut plutôt se méfier des premiers livres sans tares.

Ceci est de la poésie mélancolique, dans le goût de celle qui sévissait naguère encore et à laquelle j'ai moi-même sacrifié. C'est n'être pas de son heure, Monsieur le comte. Vous vous plaignez — fort discrètement, j'en conviens, — de n'avoir pas trouvé dans l'amour ce que vous espériez. Votre maîtresse a ri quand vous la vouliez grave et recueillie, elle n'a été que belle lorsque vous la souhaitiez intelligente et bonne. Êtes-vous certain de n'avoir point à vous le reprocher? Et puis... il est d'autres lèvres, d'autres yeux, d'autres mains à baiser; il est d'autres chevelures où sangloter notre rêve de bonheur. La génération d'hier s'affligeait aisément; celle d'aujourd'hui a compris que cela seul importe : vibrer! Celle d'hier, comme vous, Monsieur le comte, se tournait vers le passé; celle d'aujourd'hui, à travers ténèbres et embûches, sans souci des chutes, des déceptions, des difficultés de la route, s'élance résolument vers l'avenir. Vous avez, dites-vous, un faible cœur, un pauvre cœur débile. Il n'en est pas où le bon grain ne puisse germer. Et le geste est beau, du semeur qui passe sous le ciel gris, indifférent aux menaces des tempêtes prochaines, parce qu'il sait — et sait bien — qu'un jour, le chaud soleil de Messidor éperdra de nouveau, aux étendues exultantes de vie, son hymne triomphal.

Ce que je viens de dire, sur un ton peut-être fort sermonneur, je le pourrais répéter en vous présentant le volume de M. Frédéric Saisset. Des visions passent dans le soir bleu de lune, où flotte le « parfum frais et fort des pins et des rosiers » — visions d'enfance, visions d'amour, songes et mensonges des clairs avrils d'autrefois, des matins chastes où s'ouvraient les corolles, des nuits chaudes et profondes où les petites dona Sols écoutaient s'éveiller, en leur propre cœur, la voix mysté-

Digitized by Google

rieuse... Du moins, est-ce là — avec l'éternelle rivalité de l'esprit et de la chair — ce que M. Saisset semble avoir voulu exprimer ; je n'oserais prétendre que ce soit bien ce qu'il dit. Il est, au contraire, certain que ces pages nous révèlent le retour au culte de la nature d'un cœur qui « avait trop dormi loin des yeux du printemps ». Le poète « veut vivre la joie exquise des collines » ; il célèbre « l'air grave et mélancolique que chantent les forêts » ; la « belle nuit aux claires pensées » lui arrache des transports d'allégresse. Pourtant, à cet égard encore, son œuvre s'affirme moins qu'on ne le voudrait. Le poème qui ouvre le volume est à la fois plastique et musical ; les proses rythmées qui le complètent sont franchement mauvaises, à l'exception du IX (« Il fait clair ce matin dans le jardin de mon âme »). Un peu partout, nous avons noté un choix heureux d'épithètes ; un peu partout aussi, des incorrections, ou, si vous préférez, des audaces malheureuses. Quant à admettre que « l'ignorant c'est l'heureux » et qu'il faut « craindre la science amère », c'est ce à quoi nous ne consentirons jamais. Amère ou non, nous devons l'aimer, nous devons la servir de toutes nos forces, parce qu'il est de notre devoir d'homme — et elle nous aide à l'accomplir — de préparer les voies nouvelles à ceux qui viendront après nous.

J'avais quelque raison de me montrer indulgent à l'égard de M. Paul Souchon. Lorsque je dirigeais le *Réveil*, sa collaboration me fut précieuse. Heureusement, ces dispositions favorables ont été inutiles. Rien de terre à terre dans ses poèmes, d'une note personnelle, aux vers nombreux et bien rythmés, où les sensations les moins rares s'entourent d'une sorte de beauté tranquille. Vous y trouverez du soleil, de la brume, de la joie claire, de l'angoisse, du doute. L'esprit du siècle les a marqués de son coin redoutable. Il ne faut, toutefois, pas entendre par là que M. Souchon soit à ranger au nombre des esprits moroses que « les heures bienveillantes aux danses ingénues » ne trouvent jamais prêts à respirer les floraisons qu'elles dispensent. Enfant de Provence, il peut côtoyer le pessimisme ; il n'y saurait tomber. Henri Heine disait que l'amour est la

Digitized by Google

maladie secrète du cœur; pour le poète dont nous parlons, il en est, au contraire, le printemps, ou bien c'est une rose veloutée qu'on cueille à l'aube, lorsque le « tiède émoi qui flotte sur les prés » exalte un peuple d'oiseaux. Même aux minutes passionnées, que baigne l'aveuglante lumière d'un midi d'été, une note sentimentale doucement se répète, si doucement qu'on la perçoit à peine, si obstinément qu'on n'entend plus qu'elle. M. Souchon est de ceux que la vie ne rend pas inférieurs à ce qu'ils auraient pu être. Je ne sais s'il s'affranchira un jour de ses inquiétudes d'à présent; je le crois incapable de dire, comme la Svanhild de la *Comédie de l'amour*, que « le beau c'est quelque chose de magnifique et... de très loin d'ici. »

Dans la préface qu'il a écrite pour les *Nuits de quinze ans*, M. Octave Mirebau assure que M. de Croisset a su exprimer les inquiétudes de la puberté et que c'est notre histoire à tous que narrent ses poèmes. « Vos chansons, lisons-nous, ont ceci de précieux pour moi, qu'elles sont bien réellement le cri et, malgré l'artifice ici et là, le jaillissement spontané de votre jeunesse, l'expression naïve quelquefois, à force d'être insolemment jeune, de vos rêves — et de nos rêves — d'adolescent. » Il n'y a pas à dire, c'est un rude coup de tam-tam. N'empêche que M. Larroumet — au fait, est-ce bien lui? — renchérissait encore l'autre jour, en mettant l'auteur desdites *Nuits de quinze ans* au premier rang des écrivains belges. *Et nunc erudimini.*

Il est difficile de partir en guerre contre un livre et un poète si bien introduits. Pourtant, c'est cela même que je voudrais faire. Je n'ai pas l'avantage de connaître M. de Croisset. J'ignore tout de ses idées, de ses tendances, de ses goûts et suis on ne peut mieux placé pour me tromper avec brio à ce sujet. Cependant, je tiens son livre pour peu sincère. J'y ai lu maintes strophes où des cris de passion partent à chaque vers; mais ces cris m'ont rappelé le rire mécanique des marchandes des quatre saisons de l'amour. Et je me suis demandé si M. de Croisset, fraîchement débarqué dans la Ville Lumière (expres-

Digitized by Google

sion démodée, mais qui a l'avantage d'être toute prête), n'a pas simplement voulu forcer l'attention par une œuvre qui fît quelque tapage.

Le préfacier dit à celui qu'il mentorise : « Vous n'avez pas souffert — ou si peu!... Mais patience, la souffrance viendra. » Ne serait-il plus exact de dire que M. de Croisset n'a pas regardé la vie avec ces yeux de l'esprit qui nous la font mieux voir? Il y a dans ses poèmes — d'une forme tantôt élégante et tantôt maladroite — tels détails qui sont de la virtuosité littéraire plutôt que chose sentie ou observée, et l'influence de certaines lectures est incontestable. Baudelaire, Musset, Monnier, Hannon, Swinburne, Verlaine — pour ne citer que ceux-là, sans parler des anciens — et, plus récemment, Gustave Fröding, dont le *Rêve du Matin* révolutionna la Scandinavie, nous avaient déjà fait entendre ce que M. de Croisset se plaît à proférer avec moins de talent et trop de mise en scène. Les œuvres qui sont l'émanation directe de la personnalité de l'écrivain évitent ce reproche. En les lisant, il arrive toujours un moment où l'on a la sensation de découvrir un monde nouveau. Cette sensation, nous l'avons longuement — pendant 167 pages — et vainement attendue.

Le livre de M. Joseph Texte fourmille d'idées justes, exprimées dans une langue d'une correction parfaite. L'auteur est de ceux qui ne s'aventurent pas à la légère, mais son érudition se passe de grands mots; elle a des gestes aimables, des sourires qui persuadent. Pour lui, la critique comparative est la seule exacte, la seule qui puisse accentuer les traits distinctifs ou communs des œuvres littéraires. « Une littérature ne se comprend, dit-il, et ne s'explique que si on la replace dans l'ensemble plus général de la pensée humaine et, s'il ne vient à l'idée de personne d'étudier la démocratie et la monarchie en France en faisant abstraction de l'histoire d'Angleterre, comment admettre que l'histoire de la tragédie, du roman et du lyrisme ne s'éclaire pas, elle aussi, par une comparaison avec les peuples étrangers? » Voilà qui est sans réplique. On n'y a pas assez réfléchi outre Quiévrain. Et M. Texte d'ajou-

Digitized by Google

ter : « Ce ne sera peut-être pas trop, un jour ou l'autre, pour s'occuper d'histoire littéraire, d'avoir l'esprit international (?). Pour l'instant, il faut tâcher du moins d'avoir, suivant le mot de Mme de Staël, dans notre étroite Europe, l'*esprit européen* ».

Un des essais qui nous occupent a paru ici même, l'an dernier; cela nous dispense de longues considérations quant à la méthode de l'écrivain. Cet essai n'est pas le moindre de la série. Un Montaigne anglais... Bien des lecteurs ne s'en doutaient guère. Thomas Browne mérite assurément qu'on le signale comme « une des physionomies attachantes d'une époque qui a produit plus de sectaires et de croyants que de sceptiques ». Vous souvient-il qu'il a écrit : « Tâchons que l'univers nous soit toujours nouveau; ayons toujours, s'il est possible, des admirations toutes fraîches. » L'excellente hygiène! Et pourtant ce même esprit était torturé par son peu de clairvoyance. « Nous sommes des fantômes à nos propres yeux... Je suis pour le monde entier dans la nuit et mes plus intimes amis ne me voient que dans un nuage. »

Excellentes aussi, les pages relatives à l'influence italienne en France. M. Texte établit habilement ce qui différencie la renaissance française de l'autre. « L'idée de vérité s'est trouvée, en fin de compte, le principe directeur de notre littérature alors que l'idée d'art avait été par excellence le nerf de la renaissance italienne ». N'est-il pas vrai qu'on trouve dans cette dernière « un des éléments essentiels de tout dilettantisme, la vanité de faire parler de soi? » Je note, au cours de la lecture, cette autre réflexion : « Il y a une façon d'exalter le rôle de la poésie qui est le plus sûr moyen de la compromettre; c'est de vouloir en faire l'unique fin de l'homme ».

Que de jolies choses encore sur Keats, « le plus païen des poètes de ce siècle », dont l'œuvre, ainsi s'exprime Keats lui-même, est un « écho du midi qui résonne dans le vent du nord ». L'étrange personnalité! Elle avait déjà retenu un essayiste de belle force, M. Gabriel Sarrazin. Après lui, M. Texte a su nous intéresser; que dis-je? son étude est beaucoup plus complète. La lire, c'est ne rien ignorer de ce poète mort à vingt-six ans, c'est explorer les méandres de sa vie dou-

Digitized by Google

loureuse. M. Texte fait remarquer quelque part qu'on n'aime pas en France les écrivains auxquels on ne connaît pas de roman. Comment expliquer alors que Keats y soit pour ainsi dire ignoré? Cette question se justifierait moins en ce qui touche Wordsworth dont M. Texte s'occupe aussi pour établir ensuite l'influence du lakisme sur la poésie française. Cependant nous lisons, page 151, que « c'est l'œuvre, le chef-d'œuvre de Wordsworth que sa vie ». Nous le savons maintenant, cet amant de la nature, réputé l'homme le plus heureux de son temps, eut ses jours d'épreuves, ses heures d'alarmes ..

Je regrette de ne pouvoir que citer deux autres essais sur l'*Influence allemande dans le romantisme français* et sur *Élisabeth Browning et l'idéalisme contemporain*. Cette notice est déjà fort longue et le dernier chapitre du livre (l'« Hégémonie littéraire de la France») mérite plus que tout autre qu'on s'y arrête. Il faut savoir gré à M. Texte d'avoir rappelé l'attention sur le mémoire que Rivarol envoya en 1783 à l'Académie de Berlin. Comme il a peu vieilli! « Les opinions exagérées du nord et et du midi viennent prendre en France, disait Rivarol, une teinte qui plaît à tous ». Et plus loin : « La mobilité de la France ne laisse pas à l'Europe le temps de se lasser d'elle ». Ailleurs encore : « Ce qui n'est pas clair, n'est pas français .. le français est de toute les langues la seule qui ait une probité attachée à son génie ». M. Texte ajoute à cela des réflexions personnelles généralement très sensées. « Le génie de la France, aujourd'hui comme hier, tend, dit-il, à la sociabilité et à l'universalité ». Il croit que l'avenir aura le même idéal que celui de notre âge classique, et se persuade qu'au prochain siècle « le premier rang sera au peuple qui, dans une littérature profondément nationale, mettra le plus d'humanité ».

M. Loforte-Randi publie le premier volume d'une série d'ouvrages critiques qu'il s'est proposé d'écrire sur les littératures étrangères. On trouvera dans cette galerie des humoristes, des pessimistes, des rêveurs, des poètes et... des démolisseurs. Ces derniers ne sont autres que Voltaire et Nordau. Passe encore pour celui-ci qui a élevé la sape à la hauteur

Digitized by Google

d'une institution ; mais ne serait-il logique de voir en Voltaire un homme de progrès qui fit beaucoup pour l'avancement de ses contemporains et dont la curiosité mitigea heureusement le scepticisme? Au fait, ce n'est pas le moment d'en discuter. Le volume qui vient de nous parvenir, des rives mêmes de l'ancienne Trinacrie, nous présente trois écrivains que M. Loforte appelle universels : Montaigne, Emerson et Amiel.

Il donne à Montaigne la première place parce que ses *Essais* « appartiennent à une catégorie de livres qui possèdent la particularité de se multiplier indéfiniment et parce qu'après trois siècles et demi les pensées qu'ils renferment ont produit maintes autres pensées, semblables à de nouveaux bourgeons pointant sur d'antiques rameaux ». Établissant un parallèle entre Shakespeare et Montaigne, il souligne que « le premier ferme une période, tandis que le second en ouvre une autre... Par le premier, ajoute-t-il, tout un peuple reçut la marque de sa grandeur; par le second, tout un peuple a été obligé d'ouvrir les yeux sur sa nullité. Pour cela même, l'œuvre du dernier est plus méritoire; elle est comme la planche de salut après le naufrage. Que tout un peuple la saisisse et le voilà sauvé ».

Cette appréciation, je confesse, n'a rien de transcendant après ce qui a été dit au sujet de ce maître de la prose française. M. Loforte ne nous apprend pas grand chose non plus en ce qui touche Emerson, le philosophe américain que M. Maeterlinck appelle le « bon pasteur matinal des prés pâles et verts d'un optimisme nouveau, naturel et plausible ». L'auteur des *Universali* voit, à son tour, en Emerson, un « homme naturel » (*un uomo naturale*). Il suffirait, pour étayer cette opinion, de quatre lignes prises au hasard, celles, par exemple, où Emerson dit qu'au « sein des forêts, l'homme retourne à la raison et à la foi » et qu'une « ville n'est que le produit d'une vie artificielle ». La philosophie de l'illustre bostonien, dont je n'aime pas toujours la forme sinueuse, est certainement une des plus saines et des plus proches de la vérité. M. Loforte s'y arrête longuement. Il nous parle longuement aussi d'Amiel, dont le *Journal intime* a tant fait couler d'encre, l'exquis

Digitized by Google

rêveur qui tourna résolument le dos à la vie, l'analyste passionné qui chercha dans l'analyse un remède à ses doutes, celui qui disait que « la paix psychologique, l'accord parfait et virtuel, n'est que le zéro puissance de tous les nombres et n'est pas la paix morale, victorieuse de tous les maux, éprouvée, réelle, positive et pouvant braver de nouveaux orages », celui encore qui prétendit — par quelle bizarre erreur d'optique? — que « la langue française ne peut rien exprimer de naissant, de germant et ne peint que les effets, les résultats, mais non la cause, le mouvement, la force, le devenir de quelque phénomène que ce soit ».

S'il a des mérites que nous n'hésitons pas à reconnaître, s'il sait donner à ses portraits le relief voulu, M. Loforte commet parfois des erreurs aussi graves que celle que nous venons de rappeler. Dire de Rabelais qu'il fut le père de la littérature française, le *pontifex maximus* de la satire, de l'esprit et, par-dessus tout, du calembour, ce n'est rien. Mais il est difficile d'admettre que le calembour soit l'emblème d'une race qui compta, notamment au cours de ce siècle, tant de grands poètes, tant de romanciers puissants, et dont les artistes de l'âme sont légion.

Embellissez votre âme; il n'y a rien au monde qui soit plus avide de beauté qu'une âme; la beauté devrait être une fête quotidienne : tel était le thème du *Trésor des humbles*, le premier volume d'essais de M. Maeterlinck. « Dès que les lèvres dorment, ajoutait-il, les âmes se mettent à l'œuvre. » Le silence était à ses yeux, sinon la sagesse, l'unique grandeur. Philosophie de mystique, opina-t-on. Assurément, Plotin, Ruysbroek, Novalis exercèrent sur notre compatriote une influence considérable. Cependant, tels de ses premiers enseignements — qu'on nous passe ce mot — se rapprochent peut-être de ceux des stoïciens, d'Épicure, de Marc-Aurèle, de Socrate. Il est des aspirations que l'humanité eut et aura toujours. Nous les trouvons dans le *Trésor des humbles* et c'est ce qui en rend la lecture si attachante.

M. Maeterlinck semble avoir depuis lors évolué. « Tout,

Digitized by Google

nous dit-il cette fois, dans la *Sagesse et la Destinée*, est préférable au sommeil... La vertu suprême est de savoir que faire et d'apprendre à choisir en quoi l'on puisse donner sa vie. » Il affirme que la destinée est en nous et que la sagesse nous assure contre la destinée par le triomphe de la conscience. Sentez-vous la différence qui existe entre les deux livres? Le premier nous arrêtait sur les sommets où toutes les sensations sont des sensations d'infini; le second nous fait descendre au flanc de la montagne. Qu'y a-t-il au bas? Oh! si peu et tant de chose : la vie telle qu'elle est. M. Maeterlinck, hier, la voulait presque ignorer; il l'a vue sourire, il a senti en lui son frémissement mystérieux et une croyance nouvelle à présent le possède. « Il faut vivre, nous dit-il, comme si on se trouvait toujours à la veille de la grande découverte... La sagesse n'est pas la prudence de celui qui ne va que jusqu'à un certain point... Croire, ne pas croire, cela n'a guère d'importance; ce qui en a, c'est la loyauté, l'étendue, le désintéressement et la profondeur des raisons pour lesquelles on croit ou pour lesquelles on ne croit point. »

Ce sont là de belles paroles. Néanmoins, je le répète, l'œuvre reste à mi-côte. Cette philosophie est rare, elle est fragile, elle se tient en deçà du malheur et ses couleurs sont celles du rêve autant que celles de la réalité. Nous lisons toutefois, que le sage est heureux par le malheur même. C'est une concession. Il en est d'autres que M. Maeterlinck fait à ses idées d'antan. La science ne lui semble pas, comme à tel grand critique auquel il a raison de ne pas disputer la palme du mauvais français, une aventurière qui vivote à coups de faillites. Mais pourquoi en reprocher à ceux que des idées de sacrifice font tourner bride? « Certaines idées sur le renoncement, écrit-il, la résignation, le sacrifice épuisent, plus profondément que les grands vices et que des crimes même, les plus belles forces morales de l'humanité. » Confrontez cette parole au théâtre de l'auteur. Ce qu'il lui plaît de dire maintenant est-il toujours vrai? N'y a-t-il pas des cas où le sacrifice féconde des âmes, les exalte, les embellit et fait battre plus violemment des cœurs? Voyez la Simone d'Anthoise du

Digitized by Google

Calice, l'excellente pièce de M. Fernand Vandérem qui vient d'être représentée sur un des théâtres de Bruxelles. Simone se sacrifie à un idéal que les commis voyageurs en scepticisme déclareront puéril. Elle ne veut pas que l'époux infidèle puisse seulement soupçonner qu'elle sait. Pour défendre son secret, aucun effort ne lui coûte. Ainsi elle s'élève, elle se grandit. Et son attitude n'entraîne-t-elle pas les siens au delà de leur horizon habituel, ne les rend-elle pas curieux, plus curieux qu'ils ne l'eussent été, des redoutables complications psychiques? Supprimez le sacrifice, que restera-t-il? D'un côté de la boue ou de la lâcheté; d'autre part, de l'indifférence ou de la torpeur...

Qu'il est donc difficile d'avoir une certitude! Qui nous dira le sens secret, la raison suprême de vivre? Je me rappelle tel poème de Lenau que j'entendais lire l'autre soir dans la douce intimité d'une maison amie; je songe à ces zingaris que le poète rencontra au hasard d'un voyage. Ils étaient trois. Le premier fumait, comme si rien d'autre au monde n'importait; le second, un violon à la main, jouait un air de son pays; le troisième rêvait, tandis que le vent faisait résonner ses cymbales. Pour Lenau c'était là toute la vie : un rêve qui ment, une chanson qui passe, un peu de fumée qui s'éparpille dans l'air d'un matin de soleil ou d'un crépuscule endeuillé... Eh bien non! c'est une conception d'hier. Avec M. Maeterlinck, il faut se dire que tout est préférable au sommeil. Un réconfortant optimisme partout s'annonce; déjà nous le sentons frémir en nous. Il faut l'entendre, il faut y croire, il faut que toutes les voix se confondent dans l'hymne à la Joie et à l'Action que l'humanité chantera demain!

ALBERT ARNAY.

Digitized by Google

CHRONIQUE ARTISTIQUE

La septième exposition annuelle *Pour l'Art*. — Au Cercle artistique : M. Xavier Mellery. — M^lle^ Berthe Art. MM. Stacquet, Uytterschaut, Cluysenaar. — M. Laermans à la Maison d'Art.

Au milieu des œuvres très estimables que groupe la septième exposition annuelle du groupe *Pour l'Art*, celles du statuaire Victor Rousseau se distinguent entre toutes par un accord parfait entre la pensée et l'exécution. M. Rousseau est également maître de l'une et de l'autre. C'est ce dont témoigne tout son envoi, depuis le délicieux bracelet d'or fermé par deux mains se touchant — deux mains souples, amoureuses, vivantes, qui font deviner et regretter le corps absent — jusqu'à sa *Déméter*. Le détail de la forme est poussé jusqu'à la perfection dans cette sculpture qui n'est qu'un magnifique fragment, car la figure de la déesse, coupée au genou, est détachée d'un ensemble. La robustesse qui doit caractériser l'opulente nourricière des hommes s'allie à la distinction qu'on est accoutumé à trouver chez M. Rousseau. Il n'a pas jugé, comme tant d'artistes chargés de représenter Cérès, qu'il suffisait de déshabiller une lutteuse de foire ou une débordante paysanne, de l'appuyer sur un soc de charrue et de lui mettre dans les bras une gerbe d'épis. C'est une déesse qu'il a modelée. Si les forces de la nature sont exprimées par le développement de la gorge et la puissance des lignes, la divinité respire sur le visage serein et jusque sur les membres puissants de ce corps délicatement caressé.

Des qualités de même ordre font remarquer le buste du

Digitized by Google

petit *Pierre*, œuvre d'un artiste aussi sûr de son métier que de sa grâce; *Vie intérieure*, figurine où, chose rarissime, l'intellectualité la plus intense parle sans littérature, par les seuls moyens plastiques, et le buste de *Mlle Annie Mennig*, dont les traits, mélange de jeunesse et de gravité légère, se nuancent d'un vague sourire. M. Rousseau expose encore un *Beethoven* dessiné à la plume : étude curieuse par son exécution serrée et par l'irradiation de la lumière sur ce front léonien.

Deux dessins aussi du sculpteur Antoine Springael; nous préférons son buste *Souffrance*, dramatiquement opprimé par la symbolique couronne d'épines. De M. Pierre Braecke, à part quelques objets d'art industriel qu'on voudrait plus « poussés », deux charmants médaillons d'enfants et un grand groupe à mi-corps, *Le Christ et les deux larrons*, qui ne manque pas de caractère.

L'invention est la qualité dominante de M. Isidore de Rudder. Un gracieux petit groupe en marbre, qui représente sans doute *Vénus et l'Amour*, une adorable figurine de baby agitant son hochet, des masques expressifs, infiniment variés, des dessins décoratifs dans le goût de la Renaissance allemande, des cartons pour les broderies qu'exécute avec un goût si personnel Mme de Rudder, représentent excellemment dans cette exposition les ressources du talent très divers de cet habile artiste.

Parmi les peintures, aucune ne peut rivaliser avec le prestigieux portrait de Mme S., la *Femme à la rose*, par M. de la Gandara. Elle est en chapeau, prête à sortir; les mains — merveille d'exécution sûre et verveuse — fixent à la ceinture une rose épanouie, pimpant réveil de ton au milieu de la coquette toilette de ville, interprétée dans une tonalité assourdie et profonde par un peintre de la lignée de Whistler. Il ne restera pas d'effigie plus exacte et plus attrayante de l'élégante de 1898. Moins heureux le groupe de Miss K. et de Miss N. On dirait Milly-Christine... en bois. Même elles n'ont qu'une main pour elles deux. Mais quelle main! Fondante, nacrée, fleurie d'une sombre émeraude qui en fait ressortir la pâleur et la finesse allongée.

Digitized by Google

Au premier rang des exposants belges, MM. Firmin Baes et René Janssens. Les *Meules* de M. Baes sont un charmant paysage, précis, lumineux et frais au soleil du matin, sous un ciel bleu jaspé de blanc. *L'Eté :* un vieux tâcheron, à la figure ravagée par les travaux de la terre, emporte dans ses bras deux immenses gerbes. C'est vivant et bien observé, mais la coloration bleu et or est froide, presque métallique : l'épisode estival se passe dans une atmosphère brillante et glacée. M. Baes, qu'il peigne ou qu'il dessine, a une tendance exagérée à imiter M. Léon Frédéric. Il s'en dégagera ; il s'en dégage déjà, à preuve son portrait de famille qui présente, avec un défaut de coordination dans le groupement et la proportion des figures, des qualités bien personnelles de dessin, de couleur et de distinction : les deux têtes de jeunes filles, insuffisamment reliées au reste de la composition, charment par la scrupuleuse simplicité du rendu. La même conscience fait le prix du portrait de *M. Lucien v. d. B.*, par M. Janssens. M. Janssens se délasse volontiers du portrait en plantant son chevalet dans les vieilles maisons et les vieilles villes ; il en reproduit avec l'amour d'un antiquaire les lignes déjetées et les teintes patinées. Comme cette bonne femme, embobelinée dans sa mante, s'apparie bien à la *Ruelle* surannée où elle fait l'effet d'une ombre du « bon vieux temps » ! Que ce *Bibliophile* doit être heureux dans l'atmosphère poussiéreuse de sa « librairie », comme on disait autrefois ! *L'Intérieur*, avec ses bibelots truculents, est savamment peint, et le *Balcon de l'hôtel de ville de Bruxelles* attire l'attention par une mise en page originale, que M. Hannotiau, toujours en quête d'effets pittoresques, doit regretter de ne pas avoir imaginée. Il se consolera en regardant avec une légitime complaisance sa *Couture,* dont la somptueuse coloration serait digne de M. Alfred Verhaeren, et son *Petit Godshuis*, où il exprime avec une impressionnante justesse le silence et la mélancolie des béguinages flamands. M. Hannotiau expose d'autres vues brugeoises, à effets chatoyants d'architectures et de costumes. M. Amédée Lynen apporte, dans des saynètes analogues, l'habileté plus désinvolte de l'illustrateur professionnel et d'une bonne

Digitized by Google

humeur plus malicieuse. Les sujets modernes ne l'inspirent pas moins bien. Voyez son *Pèlerin*, un gaillard nu-pieds, le traditionnel drapelet de papier peint épinglé au chapeau, et qui, arrêté devant un cabaret de la route, s'entonne, en guise de viatique, le verre de bière que vient de lui apporter l'hôtesse goguenarde. Du même, les feuillets intitulés *Zélande* sont de bien jolies pages d'album.

En fait d'art décoratif, il n'y a que des tentatives : de M. Ciamberlani, de M. Colmant, dont la *Tête de vieille* est d'une couleur puissante, de M. Fabry dont le paysage et les figures s'écartent également de la nature.

M. Omer Coppens reste fidèle aux vues urbaines et rurales de la mère-Flandre. Mais il ne s'éternise pas pour cela dans un procédé. La variété de son envoi témoigne de ses constantes recherches; elles l'amènent parfois, dans son désir du mieux, à dépasser le but; c'est ainsi que ses deux grandes pages, *La Grand'Place de Furnes* et *Le long des remparts*, offusquent par l'intensité exagérée de la couleur; les toits de tuiles rouges flamboient et jettent des paillettes comme feraient des plaques de tôle incandescente. Il y a plus de vérité, et partant plus de charme, dans sa *Vieille rue à Nieuport*, observée avec justesse et peinte avec sobriété; nous en dirons autant de sa *Série de cinq intérieurs de la côte;* une poésie familière s'épand dans ces logis minuscules comme des cabines de bateau; l'atmosphère est imprégnée du sentiment des existences humbles et rudes qui s'y sont succédées depuis des générations.

MM. Viandier et Ottevaere, les *tenebrosi* du cercle *Pour l'Art*, s'efforcent tous deux d'éclaircir leur palette, en cherchant à désengluer leur pinceau des noirs opaques qui l'alourdissaient. M. Ottevaere n'évite pas encore les tonalités conventionnelles, témoins ses deux vues de Londres. Nous aimons mieux la *Mer phosphorescente*, dont l'effet participe de son ancienne manière et de sa nouvelle; la nuit y est profonde et fluide. C'est la nuit aussi, ou le demi-jour, que peint de préférence M. Duhem; il a une note grise, tendre, élégiaque, qui est bien à lui, et une douceur enveloppée, dont M. Hya-

Digitized by Google

cinthe-Pascal Smits devrait bien lui demander le secret.

Au milieu de l'exposition chatoie une vitrine de bijoux signés Ph. Wolfers. Ces œuvrettes précieuses scintilleront dans les chevelures, fleuriront aux ceintures, étincelleront sur les gorges blanches. C'est faire leur éloge de dire qu'elles rappellent les créations du Français Lalique, le poète de la joaillerie moderne.

***

« J'expose, écrivait dernièrement M. Xavier Mellery aux critiques d'art bruxellois, j'expose au Cercle artistique et littéraire quelques-unes de mes œuvres. Je vous prie de me faire l'honneur d'aller les examiner.

« Si ma compréhension d'art vous parait d'abord rebelle à la vôtre, je vous prie d'attendre avant de me juger et de revenir voir mes ouvrages. J'y ai mis trop de mon âme, de ma joie et de mes souffrances, pour ne pas croire que je saurai vous intéresser si vous voulez bien m'accorder le temps nécessaire à cet examen.

« Je n'ose pas compter les années que j'ai mises à ce travail, constant dans ma devise : « Le plus grand art est celui qui « donnera la plus forte dose d'émotion. » Tout véritable artiste s'efforce de la réaliser selon son cœur. Pour ma part, si je n'y suis pas encore arrivé (et y arrive-t-on jamais?) je suis bien près d'approcher de ce qu'il me sera permis d'atteindre.

« Quoi qu'il en soit, je rends grâce à Dieu, car je suis assuré d'avoir fait de grands progrès, parce que j'ai recueilli sur ma route des choses dont je me suis rendu maître. »

Combien cette lettre apparaîtrait présomptueuse, si elle portait la signature d'un artiste à qui ne répugneraient pas quelques concessions au goût du public! M. Mellery n'est pas de ceux-là. L'absence de cabotinage, presque le dédain avec lesquels ses œuvres étaient exposées au Cercle, accrochées comme au hasard, sans coquetterie, sans souci de l'effet, le disaient bien haut. Si l'artiste parle fièrement des étapes qu'il

Digitized by Google

a conscience d'avoir accomplies sur la route douloureuse de l'idéal, cette fierté, dont l'expression ne va pas sans mélancolie, n'a rien de vaniteux. Quoique M. Mellery puisse penser de lui-même, il est modeste devant la nature. A preuve ses dessins. Ces paysages, ces intérieurs, ces portraits d'êtres familiers entourés de meubles bourgeois qui participent à leur existence, tous ces croquis d'une atmosphère si juste et si vraie, sont d'un faire scrupuleux, précis, et malgré son ampleur, esclave de l'exactitude. La photographie ne serait pas plus vériste. Cependant le moindre d'entre eux révèle un poète. Et plusieurs rappellent cette autre série de dessins, déjà ancienne, où M. Mellery avait représenté les pièces et les corridors d'une maison habitée; on n'y voyait, reproduits avec une minutie pleine de tendresse, que des objets inanimés. Mais comme le spectateur sentait la pensée des hôtes absents de ce logis en remplir la gravité déserte! M. Mellery, si nos souvenirs nous servent bien, avait intitulé cela : *Sunt lacrimæ rerum;* titre périlleux, qui n'écrasait pas ces élégies au crayon noir, ces chansons sans paroles, dont la mélodie muette était pour le regard et pour l'imagination.

Le même don d'extraire le style et la beauté que recèlent les êtres et les choses caractérise les peintures qui formaient la partie principale de l'envoi de M. Mellery. C'est son propre portrait, dont le cadre se décore de minuscules allégories traitées en silhouettes et symbolisant le labeur de l'art — un paysage d'hiver, la cour désolée d'une ferme abandonnée, qu'on dirait maudite, et par-dessus les murailles de laquelle un réseau noir de ramures défeuillées se profile avec une sécheresse linéaire sur le ciel plombé — une nature morte — une chapelle où, dans une ombre fantastique, des nonnes assistent à un office nocturne, enveloppées dans leurs voiles malheureusement peints avec lourdeur — une composition d'une noblesse admirable, consacrée à l'*Amitié* — et des panneaux allégoriques de plus vastes dimensions, à plusieurs personnages. Il y a, dans ces panneaux, des particularités de proportion sans doute voulues en vue de l'effet, mais qui ne laissent pas de choquer ; la couleur est sombre et opaque, au

Digitized by Google

point que, sans le fond d'or qui les détache, les figures paraîtraient probablement se confondre. Et pourtant... Faut-il dire qu'on oublie ces imperfections? Non, et c'est justement là qu'est la force de M. Mellery : on ne les oublie pas, et sans cesser d'être choqué, on est subjugué par ces compositions incomplètes, mais imprégnées d'une si noble austérité, et l'on y revient à plusieurs reprises. On admire quelques figures d'une tournure héroïque et d'une distinction superbe, au bas desquelles on verrait sans étonnement le monogramme souverain d'un maître de la Renaissance italienne; on goûte, en en blâmant le parti pris, les funèbres harmonies de cette couleur de désespérance. Car M. Mellery est un pessimiste de la brosse. Le deuil qui assombrit sa pensée voile toutes les créations de son cerveau. Mais son désenchantement n'amollit pas la sombre énergie de son talent, ni moins encore l'obstination de son labeur. Il est de ceux dont Flaubert disait : « Les âmes-cyprès sont toujours vertes. »

*
* *

Aux allégories austères de M. Mellery, patiemment conçues, longuement reprises, où l'on sent la poursuite anxieuse de l'idéal, Mlle Berthe Art, MM. Stacquet et Uytterschaut ont fait succéder, dans le petit salon du Cercle, tout ce que l'improvisation a de fraîcheur, de spontanéité et d'imprévu. Les méditations endeuillées ont fait face au caprice qui vole « sans peser et sans rester ». La grâce emmousselinée d'une matinée de printemps, le ruisseau qui court dans la prairie et rit au soleil, le velouté odorant des corolles et des fruits, l'imperceptible bruissement de la neige qui s'amoncelle sont les seuls inspirateurs de ces pages pimpantes.

A Mlle Art les fleurs et les fruits. Quelle vie fragile et scintillante son crayon de couleur prête aux pétales en franges des chrysanthèmes, à la carapace d'or des oranges, à la corolle fripée des pavots, à la chair amoureuse des roses-thé! Quelles tonalités chatoyantes, luxueuses, et comme chacune de ces matières délicates conserve sa particularité! Dédaigneuse

Digitized by Google

des compositions mille fois ressassées qui font ressembler tant de natures mortes à des pensums « expédiés » avec plus ou moins d'application, Mlle Art apporte dans l'assemblage des formes éphémères qui lui servent de modèles, comme dans le choix des accessoires dont elle les entoure, le goût d'un artiste, et, parfois, l'imagination d'un poète; ce n'est pas le hasard, c'est une sensibilité raffinée qui a combiné ces groupements de fleurs, de fruits, de verres irisés, ensemble charmant où la mélodie des lignes accompagne la chanson de la couleur. Si bien qu'on n'est pas seulement séduit par la subtile perfection du métier; l'on s'arrête, et telle touffe de fleurs fait vaguement deviner une pensée, un rêve, un regret.

M. Henri Stacquet reste l'aquarelliste toujours jeune du printemps et de l'hiver. La tendre gaîté des verdures neuves, les effets de neige dont le whatman « épargné » fait presque tous les frais, n'ont pas d'interprète plus aimable : cela est vu et rendu avec une spirituelle justesse, avant que la goutte d'eau colorée dans laquelle il trempe son pinceau ait eu le temps de sécher. M. Stacquet expose des marines, de pittoresques intérieurs hollandais, des vues urbaines, des nefs d'églises, des vues de village, des paysages pris en Belgique et en Hollande. Le hameau de Saint-Job surtout lui porte bonheur. Il en a rapporté quelques lavis blonds et légers, qui comptent parmi ses impromptus les plus heureux.

M. Uytterschaut s'impose par un dessin plus ferme, une exécution plus serrée, des colorations plus robustes. Ses coins de verger, ses cours de ferme, sa *Maison du garde* font concurrence aux vigueurs de la peinture à l'huile. M. Uytterschaut est le Courtens de l'aquarelle.

Cette charmante expositionnette était complétée, non sans quelque dissonance, par l'envoi de M. Alfred Cluysenaar qui montrait, à côté de l'esquisse d'un plafond dans le goût classique, deux petits groupes en bronze nerveusement modelés.

***

Digitized by Google

A la Maison d'Art, quarante tableaux et esquisses de M. Eugène Laermans permettent de juger l'œuvre de ce peintre intéressant, qui compte en nombre égal ses admirateurs et ses détracteurs. M. Laermans apporte une note renouvelée, et comme une pitié encolorée, dans la peinture des misérables.

Les coquefredouilles du vieux Breughel oublient parfois leurs maux en saluant de leur rire égueulé, le broc où mousse la bière de Flandre; les magots de Van Ostade narguent la misère, d'un œil clignotant, plus malin que la destinée; les paysans souffreteux de De Groux gardent, sous les haillons, des élégances de dandy qui a du vague à l'âme; les épiques rustauds de Millet se revêtent d'une noblesse qui en fait comme les prêtres d'un culte immémorial. Les paysans et les ouvriers de M. Laermans n'ont presque plus rien d'humain : ils épouvantent, et l'aspect de ces hommes que l'inexorable servitude a ramenés à la brute, fait confusément monter au cœur je ne sait quel remords. Déprimés, déjetés, déformés jusqu'au grotesque par la vie moderne qui les écrase, ils n'ont plus même l'énergie de se plaindre : ce sont les « sombres millions » dont parle Carlyle, troupeau de misère qui roule sur les routes, se hâtant sous la malédiction : émigrants fuyant vers l'inconnu, grévistes concentrant toutes leurs dernières espérances sur le drapeau sanglant qui précède leur foule grouillante, mendiants dont la misère crie par toutes les plaies, *outlaws* follement cramponnés au pied de l'insensible croix. Sans doute, il y a dans le dessin de ces faces abruptes, dans ces attitudes contorsionnées, une uniformité agaçante; assurément, il serait plus méritoire de ne pas sacrifier au « caractère » la forme vraie. M. Laermans arrivera à se débarrasser de ce parti pris, comme il y est déjà arrivé dans son *Aveugle*, digne d'un Breughel moderne. La science ne lui manque pas, témoin son *Portrait de bonhomme*, superbement campé, plein de style dans sa triviale vérité; à preuve encore l'étude de jeune femme, dont la lumière caresse si délicieusement le profil et la gorge nacrée.

Les compositions exposées à la Maison d'Art se déroulent

Digitized by Google

dans des paysages d'une couleur éloquente et tragique : la nature hostile fait, elle aussi, peser sa haine sur ces damnés de la vie sociale, montrés avec une si effroyable intensité. Que l'artiste réussisse un jour, tout en individualisant, en assouplissant ses personnages, à conserver cette saisissante impression d'ensemble, comme d'un flot d'humanité roulant vers l'abîme; qu'il ne la demande plus, comme aujourd'hui, à la systématique uniformité des visages et des gestes, et il aura créé un genre : il sera devenu le peintre des foules.

MAURICE SULZBERGER.

Digitized by Google

LE MOIS POLITIQUE

La vie parlementaire a repris avec une intensité qu'on ne pouvait prévoir. Mais il a fallu, pour cela, un remaniement ministériel et l'annonce d'une réforme électorale.

Excusez du peu! Le chef du cabinet n'est plus M. de Smet de Naeyer, et M. Nyssens ne préside plus aux destinées du Travail (avec un *t* majuscule). C'est-à-dire que notre orientation financière et économique a subi un remaniement très profond. Car telle paraît être la signification véritable de la retraite des deux hommes d'un réel mérite, que les hasards du parlementarisme ont rendus aux charmes de la vie privée. Lorsqu'il y a deux mois je signalais la fureur de réglementation qui sévissait dans les bureaux de la rue Latérale, j'avais comme un vague pressentiment de la réaction qui allait tout culbuter. N'avais-je pas, après bien d'autres d'ailleurs et sans allure de prophétie, eu raison de redouter cette crise d'interventionnisme, dont le projet de loi sur les accidents du travail marquait un des plus vifs accès? Sans malice il est permis de dire que la crise atteignit alors son maximum d'intensité. De fait, les protestations pleuvaient ; les mains catholiques et les mains libérales semblaient se chercher et se presser pour organiser la résistance. Et, symptôme plus grave, cette résistance était moins antisociale qu'antipolicière; on ne récriminait pas contre le désir très légitime d'améliorer le sort des travailleurs; on s'insurgeait contre l'ingérence perpétuellement tracassière de l'État dans le domaine privé, déjà si difficile à gérer en toute indépendance par ses possesseurs.

Donc, le premier effet du remaniement ministériel, ce sera

Digitized by Google

un temps d'arrêt dans la voie des réformes sociales, ce seront des loisirs procurés à ce petit et vaillant état-major, que M. Nyssens regardait évoluer avec une tendresse paternelle. Il faut le déplorer sans ambages, car la politique du professeur de Louvain fut avant tout une politique d'apaisement, et il est à regretter seulement qu'elle se compliquât trop, qu'elle se se hérissât, peut-on dire, de prescriptions administratives et de multiples charges patronales.

Il y a, sans doute, deux façons de protéger le travailleur industriel; il y a celle qui consiste à dire au patron : « Tu fus trop longtemps l'arbitre souverain et des salaires, et des amendes, et des réparations dues à tes employés; eh bien, nous allons changer, *retourner* cela! Désormais l'arbitre, ce sera l'employé, ou peu s'en faut. Et estime-toi heureux que nous te permettions encore d'être l'employeur, c'est-à-dire d'y aller de tes risques, de tes capitaux et de ton travail d'initiative et de surveillance. Quant à moi, monsieur l'État, j'entends rester, ou à peu près, spectateur, mais spectateur armé, redresseur de tes torts à l'occasion, rien de plus. »

Et il y a une autre méthode au nom de laquelle on tient à employeurs et employés ce langage : « Vous êtes les uns et les autres également utiles à la prospérité publique, également dignes de considération et d'appui. Vous, industriels, vous sacrifiez le meilleur de votre temps et de votre intelligence pour édifier une œuvre de grandeur et de hardiesse; vous, les ouvriers du fer et de la mine et d'ailleurs, vous donnez votre sueur, parfois votre sang, pour des tâches d'humilité et d'ingratitude et à des prix non moins humbles et non moins ingrats. Vous êtes des frères et mes frères; vous avez le même droit à mon intervention. Je demanderai à tous ceux qui me font vivre, aux rentiers, aux commerçants, aux agriculteurs, aux gens des professions libérales et aux fonctionnaires de tout grade, je demanderai à tous et chacun de donner leur obole pour faciliter vos tâches et adoucir votre vie; je mettrai ma quote-part dans la constitution de votre budget « social ».

Entre ces deux politiques, M. Nyssens me paraît n'avoir pas toujours opté comme il fallait. Il était visiblement tiraillé

Digitized by Google

en des sens divers. D'une part, la tendance ultra-conservatrice de certains de ses collègues et peut-être l'état des finances, mal assises comme elles sont, lui défendaient d'adopter le système des largesses gouvernementales ; et il se voyait réduit à réclamer des seuls patrons, éternellement corvéables, la réparation du mal quotidien que cause cette grande et belle chose, l'industrie moderne, aux esclaves attachés à son char de feu. D'autre part, l'opposition naturelle des intéressés, qui trouvait des échos à la Chambre et jusque dans les conseils de la Couronne, ne lui permettait pas de donner à ses projets l'ampleur nécessaire et d'en poursuivre conséquemment la réalisation.

La vérité, c'est qu'un seul parti a, dans son histoire, de grands et nobles exemples de cette abnégation complète dont il faudrait avant tout faire preuve dans la solution du problème social. Ce parti, c'est le nôtre.

A-t-il hésité à maintes reprises à proposer une réforme équitable qui pouvait le précipiter du pouvoir? N'a-t-il pas expié assez durement, en 1884, la grande œuvre de notre enseignement populaire, à laquelle il s'était voué? Et n'est-il pas encore prêt à braver l'impopularité du service personnel, à rendre démocratique la plus réactionnaire de toutes nos institutions nationales, c'est-à-dire l'armée, où n'est guère soldat que le pauvre ou le sans-vocation.

Pour rétablir la paix entre employeurs et employés, il faut partir d'un grand et généreux principe, et non de préoccupations de groupes ou d'hommes; le libéralisme a en lui-même la force morale nécessaire pour accomplir ce triomphe sur l'égoïsme bourgeois. Déjà sa conversion, même dans les centres industriels, à bien des réformes ouvrières est un symptôme significatif. J'ai causé avec beaucoup d'industriels du Hainaut, et je les ai vu ralliés à la politique interventionniste, comme des enquêtes allemandes ont prouvé que l'étaient, Outre-Rhin, les industriels clairvoyants. Ce qui irrite ou inquiète les nôtres, c'est précisément l'incertitude dans laquelle ils vivent ; chaque jour leur apporte quelque menace de vexation inutile ; tantôt c'est une ordonnance policière ; tantôt un questionnaire d'allure

Digitized by Google

scientifique plutôt que pratique; tantôt flotte quelque nuage sombre et qui n'a pas dégagé sa force électrique. Mieux vaudrait une législation très nette et très franche, qui garantît les droits de chacun et qui tempérât les rigueurs de la réglementation par un appui sérieux des finances publiques; il y aurait alors compensation, et ce serait simple justice.

Le départ de M. de Smet de Naeyer est-il dû, comme on l'affirme, à des difficultés analogues à celles qui ébranlèrent la situation de M. Nyssens? C'est bien possible, étant donnés certaines audaces du chef du cabinet et son désir d'innover dans l'art d'équilibrer le budget. Les agrariens ont la ténacité moins aimable encore que les industriels, et puis ils sont « avec Dieu », à la différence de la plupart de ces derniers.

Mais ce qui paraît hors conteste, c'est que la réforme électorale n'a ni gagné, ni perdu à cette révolution de palais. Elle se dessine comme devant être une nouvelle édition du ragoût que nous dûmes avaler en 1895. Ni uninomalisme, ni proportionnalité, voilà le mot d'ordre; on conserverait les petits arrondissements, on découperait proprement les autres, et il n'y aurait plus de ballottage.

Il est prématuré de tirer des horoscopes; mais du tapage infernal qu'a causé la seule menace d'un projet de loi, il ressort déjà que la très grande majorité des gauches reste acquise à la R. P. et qu'on est prêt aux extrêmes concessions pour assurer le triomphe de cette réforme suisse et wurtembergeoise. Pourtant il ne faudrait pas que toutes les fédérations socialistes imitassent celle de Liége et disent aux libéraux de toutes nuances : « Ou vous inscrirez dans votre programme le S. U. pur et simple ou il n'y aura jamais d'entente entre nous. » On oublie trop, dans les milieux ouvriers, qu'il ne s'agit point de passer devant Monsieur le maire, et que, pour éviter un divorce pénible et certain, les libéraux raisonnables préfèrent encore un concubinage de quelques mois à une union légitime, mais durable. Ce n'est donc pas la peine d'acheter une corbeille de noces et d'y exposer, bien en vedette, le S. U.

M. WILMOTTE.

Digitized by Google

ERNEST RENAN

ET LA QUESTION RELIGIEUSE EN FRANCE

(SECOND ARTICLE)

Quand un homme est parvenu à une haute situation dans le domaine des lettres, il est d'un grand intérêt de refaire l'histoire de sa pensée et de rechercher les jugements auxquels ses principales œuvres ont donné lieu. C'est ce que nous avons fait pour Renan dans la première partie de cette étude (1).

Nous avons été ainsi amené à constater, et non sans surprise, que le caractère de l'homme et de ses livres avait été apprécié à l'origine de la façon la plus inexacte, non pas seulement par des critiques qui laissaient percer leur hostilité religieuse, mais par des écrivains dont on eût dû attendre un jugement sobre et motivé à défaut de sympathie.

I

Comment s'expliquent d'aussi étranges méprises? Beaucoup plus aisément qu'on ne l'imagine au premier abord. Le nombre de ceux qui étudient un auteur et son œuvre avec impartialité, avec un réel désir de les pénétrer et de les comprendre, a toujours été fort limité; quant à ceux qui sont capables d'apprécier de sang-froid un homme qui tente de frayer des voies nouvelles, de modifier le classement des opinions et des partis en matière philosophique ou religieuse, ils

(1) Voir le numéro du 15 janvier 1899.

Digitized by Google

se comptent sur les doigts : à l'intelligence, qui leur permet d'apprécier la valeur d'une innovation hardie, il faut qu'ils joignent le courage d'être eux-mêmes mal compris, vilipendés, maltraités. D'autre part, quand un critique, en possession de la faveur publique, s'est prononcé doctement et sévèrement sur l'œuvre qui rompt en visière avec la tradition, s'inscrire en faux contre son jugement serait presque un acte de folie.

Ce n'est pas de l'impartialité, ce n'est pas de la perspicacité de ses contemporains qu'un esprit original, qui rompt avec les formules consacrées, peut attendre la justice et la vérité ; c'est du temps seulement et, il faut l'avouer, d'un concours de circonstances favorables. Le temps, en lui donnant l'occasion de reprendre sa thèse personnelle sous des aspects variés, de la reproduire sous de multiples exemplaires, de la frapper en quelques formules brèves et nettes, est son principal auxiliaire. Renan eut pour lui cette bonne chance ; les circonstances générales de l'époque lui furent également favorables. La vie politique ayant été réduite à un minimum sous le second Empire, les hautes études littéraires et philosophiques en bénéficièrent. Renan, secondé par le charme d'une langue souple et ferme, à la fois classique et moderne, fut discuté, critiqué, réfuté avec une ampleur, un intérêt, une passion que l'on accorde rarement aux œuvres de sereine pensée, de méditation profonde.

Il fut discuté, mais dénaturé, ce qui lui fit sentir la nécessité de l'isolement qui conserve à la pensée sa sincérité. Il comprit, tout le premier, qu'un initiateur doit pratiquer à l'égard du grand public cette doctrine du « dédain transcendant », qu'il a prêtée à son héros Jésus, dédain qui se transforma peu à peu chez cet homme sans fiel en une large bienveillance, nuancée d'ironie. Cette indulgence, il eut surtout à la mettre en pratique à l'égard de ces demi-savants qui, n'ayant jamais su se faire une opinion personnelle sur un sujet déterminé, tiennent pour un dogme intangible les catégories, les définitions et les classements traditionnels. Comment des pédants de collège comprendraient-ils jamais l'esprit de libre fantaisie qui anime un *Caliban*, une *Fontaine de Jouvence*, une *Abbesse de Jouarre?*

Digitized by Google

Si les croyants se déclaraient scandalisés de la négation du miracle et de la révélation, les spiritualistes ne s'indignaient pas moins du dédain manifesté par M. Renan pour les preuves classiques de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme. Les matérialistes et les positivistes gardaient une méfiance instinctive pour le philosophe qui se refusait à entrer dans leurs rangs et maintenait les droits du sentiment religieux, après avoir sapé les fondements de la croyance au surnaturel. Renan obtint donc, à peu près du premier coup, ce rare résultat de faire contre lui l'unanimité d'adversaires jusque-là irréconciliables. Les protestants de nuance avancée, qui savaient gré à l'auteur de la *Vie de Jésus* d'avoir étudié les travaux de l'exégèse allemande, se désolaient, plus amèrement que les catholiques eux-mêmes, de ce qu'ils appelaient son indifférence morale, et les libres penseurs, qui eussent volontiers acclamé un nouveau Voltaire, entrant en lice avec une solide connaissance de l'hébreu et de l'histoire religieuse, flairaient dans l'ancien séminariste un faux frère, dont le désir le plus intime était de rentrer en grâce auprès de l'Église qu'il avait désertée. Combien de fois il nous est arrivé à nous-même d'avoir la confidence de ce soupçon de la part d'hommes qui voyaient presque un calcul — tout au moins une sorte d'infirmité intellectuelle — dans les ménagements, dans les respects dont Renan n'a cessé d'entourer l'idée religieuse et le sentiment chrétien ! « Il finira par l'Église, comme il a commencé par elle », telle était l'opinion de beaucoup, et je ne jurerais pas que tous aient été désabusés par la résolution qu'il avait prise de réclamer des obsèques purement civiles, sans aucun caractère religieux. Quand on voit des hommes de l'intelligence de MM. Brunetière et de Vogüé se méprendre si complètement sur le caractère et la portée de l'œuvre de Renan, il ne faut pas s'étonner de tant de faux jugements portés sur lui dans les cercles savants et universitaires.

C'est à notre génération qu'il appartient de rétablir la réalité des choses par un jugement sur l'ensemble de cette œuvre, telle qu'elle apparaît avec quelques années de reculée. La tâche nous est rendue facile par les modifications qui se

Digitized by Google

sont insensiblement produites dans la situation des différents partis. Plus ou moins mal compris, Renan n'a pas tardé à trouver des imitateurs. De plus en plus s'est faite, dans un grand nombre d'esprits, une distinction très nette entre la croyance, qui est une affaire de tempérament, de milieu, de convenance, d'intérêt, et la « connaissance » des croyances ou systèmes religieux, qui est une affaire d'étude désintéressée, ne comportant pas de conséquences pour la conscience du chercheur ou savant. L'esprit de propagande ou de prosélytisme est en baisse. Nous savons aujourd'hui parler avec une sympathique curiosité de la naissance de telle secte chrétienne récente ou du développement du prophétisme hébreu à l'époque de Josias, sans y mêler notre foi, pas plus que s'il était question de la Chine ou de l'Inde. De ce progrès énorme, qui marque l'apaisement des controverses religieuses en attendant leur complète disparition, Renan a été le principal artisan.

Nous avons dit suffisamment par quel *processus* une pensée originale, d'abord dénaturée par la critique qui la proclame incohérente et fausse par cette seule raison qu'elle sort des cadres généralement admis, s'affirme et se dégage.

Renan est le plus résolu, le plus déterminé des rationalistes. S'il est d'avis, comme il l'a déclaré en 1889 sur la tombe d'Ernest Havet, que nous ne devons pas travailler à « détruire » le christianisme, il ne cache pas que les jours de la croyance religieuse, qui se fonde sur la personne et l'œuvre de Jésus de Nazareth, sont comptés. Dans une des dernières pages sorties de sa plume, dans le tome V^e^ et dernier de l'*Histoire du peuple d'Israël*, qui n'a paru qu'en 1894, deux ans après sa mort, il s'exprime à cet égard d'une façon catégorique et qui concorde absolument avec les doctrines de l'*Avenir de la science*, livre écrit dès 1849, mais publié seulement en 1890 :

« L'avenir immédiat est obscur... mais l'avenir ultérieur est sûr. L'avenir, en définitive, ne croira plus au surnaturel; car le surnaturel n'est pas vrai et tout ce qui n'est pas vrai est condamné à mourir. Rien ne dure que la vérité. Cette pauvre vérité parait bien abandonnée, servie qu'elle est par une

Digitized by Google

minorité imperceptible. Soyez tranquilles ; elle triomphera. »

Est-ce là le langage d'un sceptique, d'un dilettante? N'est-ce pas celui d'un prophète de l'avenir qui, tout jeune, a pris place dans ce diocèse de la libre pensée, refuge des âmes indépendantes, dont Sainte-Beuve se réclamait un jour magnifiquement, et qui a donné un exemple précieux aux jeunes générations en refusant de s'enfermer dans les étroites limites d'une secte philosophique ou religieuse?

Écoutez la suite :

« Ni le judaïsme, ni le christianisme ne seront donc éternels.

« Si l'humanité revient à des superstitions, ce ne sera pas à celles-là.

« Le judaïsme et le christianisme disparaîtront. L'œuvre juive aura sa fin; l'œuvre grecque, c'est-à-dire la science, la civilisation rationnelle, expérimentale, sans charlatanisme, sans révélation, fondée sur la raison et la liberté, au contraire, se continuera sans fin. »

Cet homme, dont on prétend qu'il se désintéresse de l'avenir de son pays et assiste, en spectateur narquois, au conflit des opinions et à la lutte des personnes, a marqué, dans ses *Nouvelles études d'histoire religieuse*, parues en 1884, les caractères de l'éducation qui convient à la démocratie émancipée de l'Église. Je ne connais rien en aucune place, qui soit aussi ferme, aussi catégorique, aussi décisif :

« L'éducation usuelle et commune, dit-il, qui deviendra celle des foules, sera moins conservatrice des croyances surnaturelles que le vieil humanisme complaisant, qui se souciait peu qu'une phrase fût vraie ou fausse, pourvu qu'elle fût bien tournée. L'homme qui n'a pas fait ses classes se dégage des langes du surnaturel, plus facilement que le demi-lettré; car ce dernier a été élevé dans l'admiration exclusive du XVII^e^ siècle, et ses maîtres, la moitié du temps, n'ont pas eu assez de force d'esprit pour lui faire faire une distinction entre le type excellent de style en prose que le XVII^e^ siècle a créé et l'enfantillage intellectuel où nous tiennent souvent les œuvres littéraires de ce temps... Cette nouvelle éducation fera des

Digitized by Google

générations moins lettrées, mais en somme plus éclairées que celles qui doivent leurs habitudes d'esprit aux humanités. *C'est la faute des humanités, qui n'ont pas su inaugurer pour leurs adeptes une prise sérieuse de la robe virile, un acte de majorité intellectuelle, consistant à dépasser la littérature et à la remplacer par la culture positive de l'esprit humain.* »

Il dira enfin ceci :

« S'il est vrai de dire que, désormais, la culture intellectuelle, même à son degré le plus humble, exclura la croyance au surnaturel, il est vrai de dire aussi que la plus haute culture ne détruira jamais la religion entendue dans le sens élevé. L'homme ne dépend pas d'un maître capricieux, qui le fait vivre, mourir, prospérer, souffrir. Mais il dépend de l'ensemble de l'univers, lequel a un but et fait tout converger à ce but. L'homme est un être subordonné; quoi qu'il fasse, il adore, il sert. La vertu, c'est de contribuer avec joie et empressement au bien suprême. »

Pour Voltaire et la philosophie française du XVIII^e^ siècle, la religion est un virus fatal, que des médecins sans scrupule — les prêtres, les clergés — ont inoculé à l'humanité afin de s'en faire des rentes, pour obtenir richesses, places, honneurs, influence auprès de malades, qui sont devenus leurs clients nécessaires. Ce virus, il le faut extirper à tout prix dans l'intérêt général, et la meilleure manière d'y arriver, c'est de détruire le médecin, qui est le propagateur du mal :

> Nos prêtres ne sont point ce qu'un vain peuple pense :
> Notre crédulité fait toute leur science (1).

Pour un Renan, la religion est une fonction de l'organisme humain; c'est un acte physiologique, dont la lucide compréhension est indispensable à quiconque se propose d'étudier la marche des sociétés. Cette fonction peut s'accomplir dans des conditions normales, la religion montrant alors son caractère seul légitime, qui est la poursuite du bien suprême; elle peut offrir aussi les signes d'un état maladif par la croyance au

(1) *Œdipe*, de Voltaire.

Digitized by Google

surnaturel, par la foi aux opérations magiques dont les clergés détiennent les secrets.

Donc, pour Voltaire une maladie, pour Renan une fonction naturelle, qui affecte aisément des caractères morbides; la manière dont ces deux grands esprits apprécient la religion offre de notables dissemblances, en même temps qu'ils s'accordent dans la négation de toute révélation surnaturelle, de tout pouvoir théurgique.

Renan s'accorde encore avec la philosophie du XVIII[e] siècle dans son « optimisme ». Pour lui, ni le monde, ni l'humanité ne sont irrémédiablement coupables et justement condamnés par les décrets d'une justice suprême; ils sont faibles, infirmes et doivent être encouragés dans leur tendance au bien. C'est pourquoi Renan, malgré l'estime où il tenait l'exégèse des Allemands et des Hollandais, n'a jamais voulu entrer avec le protestantisme dans des relations qui fussent autres que celles de la politesse, des égards respectueux, de la déférence. Le dogme de la Réformation, qui accuse avec âpreté la notion du péché et prépare ainsi la place à l'acte de la rédemption, lui est foncièrement antipathique.

Ses sympathies iraient plutôt à un Herder, qui est un rationaliste plein d'égards pour l'idée religieuse, et je crois qu'il faut signaler dans l'auteur des *Idées sur la philosophie de l'histoire de l'humanité* l'ancêtre spirituel le plus direct de celui qui devait renouveler en France l'étude de l'histoire et de la philosophie religieuses.

Renan a subi également l'influence du grand mouvement philosophique auquel sont attachés les noms de Kant, de Hegel, de Fichte. De ces hardis constructeurs il a appris jusqu'à quel point sont futiles et superficiels les systèmes qui statuent, par le plus audacieux des *a priori*, l'existence d'une divinité extérieure à l'univers, indépendante de l'ensemble des choses. Dieu est pour lui à l'état de « devenir », en même temps qu'il tient à conserver l'ancienne notion de « finalité » de l'univers.

Il se met encore à l'école de l'Allemagne en matière de philologie sémitique et d'exégèse biblique; Gesenius et Ewald

Digitized by Google

sont les maîtres, dont il prononcera le nom avec respect jusqu'au dernier moment. Mais, sur ce domaine aussi, il se garde d'aller aux extrêmes. La critique d'un Strauss n'est pas la sienne; ses goûts d'historien moraliste et philosophe ne sauraient s'accommoder de procédés, qui aboutissent à la ruine des documents littéraires propres à éclairer les origines du christianisme et du judaïsme.

De même qu'en philosophie il n'a sacrifié que les assertions positivement dépassées et condamnées, de même qu'il tient à sauvegarder pour l'avenir la vertu du sentiment religieux, de même il maintiendra jusqu'au dernier moment la vieille tradition du monothéisme des Hébreux, point de départ de l'évolution dont le christianisme devait sortir à son tour. Il est donc sous ce rapport « rationaliste », au sens où ce mot est appliqué dans les écoles théologiques.

On a reproché à Renan, non sans quelque vivacité, son obstination à maintenir en matière d'exégèse des thèses généralement abandonnées. Aujourd'hui, en effet, l'on admet volontiers, non d'après des documents d'une authenticité fort éprouvée, mais plutôt d'après une induction fondée sur des comparaisons portant sur un grand nombre d'exemples, que les Israélites ont débuté par un état religieux de polydémonisme ou d'animisme, auquel a succédé la constitution d'un panthéon assez réduit, puis une monolâtrie, puis le monothéisme dont les livres prophétiques constituent le document. Ce prophétisme à tendance monothéiste et éthique ne remonterait pas à une époque antérieure au VIII^e^ siècle avant notre ère. Eh bien! M. Renan, bien qu'il se soit résolu à accepter à plusieurs égards les corrections apportées par Reuss et Kuenen au système de Gesenius et d'Ewald, persiste à loger le monothéisme hébreu à l'époque, plus qu'hypothétique, d'un Abraham, à une époque antérieure de plusieurs siècles à Moïse! De même, il a maintenu l'Évangile de saint Jean dans les documents qui permettent de reconstituer la physionomie de Jésus de Nazareth. Et sa raison pour agir ainsi est toujours la même. Comme philosophe de l'histoire, comme artiste, il a besoin d'une base nettement établie pour édifier l'ensemble

Digitized by Google

d'un grand développement historique et religieux; cette base, il est résolu à la reconstituer, fût-ce au prix des plus audacieuses inductions, plutôt que de laisser la place vide au berceau du judaïsme ou du christianisme.

« Laissons de côté de mesquines réserves », ainsi s'exprimait Renan lui-même sur la tombe d'Ernest Havet, il était « dans le vrai ». Et comme le disait, à son tour, quelques mois plus tard, le fils de Havet en parlant de Renan encore vivant : « Les jeunes gens d'aujourd'hui ne se douteront jamais combien doit la liberté de l'esprit français à l'homme illustre que le Collège de France s'enorgueillit d'avoir à sa tête. — J'avais quatorze ans, poursuivait M. Louis Havet (quand parut la *Vie de Jésus*), et j'entends encore la rumeur que le livre éveilla. *De ce jour-là on comprit chez nous qu'il n'est pas de matière où la sincérité ne soit un devoir* et que, selon l'esprit d'un beau verset de l'Évangile, ce qui souille l'homme n'est pas ce qui sort de sa bouche, mais ce que la lâcheté enferme dans son cœur. »

Nous dirons, nous aussi : « Laissons de côté des détails d'histoire et d'exégèse; Renan a été dans la grande voie de la vérité. »

II

Aujourd'hui la France est parvenue à l'un de ces tournants de route, où il lui faut prendre une de ces décisions qui engagent le sort d'une nation pour plusieurs générations. Ou bien, reniant résolument les grandes traditions libérales du XVIII^e^ siècle sous la formule nouvelle, mieux proportionnée aux besoins du présent, que leur a donnée Ernest Renan, elle reviendra à des formes religieuses condamnées; ou bien elle poursuivra dans la voie de l'émancipation intellectuelle et morale en refusant d'écouter les voix trop nombreuses, qui lui prêchent la lâcheté et l'abdication sous les espèces de la sagesse et de la prudence.

Nous résumerons les traits essentiels de cette situation, que nous ramènerons aux deux termes d'un dilemme :

Peut-on attendre de l'opinion française qu'elle exige des

Digitized by Google

Chambres et du gouvernement l'organisation d'un enseignement public, d'une véritable éducation nationale, directement inspirée par les principes de liberté intellectuelle, morale et religieuse que symbolise l'œuvre de Renan?

Ou bien, au contraire, cette même opinion, se désintéressant de la direction imprimée par l'État à l'instruction de la jeunesse, assistera-t-elle impassible à l'habile et tenace propagande que l'Église a organisée pour reprendre le terrain perdu au cours des XVIII^e^ et XIX^e^ siècles?

Au premier moment, les circonstances peuvent paraître très défavorables, et il semble que l'opinion laïque et libérale ait sensiblement reculé depuis trente ans. L'esprit de l'enseignement donné dans les lycées de l'État, l'esprit du haut enseignement de la Sorbonne et du Collège de France, les tendances accusées des principaux organes de la presse, grands journaux ou revues, les tendances des Académies et de la littérature, tout cela, dans la seconde partie du règne de Napoléon III, de 1860 à 1870, était franchement libéral. Les Jules Simon et les Laboulaye parlaient, non en leur nom propre, mais, il est permis de le dire, au nom de toute la partie éclairée de la nation, qui, résolue à défendre les franchises de l'examen en même temps que les libertés publiques, tenait les questions ecclésiastiques pour des affaires privées, dont la solution appartient à la conscience individuelle.

Au lendemain de la grande crise de 1870-1871, il se forme, au contraire, un groupe, de plus en plus considérable d'hommes politiques, de littérateurs, d'écrivains, de professeurs, qui déclarent que l'avenir de la France est dans un retour franc et sans ambages aux traditions chrétiennes et catholiques, qui ont fait sa grandeur passée.

Ce sont d'abord les journaux royalistes, orléanistes, bonapartistes, qui défendent cette thèse; depuis quelques années, un certain nombre d'organes républicains l'ont adoptée à leur tour plus ou moins ouvertement ou, tout au moins, n'y opposent qu'une molle résistance. La France, affirme-t-on sous toutes les formes, est une nation catholique, et le véritable Français est celui qui, sans accepter nécessairement la vérité du dogme

Digitized by Google

qu'enseigne la *cathedra Petri,* s'incline respectueusement devant l'Église et reconnaît que son action est indispensable pour assurer la conservation des grands principes sociaux.

Les avances que le pape Léon XIII a faites à la France républicaine ont facilité et fortifié cette évolution. Pourquoi le catholicisme et la république seraient-ils inconciliables? L'Église n'est-elle pas, tout au contraire, la grande puissance morale chargée de défendre les bases essentielles de l'ordre en un temps où tant d'espérances ont été réveillées par d'imprudentes promesses, où la vue de certains bouleversements presque instantanés a déchaîné les plus dangereuses convoitises? C'est ainsi que la *Revue des Deux-Mondes*, d'une part, le *Petit Journal*, de l'autre, désignent dans le pape Léon XIII l'*homme représentatif* des besoins de la société moderne au déclin du XIX^e^ siècle.

Rappellerai-je le bruit fait autour d'hommes, d'une réelle valeur assurément, mais qui ne semblaient pas devoir être désignés comme les chefs de la jeune génération littéraire, l'un, M. Ferdinand Brunetière pour avoir exalté Bossuet, l'autre, M. Émile Faguet, pour avoir dénigré âprement Voltaire?

Une fois, c'est l'Institut tout entier, réuni dans une pieuse pensée pour honorer la mémoire de ses collègues défunts, qui reçoit pour ses travaux purement scientifiques, dégagés de toute attache religieuse, la bénédiction du pape. Une autre fois, c'est M. Langénieux, cardinal-archevêque de Reims, qui, à l'occasion du quatorzième centenaire du baptême de Clovis, fait appel à des historiens et à des littérateurs pour retracer, sous forme d'une série d'études détachées, les grandes époques et les principales figures de la *France chrétienne.* L'Université de France lui fournit la moitié de ses collaborateurs, sans craindre de mettre ainsi sa signature à une œuvre qui signifie : la France n'a d'autre raison d'être dans l'avenir que la foi catholique, qui a fait sa grandeur dans le passé.

Sur le domaine de l'enseignement primaire, la République avait réussi à organiser un enseignement populaire, entièrement soustrait à l'influence du clergé. Le nom de M. Jules Ferry

Digitized by Google

reste attaché au vote et à la mise en pratique des lois organisant l'instruction primaire « laïque, gratuite et obligatoire ». Et cependant, au lendemain de la mort de Renan, un ministre de l'Instruction publique, qui avait été l'ami le plus dévoué, le confident le plus autorisé de Gambetta, M. Eugène Spuller, déclare qu'il faut apporter un *esprit nouveau* dans les relations de la République et de l'Église, c'est-à-dire qu'il ouvre la porte aux plus dangereuses concessions. A sa suite ou sous son inspiration, des pédagogues éminents, MM. Ferdinand Buisson et Félix Pécaut (1), tous deux d'origine protestante, — le fait est digne d'être noté, — tous deux placés aux postes les plus éminents de l'Instruction publique, demandent que les influences religieuses et chrétiennes reprennent leur place à l'école.

S'il s'agissait d'un pays protestant, la chose serait sans grand inconvénient; car, avec MM. Pécaut et Buisson, il n'est nullement question de faire rentrer le dogme à l'école sous la forme d'un catéchisme quelconque, mais simplement de vivifier l'enseignement moral par les grandes leçons du judaïsme biblique et du christianisme conçus au sens le plus large. Mais nous sommes, il ne faut pas l'oublier, en un pays catholique, où la *laïcité* de l'enseignement primaire dans ses programmes et dans son personnel n'a pu être obtenue qu'au prix des plus grands efforts et n'est pas encore complètement réalisée. Il est clair que, si les propositions de MM. Spuller, Buisson et Pécaut arrivaient à se traduire dans les faits, si l'instruction religieuse se réintroduisait dans l'école par cette voie détournée, elle y prendrait aussitôt le caractère d'une propagande catholique, de plus en plus prononcée.

Les propositions auxquelles je viens de faire allusion, — qui ont soulevé quelque émotion dans les cercles de l'enseignement en 1894, mais qui, jusqu'à présent, n'ont été suivies d'aucune mesure d'application, — avaient été présentées par M. Pécaut de la manière suivante :

« Si la disposition des esprits, si l'état des croyances, si des

(1) M. Pécaut est mort le 31 juillet 1898.

Digitized by Google

traditions nationales bien vivantes et compatibles avec les plus nobles inspirations des temps modernes eussent favorisé et rendu pour ainsi dire *naturelle* une instruction religieuse scolaire, qui eût été véritablement religieuse, allant au vif de l'âme, et non pas seulement ecclésiastique, c'est-à-dire rituelle, dogmatique, souvent superstitieuse; et si cette instruction, rattachant l'âme de l'enfant au principe infini des choses, lui révélant par là même sa grandeur et son immortalité avec sa parenté divine, avait accompagné une instruction morale non ascétique, toute séculière et pratique, unissant les traits essentiels de l'idéal chrétien à ceux de l'idéal antique et moderne, l'humilité au sentiment de la valeur personnelle, la résignation à l'esprit d'entreprise, la douceur à la vaillance, la charité à la résistance aux méchants; oui, si pareille alliance eût été praticable, j'entends sincèrement praticable, nul doute que l'éducation publique n'y eût gagné une dignité, une autorité singulière. »

Ce que M. Pécaut exprime, avec une élévation d'idées à laquelle nous rendons très volontiers hommage, sous la forme d'un regret, un autre écrivain protestant, M. Sabatier, le déclare à son tour d'une façon beaucoup plus catégorique et sans ambages. Il se demande pourquoi « l'enseignement moral est si faible, si pauvre, si terre à terre dans l'école publique », et il répond que « la morale qui n'a pas une foi religieuse pour âme intérieure et mobile d'action, est impuissante et reste vulgaire ».

Ce sont donc des protestants qui, à très bonne intention, je le veux, préconisent la rentrée de l'action religieuse dans l'école, dont les portes ont été fermées au curé. Les catholiques n'ont pas manqué de comprendre que ces propositions ne pouvaient que tourner à leur avantage, — catéchisme et idée religieuse étant pour l'immense majorité des Français deux notions inséparables l'une de l'autre. L'adoption des propositions de MM. Buisson et Sabatier, ce serait, à bref délai et en dehors des grandes villes, l'école remise sous l'influence du clergé. Il ne faut pas perdre de vue, d'ailleurs, que la laïcisation, en ce qui concerne les écoles de filles, est loin d'être

Digitized by Google

achevée sur toute l'étendue du territoire français et que, la loi donnant toute facilité aux catholiques pour instituer des écoles primaires en concurrence avec celles de l'État, les écoles libres dites chrétiennes recueillent déjà entre le tiers et le quart de la population scolaire totale du pays.

La situation est beaucoup plus compromise en ce qui touche l'enseignement secondaire, dont le lycée est le type. Depuis que la loi de 1850, dite « loi Falloux », a accordé la liberté de l'enseignement secondaire, les établissements ecclésiastiques de cet ordre se sont multipliés dans d'incroyables proportions, appuyés qu'ils sont par l'aristocratie et la haute bourgeoisie. On comptait au 1er mai 1897, 84,839 élèves dans les établissements officiels, contre 84,569 appartenant aux établissements religieux. C'est donc l'égalité obtenue par l'Église et les libres subsides de ses adhérents contre l'Etat, qui puise dans les caisses du budget public. Si l'on remarque que le chiffre des élèves catholiques avait subi une progression de 11,572 unités au cours des sept années antérieures à la date indiquée, le chiffre des élèves de l'État restant stationnaire, on voit que l'équilibre d'aujourd'hui sera renversé demain au profit des établissements catholiques, dont les élèves envahissent les grandes écoles polytechnique, navale, de Saint-Cyr, les administrations et les services publics, toutes les hautes situations sociales. Le péril, de ce côté, a pris des caractères d'une telle gravité, qu'un prompt remède s'impose.

Cette moitié des jeunes gens destinés à former les « classes dirigeantes », qui a fréquenté les établissements officiels, y a-t-elle cependant reçu des directions philosophiques, littéraires, historiques, propres à les affermir dans les idées libérales, à leur faire haïr l'intolérance religieuse, à faire d'eux des partisans convaincus de cette liberté d'examen, qui n'a été conquise qu'au prix de tant d'efforts, par tant de sacrifices, au travers de tant de larmes et de flots de sang? Hélas! non; la doctrine littéraire est flottante; l'attention des jeunes gens sera retenue pendant des mois autour de l'œuvre des Bossuet et des Fénelon, sans qu'on dise quels adversaires de mauvaise foi les idées de justice et de liberté ont rencontrés en ces

Digitized by Google

hommes ; les Richelieu, les Louis XIV, les Napoléon Ier seront offerts à l'admiration des jeunes gens ; la philosophie qu'on leur enseigne marie les formules de la scolastique à des théories morales et métaphysiques subtiles, sans poser avec franchise le problème de la connaissance, qui amènerait la ruine de l'idée d'une révélation surnaturelle. On n'enseigne nulle part avec décision, dans les établissements de l'État français, quels sont les caractères essentiels d'une recherche scientifique débarrassée de tout *a priori*. Les élèves en sortent avec une culture littéraire superficielle et quelques notions de sciences positives, qu'aucun lien logique ne relie entre elles.

Quand on réfléchit que l'immense majorité des femmes est élevée, de son côté, dans des établissements placés directement sous des influences catholiques, que, dans l'enseignement supérieur lui-même, malgré les progrès considérables réalisés depuis quinze ans, on n'a pas l'impression d'une haute doctrine philosophique et scientifique, parfaitement consciente d'elle-même, dominant les diverses disciplines et montrant que toutes les applications des sciences modernes sont subordonnées au principe d'une méthode d'expérimentation critique et rigoureuse, on ne peut manquer de s'alarmer et de réclamer de l'État — c'est-à-dire de la société, qui est la maîtresse de ses destinées et doit se préoccuper de l'avenir du pays, — des résolutions décisives, conformes à la gravité des circonstances.

Cette situation est admirablement résumée dans une page robuste d'une femme de grand sens et de haute intelligence, Mme Clémence Royer :

« Les professeurs ecclésiastiques, écrivait-elle à la date du 12 février 1898 dans le journal *La Fronde*, se soumettant à grand'peine aux lois qui les obligent à posséder des diplômes, prouvant au moins qu'ils savent ce qu'ils prétendent enseigner, se réclament du principe de la liberté de l'enseignement pour modifier et interpréter à leur gré les programmes. Ils peuvent continuer ainsi d'enseigner l'histoire selon Bossuet, quand ce vieux cadre dogmatique est défoncé, de tous côtés, par tout ce que l'on sait aujourd'hui sur les anciens peuples de l'Orient et sur cette préhistoire, qui fait plonger les origines de

Digitized by Google

l'humanité dans la longue succession des époques géologiques.

« Quant aux sciences physiques, ils ont soin d'en briser l'unité en étroites spécialités techniques, qui en dissimulent l'éloquente synthèse, de façon à pouvoir faire de la science moderne et de leurs dogmes vieillis une sorte d'*olla podrida* qui peut se fixer, comme les réponses d'un catéchisme, dans les mémoires passives, mais en atténuant toutes les facultés critiques de la raison, perdue dans un labyrinthe de contradictions.

« L'enseignement véritablement scientifique qui ne se donne point dans les établissements religieux, l'État, lui au moins, le distribue-t-il largement à ses élèves? Pas davantage, car l'Église lui en conteste le droit, sous prétexte qu'il attenterait ainsi à la liberté de conscience.

« Abusant de la liberté de critiquer l'enseignement laïque, de dénoncer ses professeurs, de contester les découvertes de la science, de les nier carrément, quand elles contrarient ses affirmations, l'Église, toujours au nom de la liberté de l'enseignement, prétend imposer aux instituteurs laïques et jusqu'aux professeurs de l'enseignement supérieur le respect de ses doctrines, sous ce prétexte que l'enseignement de l'État doit rester neutre.

« En sorte que l'enseignement de l'Église ayant toutes les licences pour attaquer celui de l'État, celui-ci n'a pas même la liberté de se défendre. Ne pouvant conclure ferme à une synthèse scientifique totale sans affirmer ce que nie l'Église de droite ou nier ce qu'affirme la chapelle de gauche, réduit à ne résoudre que des problèmes techniques ou des questions indifférentes, l'enseignement laïque, châtré par cette neutralité qu'on lui impose, encourt le reproche de ne pouvoir fournir une doctrine de la vie, qui ne peut être déduite que d'un système logique et sans lacunes, de jugements catégoriques, affirmatifs ou négatifs »

Voilà la situation nettement établie. Elle est grave : elle est loin d'être désespérée.

C'est à l'opinion raisonnée de tous ceux qui sont parvenus pour leur compte à la liberté, à l'émancipation intellectuelle, qu'il appartient de retourner cette situation contre l'Église en

Digitized by Google

enjoignant à l'État de prendre conscience des nécessités des sociétés modernes en en professant et en en proclamant hautement les principes dans l'enseignement public à ses différents degrés.

C'est ainsi que l'État enseignera sans hésitation la science et ses méthodes exactes, en laissant les particuliers libres de recourir aux services de l'Église — où des différentes Églises — dans la mesure de leurs convenances personnelles.

III

Ce n'est pas Renan qui a créé la méthode scientifique. Elle est née en Grèce, a été connue des Romains, a fait sa réapparition à la Renaissance et, depuis le XVIII^e^ siècle, n'est plus sérieusement contestée. Ce n'est pas non plus Renan qui s'est attaqué le premier au surnaturel religieux; Voltaire et les Encyclopédistes l'avaient fait avant lui. Mais il aura, devant l'histoire, le mérite d'avoir *laïcisé* par son exemple toute une série de faits, de documents, de dogmes et de personnages, qui affectaient de se tenir en dehors de la vie commune de l'humanité : un Moïse, un Isaïe, un Jésus, un saint Paul, un saint Augustin, un Luther, que nous discutons aujourd'hui comme nous faisons pour le Bouddha et pour Mahomet. Bon gré, mal gré, en rompant plus encore avec les habitudes qu'avec les croyances, il a imposé aux mœurs un véritable changement de front en ce qui touche l'histoire et la littérature juives ou chrétiennes.

La religion est redevenue, grâce à lui, l'exercice d'une fonction physiologique au lieu d'être une maladie selon Voltaire ou un cadeau du ciel selon les théologiens.

Si quelques-uns, dans les Académies, les revues et les journaux, affectent de dire que l'influence de Renan a cessé de s'exercer, ces écrivains font simplement voir qu'ils n'ont rien compris à son œuvre. Pour la France *après Renan* la question religieuse se pose d'une façon fort différente de la France *avant Renan;* que s'est-il donc produit entre les deux dates de 1855 et de 1895? L'exemple de Renan, qui a agi par sa vertu propre

Digitized by Google

beaucoup plus que par les commentaires, généralement inexacts et tendanciels, de la presse quotidienne ou des organes littéraires et philosophiques les plus réputés.

Renan a eu, de plus, ce grand mérite de ne pas s'enfermer dans une franc-maçonnerie quelconque, de n'être ni un matérialiste, ni un positiviste, ni un protestant libéral, ni un théiste chrétien. Resté en dehors des dénominations sectaires, son nom indique clairement, non une école dont il faut adopter les enseignements sur la parole du maître, mais une tendance et une direction, dont tous les esprits libres peuvent et doivent se reconnaître.

Nous avons dit plus haut quelle était la situation présente, à certains égards inquiétante et grosse de dangers, de l'Instruction publique en France. Il est essentiel que, sans plus tarder, l'État, — autrement dit la société, — prenne conscience de ses obligations et de ses responsabilités comme éducateur national, qu'il remplace l'impulsion, tantôt hésitante, parfois contradictoire, en somme incertaine, qui est imprimée à notre enseignement public à ses différents degrés, par une direction ferme, précise, inspirée par le principe des libertés modernes et de l'examen scientifique sans entraves.

Nous n'avons point à combattre directement l'Église. Si elle se sent atteinte par cette circonstance, que nous traitons comme des faits de l'ordre naturel des faits, des doctrines et des personnages qu'elle loge dans la sphère du surnaturel, nous ne saurions abdiquer devant elle nos franchises de citoyens libres, de philosophes, d'historiens et de littérateurs.

Dans l'ordre de l'enseignement primaire il s'est produit un fait de tout premier ordre. La laïcité de l'instruction populaire, la substitution d'un *Manuel d'instruction civique et morale* au catéchisme traditionnel se sont accomplis il y a quinze ans, sans aucune résistance de la part des populations directement intéressées. Les bruyantes dénonciations du clergé, l'écho et l'appui qu'elles ont trouvés dans les cercles académiques, dans les milieux aristocratiques et financiers, n'ont pu créer de sérieux obstacles à l'accomplissement de cette grande réforme. Il importe maintenant de la mener com-

Digitized by Google

plètement à fin, de manière à réduire dans des proportions sensibles la clientèle des écoles congréganistes. C'est une affaire qui ne souffrira pas de difficultés sérieuses, si les Chambres continuent à prêter leur concours moral à l'administration, si les instituteurs et les institutrices ont le sentiment qu'ils sont absolument garantis contre tout retour offensif du clergé.

C'est dans l'enseignement secondaire que le mal est le plus sensible. On jugera peut-être nécessaire d'y couper court en stipulant, par un retour à l'état de choses existant avant la loi funeste de 1850, que nul ne pourra être admis au baccalauréat ou dans les écoles du gouvernement s'il n'a fait au moins ses deux dernières années d'études dans un établissement de l'État. Mais cette mesure elle-même resterait vaine et illusoire si l'instruction secondaire de l'État ne s'inspirait désormais, de la façon la plus directe, la plus sensible, des grands principes de la liberté politique, de la liberté de conscience et de la liberté d'examen, si l'enseignement philosophique qui en est le couronnement ne se subordonnait désormais aux principes sévères de la méthode scientifique en répudiant les compromissions à l'endroit de l'Église qui l'énervent et le rendent impuissant.

Quant à l'enseignement supérieur, nous taxera-t-on d'imprudence et d'audace quand, fort de l'autorité d'Ernest Renan, nous réclamerons sa complète et totale émancipation? Il est grand temps, en vérité, que, dans nos diverses Universités, qui n'ont repris leur nom que d'hier, l'évolution comparative de la philosophie scientifique et des religions soit étudiée, d'après les textes, sans autre parti pris que de renchérir constamment en rigueur et en exactitude sur nos devanciers. Des Facultés de lettres, où l'on n'ose pas enseigner l'hébreu, parce qu'il faudrait se prononcer sur l'antiquité et l'authenticité des écrits bibliques, où l'on n'ose pas traduire le Nouveau Testament, parce qu'il faudrait se prononcer sur la nature des légendes qui ont entouré le berceau du christianisme, peuvent être de bonnes écoles de philologie, d'histoire politique, de géographie; elles ne méritent pas le beau nom d'institutrices de l'esprit humain.

Nous croyons avoir suffisamment établi jusqu'à quel point

Digitized by Google

parler de l'œuvre d'Ernest Renan, c'est toucher au plus vif de la question religieuse en France, non parce que ce grand esprit a proposé des vues spéciales sur la religion, mais parce qu'il a montré qu'il était désormais impossible de soustraire l'histoire et la philosophie religieuses aux méthodes exactes professées par la science moderne.

MAURICE VERNES.

Digitized by Google

L'INSENSIBLE ÉVOLUTION [1]

II

Ce matin-là Odette avait son frère à déjeuner, c'était un jeudi ; les serins chantaient dans la cuisine ; il y avait un rayon de soleil sur le bord de la fenêtre, et la Marie Gérard était de bonne humeur.

« Figure-toi, dit Roger, que j'ai rencontré Mme Espérat ! Elle m'a reproché la rareté de mes visites ; j'ai répondu que je n'avais pas le temps, que j'étais très absorbé par mon hôpital, et pour lui prouver que je ne mentais pas, je lui ai raconté nos dernières expériences.

— Quelles ? fit Odette avec l'indifférence d'une personne accoutumée à ce genre de conversations que les jeunes médecins affectent de tenir à table.

— Les injections sous-cutanées d'extrait de blattes, la fameuse découverte de Linceuil, tu sais, le docteur en chef... Nous avons piqué neuf bonshommes, ils ont commencé par enfler, et puis ils sont morts.

— Quelle horreur ! s'écria la jeune fille en pâlissant, vous êtes donc des bourreaux ?

— Pire, répliqua l'interne avec un rire flegmatique, des assassins, car il n'y a pas à dire, ils nous sont morts tous les neuf entre les bras. C'est abominable, je ne dis pas non, mais que veux-tu, la science l'exige. On peut bien avancer de

[1] Voir le numéro du 15 janvier 1899.

Digitized by Google

quelques jours la fin d'une douzaine de pauvres diables incurables, condamnés, pour le bien de l'humanité tout entière!

— C'est égal, tu ne devrais pas te prêter à de pareilles atrocités; car, enfin, vous savez ce que vous faites, sans doute?

— Si nous le savions, nous ne ferions pas d'expériences.

— Mais, pourquoi expérimenter des choses idiotes? De l'extrait de blattes! Quel effet cela peut-il produire sur des malades?

— Je me le demande.

— Alors, à quoi vous servent vos études, vos travaux, vos expériences mêmes? Votre ignorance n'a d'égale que votre malhonnêteté, vous abusez de la confiance de vos clients, vous exploitez leur crédulité!

— Souvent, pas toujours. A la vérité, nous ne savons rien. La médecine n'est pas une science, c'est une supposition. La chirurgie seule marche avec le progrès ; c'est un art susceptible de subir tous les perfectionnements. La médecine est comme la religion, elle soulage ceux qui souffrent par l'espérance ; elle ne guérit pas, elle console... C'est déjà quelque chose, ce n'est pas assez. Mais la chirurgie, vois-tu, Odette, c'est grand, c'est beau, on voit clair là-dedans, on sait où l'on va. Ainsi, il y a des opérations qui font plaisir à voir... La laparatomie, par exemple : On prend un loupiau, ou une loupiote (1); on lui ouvre le ventre, on retire ce qu'il y a dedans, on opère un lavage, puis on replace ce qu'on a enlevé, on recoud la peau proprement, et le tour est joué. Quelquefois, on s'aperçoit qu'on a oublié dans le ventre du bonhomme, ou de la bonne femme, une éponge ou une pince, et l'on est obligé de recommencer. Ça, c'est l'imprévu, ce sont les petits agréments du métier.

— Tiens, tais-toi, fit Odette en repoussant son assiette, tu me fais mal au cœur avec tes macchabées. Viendras-tu dimanche?

(1) Surnom qu'on donne aux malades dans les hôpitaux.

Digitized by Google

— Non, je ne peux pas, j'ai un rendez-vous; ma journée est prise.

— Je m'ennuie beaucoup, murmura la jeune fille.

— C'est de ta faute aussi! Je ne demandais qu'à sortir avec toi le dimanche, c'était même mon plus grand plaisir... tu n'as plus voulu?

— Oui, tu as raison, c'est ma faute; mais pourquoi me condamnerais-je à partager ton plus grand plaisir, quand tu te soucies si peu du mien? Tu es un peu égoïste, mon petit frère. Tu ne t'es jamais demandé — puisque les excursions du dimanche à travers la banlieue m'ennuyaient — si quelque autre chose ne me serait pas plus agréable.

Parce qu'il vous plaît, à vous autres hommes, de cueillir des fleurs anémiques sur les bords d'un talus pelé, en compagnie d'une grisette plus ou moins laide, vous vous écriez, lorsqu'il vous prend fantaisie d'initier votre mère, votre sœur, ou votre femme à vos caprices champêtres : « Je la promène, on va peut-être la prendre pour ma maîtresse, elle est bien heureuse! Que pourrait-elle demander de plus? »

Ce que je demande de plus, moi, continua-t-elle en s'animant, ce sont justement des plaisirs qui soient inconnus à vos maîtresses, des distractions plus délicates que celles qui suffisent au bonheur de vos étudiantes. Si je vais à la campagne, je veux que ce soit la vraie, celle que nous avons connue tous deux, que tu as oubliée... Tes environs de Paris me font l'effet d'un vin frelaté qui singerait notre vieux vin de Bourgogne. Tes fêtes populaires m'écœurent avec leurs abominables odeurs de friture et de foule surchauffée. Tout cela, c'est bon pour des gens bornés et incultes, ce sont des plaisirs trop bas, trop grossiers, pour un esprit cultivé comme le tien; c'est se commettre que de les partager.

— Alors, dit Roger en riant, que veux-tu que je fasse? Que je me mette en habit à partir de six heures du soir? Que je passe mes nuits au théâtre et au club, mes jours au bois ou sur les boulevards? Je ne suis pas riche, je ne suis pas oisif, il faut

Digitized by Google

que je fasse mon métier, et que je fréquente des gens comme moi. Parce que je ne peux pas prendre les plaisirs du grand monde, faut-il que je me prive de ceux qui sont à ma portée?... Que je devienne seulement millionnaire, et je te promets que je fais laver mon linge en Angleterre?

— Ne parlons plus de cela, fit Odette nerveusement, nous ne nous entendons pas. »

Il y eut un silence, pendant lequel Roger ramassa distraitement les miettes de pain éparses sur la nappe.

« Tu ne divinerais pas avec qui j'ai rendez-vous dimanche! reprit-il avec un peu d'hésitation.

— Non, comment veux-tu?... Ton ami Renard peut-être, ou bien la petite Rosette? »

Rosette était l'amie d'un étudiant qui la confiait quelquefois à Roger, son intime, lorsqu'il se sentait des velléités d'inconstance. Odette était très au courant de toutes ces intrigues; elle savait le nom de la plupart de ces dames, et n'ignorait même pas les escapades de son frère, celui-ci, très insouciant, laissant traîner partout ses lettres d'amour. Parfois même ils en avaient relu ensemble, de ces épitres hardies ou naïves, signées Angèle ou Germaine, qui faisaient rougir le jeune homme d'une émotion rétrospective, et rire Odette de tout son cœur.

Mais Odette était sujette aux pressentiments, surtout depuis qu'elle était affectée de cette sorte de maladie noire qui jetait sur sa jeunesse un crêpe néfaste. Elle eut un léger battement de cœur en écoutant la réponse de son frère.

« Tu te rappelles Luce, la petite Luce? une fille de salle... C'était dans ma première année d'internat, elle avait seize ans... Eh bien, je l'ai retrouvée ... par hasard ... il y a quelque temps. Elle est très jolie, très intelligente, c'est un plaisir de causer avec elle. »

Certes, Odette s'en souvenait de cette petite brune piquante, aux yeux noirs à la fois hardis et sournois, appétissante comme une jolie pêche duvetée.

« Ah! dit-elle, et comment l'as-tu revue?

Digitized by Google

— Je lui ai écrit...

— Et elle est accourue, acheva Odette ironiquement; elle était libre à ce moment-là!

— Elle est de bonne famille, reprit le jeune homme; le père avait une très belle place; à sa mort, les enfants ont dû travailler. Il fallait bien manger, n'est-pas? C'est alors que Luce s'est mise domestique. Elle a bien souffert!... A présent, elle fait de la couture pour les grands magasins, et elle habite avec sa mère une petite mansarde où il n'y a qu'un lit... C'est la misère!

— Pauvres gens! dit Odette apitoyée. Enfin, c'est drôle que tu aies pensé à cette Luce après si longtemps!

— Que veux-tu, je m'ennuyais, j'étais bien aise de faire une nouvelle connaissance... Oh! mais, tu sais, en tout bien tout honneur! Je n'abuserai pas de mes avantages. Puisque tu ne veux pas sortir avec moi, il me fallait bien une camarade de promenade, une amie... Je suis enchanté de Luce, c'est une vraie trouvaille. »

A partir de ce moment, Odette s'aperçut qu'elle n'aimait plus autant son frère. En vain, elle s'efforçait de penser à cette nouvelle connaissance de Roger sans parti pris, comme Roger l'envisageait lui-même, une vague honte l'oppressait, comme si elle se fut trouvée mêlée à quelque intrigue louche tramée contre son propre repos. Il lui semblait que son frère aurait dû, par respect pour elle, lui taire cette liaison comme il lui cachait les autres au début. Un nouveau poids pesa sur son âme malade. Elle eut des crises nerveuses qui désolaient la Marie Gérard.

« Aussi, répétait l'obstinée Morvandelle, pourquoi donc que vous ne voulez pas vous marier? Il n'y a pas de bon sens!...

« Me marier? je n'y songe guère, répondit un jour la jeune fille; mais Roger, pourquoi pas? »

Chose bizarre, cette idée parut lui faire reprendre goût à la vie. Aucune jalousie ne lui vint en pensant à la fiancée, à la femme de Roger... Décidément, elle ne l'aimait plus,... du moins avec l'exclusiveté d'autrefois, elle était simplement une bonne

Digitized by Google

sœur, toujours affectueuse et dévouée... Elle avait cru vaguement jadis être un jour quelque chose de plus. A présent, elle aurait voulu que ce mariage fût déjà fait; elle s'en réjouissait à l'avance, sans savoir au juste pourquoi. Ses yeux avaient à son insu une lueur mauvaise, comme si elle eût avec ce projet caressé l'espoir d'une vengeance ou d'une délivrance.

III

Immédiatement, Odette se mit en campagne : elle avait à Paris quelques amies qu'elle négligeait de voir, par apathie, par horreur de se déranger. Mme Espérat demeurait dans la rue des Écoles; c'est là que la jeune fille se rendit d'abord.

Mme Espérat était la veuve d'un ancien professeur de Roger.

Depuis que sa sœur la voyait, Roger l'avait prise en grippe; les jeunes gens ont de ces caprices inexplicables. Mme Espérat avait une fille, de deux ou trois ans plus jeune qu'Odette, brune avec la peau blanche, jolie sans être une beauté, un peu fanée déjà par les privations qu'impose le séjour de Paris aux petits rentiers. Juliette pouvait passer pour une jeune fille accomplie. Tenant de sa mère une activité tout à fait particulière, elle avait pour tous les travaux à l'usage des femmes une adresse remarquable; c'est elle qui taillait et cousait tout ce qui concernait sa toilette et celle de sa mère. Ces occupations de ménage lui plaisaient.

C'était le jour de réception de ces dames; leur minuscule appartement était déjà plein quand Odette arriva. Il y avait là Mme Robin, la sœur de Mme Espérat, avec ses deux filles, Irma et Estelle, âgées de 25 à 32 ans. Irma était mariée, mais on ne voyait jamais son mari; ce jeune homme, de famille noble, avait fait en l'épousant ce qui s'appelle un sot mariage. Ses parents, après une longue résistance, avaient consenti à recevoir Irma, mais ils ne venaient aucunement en aide au jeune ménage, dont l'existence était plus que précaire. Robert avait bien trouvé une petite place de commis aux écritures dans une maison de

Digitized by Google

commerce, mais il ne gagnait pas assez pour nourrir et entretenir deux personnes. Furieux de vivre aux crocs de ses beaux-parents, il était pour cette famille une source de querelles et d'ennuis.

La maison Robin prenait des pensionnaires; comme cette maison se composait d'un étroit appartement, cela faisait un curieux entassement de jeunes ménages en voyage de noces, d'illustres rastaquouères à la peau bise, et de petits « pays-chauds » en tunique de lycéens, tout cela couchant, mangeant, vivant, comme il se pouvait dans aussi peu de place que possible.

Quant à M. Robin, pour le monde c'était un mythe, ou quelque chose de semblable; on n'en parlait même pas. Il remplissait généralement chez lui les fonctions de cuisinier-maître d'hôtel, mais il n'était pas rare qu'on le vît accourir au bruit de la sonnette, à la porte d'entrée, tenant d'une main la vaste chaussure d'un Brésilien, et de l'autre une brosse à cirer. C'est encore lui qui, orné d'un tablier à peu près blanc, servait le petit déjeuner du matin aux nobles étrangers. Ses attributions étaient infinies comme son abnégation.

Irma, grande et osseuse, ressemblait à sa mère, mais Estelle posait pour la « professionnelle beauté ». Son visage d'un ovale délicat, suavement encadré de bandeaux à la Vierge, ses grands yeux noirs ingénument baissés, ses lèvres entr'ouvertes dans un naïf et charmant sourire, qui découvrait très à propos deux rangées de dents mignonnes, sa mise simple, son attitude modeste et timide, tout en elle était grâce et séduction. Elle avait eu déjà cinq ou six fiancés, aventuriers impudents qui, après s'être fait héberger pendant plusieurs mois par la famille de la future, disparaissaient la veille du mariage. Le dernier en titre, un Espagnol de l'Amérique du Sud, pourvu de tant de noms en *és* que la belle Estelle n'avait jamais pu les retenir, assis près de sa fiancée, paraissait beaucoup moins occupé d'elle que de sa cousine.

C'était un de ces étudiants étrangers qu'on admet à l'ex-

Digitized by Google

ternat dans les hôpitaux de Paris, où ils sont généralement détestés à cause de leur jactance et de leurs prétentions.

Odette ne put s'empêcher de sourire devant cette réunion composée d'éléments aussi incohérents que bizarres. Elle n'ignorait pas que c'était là un échantillon de cette société hétéroclite qui s'intitule le monde parisien, mélange de bourgeois et de rastaquouères, de nobles ruinés et d'étudiants pauvres, de journalistes inconnus et de charlatans célèbres, de parvenus et de déclassés, société plus cosmopolite que celle qui fréquente les salons interlopes; mais elle l'avait oublié, et ne s'y trouvait pas mêlée sans surprise.

Juliette, toujours souriante et gaie, l'embrassa affectueusement, tout en se plaignant de Roger qui ne venait plus jamais; de tout temps Juliette avait manifesté sa sympathie pour Roger, qui, de son côté, ne lui témoignait jadis aucun éloignement.

Odette pensa qu'avec le concours assuré de Juliette, il ne lui serait pas difficile de réaliser son projet, si toutefois Roger voulait y mettre un peu de bonne volonté; mais une arrière-pensée la hantait, qu'elle attribua à l'entourage de son amie. Oui, ce devait être cette famille qui lui inspirait une sourde répugnance à s'engager plus avant dans ses tentatives matrimoniales. D'un air las, elle s'appuya au dossier de son fauteuil, et les yeux à demi-clos, écouta rêveusement ce qui se disait autour d'elle.

Mme Espérat, une petite femme très vive; encore fraîche malgré ses cheveux blancs, parlait du dernier bal auquel elle avait conduit sa fille. Sa petite voix circulait dans la conversation générale comme un ruisseau serpente à travers la prairie.

« Ma Juliette était si fatiguée d'avoir tant dansé!... Moi, vous savez, je n'aime pas ces bals par souscription, où l'on danse avec des gens qu'on ne connaît pas, mais il faut bien que les petites filles s'amusent, n'est-ce pas?

— Juliette est allée au cours de danse hier? demanda Irma.

— Mais oui, il y avait même quelques jeunes gens fort aimables. Pourquoi n'y allez-vous pas, Odette? cela vous distrairait...

Digitized by Google

— Merci, madame, répondit la jeune fille avec un peu trop de franchise, je ne me soucie guère d'apprendre à danser à des petits messieurs, si aimables soient-ils. »

Toutes ces choses louches avaient le don de l'exaspérer. Très fière, elle ne comprenait pas qu'on pût se commettre dans de semblables réunions. Ces bals par souscription, ces cours de danse que les jeunes filles ne payaient pas — la note étant présentée seulement aux élèves hommes — froissaient sa pudeur provinciale. Elle avait horreur de cette vie lamentable, de cette chasse au mari à travers des plaisirs équivoques. Elle comprenait pourquoi il lui était impossible d'avoir avec ces gens des relations plus suivies, souffrant de ce milieu comme d'une anomalie choquante.

La belle Estelle daigna ouvrir la bouche pour critiquer quelques jeunes filles qui se trouvaient la veille au Luxembourg, la promenade favorite des demoiselles à marier. Sa voix était suave comme le reste de sa personne ingénue.

« N'est-ce pas, Gonzalès, que cette pauvre fille était vraiment laide? »

Cependant, Gonzalès lui ayant opposé une légère contradiction, ce timbre céleste tourna à l'aigre avec une facilité inquiétante.

Gonzalès n'était pas aimable ce soir. Elle affecta de le bouder avec une candeur qu'elle croyait irrésistible, et à laquelle Gonzalès demeura parfaitement indifférent, toujours absorbé dans la contemplation de Juliette.

Mais Mme Robin fatiguée d'avoir gardé si longtemps un silence qui n'était pas dans ses habitudes, prit tout à coup la parole d'une façon si péremptoire, que les autres n'eurent plus qu'à se taire. Mme Espérat, connaissant sa sœur sur le bout du doigt, lança autour d'elle un coup d'œil malin qui signifiait sans aucun doute : « Vous allez voir la jolie collection de mensonges qu'elle va vous servir! » et s'accota commodément à son fauteuil, en personne certaine que la séance sera longue.

« De mon temps, commença Mme Robin d'une voix impla-

Digitized by Google

cablement soutenue, les jeunes filles avaient plus de coquetterie, savaient mieux s'habiller. Ainsi, nous avions, ma sœur et moi, un je ne sais quoi qui attirait irrésistiblement les regards des hommes. Nous passions pour les beautés de la ville où mon père était en garnison. Vous ne pouvez pas vous figurer les extraordinaires aventures qui nous arrivèrent... On nous remarquait partout.

Nous nous promenions un jour à Nice; une dame très simplement vêtue vint à passer, accompagnée d'un monsieur très simple aussi. Elle s'arrête pour nous considérer, et dit à son compagnon : « Oh! les charmantes jeunes filles! Qui sont-elles? Certainement elles doivent appartenir à quelque grande famille de la ville; on ne peut voir de beauté plus parfaite alliée à plus de grâce et de modestie. » Et nous, comme de petites sottes, nous nous sauvâmes vers nos parents. « Quelle est donc cette dame? » demandâmes-nous avec indifférence. Et l'on nous répondit en se moquant de nous : « Comment! vous ne la connaissez pas?! »

C'était la reine d'Angleterre.

Un autre jour, nous étions à Monte-Carlo dans les salles de jeu. J'étais assise à une table de trente et quarante à côté d'un monsieur décoré, j'avais déjà perdu pas mal d'argent, et j'allais me retirer, quand ce monsieur me dit de l'air le plus aimable : « Voulez-vous, mademoiselle, me permettre de jouer pour vous? Vous aurez la moitié de mon gain, et vous ne subirez pas mes pertes. Il me semble que votre beauté devra me porter bonheur. » J'acceptai sans fausse honte, et nous causâmes pendant deux heures de choses et d'autres avec la plus grande familiarité. Enfin, mon associé quitta le jeu en m'adressant le plus respectueux salut.

« Quel est donc ce monsieur? demandai-je à mon autre voisin.

— Vraiment, vous ne le savez pas? me répondit-on, je vous croyais de sa suite! »

C'était le roi des Belges. »

Digitized by Google

Odette n'attendit pas le récit d'une troisième aventure non moins authentique que les deux premières ; elle se leva, fit ses adieux, et Juliette l'accompagna dans le vestibule.

« Ma tante est drôle, n'est-ce pas ? lui dit-elle en l'embrassant. Figurez-vous qu'ils vont encore déménager, cela fait quarante-deux fois en huit ans ! Et puis, ils ont un nouveau pensionnaire, un petit pays-chaud très amusant. Qu'est-ce que vous dites du fiancé d'Estelle ? Est-il assez laid ! Ma tante prétend qu'il va partir au cap Horn pour chercher ses papiers, je parie bien qu'il ne reviendra pas !... Ah ! ah ! ah ! il est drôle aussi, Gonzalès !...

— Non ! se dit Odette en descendant l'escalier, mon Roger ne peut pas entrer dans cette famille-là, c'est impossible ! »

Et, au souvenir de tout ce qu'elle avait vu et entendu là-haut, elle ne peut s'empêcher de sourire.

« Pourtant, c'est le monde auquel j'appartiens, murmura-t-elle avec amertume, le seul que je puisse fréquenter... Roger avait raison. Là où la chèvre est attachée, il faut qu'elle broute. »

Elle se souvint d'un dimanche où son frère l'avait menée à la Foire au pain d'épice. La même sensation de dépaysement la hantait. N'importe, elle parlerait quand même à son frère. Après tout, on n'épouse pas la famille de sa femme... Si Juliette plaisait quelque peu à Roger, ce mariage se ferait. Mon Dieu, celui-là ou un autre ! Il ne manquait pas de filles à marier, et même de bien dotées ; Roger n'aurait qu'à choisir, s'il le voulait.

IV

Rentrée chez elle, Odette y trouva son frère venu pour dîner.

Il tombait à propos.

« Le monde, en province, dit la jeune fille en se mettant à table, est un prolongement de la famille, une sorte de parenté qui se continue chez le voisin, dans la rue... A Paris, sortez de

Digitized by Google

chez vos meilleurs amis, vous tombez dans cet isolement profond qu'on ne ressent qu'au milieu de la foule inconnue, étrangère, indifférente, ou bien dans l'angoisse de l'exil.

— Qui donc as-tu vu, aujourd'hui ? demanda Roger en riant.

— Les dames Espérat. Il y avait là Mme Robin, Irma, Estelle, et son beau fiancé Gonzalès.

— Ah oui ! fit l'étudiant avec mépris, ce rastaquouère ! En voilà un qui va bien avec le reste de la famille ! Le meilleur là-dedans, c'est celui qu'on ne voit pas, le père Robin, ce pauvre homme qui lave la vaisselle, fait la cuisine, nettoie les chambres des « pays-chauds » et garde la maison pendant que ses femmes vont au bal ou se promènent. Tu ne le connais pas, toi, le père Robin ? Je l'ai entrevu une fois : il avait un tablier de cuisine, et cirait une paire de chaussures.

— Juliette est vraiment gentille, insinua Odette qui avait adopté inconsciemment cette expression infiniment parisienne. N'est-ce pas, qu'elle est vraiment gentille ?

— Je l'ai toujours dit, fit évasivement Roger.

— Écoute, reprit Odette, je voudrais te parler de choses sérieuses.

— A propos de Juliette ?

— Si tu veux... D'une autre si tu le préfères. Dans un an, tu seras reçu docteur, il faut songer à t'établir. Un docteur, pour paraître sérieux, pour inspirer confiance, doit être marié, avoir un intérieur. Comme tu m'as dit cent fois que tu n'épouserais jamais une femme pour sa fortune, et puisque tu gagnes dès maintenant très largement ta vie, pourquoi ne te marierais-tu pas avec Juliette Espérat ? »

Roger, aux premiers mots de sa sœur, avait souri ; aux derniers, il avait froncé le sourcil. Un instant il réfléchit, le front barré d'une mauvaise ride, les lèvres nerveusement contractées, comme sous l'effort d'une lutte intérieure. Enfin, il répondit d'une voix sèche :

« Juliette est très gentille, mais je ne veux ni d'elle, ni d'une autre ; je ne veux pas me marier.

Digitized by Google

— Pourquoi? insista Odette, tu ne parlais pas ainsi autrefois.

— Eh bien, j'ai changé d'avis, voilà tout! Il est inutile de me parler de ça, je ne veux pas me marier.

— Il y a donc une raison nouvelle qui t'en empêche? » fit sourdement Odette. Elle ne put en dire davantage, un spasme cruel l'étouffait. Elle cacha son visage dans sa serviette, et pleura, douloureusement froissée du ton cassant pris par son frère.

Roger, silencieux, l'air mauvais, pianotait sur la nappe, ne songeant pas à s'en aller pour éviter une scène pénible, au fond très embarrassé de sa position.

A ce moment, on sonna à la porte, et la Marie Gérard apporta une lettre pour « Monsieur ». Odette releva la tête et devint pourpre. Elle l'avait reconnue aussitôt, cette enveloppe grise portant une écriture de femme, qui de temps à autre arrivait pour son frère. Elle les savait par cœur, ces lettres de Luce que Roger ne lui montrait plus, mais qu'elle pouvait lire en cachette lorsqu'il les laissait traîner dans sa chambre... Ces lettres d'abord tout amicales, qui peu à peu avaient changé de nature, à présent lettres d'amoureuse en délire, chantant la passion partagée, la volupté d'aimer et de se le dire ... lettres impudentes qui poursuivaient l'homme jusque chez sa sœur, pour lui rappeler qu'il avait ailleurs d'autres affections, d'autres liens plus forts et plus doux.

Odette éclata.

« Je le savais bien, moi, qu'il y avait une raison, la voilà! C'est cette fille que tu aimes, c'est elle qui t'accapare, qui veut t'épouser peut-être!... Une ancienne domestique, une coureuse, une fille de rien que tu as ramassée dans le ruisseau,... qui a certainement eu des amants,... car tu ne l'as pas eue le premier, tu me l'as dit! Et c'est pour elle que je t'aurai élevé jusqu'où te voilà parvenu? C'est pour elle que je t'aurai sacrifié sans regret mon pays... Car c'est pour ne te jamais quitter que j'ai abandonné la tombe de mes parents!... C'est

Digitized by Google

pour elle que j'aurai vieilli solitaire, sevrée d'amour, que je me serai fanée, desséchée dans ton ombre?

Non, non, non! cria-t-elle en se tordant les mains dans un paroxisme d'exaspération, cela ne sera pas, je ne le veux pas, je ne te laisserai pas consommer ton malheur et le mien... Tu choisiras entre elle et moi... J'aime mieux ne plus jamais te revoir, j'aime mieux tout que de vivre ainsi, je n'en peux plus... Je ... n'en ... peux ... plus. »

Elle retomba violemment sur sa chaise, et s'affala sur la table, suffoquée de sanglots.

Roger, sombre et stupéfait, l'avait écoutée sans pouvoir l'interrompre, mais lorsqu'il la vit en cet état, il fut désespéré, un immense chagrin lui noya le cœur. Il s'agenouilla auprès de sa sœur, pleurant lui-même, et lui parla, s'efforça de la calmer.

« Oh! ma petite sœur, comment peux-tu me croire capable de t'abandonner, moi qui t'adore, qui t'aime plus que tout!... Mais tu es tout pour moi, ma petite sœur chérie, si tu mourais, je ne te survivrais pas! Odette, ma petite Odette, pardonne-moi, embrasse ton petit frère qui t'aime! Nous qui sommes seuls au monde, pourquoi nous faire souffrir l'un par l'autre? Embrasse-moi, ma petite sœur, je t'en prie! je t'en supplie! »

Énervé, attendri par ses propres paroles, il sanglota à son tour; et dans sa cuisine la Marie Gérard avait lâché le robinet de sa fontaine afin qu'on ne l'entendit pas pleurer aussi, bouleversée par cette grande querelle.

Mais Odette s'apaisait, les nerfs détendus; elle avait honte et peur de son emportement. D'un air pénible, étrangement las, elle regarda autour d'elle comme si les objets environnants eussent pris, au cours de cette scène, un autre aspect.

La suspension à gaz éclairait la petite salle à manger de sa tranquille lueur jaune... Par la fenêtre entr'ouverte montaient les bruits et les odeurs de Paris.

La jeune fille regarda ces choses avec un calme stupide; ses larmes ne coulaient plus, mais elles lui retombaient sur le cœur, lourdes comme des gouttes de plomb.

Digitized by Google

« Oh! murmura-t-elle, oh! le vide partout! Il n'y a rien, rien, rien,... je m'en doutais! »

Puis elle se remit tout à fait, releva son frère, le fit asseoir près d'elle, et le caressa. Longtemps il resta inconsolable, profondément abattu, démoralisé. Enfin, elle parvint à l'apaiser aussi, et ils se quittèrent, en apparence reconciliés, mais emportant chacun la sourde rancune de cette scène qui venait de tuer en eux, sinon l'affection tout entière, du moins la confiance qui est à l'amitié ce que la foi est à la religion.

(*A suivre.*) CAMILLE DE VÉRINE.

Digitized by Google

LES FORTIFICATIONS D'ANVERS EN 1899

ET LA

GRANDE COUPURE DE L'ESCAUT [1]

V. — *Nouvelle question d'Anvers.*

C'est toujours une grave erreur que d'admettre autour du tapis vert, où des ingénieurs discutent des questions d'art assez compliquées pour absorber complètement leur attention, des politiciens, ingénieurs improvisés, qui troublent le débat par des questions incidentes, afin de le faire tourner au profit de leur parti sans aucun souci de l'intérêt général. C'est ainsi que, à propos de la discussion importante de la rectification de l'Escaut, on a réussi à faire renaître la question des fortifications d'Anvers résolue depuis plusieurs années, sous le prétexte fallacieux que la rivière traversant l'enceinte de la place il y avait lieu de modifier les formes de celle-ci. On ne remarque pas assez que le rôle essentiel de la fortification est de défendre ce qui existe; que l'intérêt civil doit toujours primer l'intérêt militaire; que l'intérêt militaire cédera devant les besoins généraux de la vie des peuples, aussi bien en temps de paix qu'en temps de guerre. Le lieutenant-général Brialmont, inspecteur général du génie militaire, interrogé par M. Maus, directeur général des ponts et chaussées, sur l'influence que pouvait avoir la *grande coupure* sur les fortifica-

[1] Voir la *Revue de Belgique* du 15 février 1899.

Digitized by Google

tions d'Anvers, établit ce principe en termes excellents dans sa lettre du 15 juillet 1881 : « Les nécessités militaires peuvent se plier à l'immense intérêt qu'a la ville d'Anvers de pouvoir étendre indéfiniment ses établissements maritimes sur la rive droite de l'Escaut.... »

A cette déclaration, le chef du corps du génie ajoute l'expression toute personnelle de sa confiance dans la réussite de la *grande coupure*, question étrangère à son service, mais dont il espérait le succès dans l'intérêt même d'Anvers, se réjouissant « de voir supprimer les deux coudes d'Austruweel et de Sainte-Marie, qui sont des obstacles à la navigation et à l'amélioration du régime du fleuve ». De cette simple affirmation toute bienveillante, certains politiciens défavorables à la *grande coupure* ont conclu à un marché déloyal intervenu entre le principal auteur des fortifications d'Anvers et le ministre promoteur du projet fluvial, à l'effet d'obtenir les allocations nécessaires à la construction des forts indispensables pour l'achèvement de la première ligne de défense de la forteresse. Dans leur suggestion perfide ces politiciens ne se rendent pas compte que ce prétendu marché, attribué au chef du corps du génie, serait tout simplement un marché de dupe. La forme sinueuse actuelle du fleuve est absolument favorable à sa défense ; elle oblige les navires ennemis, qui tenteraient de remonter le fleuve, à ralentir leur course à chaque coude pour virer de bord, ce qui les expose pendant un temps considérable au feu des batteries de côtes, qu'ils doivent alternativement affronter à babord et à tribord, tandis que le tracé régulier et presque en ligne droite permettrait à un navire ennemi, exposé seulement à recevoir quelques boulets dans sa coque, de pénétrer à toute vapeur jusque dans la rade, comme le fit l'amiral Ferragut en 1864 devant Mobile, bravant impunément les batteries de côtes, après avoir sacrifié les navires de sa tête de colonne pour détruire les torpilles qui fermaient le passage. Creuser la *grande coupure* soulèverait les problèmes les plus difficiles de la défense maritime et entraînerait à une augmentation de dépense, très comparable à celle des forts qui restent à achever.

Digitized by Google

D'autres politiciens, cette fois favorables à la *grande coupure*, imaginent une solution facile de la question de la sortie du fleuve de l'enceinte: ils suppriment tout simplement l'enceinte elle-même. Pour justifier leur thèse, ils affirment, avec l'autorité de stratèges consommés, que l'expérience de la guerre franco-allemande a démontré la parfaite inocuité des enceintes de forteresse, à Belfort, à Metz comme à Paris (fait très contestable, comme nous le dirons plus loin). Ils ajoutent triomphalement que l'auteur même des fortifications d'Anvers doit avoir reconnu la vérité de cette affirmation, puisqu'il n'a pas jugé nécessaire de construire de *noyau* fortifié aux *places fortes* de Namur et de Liége.

Quelles raisons pourraient prévaloir pour supprimer une enceinte jugée assez nécessaire il y a moins de quarante ans, pour consacrer environ 35 millions à son érection? L'enceinte d'Anvers, dit-on, entrave la libre expansion de la ville au point de nuire au progrès de ses établissements de tous genres, commerciaux, maritimes, industriels ou autres. C'était vrai pour l'enceinte de Charles-Quint en 1859 qui, sur une superficie de 362 hectares, renfermait 125,000 habitants, soit 362 âmes par hectare. Mais est-ce encore vrai pour la ville actuelle dont la superficie décuplée atteint 2,213 hectares et dont la population ne dépasse pas 343,000 habitants, soit 139 par hectare? Le besoin de l'agrandir est si peu justifié qu'on trouve dans tous les quartiers de nombreux terrains à bâtir, que les terrains de l'ancienne citadelle, les plus salubres de la ville, mis en vente trouvent peu d'acquéreurs et qu'enfin des habitations de plaisance, entourées de beaux parcs, se trouvent encore dans le périmètre actuel, dont les possesseurs seraient heureux de se défaire au prix de terrains à bâtir. Que les Anversois, amoureux de leur ville natale, fassent des vœux pour sa prospérité et pour que l'accroissement de sa population oblige dans un avenir aussi prochain que possible à étendre son enceinte, c'est très légitime et nous nous joignons à eux. Mais, à en juger par le passé, ce besoin d'expansion ne se fera pas sentir avant *un siècle*, où probablement sa population atteindra la densité

Digitized by Google

de 1859, si avant cette époque la ville et le pays ne subissent pas les vicissitudes d'une invasion étrangère. » A chaque jour sa tâche. » Qui peut prévoir les moyens de défense nouveaux qu'on trouvera alors pour suppléer à l'enceinte actuelle? Dans cette revendication, le bout de l'oreille d'une bonne petite spéculation devient apparente. En 1859, les terrains suburbains, frappés de servitudes depuis Charles-Quint, furent incorporés dans la nouvelle enceinte; ils appartenaient à un petit nombre d'anciennes familles, comme il arrive dans toutes les anciennes villes; mis en vente comme terrains à bâtir, ils enrichirent leurs propriétaires. Alléchés par l'appât du gain, ceux-ci réclamèrent des indemnités pour les servitudes, frappant les terrains maraîchers autour de la nouvelle ville; elles furent généreusement accordées. C'était une bonne affaire qu'on voudrait bien recommencer aujourd'hui, au moins pour la vente des terrains à bâtir de la nouvelle zone de servitudes, et comme le produit de la vente est douteux pour des terrains situés dans la zone de bombardement, on se garde d'offrir le remboursement des indemnités accordées pour l'achat des servitudes de 1859.

Les Anversois sont calculateurs et ne se laissent pas aisément surprendre par une malice; aussi, pour entraîner la masse des badaux, a-t-on soin de leur présenter le tableau enchanteur de la création d'un beau parc comme le bois de Boulogne, Hyde Park ou le bois de la Cambre, tracé sur les terrains de l'enceinte abandonnée par l'État, avec de larges passages ouverts aux promeneurs vers la campagne et un boulevard contournant la ville et reliant le nord au sud. Le besoin de ces percées est si peu apparent que des dix-neuf portes ouvertes en 1859 à travers les remparts, il en reste encore sept sans emploi, qu'à la demande de l'administration communale le département de la guerre s'empresserait de mettre à la disposition du public. Si l'utilité d'une ceinture carrossable reliant le sud au nord est reconnue, il existe depuis 1859 une belle rue de remparts qui demeure en quelque sorte en *jachère*, et que l'administration militaire serait heureuse de voir paver et livrer à la circulation, parce qu'en même temps elle faciliterait

Digitized by Google

l'accès vers les ouvrages militaires de l'enceinte. Depuis près de trente ans, le manque de ressources financières l'empêche seul d'exécuter cet utile travail. Que dire de cet enchanteur jardin d'enceinte, lorsqu'on voit toutes les belles promenades de la ville rester désertes? A chaque cité ses mœurs, et la population travailleuse d'Anvers se promène peu; elle n'en a pas le temps.

Des esprits plus modérés demandent qu'au moins on ramène l'enceinte au caractère d'une *enceinte de sûreté*, en réduisant l'appareil superflu de l'*enceinte de siège*.

Enfin, un ancien officier supérieur du génie croit être plus pratique en demandant la suppression de l'enceinte actuelle et sa reconstruction sur la seconde ligne en y utilisant les forts de 1859, c'est-à-dire la fermeture de la ville par une véritable *muraille de Chine* de 35 kilomètres d'étendue. Mais il oublie que pour demeurer conséquent avec les principes de la défense, en avançant l'enceinte actuelle de 5 kilomètres vers la campagne, il faudrait créer une nouvelle ligne de forts avancés portée à 15 kilomètres de l'enceinte actuelle, embrassant dans son circuit les villes de Malines et de Lierre, et tout un territoire équivalent à une province, qui s'étendrait même outre-frontière en Hollande! Sinon quels seraient les propriétaires qui consentiraient à bâtir dans une zone exposée aux bombardements? Il est vrai que l'auteur de ce projet n'a pas de ces scrupules (1), car tout en avançant vers la campagne la nouvelle enceinte qu'il veut donner à la ville, il

(1) Dans la séance du 31 juillet 1874 de la *Conférence internationale du droit des gens*, réunie à Bruxelles, le délégué belge présenta à la Conférence une pétition des habitants d'Anvers, tendant à interdire les *bombardements* des places fortes, comme une pratique cruelle et inhumaine. Dans la discussion de cette pétition, il fut constaté qu'en général les sièges pied à pied, poursuivis jusqu'à la reddition de la place, sont plus meurtriers que les redditions obtenues par bombardement. Le siège pied à pied, avec ses péripéties diverses, exalte les courages, tandis que le bombardement amène, par son action terrorisante, des redditions prématurées de garnisons encore mal préparées à la lutte; alors même que les pertes journalières des bombardements sont plus considérables, celles d'un long siège par industrie poursuivi pendant un temps plus considérable, sont toujours supérieures. Sur la proposition du délégué allemand, le général von Voigh-Rhets, il fut acté au protocole que « *le bombardement étant un des moyens les plus*

Digitized by Google

recule la première ligne inachevée en deçà du Rupel, renonçant à l'avantage qu'elle offre de servir de *tête de pont* pour couvrir la retraite de l'armée de campagne sur Anvers.

Le ministre des chemins de fer chargé du portefeuille de la guerre s'improvise ingénieur militaire, décrète magistralement et de haute autorité l'exécution de ce dernier projet, dont il prescrit à l'inspecteur général du corps du génie de lui présenter les plans.

VI. — *Péril du gouvernement d'une place de guerre.*

Le général Brialmont, avec l'autorité d'un incontestable talent, a démontré que substituer à l'enceinte actuelle d'An-

efficaces pour atteindre au but de la guerre, il est impossible de satisfaire au désir des intéressés. »

Le siège de Saragosse de 1808 fournit une démonstration frappante de ce principe. La ville, attaquée par le corps du maréchal Moncey (auquel succéda le maréchal Lannes) sur la rive droite de l'Ebre, se défendit pendant soixante-deux jours, de quartiers en quartiers, avec une merveilleuse énergie, et une perte de plus de 54,000 hommes par le feu et les maladies, du 20 décembre 1808 au 20 février 1809. Une prédiction avait annoncé à la population qu'aussi longtemps que la cathédrale de Notre-Dame del Pilar n'aurait pas été atteinte, les Français seraient impuissants à s'emparer de la place. Le 12 février, le corps du maréchal Mortier ayant reçu quelques mortiers de gros calibre, commença l'attaque par bombardement du faubourg situé sur la rive gauche de l'Ebre. Dès les premières bombes qui atteignirent la cathédrale, la population déconcertée ne songea plus qu'à se rendre. Moins de huit jours d'un faible bombardement avaient produit ce que n'avaient pas obtenu cinquante-quatre jours de siège par industrie.

La première leçon à déduire de ce fait est qu'un *bombardement comminatoire* préliminaire au siège, amènera souvent la reddition d'une ville forte avec de moindres sacrifices de vies humaines qu'un siège en règle. Toutefois, si après quelques jours de ce traitement, la ville résiste, on aura la preuve de son énergie et de sa résolution et il est à souhaiter que le bombardement soit suspendu comme une épreuve inutile et inhumaine, infligée à une garnison vaillante. Néanmoins, si pendant le siège quelques symptômes psychologiques indiquent que la garnison faiblit, on pourra reprendre le bombardement pour hâter la reddition. C'est ainsi que le 27 décembre 1870, devant Paris, le comte de Bismarck ayant été informé des désordres qui se produisaient dans la capitale de la France, insista près de l'empereur d'Allemagne pour commencer le bombardement, malgré les objections du maréchal de Molkte qui rêvait pour l'armée une entrée triomphale dans la capitale ennemie prise de vive force. Ce bombardement hâta la conclusion de la paix.

Une seconde leçon se déduit de ce fait : c'est l'utilité de couvrir une place forte d'une ligne de forts avancés assez éloignée pour la mettre à l'abri d'un bombardement préliminaire, qu'elle rend inutile.

Digitized by Google

vers, d'une étendue de 12 kilomètres, une nouvelle enceinte de 35 kilomètres, édifiée à grands frais sur la deuxième ligne des forts, serait *affaiblir la place d'Anvers*. La démonstration technique est complète et il n'y a rien à y ajouter. Pour garder une enceinte de 35 kilomètres, il faut nécessairement une garnison triple, au moins, de celle calculée pour défendre l'enceinte actuelle de 12 kilomètres (1).

Pour être logique, en même temps qu'il proposera cette transformation de l'enceinte d'Anvers, le gouvernement devrait indiquer et proposer une loi pour l'augmentation du chiffre de l'armée destinée *à pourvoir à cet excédent de garnison*. » Cette colossale enceinte, dit le général Brialmont, fortement constituée pourrait sans doute offrir une longue résistance, mais à condition que sa garnison fût en rapport avec l'étendue de ses fronts attaquables. Or, ceux-ci ont un développement de 22 kilomètres, tandis que celui du front de la grande enceinte (*actuelle*) n'est que de 7 kilomètres. Il y a lieu d'être surpris qu'un projet aboutissant à ce résultat soit préconisé par un cabinet qui s'oppose à tout accroissement de l'effectif de l'armée. »

Mais il reste à examiner, en se plaçant au point de vue psychologique fort négligé par les conseils du gouvernement, si même avec une notable augmentation de garnison, la place affaiblie reste encore défendable et si la responsabilité morale imposée au gouverneur de la place en état de guerre, ne dépasse pas la limite des forces humaines. » Pour faire un bon travail, il ne suffit pas d'un bon ouvrier et d'un bon outil, il faut placer l'ouvrier dans de bonnes conditions pour se servir de son outil. » C'est à ce point de vue que je me propose d'examiner encore la question.

» J'ai toujours ambitionné d'être chargé de la défense d'une grande place de guerre, écrivait, en 1840, le maréchal Mar-

(1) Quelle serait cette augmentation d'effectif? La réponse à cette question est délicate, car les bases de calcul de la garnison d'une place à grand développement sont fort discutées et nous n'avons pas à indiquer le chiffre admis par le gouvernement pour la défense des diverses parties de la place d'Anvers. Toutefois, pour fixer les idées, je dirai que je ne l'estime pas à moins de 15,000 hommes.

Digitized by Google

mont duc de Raguse, ayant le sentiment intérieur que cette tâche ne serait pas au-dessus de mes forces... Il est beau de gagner des batailles, l'éclat qui rejaillit sur le chef éblouit; le succès amène l'enthousiasme et l'admiration; mais c'est plus beau, plus méritoire au moins de défendre une place pendant un temps qui dépasse certaine limite. La gloire d'une bataille gagnée, quelque éclatante qu'elle soit pour le général, est toujours partagée; celle du commandant d'une forteresse lui appartient en entier. Cette gloire est son ouvrage, c'est le fruit non pas d'une action unique accomplie dans une circonstance déterminée, mais d'une suite longue, non interrompue d'efforts persévérants, sans cesse renouvelés avec la même certitude de leur inutilité si des secours n'arrivent pas en temps opportun... Le commandant d'une place en est l'âme; elle vit en lui et par lui. Si au commencement d'un siège une garnison est mauvaise, elle deviendra bientôt bonne sous un bon commandant; il saura réveiller en elle les sentiments d'honneur, de patriotisme et de gloire qui sont quelquefois assoupis dans le cœur des soldats. »

S'il est beau, en effet, pour un général d'être honoré par la confiance de ses concitoyens, de la mission de disputer à l'ennemi une portion du territoire national, avec des pouvoirs presque souverains, il n'est pas non plus de position plus périlleuse. Dans la sauvagerie du moyen âge, il était admis qu'une ville prise était mise à sac pour récompenser par le butin, la valeur déployée par les vainqueurs; la garnison était passée au fil de l'épée et le gouverneur mis à mort, pour les punir de l'audace grande qu'ils avaient eue de résister aux assaillants, et mieux encore, pour rendre la défense impossible par la terreur que devait inspirer l'insuccès. Avec l'adoucissement de nos mœurs, le gouverneur n'a plus de pareils dangers à redouter, mais d'autres plus terribles l'attendent : avant tout, celui de la perte de son honneur. Combien souvent n'est-il pas arrivé qu'un chef de forteresse, obligé de capituler après avoir déployé des trésors de bravoure et de dévouement, et imposé à l'ennemi en témoignage de son respect, les « honneurs de la guerre », rendu à ses concitoyens, est voué au mépris, par ce

Digitized by Google

seul fait, que son insuccès trompe leurs espérances. Aisément on crie à la *trahison*, alors que le véritable *traître* n'est pas le gouverneur, s'il est incapable, mais celui qui par sa légèreté a confié une mission au-dessus de ses forces à un honnête soldat victime d'espérances déçues.

Qu'on se rappelle la triste odyssée du glorieux Marnix de Sainte-Aldegonde, l'ami du prince d'Orange qui, après avoir voué sa vie à la conquête de l'indépendance de son pays, est appelé en 1583, à défendre Anvers contre le plus brillant général de l'Europe, Alexandre Farnèse duc de Parme. Il est étranger au métier des armes, mais seul en Belgique, il est capable de concilier les esprits d'une population profondément devisée par les opinions religieuses et éminemment prédisposée à la révolte contre toute autorité supérieure; il est nommé bourgmestre d'Anvers. Pendant un long siège transformé en blocus, il n'a que peu d'occasions de faire preuve d'héroïsme, mais il maintient la résistance en évitant les troubles intérieurs. L'heure de la capitulation arrivée, il sauve la ville du désastre où veulent l'entraîner les intransigeants par des tentatives impossibles; il fait sa soumission personnelle au prince de Parme, accusé de trahison par ses coreligionnaires protestants et méprisé des catholiques. Les États Généraux refusent de le recevoir et désespéré, mais non vaincu, il est obligé de chercher une retraite dans sa petite propriété solitaire de West-Souburg en Zélande, laissant à la postérité le soin de venger sa mémoire (1).

Rappelons encore l'histoire de Carnot à Anvers en 1814, car le passé mouvementé de cette ville est singulièrement instructif pour le présent. Carnot, ennemi de l'empereur qu'il accuse d'avoir trahi la République, n'hésite pas à lui offrir son épée au moment où la patrie est en danger. Napoléon accepte

(1) Le château de West-Souburg est détruit; il n'en reste que la trace du fossé et quelques vestiges de construction. Marnix y vivait au milieu des pêcheurs de la côte et des laboureurs de son domaine, et se fit lui-même cultivateur. *Agricola* disait-il, *inter meos, in meo vivo*. Trente ans auparavant, le même château avait servi de dernier asile à un autre désabusé des gloires de ce monde, à Charles-Quint, qui y attendit la flotte devant le conduire à sa retraite de Yuste.

Digitized by Google

ses services et le charge du gouvernement d'Anvers. Carnot arrive sans apparat, sans autre escorte que son aide de camp et sa cuisinière et gagne aussitôt le cœur d'une population hostile, comme nous l'avons vu, en sauvant le faubourg de Borgerhout de la ruine ; tous les actes de son gouvernement sont inspirés par les devoirs austères de ses fonctions, dont il réussit à adoucir les aspérités vis-à-vis de la population. L'argent fait défaut ; il est obligé de frapper un impôt de guerre sur la ville ; il le transforme en un prêt imposé aux familles les plus riches. Ceux qui résistent sont arrêtés et emprisonnés dans la citadelle, mais avec si peu de colère qu'on leur permet de meubler leurs cellules, de se faire servir par leurs domestiques, de conserver tout le bien-être de leur maison ; la liberté seule leur est enlevée. Ils cèdent bientôt, vaincus par l'ennui et non par la force. Pendant un an de ce gouvernement sage et paternel, Anvers, bloqué et faiblement attaqué par les Anglais, reste la ville la plus paisible de la Belgique, tandis que le reste du pays est livré aux exactions de ses amis les Alliés, que les Cosaques, les Poméraniens pillent et rançonnent, avec une rage rappellant la tyrannie des proconsuls français de la République et des commissaires du Directoire. Arrive l'ordre du roi Louis XVIII de remettre Anvers aux Alliés. Avant d'obéir, Carnot veut encore soustraire aux Anglais la flotte française renfermée dans le port, qu'ils convoitent pour l'employer contre la France. Il la fait démolir et en offre les matériaux en remboursement, avec gros bénéfice, du prêt forcé des premiers jours. Il se fait des amis de ses *victimes* (!).

Après la capitulation, rentré à Paris où il rend compte de ses actes, on oublie qu'il a noblement conservé à la France, pendant un an, une importante forteresse en plein pays ennemi, sans imposer aucun sacrifice ; on ne se souvient que d'une chose : il a voté la mort de Louis XVI. Bientôt traqué par la *camarilla* royaliste, accusé de concussion par le duc de Blacas pour avoir, en un jour de détresse, vendu à Anvers, sans autorisation de la liste civile (de Napoléon?), quelques couverts d'argent trouvés dans le petit palais impérial, il est

Digitized by Google

obligé de prendre le chemin de l'exil. Il passe en Belgique où ses *amis et victimes* d'Anvers lui offrent un asile; il refuse noblement pour ne pas les compromettre vis-à-vis du roi Guillaume des Pays-Bas, et s'en va à Magdebourg mourir dans l'isolement et la misère, entouré d'espions français...

N'avons-nous pas vu le général Trochu, le brave soldat de la Dobroutscha et de Crimée, devenu chef du gouvernement national et gouverneur de Paris, après une lutte prolongée non sans gloire, se condamner à un ostracisme volontaire pour trouver le repos! — La législation bizarre qui résulte des jugements contradictoires des conseils d'enquête, appelés en France à la suite de la guerre franco-allemande à apprécier la conduite des commandants de places tombées au pouvoir de l'ennemi, nous montre à quelles déductions étranges et dépourvues de toute justice, une nation généreuse peut être entraînée par le malheur. Le commandant de Strasbourg est blâmé pour n'avoir pas palissadé ses chemins couverts et celui de Toul, blâmé pour avoir perdu du temps à faire exécuter des palissadements inutiles. Les faits de ce genre abondent.

La mission d'un gouverneur de place est terrible, car à moins d'être un soldat ignorant et présomptueux, il sait qu'en acceptant cette mission il se condamne à multiplier ses efforts, ainsi que le remarque très bien le duc de Raguse, de manière à retarder le plus longtemps possible le moment où il tombera lui-même sur les dernières ruines de sa forteresse, les armes usées et les approvisionnements épuisés. Les seules chances favorables ne seront pas le résultat de son courage ni de son talent, mais bien des choses extérieures qui pourront suspendre la lutte avant la chute finale et appelleront l'attention sur le plus ou moins de valeur qu'il aura déployée; tels, par exemple, le déblocus par une armée de secours, la fin de la guerre ou encore, mais rarement, un ordre supérieur lui ordonnant de mettre un terme à des sacrifices inutiles.

En étudiant l'histoire des sièges, on arrive à constater que cette sorte d'événement, ce coup de dé heureux qui donne la fortune, a une grande part à la gloire des plus célèbres

Digitized by Google

défenseurs de places : Chamilly à Grave (1678), Boufflers à Lille (1702), Masséna à Gênes (1800), Rey à Saint-Sébastien (1812) et, de nos jours, Denfert-Rochereau à Belfort (1870-71).

Malgré tout ce qu'offre d'ingrat la fonction de gouverneur d'une forteresse, il est certain qu'aussi longtemps qu'il existera des armées dont les institutions seront basées sur les principes de la plus généreuse solidarité entre tous leurs membres et d'un ardent patriotisme, il est certain qu'on trouvera des cœurs généreux capables de se vouer à cette mission toute de sacrifices compensés seulement par de modestes espérances de gloire.

Dans un pays neutre, où généralement l'état de guerre n'apparaît que par suite de conflits entre pays voisins, auxquels il s'efforcera d'abord de demeurer étranger, il est probable que la proclamation officielle de l'*état de guerre* sera toujours retardée, de même que tous les préparatifs, jusqu'au moment même de passer à l'action. Le général qui sera tout à coup et inopinément investi de la glorieuse mission de gouverneur d'une place telle qu'Anvers, aura à accomplir une tâche multiple dont l'importance dépassera, on peut le dire sans exagération, les limites de la force humaine. Il devra sans retard mettre en action une immense machine de guerre formée de fortifications et de batteries réparties sur un territoire considérable, dont il n'aura sans doute qu'une connaissance superficielle, avec un personnel militaire récemment mobilisé dont il ne peut apprécier la valeur. En même temps il devra se substituer aux autorités civiles pour créer une organisation sociale provisoire, pour traverser un état de crise portant atteinte à des coutumes et même à des droits de l'état de paix. La difficulté de cette tâche est telle que dans tous les États on a reconnu l'impossibilité d'édicter une bonne *loi de l'état de guerre et de l'état de siège*, fixant d'une manière précise les devoirs et les droits réciproques de l'État, du gouverneur et de ses administrés. Celles de ces lois qui existent ne sont en général qu'un résumé de lois antérieures, complétées de quelques dispositions nouvelles empruntées aux traditions, aux nécessités imposées par le

Digitized by Google

progrès ou au Code du *droit des gens*, mais si incomplètes que pour parer aux éventualités imprévues de l'état de guerre, qui sont plutôt la règle que l'exception, toutes ces lois se terminent par la déclaration d'un pouvoir de *dictature* attribué au gouverneur, qui ne tend à rien moins qu'à infirmer la loi tout entière. Ce droit *dictatorial*, imparfaitement affirmé et basé sur des lois successives incohérentes et d'une légitimié douteuse comme en Belgique, ne fait que compliquer les difficutés de la tâche du gouverneur.

La *tâche militaire* du gouverneur est relativement la plus facile, car il y est préparé par les études ordinaires des officiers aptes à un tel commandement. Elle peut d'ailleurs être facilitée, au début des opérations, par une bonne *préparation à la guerre*, faite dans les loisirs de la paix sous forme d'*ordres cachetés*, prescrivant à chaque chef de service, d'une manière précise, toutes les mesures qu'il aura à prendre aussitôt que la déclaration de l'état de guerre lui permettra, sans attendre d'autres ordres, d'en briser le sceau. Au moyen de ces ordres tenus secrets pendant la paix, le gouverneur n'a tout d'abord qu'à veiller avec zèle à leur exécution, et peut appliquer ses soins à d'autres détails plus importants.

La *tâche civile* du gouverneur est beaucoup plus ingrate et délicate, car elle se rapporte à un ordre d'études qui, le plus souvent, lui seront restées fort étrangères, et qu'un écrivain distingué, membre de l'Académie française, Hay de Chastelet, a nommé au XVIII^e^ siècle, *politique de la guerre*.

En prenant possession du commandement suprême, le gouverneur doit, en effet, réformer tout le régime ordinaire de l'administration du temps de paix, de manière à le mettre en rapport direct avec lui et son état-major, organiser la police sous l'action de la prévôté militaire, régler l'emploi de la garde civique, fixer l'organisation des tribunaux militaires en établissant une justice répressive plus expéditive sous forme de *conseils de guerre*, tandis que les tribunaux civils conserveront dans leurs attributions les contestations civiles ; établir des *méthodes d'expropriation* expéditives, afin de prendre possession immédiate des maisons, des terrains nécessaires à l'action militaire,

Digitized by Google

pour ouvrir des champs de tir plus étendus ; établir des batteries, des ouvrages de campagne sans recourir aux méthodes lentes des expropriations du temps de paix, tout en réservant les droits de propriété ; il doit, chose essentielle, se préoccuper d'approvisionner les magasins de tous genres, non seulement des vivres, munitions etc., nécessaires à la troupe pendant la durée probable du siège, mais encore créer des *greniers d'abondance* pour la population et organiser les distributions publiques éventuelles ; créer des ateliers de fabrication de conserves, des parcs de bestiaux, etc.

Toutes ces mesures, qui se rapportent autant à la population civile qu'à la garnison, peuvent aussi être facilitées par une bonne *préparation à la guerre*, concertée avec les autorités civiles. Mais par leur nature, ces institutions nouvelles ne seront pas acceptées sans émotion par les habitants : c'est ainsi, par exemple, que tout en conservant pour les marchés le principe salutaire de la concurrence des adjudications, il sera souvent nécessaire de recourir aux *réquisitions* ou marchés à main ferme imposés, de même qu'au travail de main-d'œuvre ou travail libre il faudra substituer les *corvées*. Pour se procurer des ressources financières, il faudra recourir aux *impôts forcés* frappés sur l'ensemble de la population ou des *prêts forcés* imposés à certaines classes, ou encore la création d'une *monnaie obsidionale* hypothéquée sur les ressources futures de l'État.

Toutes ces mesures sont certes de nature à émouvoir les habitants d'une ville assiégée, à provoquer des contestations dangereuses pour la paix publique et des résistances à l'action gouvernementale. Pour en prévenir les mauvais effets et préparer en quelque sorte les esprits, il serait très utile, à défaut d'une *loi de l'état de guerre et de siège*, d'établir une sorte de *code des coutumes militaires* dont la mise en vigueur serait approuvée au moment de la déclaration de l'*état de guerre*, avec les amendements et compléments rendus indispensables par les circonstances. Ce *code*, dont les prescriptions peuvent varier suivant les nécessités spéciales de chaque ville, offrirait l'incontestable avantage d'éviter des surprises douloureuses,

Digitized by Google

qui font naître l'hostilité contre le pouvoir *dictatorial* du gouverneur.

Mais à côté de ces mesures, dont il est possible d'atténuer les effets, il en est d'autres plus dangereuses encore qui ne peuvent être que le résultat des décisions immédiates du gouvernement de la place : l'expulsion des étrangers dangereux et des hommes sans aveu, qui favorisent l'*espionnage* et l'excitation de la population par des avis erronés de l'assaillant, la suppression de la *liberté de la presse*, qui, d'après le général de Molkte, fut à Paris la meilleure source d'informations des Allemands, l'établissement de la *censure*, la création d'un *journal officiel du siège*, qui, à Belfort, contribua puissamment à entretenir un excellent esprit dans la population informée exactement des faits qui pouvaient l'intéresser, en évitant les exagérations propres à la décourager. Parmi les mesures que le gouverneur peut être obligé de prendre, il en est beaucoup qui toucheront à la vie intime des habitants et pour lesquelles on l'accusera de tyrannie, telles que l'interdiction des illuminations pour célébrer un événement heureux, des feux d'artifice que des espions habiles emploient avantageusement pour transmettre des signaux à l'extérieur, l'interdiction des rassemblements ou réunions nombreuses qui menacent de se transformer en révolte, la suppression à Anvers, par exemple, de la naïve passion de la *colombophilie*, par l'occupation des colombiers ou le massacre des pigeons si faciles à transformer en dangereux messagers de mort. Quelquefois même, le gouverneur sera obligé pour continuer le siège, en prévision de la pénurie des vivres, de se résoudre au parti douloureux d'*expulser les bouches inutiles*, exposant les vieillards, les femmes, les enfants à la misère de l'exil, si l'ennemi ne les refoule vers la place, les laissant exposés entre le feu des défenseurs et des assaillants.

L'hostilité de la population d'une place forte est le péril le plus redoutable pour son gouverneur, qui, par la nature et en exécution de ses fonctions, sera souvent amené à la violenter malgré son désir de la ménager. Cette hostilité entravera la liberté d'action du principal agent responsable de la défense au

Digitized by Google

moment où elle lui serait le plus indispensable (1). Faut-il rappeler l'exemple de la conspiration du général Malet en pleine prospérité de l'Empire, en 1808, alors que l'empereur était en Allemagne, qui réussit à s'emparer du gouvernement de Paris pendant une nuit à la tête d'un infime groupe de conjurés. Nombreux sont les faits signalés par l'histoire des sièges, où, contre son gré, le gouverneur est obligé par la population à une capitulation prématurée. A Verdun, en 1791, le colonel Beaurepaire se brûla la cervelle de désespoir.

Ce danger est si grave que les nations bien avisées comme l'Allemagne, ont soin d'assigner aux places fortes un *gouverneur permanent*, afin qu'il ait le temps par un long séjour dans la place, non seulement d'en étudier les détails techniques, d'en connaître le fort et le faible, mais encore d'étudier le caractère de la population, afin de guider ses exigences sur l'expérience de l'état moral de son esprit et de ses tendances. En France également, on en est arrivé à pourvoir le gouvernement des places de gouverneurs quasi permanents, que l'on nomme *gouverneurs désignés*, qui, sans résider dans la place, y exercent un droit d'inspection et d'information de tous les faits qui s'y produisent, tout en continuant pendant la paix leurs fonctions dans le service général, telles les écoles, les comités, etc., qui viennent à cesser au moment de la guerre. Dans un petit pays comme la Belgique, où les questions de personnes ont une influence considérable, il serait difficile d'assigner le gouvernement d'Anvers à un officier général pendant une durée de temps assez considérable pour que la

(1) Pendant le siège d'Anvers de 1583, l'autorité de Marnix, qui n'était que *bourgmestre*, c'est-à-dire président du Collège échevinal, était contestée par une foule de collèges secondaires qui prétendaient chacun intervenir dans toutes les mesures de la défense : collège des *Colonels et capitaines* des compagnies bourgeoises, *Maîtres des quartiers*, *Doyens des confréries* militaires, *Doyens des métiers*, *Maîtres de la Chambre des munitions*, de la *Chambre des fortifications*, de la *Chambre des équipages des navires*, etc. : « Ce grand nombre de *commandeurs*, dit Marnix, était cause qu'il n'y avait aucune autorité.. .. Et même le magistrat et surtout le seigneur de Sainte-Aldegonde, sur lequel chacun avait l'œil, ne pouvait rien exécuter qui fût expédient et profitable. Par ces moyens aussi, la discipline militaire ne pouvait pas être observée, ce qui causa beaucoup de mutinations, tant parmi les matelots que parmi les soldats..... »

Digitized by Google

création de cette fonction, en quelque sorte en dehors de la hiérarchie régulière de l'armée, puisse acquérir tout son effet utile. Il n'en est que plus important, avec le caractère indépendant des habitants de cette ville, d'organiser son système défensif de manière à assurer une liberté d'action absolue à son gouverneur temporaire, appelé au rôle éventuel éminent de *général en chef de la défense nationale*, après la retraite ou la défaite de l'armée de campagne.

VII. — *Enceinte et citadelle.*

L'usage de construire des *citadelles* dans les enceintes des grandes forteresses prend naissance en Italie au XVI^e^ siècle, à la suite des invasions de Charles VIII et de Louis XII de France. Le progrès de l'artillerie impose aux grandes cités, encore protégées par des murailles du moyen âge, la nécessité de substituer à leurs vieux remparts les types nouveaux, plus coûteux, de la fortification moderne. Faute de ressources pour reconstruire en entier, dans un espace de temps très court, ces lignes de fortifications qui dans le passé avaient exigé des siècles, on eut recours a un artifice curieux : sur l'enceinte même on trace un polygone carré, pentagonal ou hexagonal que l'on fortifie seul d'abord, tant vers l'extérieur que vers l'intérieur de la ville et qui constitue la petite cité ou citadelle (*citadella* en italien diminutif de *città*), qui assure la sécurité de la ville en obligeant l'ennemi à un double siège pour s'en emparer : celui de la ville suivi de celui de la citadelle, ou tout au moins le siège des remparts perfectionnés de la citadelle d'où il domine la ville. Plus tard, sous la protection des citadelles, on achève à loisir la reconstruction des remparts de la ville, dont le tracé est généralement rectifié suivant des formes plus régulières. Telle paraît être la véritable origine des citadelles.

Établie dans un but de *protection* de la cité, la citadelle ne tarde pas à devenir un instrument d'*oppression*. Construite à cheval sur le rempart de la cité avec *porte de secours* donnant vers la campagne et *porte intérieure* conduisant à la ville, elle

Digitized by Google

devient l'objectif des *condottieri* qui battent la campagne avec leurs bandes mercenaires et parviennent à s'en emparer, soit comme gouverneurs de la ville, ou par des moyens très divers. Devenus maîtres de cette importante position militaire la ville est en leur pouvoir ; ils la rançonnent à merci et, se substituant à l'ancienne aristocratie renfermée dans ses châteaux du moyen âge, créent en Italie les petits gouvernements presque indépendants qu'on a justement nommés des *Tyrannies*.

C'est surtout avec le caractère *oppressif* et comme *moyen de conquête*, que les citadelles s'étendent de l'Italie dans toute l'Europe. Telle la citadelle du duc d'Albe à Anvers (1567) destinée à maintenir la pression de l'Espagne sur les Pays-Bas, en dominant la population réfractaire d'Anvers. Rarement sont-elles considérées comme moyen défensif ou *protecteur*. La citadelle est le quartier aristocratique de la ville où le gouverneur et sa garde ont leur logement ; la ville est le quartier démocratique, où séjourne quelquefois le gouverneur dans une habitation de plaisance tout en se réservant la ressource de se retirer, à couvert de toute rébellion, dans la citadelle. Ce caractère *oppressif* reste si marqué que toutes les fois que la démocratie s'empare de la citadelle, loin de la conserver pour consolider son pouvoir par un moyen de défense très sérieux, elle se hâte de la détruire en rompant la barrière qui la sépare de la ville. Telle est l'explication de l'étrange histoire de la citadelle d'Anvers qui vouée à la destruction à diverses époques reparaît presque aussitôt, ainsi que nous l'avons dit précédemment et que nous rappellerons d'une manière sommaire. Construite en 1567, elle tombe au pouvoir de la population et est demantelée en 1577. Reprise par le duc de Parme en 1585, elle est aussitôt rétablie. A l'époque de la Révolution brabançonne, de 1789, le Congrès national, afin de satisfaire la population, ordonne la démolition de la citadelle d'Anvers consentie par le général autrichien Ferraris : commencée en effet, la démolition fut suspendue aussitôt, car, dit un témoin oculaire, on n'avait que l'intention de jeter de la *poudre aux yeux des habitants*. En 1830, nouvelle promesse de démolir la citadelle, en vue de donner satisfaction à d'anciennes

Digitized by Google

rancunes; longtemps retardée elle est enfin accomplie en 1874.

Au commencement de notre siècle des idées plus justes se produisent sur le rôle des citadelles. En 1792, Carnot propose la démolition de ce qu'il qualifie, suivant la phraséologie du temps, de « *repaire de tyrannie* ». On est d'accord pour renoncer à toute citadelle ayant un caractère *oppressif*, c'est-à-dire aristocratique comme par le passé. L'emploi d'armées nationales rend illusoire une séparation entre l'armée et la bourgeoisie, issues de la même origine et tendant à un but commun. Mais profondément imbu de l'idée de la *défence à outrance*, on veut conserver les citadelles comme *réduits de la défense*, c'est-à-dire suivant le général Noizet, « pour servir de refuge à la garnison après la prise de la ville, pour lui permettre de soutenir un nouveau siège, ou en cas extrême, si elle a épuisé toutes ses ressources dans la place, pour lui procurer une capitulation avantageuse ». La citadelle est le lieu tout indiqué pour servir de *quartier général* au gouverneur, et l'abriter contre tout effort qui tendrait à entraver la liberté de son action, qu'elle soit menacée par l'ennemi extérieur ou par les révoltés de l'intérieur.

Nous avons sincèrement applaudi à la sage mesure du gouvernement, qui dès 1868 a résolu à Anvers d'effacer complètement la *citadelle offensive*, séparée de la ville par les remparts qui en 1830 avaient encore exercé une action désastreuse. Mais en même temps, nous avons regretté qu'en prenant cette résolution on n'ait pas songé à créer un abri simplement *défensif* pour le quartier général du gouverneur, d'autant plus utile que la population de la ville se montre moins disposée à concourir à la défense. Simplement enclos par une muraille crénelée en pleine ville, ce *quartier général* renfermant l'hôtel du gouverneur, les bureaux de l'état-major, du génie, de l'artillerie, de l'administration, de la prévôté, une grand'garde et des écuries pour les chevaux de service de l'état-major ne pourrait en rien porter ombrage à la population. Relié par le télégraphe avec tous les points

Digitized by Google

avancés du camp retranché, il rendrait d'incontestables services à la défense.

L'étude des événements de la guerre franco-allemande de 1870 prouve que les enceintes des forteresses sont loin d'avoir eu sur leur défense l'innocuité que l'on a témérairement affirmée. — A Belfort, dont l'enceinte ne dépassait guère en grandeur le *quartier général* que nous venons d'esquisser, il fut facile au colonel Denfert-Rochereau de prendre toutes les mesures rigoureuses de sécurité, sans provoquer aucune protestation des habitants : expulsion des étrangers dangereux, suppression de la liberté de la presse, etc. Grâce à la grandeur et à la forme de l'enceinte, *noyau* de la forteresse, l'ordre fut maintenu dans les nombreux corps de volontaires qui formaient l'unique garnison de la place; les paniques évitées, ils acquirent toute la solidité de troupes exercées et disciplinées. — Dans l'immense enceinte de Paris au contraire, une bonne organisation de police fut impossible; tous les jours tantôt dans un quartier, tantôt dans un autre, des manifestants se rassemblaient convoqués par des avis secrets émanés de conciliabules qui échappaient à toute surveillance; dispersés sur un point, ils se réunissaient plus menaçants sur un autre et devenaient un danger constant. Pendant toute la durée du siège le général Trochu eut autant de peine à combattre ces révoltes intérieures que les opérations régulières du blocus des armées allemandes. — A Metz, l'enceinte assez considérable de la ville, tout entière enveloppée par l'armée, ne semble avoir eu aucune action immédiate sur les opérations de la défense; cependant il est à croire qu'elle eut au moins une action médiate, en encourageant le maréchal Bazaine à y demeurer, pour attendre la suite des événements politiques et intervenir au moment qu'il jugerait favorable à ses projets ambitieux. De ce fait on peut même conclure qu'on a bien fait de renoncer en Belgique à établir, au centre des lignes de Liége et de Namur, un noyau fortifié qui, par sa permanence, eût pu entrainer le général de l'armée de campagne à s'y immobiliser au lieu de se retirer sur Anvers, se résignant au sacrifice d'amour-propre d'abdiquer le commandement en chef pour se

Digitized by Google

mettre sous les ordres du gouverneur de la forteresse (1).

Des faits d'expérience de la guerre franco-allemande il résulte qu'une enceinte trop étendue est nuisible et qu'il existe une limite qu'il convient de ne pas dépasser. C'est ce qu'admettait le roi Léopold Ier qui, ayant l'expérience de la guerre, s'opposa longtemps à l'extension de l'enceinte de Charles-Quint à Anvers; il ne céda que devant les nécessités impérieuses du commerce de la ville. « La grande enceinte affaiblit la défense et la rend plus difficile », écrivait le 28 juillet 1858 le roi à M. Rogier, chef du cabinet; « c'est une mesure civile qui peut être désirable comme telle et qui peut être amenée par les circonstances, mais qu'on ne peut accepter comme mesure militaire. »

Une seconde conséquence à enregistrer, c'est la nécessité de donner à l'enceinte d'une place forte au moins le caractère d'une *enceinte de sûreté* capable d'empêcher la population extra-muros de pénétrer dans le périmètre intra-muros et d'y troubler l'ordre. La *garde civique* ou bourgeoise semble tout naturellement indiquée pour garder cette enceinte, comme les gardes bourgeoises du moyen âge. Mieux que l'armée, par son caractère locale, sa connaissance intime de la population, elle est capable d'y maintenir l'ordre. Une

(1) Constatons pour sortir d'une fâcheuse équivoque dans laquelle on semble se complaire, que, tandis qu'un agrandissement de l'enceinte d'Anvers *oblige inévitablement* à un accroissement de l'armée, il n'en est pas de même des fortifications de Liége et de Namur. Dans la pensée de la plupart des officiers généraux appelés à donner leur avis sur la construction de celles-ci, elles n'étaient destinées qu'*à renforcer l'armée de campagne quelle qu'elle fût*, en lui fournissant des positions de combat favorables, dont l'utilité avait été constatée à la suite de la bataille de Sedan (1er septembre 1870) lorsque l'armée belge, dispersée le long de la frontière de Luxembourg pour accomplir *ses devoirs de neutralité* entre les belligérants, faillit tout à coup être engagée contre les forces françaises commandées par le général Ducrot se faisant jour vers la France par notre territoire. Dans ces conditions les garnisons des forts ne devraient être considérées que comme des *détachements de l'armée de campagne*, qui se replient avec elle sur Anvers après avoir accompli leur office et fait sauter les forts qu'elle abandonne, et non comme *garnison permanente*. La question de l'*effectif et de l'organisation de l'armée de campagne* ayant été formellement réservée par le gouvernement, la commission n'eut pas à s'en occuper. Après le vote il fut expressément déclaré que la construction de ces lignes ne devait modifier en rien le rôle et la valeur de la défense d'Anvers.

Digitized by Google

organisation de la garde civique propre à un service de siège, est donc plus recommandable qu'une organisation de campagne dans laquelle elle ne peut jamais remplacer avec son instruction sommaire les troupes de ligne.

Enfin une troisième conséquence à tirer de ces faits d'expérience, c'est la nécessité de créer un *quartier général défensif* d'autant plus impérieuse que l'enceinte sera plus vaste et plus favorable aux émeutes.

Un excès de développement du noyau fortifié n'est cependant pas sans compensation dans une forteresse destinée à remplir le rôle de *place de refuge*. Il est inévitable que l'armée de campagne, battant en retraite sur Anvers, soit après une défaite, soit forcée par une manœuvre heureuse de l'ennemi menaçant sa ligne de retraite, n'y rentre qu'en partie débandée ou en désordre. Loin d'être alors un renfort, elle affaiblira la défense en répandant la panique. Aussi sera-t-il prudent de la faire écouler rapidement au travers des lignes vers l'enceinte pour l'isoler et la reformer avant de la renvoyer au combat. Émettre cette hypothèse n'a rien qui puisse porter atteinte à l'honneur de l'armée belge; ces faits se passent dans les armées les plus braves et les plus disciplinées. J'en donnerai un exemple qui me paraît irréfutable et prouve en même temps l'utilité d'une *enceinte de sûreté* pour réconforter des troupes momentanément démoralisées.

A la veille de la campagne de Russie, Napoléon avait rassemblé à Magdebourg d'importants approvisionnements de tous genres. Après la déroute, cette ville fut indiquée comme le point principal de ralliement des corps de la Garde. Ces braves soldats, qui avaient donné l'exemple de la bravoure et de la discipline, y arrivèrent débandés et affolés par la misère et les souffrances, mourant de faim et presque sans vêtements. Entrant dans la ville, ils s'y livrèrent aux plus grands désordres, pillant les magasins, rançonnant les habitants. Le salut de Magdebourg, déjà menacé par les Alliés, était compromis. Le général Lauriston, gouverneur de la place, prit aussitôt les mesures les plus énergiques. Un général de division fut chargé de reconstituer les débandés en régiments et d'en

Digitized by Google

reformer les cadres de sous-officiers et officiers. Invoquant le principe rigoureux de la *responsabilité du commandement*, introduit dans l'armée française par Sully et Louvois, comme conséquence inévitable du principe de l'*obéissance passive*, il prévient les gradés de tous rangs qu'il les rendra responsables, sous les peines les plus rigoureuses, de toutes les fautes commises, qu'ils n'auraient pas réprimées; quatre appels par jour avec armes et bagages, suivis d'exercices et de travaux de tous genres, furent aussitôt ordonnés, afin de tenir les soldats constamment sous les yeux de leurs chefs. Si un habitant se plaignait des services d'un soldat, dit Odier, le général faisait aussitôt appeler les colonels et leur disait : « Si vous aviez exigé de vos chefs de bataillons, ceux-ci de leurs capitaines qui auraient envoyé leurs lieutenants avec les sergents visiter les logements, les soldats n'auraient pas donné de justes sujets de plainte. » Quinze jours de ce traitement rigoureux suffirent à rendre à la discipline ces braves, qui, bientôt, donnèrent, comme avant, l'exemple de toutes les vertus militaires.

L'enceinte actuelle d'Anvers est éminemment propre à jouer ce rôle réconfortant, à cause de son étendue, qui permet de renfermer un corps de troupes considérable. Le profil respectable de ses remparts suffit pour les empêcher de se débander et de se soustraire à l'action et à la surveillance des chefs. Le *fort de la Tête-de-Flandre*, situé outre Escaut, fort déclassé mais utilement conservé comme enceinte, fournira un excellent dépôt de prisonniers pour les plus mutins, éloignés des agitations de la foule. Et enfin un *quartier général* défensif aiderait puissamment à rétablir l'ordre, aussi bien dans la troupe qu'au profit des habitants. Une plus grande enceinte livrerait la place à tous les hasards de l'émeute, comme à Paris, et rendrait la défense matériellement et moralement impossible. Mieux serait de n'en pas construire!

VIII. — *Si vis pacem, para bellum.*

En résumé, nous croyons avoir montré que les fortifications actuelles d'Anvers, qui depuis un demi-siècle ont

Digitized by Google

coûté à l'État environ 100 millions, répondent encore parfaitement à leur but. Elles ne demandent que le complément de quelques forts de première ligne, dont la construction a été retardée, faute de ressources suffisantes.

Nous croyons qu'il faudrait y joindre un *quartier général militaire* qui, à Anvers, s'impose autant par l'étendue exagérée de l'enceinte que par des motifs d'ordre public. En effet, tandis que le *gouverneur civil* occupe le palais somptueux des anciens évêques d'Anvers, le commandant de la circonscription, son supérieur hiérarchique et même son chef immédiat en temps de siège, ne dispose d'aucun logement officiel et loue à ses frais une maison inévitablement trop petite pour recevoir ses officiers. Une telle situation nuit au prestige de l'autorité militaire. Nous ne demandons pas un riche palais pour l'habitation du chef de la place d'Anvers, mais simplement un hôtel assez spacieux, d'un caractère austère, dans lequel il pourrait s'entourer de ses subordonnés.

Le seul desideratum à émettre au sujet de l'Anvers actuel, c'est l'extension de ses établissements maritimes qui s'impose heureusement par la prospérité de son commerce. A toutes les époques, c'est dans les terrains bas des polders du nord conquis sur les eaux par les digues, les terrains de *Slyck* (de limon) ou polders d'Austruweel qu'on a cherché l'extension de ces établissements. A l'ancien *bassin d'échouage* des fossés du *Burg* ou *Steen* succèdent au XV^e^ siècle les *Canaux de l'Ancre et du Vieux Lion*, par une extension de l'enceinte jusqu'à la limite du canal actuel des Brasseurs. En 1551, on ajouta à la ville le *Niew stad* (nouvelle ville du Nord) ou *Boeren Kwartier* (quartier des paysans ou des ouvriers) dans lequel Gilbert van Schoonbeek creusa les *canaux des Brasseries, aux Grains et aux Bois de construction*, toujours comme bassin d'échouage. En 1810, Napoléon y fait creuser le *bassin Napoléon* sous forme de *bassin à flot*. De nos jours on a établi sur le terre-plein de la citadelle du Nord, le *bassin Lefebvre*. En 1883, à la demande du bourgmestre, M. Léopold de Wael, nous avons dressé un croquis d'extension de la ville au nord, à partir de Merxem, destiné à indiquer qu'on pouvait aisément

Digitized by Google

étendre la ville dans ce sens, sans inconvénient sérieux et à peu de frais, les fronts de l'enceinte à reconstruire dans ces terrains innondables étant d'un type très peu coûteux. Le projet a été depuis repris à une plus grande échelle par le lieutenant-général Brialmont dans sa brochure intitulée : *Affaiblissement de la place d'Anvers.*

Quelle raison peut-on invoquer pour modifier une situation qui sera certainement satisfaisante pendant un siècle encore, quelque ambitieux que soient les rêves pour Anvers? Pourquoi faire le don gracieux à la ville de l'enceinte actuelle qui a coûté 35 millions, en même temps qu'on la reconstruit plus loin au prix de plus de 25 millions, soit un don de 60 millions? On n'hésite pas à compromettre la défense du pays par l'affaiblissement de sa *place de refuge*, pour entourer la ville de jardins et de parcs somptueux? Dérision du patriotisme! Nous sommes, hélas! bien loin du temps où vivait l'illustre maréchal français Fabert, dont la statue se trouve sur la place publique de Metz et devant laquelle tout passant, qu'il soit Français ou Allemand, se découvre en lisant sur le piédestal cette pensée : « Si, pour empêcher qu'une place que le Roi m'aurait confiée ne tombât au pouvoir de l'ennemi, il ne fallait que mettre à la brêche, ma personne, ma famille, et tout mon bien, je ne balancerais pas. » Pour faire *grand* et *beau!* nous sommes pris d'une rage folle. Notre marteau démolisseur, après avoir détruit les œuvres du passé, s'en prend à celles du moyen âge et s'attaque même aux œuvres modernes, sans songer que détruire ces monuments du passé, fruit du travail des grands artistes ou témoin des grands événements, c'est amputer une gloire à la patrie que l'on veut embellir ensuite par des colifichets à la mode du jour. « L'orgueil national » dit notre grand écrivain Émile de Laveleye, est un des éléments les plus puissants de l'amour de la patrie. Les peuples s'attachent davantage à leur nationalité, à mesure qu'ils apprennent à mieux connaître leur histoire. »

A Anvers, la passion antimilitariste pousse surtout à la destruction des souvenirs militaires, si respectés par nos pères. Amplifiant sur la conduite du fougueux maître de danse Dar-

Digitized by Google

gone, commissaire de la Convention, qui voulait démolir la cathédrale, *monument de la superstition du passé,* pour en tirer le prix de la vente des matériaux, tout ce qui touche à des souvenirs militaires doit disparaître. — A l'époque de la rectification des quais, le vieux *Burg* d'Anvers, le plus ancien témoignage de l'antiquité de la ville et en quelque sorte le gage de son bel avenir, est condamné; il rompt la *ligne droite*. On espère le voir crouler par les travaux de déblai; il résiste et n'est sauvé que grâce au dévouement des archéologues. Aujourd'hui tout bon Anversois se réjouit de sa conservation qui enlève aux quais la monotonie d'établissements utiles substitués aux constructions pittoresques de l'ancienne métropole des arts. — La *Porte Impériale*, œuvre de Virgile de Bologne, élève de Peruzzi, l'un des célèbres architectes de Saint-Pierre de Rome, le plus ancien souvenir de l'introduction de la Renaissance italienne dans notre pays, la *Porte de Borgerhout* construite par Vredeman de Vries et souvenir d'un acte de courage de la population repoussant la Camisade d'Alençon, ont été détruites l'une et l'autre dans un accès de rage folle que l'on déplore aujourd'hui. — La *Tour Bleue*, autre souvenir d'un grand artiste et des plus belles espérances d'Anvers au XVI^e^ siècle, a été rasée pour y substituer une ignoble *tour verte !!!* — Il reste à s'attaquer à l'œuvre de 1859, elle aussi, qui pourtant n'est pas sans gloire.

La seule explication de la conduite du gouvernement disposé à adopter les *projets d'affaiblissement d'Anvers* et d'annihiler le système de défense nationale, est un vif désir de s'assurer l'appui du *banc d'Anvers* au Parlement; concession odieuse et indigne d'un gouvernement imbu du sentiment du devoir. Dans un autre pays on la taxerait de *crime de lèse-nation*. Déjà le banc d'Anvers après avoir largement provoqué la désunion entre les Belges sur la question de la langue maternelle, songe au *démembrement* de la patrie et chante son triomphe au cri d'*Anvers ville libre, Anvers port franc* du temps de l'orangisme.

« Les temps et les flots sont changeants ». Anvers pourrait un jour pleurer des larmes de sang, son intransigeance et sa

Digitized by Google

détestable politique égoïste. En réclamant la suppression de ses fortifications elle rompt le contrat synallagmatique de 1859; en repoussant les obligations de sa charge militaire, elle perd ses droits aux énormes sacrifices que le gouvernement a faits, à ceux qu'il est disposé à faire encore pour l'amélioration de son port, que *ville libre* elle devrait prendre entièrement à sa charge ou peut-être solliciter de la Hollande. Elle ferme le Pactole qui depuis quarante ans lui assure les riches subsides d'or du gouvernement belge! Qui sait si un jour, après la cruelle expérience de périls nouveaux, le pays ne reconnaîtra pas mieux la nécessité urgente de défendre sa neutralité et de reconstituer le système de défense de 1859. Les fortifications d'Anvers étant irrémédiablement gâtées, on se demandera s'il faut les restaurer à grands frais, ou s'il n'est pas préférable de déplacer le *pivot de défense* du pays. On étudiera la position des innombrables *ports de mer* que toutes les villes réclament de nos jours, au grand souci des Anversois et où se porterait aussi aisément l'immense commerce étranger d'Anvers qu'il est arrivé dans cette ville de Bruges au XVI^e^ siècle. Bruges, par exemple, par de *grandes coupures* non plus dispendieuses que celle d'Anvers, pourrait être établie en communication avec le Zwijn dévasé ou avec l'Escaut même. Le Pactole anversois serait détourné vers la Flandre occidentale. Le commerce étranger, plus ennemi des troubles politiques qui menacent la paix que des fortifications qui la protègent, est aujourd'hui à Anvers relativement aussi nombreux qu'il l'était à Bruges et non plus stable et imbu de l'esprit de localité. Qu'on se rappelle qu'autrefois une politique imprévoyante a amené en moins de cinquante ans la ruine de Bruges; faudrait-il plus de temps pour consommer celle d'Anvers? A Dieu ne plaise que jamais ces tristes prévisions deviennent réalité!

L'administration militaire doit-elle se montrer absolument intransigeante? Nous ne le croyons pas. Il est bien des concessions qui pourraient être faites aux désirs des habitants d'Anvers sur la forme de l'enceinte (*enceinte de siège* ou *enceinte de sûreté*), sur la rigueur de l'application de la loi des

Digitized by Google

servitudes qui pourraient être réduites aux abords de l'enceinte, etc ; mais aucune n'est possible, aussi longtemps que la défense d'Anvers n'est pas complètement assurée.

Notre ministre de la guerre chargé du portefeuille des chemins de fer (*ou vice versa*), avec sa profonde connaissance native des choses de la guerre, doit savoir qu'au XVI^e^ siècle, lorsque nos pères songèrent à remplacer leurs vieilles murailles par un systeme nouveau, ils se gardèrent bien de démolir d'abord les vieux murs pour les rebâtir aussitôt, ce qui eût laissé la place ouverte à l'ennemi pendant un certain laps de temps ; mais plus prudents, ils laissèrent d'abord subsister les anciennes murailles et construisirent en *avant* des nouveaux remparts, sans ouvrir la place, et ne démolirent les murailles devenues inutiles qu'après les remparts achevés. Il est étonnant que trois siècles de progrès aboutissent à négliger cet acte d'aussi vulgaire prudence. Le gouvernement, avant même de songer à compléter la défense d'Anvers par l'achèvement de sa première ligne de forts, veut transformer les ouvrages en arrière, laissant pour des années le pays aussi désarmé qu'il l'était en 1852 ; et cela au moment où, dans les pays voisins, s'agitent des questions ouvrant un avenir incertain pour eux-mêmes et pour les contrées limitrophes. Plus que jamais on peut se demander ce qu'il adviendra de notre *neutralité* livrée au hasard des événements.

Émile Olivier rappelle que « Napoléon III ne considérait la Belgique que comme une création artificielle, dangereuse pour la France et qu'elle n'avait droit à aucune inviolabilité ». Il ajoutait dans une conversation avec le prince Albert, prince consort d'Angleterre : « La *neutralité* n'est pas une protection en temps de guerre ; elle est rarement une entrave... » — M. Gabriel Hanoteaux, l'un des hommes d'État les plus écoutés de la France contemporaine, parlant du *grand dessein* de Henri IV, qui caressait l'espoir de la conquête des Pays-Bas espagnols, dit : « Cette *marche* (*frontière*) de Belgique, de conformation molle et de population mêlée (*flamands* et *wallons*), riche en grosses plaines d'alluvions et par le génie industriel de ses habitants, doit être pour des siècles encore

Digitized by Google

le mirage décevant d'une politique, qui de ce côté ne sait où se prendre et ne sait où s'arrêter... » — Au mois de mai 1871, pendant les négociations du traité de Francfort, le duc de Grammont, ancien ministre de l'empire, annonçait à Londres le prochain retour de Napoléon III, en France, emportant dans sa poche l'autorisation d'occuper la Belgique, en compensation de l'Alsace et de la Lorraine perdues par sa faute. « On va bientôt mettre fin », disait-il, « *à cette ridicule chose qu'on nomme la Belgique !* »

Nous connaissons l'objectif des Français. Celui des Allemands se lit à chaque page des *Mémoires* du prince de Bismarck et se formule en une pensée énergique : « La force prime le droit... »

Les Anglais, sur lesquels beaucoup de Belges fondent leurs espérances, sont plus discrets, mais les faits nous les montrent en tous temps inspirés par leurs seuls intérêts.

A aucune époque de notre histoire si mouvementée n'a été plus vrai, plus prudent, l'adage :

Si vis pacem, para bellum.

Lieutenant général WAUWERMANS.

Digitized by Google

LA LÉGENDE DE DEUCALION[1]

V

Le mythe de Deucalion paraît s'être répandu en Grèce dès le Ve siècle ; à peu près à la même époque nous le rencontrons dans quatre auteurs : Pindare de Thèbes, Acusilaos d'Argos, Hellanicus de Lesbos et Platon d'Athènes. Si les données fournies par la littérature ancienne sont d'un laconisme qui va jusqu'à l'obscurité, les rédactions plus jeunes de la légende se distinguent par une précision, une richesse de détails qui augmente à mesure qu'elles se rapprochent de nous.

La légende apparaît tout à fait constituée au IIe siècle avant Jésus-Christ.

« Prométhée, dit Apollodore, eut pour fils Deucalion. Celui-ci, qui régnait sur le pays de Phthia, épousa Pyrrha, fille d'Epiméthée et de Pandore, la première femme créée par les dieux. Et lorsque Zeus voulut faire disparaître la race d'airain, Deucalion, sur le conseil de Prométhée, construisit une arche, où il transporta tout ce qui lui était nécessaire, et s'embarqua avec Pyrrha. Et Zeus, déversant du ciel une eau abondante, inonda la plus grande partie de la Grèce, de sorte que tous les hommes furent détruits, sauf quelques-uns qui se réfugièrent sur les hautes montagnes voisines. Et alors les montagnes de Thessalie se séparèrent, et tout le pays en dehors de l'isthme et du Péloponèse fut sous les eaux. Et Deucalion, porté dans l'arche à travers la mer pendant neuf jours et autant de nuits, s'arrêta au Parnasse et là, les pluies ayant

(1) Suite, voir la *Revue de Belgique* du 15 décembre 1898.

Digitized by Google

pris fin, il débarqua et sacrifia à Zeus, patron des échappés. Et Zeus envoyant vers lui Hermès, lui permit de demander pour lui ce qu'il voulait; et il choisit d'avoir des hommes. Et, sur l'inspiration de Zeus, il jeta des pierres par-dessus sa tête. Et celles que Deucalion jeta devinrent des hommes et celles que jeta Pyrrha, des femmes. De là les hommes (λαοί) ont reçu un nom métaphorique de la pierre (λᾶας) (1). »

La légende primitive, on le voit, a subi plus d'une modification.

Il importe de remarquer que la *notion du châtiment* commence à cette époque à faire son apparition en Grèce. Dans un autre passage de sa *Bibliothèque mythologique,* Apollodore représente le déluge comme un châtiment infligé au genre humain à cause de l'impiété des fils de Lycaon (2). Il n'a cependant pas inséré ce détail dans le récit si circonstancié figurant dans le Ier livre de sa *Bibliothèque mythologique.* Faut-il en conclure que ce trait, d'origine récente, était encore senti par l'imagination populaire comme un élément étranger et restait, à cause de cela, plus ou moins à l'arrière-plan?

On remarquera que Prométhée intervient pour donner des conseils à Deucalion : autre détail nouveau. La construction d'une arche ou d'un coffre devait nécessairement s'offrir à l'esprit, néanmoins rappelons-nous, que Noé dans la Bible suit également les instructions d'un être supérieur. Nous avons vu plus haut pourquoi, dans la légende grecque, l'imagination populaire a choisi Prométhée pour remplir ce rôle.

Mais le changement le plus important concerne l'étendue que prend peu à peu la catastrophe. Pindare, lui, ne précise rien : « Λέγουσι μὰν χθόνα μὲν καταλύσαι μέλαινα ὕδατος ὀδένος... » (On dit qu'une eau torrentielle submergea la *terre noire.*)

Il est incompréhensible, pourquoi Lenormant traduit

(1) *Bibl. mythol.*, I, 7, 2.

(2) *Ibid.*, III, 8, 2 : « Zeus vient sous la forme d'un ouvrier chez les cinquante fils de Lycaon », qui surpassaient qui que ce fût en perversité et en impiété. Ils invitent l'étranger à leur table, mais lui servent, sur l'instigation de l'aîné Mainalos, les entrailles d'un enfant qu'ils ont tué. Quand on fut arrivé à ce plat, Zeus renversa la table et tua Lycaon ainsi que tous ses fils au moyen de sa foudre.

Digitized by Google

« *toute la terre* (1). » Il n'y a rien de tel dans le texte. Les mots « toute la terre » s'y trouveraient même qu'ils ne pourraient avoir la signification que Lenormant, d'accord du reste avec son système, veut leur donner. Ils ne sauraient évidemment désigner que la partie du globe connue à l'époque de Pindare. L'une et l'autre interprétations sont contredites par Aristote, quand il limite l'inondation à « toutes les contrées helléniques et parmi elles la Vieille Hellade ».

On ne peut rien déduire de précis du texte de Pindare. Cependant, le développement ultérieur de la légende montre clairement que les limites assignées à l'inondation par l'imagination populaire, allaient toujours s'élargissant; c'est ainsi qu'au IIe siècle il y a déjà une tendance à donner au déluge grec un caractère général.

Une première extension se manifeste chez Apollodore : l'eau couvre « la Hellade, ainsi que tout le pays au delà de l'Isthme et du Péloponnèse ». Il est probable qu'il veut désigner la Grèce entière. La « séparation des montagnes de la Thessalie », à laquelle il fait allusion, est comme un souvenir des limites dans lesquelles l'inondation était primitivement confinée. Ce caractère restreint devient flottant chez Apollodore, pour se perdre complètement chez Ovide.

On admet généralement que la version d'Ovide représente la légende de Deucalion dans sa phase de développement complet.

Les deux modifications, qui s'annonçaient déjà, incertaines et timides, chez Apollodore, se présentent chez le poète latin avec des formes très nettes, au point même de donner une couleur nouvelle à notre légende : au commencement de notre ère, l'époque où furent composées les *Métamorphoses*, la légende de Deucalion a décidément acquis une base morale; de plus, l'inondation a pris un caractère universel.

Le poète décrit en détail la perversité du genre humain; il donne, pour expliquer la colère de Jupiter, de nombreuses raisons qui justifient la résolution de celui-ci de détruire les

(1) *Op. cit.*, p. 439.

Digitized by Google

hommes jusqu'au dernier (1). La notion de justice occupe dans le récit une place prépondérante et le tableau de l'impiété générale a comme pendant la description non moins ample du déluge universel. A côté de ces éléments nouveaux se sont maintenues encore certaines formes anciennes. La maigreur du noyau primitif se retrouve dans l'unique vers avec lequel Ovide glisse sur la délivrance de Deucalion : « Dans un petit navire (*parva rate*), dit-il, il aborda au Parnasse (2) ».

La seule conclusion qu'il soit possible de déduire de ces faits, s'impose dès maintenant.

La légende de Deucalion, à l'origine maigre et locale, arrive dans le cours des siècles sous des influences étrangères qui y introduisent divers éléments nouveaux, l'un après l'autre. A voir comment le mythe de Deucalion se confond peu à peu avec la légende du déluge biblique, on est forcé d'admettre que ces modifications avaient une source hébraïque.

L'existence de ce courant est de plus confirmée par un détail, en apparence insignifiant, dont Plutarque complète le récit d'Ovide. Le poète latin parle d'un « petit vaisseau », de sorte qu'il ne peut être question d'y héberger des animaux. Or, dans son traité sur les *Animaux de terre et de mer*, Plutarque mentionne en passant la colombe que Deucalion lâche pour s'informer du temps. « Aussi longtemps que l'inondation durait, dit-il, elle rentra dans l'arche; mais quand le temps fut devenu beau, elle s'envola pour ne plus revenir (3). »

Ainsi le héros de la légende grecque aurait enfermé dans l'arche au moins certains animaux : voilà donc un autre trait biblique qui s'était introduit à son tour, de sorte que, vers le commencement de l'ère chrétienne, la légende de Deucalion ressemble presque en tout à celle de Noé.

L'influence des conceptions juives sur les croyances des Grecs se montrera au grand jour dans Lucien.

(1) *Metamorphoses*, I, 260-415.
(2) *Métam.*, v. 319.
(3) V. *Œuvres morales*, trad. par RICARD, IV, p. 504.

Digitized by Google

VI

La ville d'Hiérapolis en Syrie, située sur un affluent de l'Euphrate, possédait un temple qui avait, selon une légende populaire, Deucalion pour fondateur. « Ce Deucalion, dit Lucien, est celui sous lequel eut lieu la grande inondation. On m'a parlé de Deucalion chez les Grecs. Voici ce qu'ils en disent et la substance de leur tradition. La race actuelle des hommes n'a pas été la première, mais la génération qui précédait a péri entièrement. Les hommes d'aujourd'hui proviennent de la seconde race qui s'est multipliée par Deucalion. On raconte de ces premiers hommes que, leur brutalité étant excessive, ils commettaient toute sorte de crimes, violaient leurs serments, ne pratiquaient point l'hospitalité et repoussaient les suppliants. Ils en furent punis par un événement terrible. Tout à coup la terre laisse échapper une énorme quantité d'eau; il tombe de grandes pluies, les fleuves débordent, la mer passe par-dessus ses rivages; tout n'est plus qu'une masse d'eau où le genre humain périt. Deucalion seul est réservé pour une seconde génération, à cause de sa droiture et de sa piété. Voici comment il fut sauvé : il avait un grand coffre; il y fait monter ses enfants et ses femmes. Lorsqu'il y montait, les porcs, les chevaux, les lions, les serpents et les autres animaux qui vivaient sur la terre, viennent à lui couple par couple. Il les reçoit tous. Ils ne lui font aucun mal; au contraire, il règne entre eux une grande amitié, grâce à une influence divine. Tous ensemble surnagent dans le coffre, tant que l'eau recouvre la terre. »

« Voilà, répète Lucien encore une fois, ce que les Grecs racontent de Deucalion (1). »

Cette assertion réitérée prouve que Lucien entend rapporter une tradition décidément grecque. Il s'agira cependant d'en vérifier l'authenticité. Jusqu'à quel point peut-on admettre que le récit de Lucien représente la légende de Deucalion, avec la forme qu'elle avait en Grèce au IIe siècle après Jésus-Christ ?

(1) *De la déesse syrienne*, trad. par TALBOT, chap. XII.

Digitized by Google

Lucien avait passé la plus grande partie de sa vie en Grèce ou parmi les Grecs. Il connaissait donc le pays suffisamment pour être au courant de leurs croyances. Et il l'était, sans conteste : les dieux de l'Olympe en savaient quelque chose. Mais quand le spirituel Assyrien s'abandonnait à son humeur satirique à leurs frais, il est probable qu'il choisissait, parmi les conceptions religieuses grecques, les seuls détails qui pussent montrer le polythéisme sous un jour ridicule. Ce ton persifleur se manifeste quand il nous parle de Deucalion. L'infatigable railleur cache difficilement le sourire que cette histoire appelle sur ses lèvres : n'est-ce pas un hasard tout à fait providentiel pour Deucalion, d'avoir sous la main ce fameux grand coffre, juste au moment où monte la terrible inondation ? Et n'admirez-vous par la douceur avec laquelle les animaux féroces et domestiques fraternisent entre eux et vont à lui couple par couple, sans qu'il ait même à se donner la peine de les rassembler ?

Pour dégager les détails qui lui servaient, Lucien en négligea probablement d'autres qu'il jugeait inutiles, d'autant plus qu'il ne voulait rapporter la légende « qu' en substance ».

Voyons ces omissions. Il y a dans le texte de Lucien un point qui frappe. On remarquera qu'il ne dit pas un seul mot de Pyrrha. La compagne de Deucalion paraît, d'après cela, ne plus appartenir à la légende. Quel est le fait qui a pu provoquer une modification si profonde ?

Dans l'histoire entière du mythe de Deucalion, il n'y pas une seule circonstance qui puisse faire prévoir que Pyrrha en disparaîtrait un jour. Ce changement semble donc se trouver en dehors du développement normal de la légende ou ne pas appartenir à la Grèce.

On chercherait en vain l'influence étrangère qui aurait effacé Pyrrha de la mémoire du peuple grec. Et, de fait, cela n'était pas le cas, car Lucien fait allusion aux noces de Deucalion et de Pyrrha dans son *Maître de rhétorique* (chap. XX). Voilà donc un des traits qu'il néglige sans doute à dessein, de même que l'épisode des pierres jetées, qu'il connaissait également, vu qu'il en parle dans son traité sur la *Danse* (chap. XXXIX).

Digitized by Google

Les modifications que nous avons constatées dans le mythe ne concernent point les personnages; elles se rapportent, nous l'avons vu, principalement à l'étendue de l'inondation. Que le coffre aussi ait acquis de la dimension (1), c'était, après la modification qui ressort du texte de Plutarque, dans l'ordre naturel des choses, même en Grèce; le Deucalion de Plutarque prend des animaux domestiques, le Deucalion de Lucien offre l'hospitalité également aux animaux sauvages et voilà le « petit vaisseau » d'Ovide devenu « le grand coffre » de Lucien.

L'omission de Pyrrha nous engage donc à la prudence, quand même Lucien insiste sur la grécité de sa légende. Il y a, au contraire, des termes qui nous permettent d'établir son caractère nettement oriental.

Les légendes et les contes d'un peuple reflètent toujours ses mœurs et sa philosophie avec une fidélité remarquable; bien plus, transportés dans un autre milieu, ils s'adaptent toujours aux nouvelles situations. Pyrrha ne pouvait pas, dans une légende orientale, conserver sa place à côté de Deucalion : sous l'influence de la société polygame orientale, son nom même s'oublia à Hiérapolis et elle se perdit dans le harem que l'imagination orientale donna à Deucalion : celui-ci, Lucien le

(1) Lucien fait allusion encore ailleurs à Deucalion, mais les passages en question ne fournissent aucune certitude au sujet des formes que la légende avait pu prendre en Grèce à cette époque. Dans *Timon* (chap. III), il mentionne la « petite arche » avec laquelle Deucalion « aborda au Lycoris ». La contradiction avec le « grand coffre » de tantôt n'est qu'apparente. Le contexte indique la valeur exacte du passage. Jupiter est traîné dans la boue par Lucien. « Lorsque tu étais plus jeune, l'âme ardente et irascible, tu faisais merveille contre les injustes et les scélérats; tu ne leur laissais aucune trève, ta foudre était toujours prompte, ton égide sans cesse en mouvement; ton tonnerre résonnait avec fracas et tes éclairs fréquents semblaient une escarmouche avant la bataille : la terre tremblait comme un crible, la neige volait en flocons, la grêle roulait comme des pierres. Bientôt, pour parler un langage plus relevé, surviennent des pluies torrentielles; chaque goutte d'eau est un fleuve; en un clin d'œil, au temps de Deucalion, la terre n'est plus qu'un immense naufrage, le monde est inondé et c'est à peine s'il en échappe *une petite arche* qui, abordant au mont Lycoris, conserve le foyer d'une race humaine, pire que la première. » (Trad. TALBOT.) Il est évident que ce texte, plein d'humour, n'apprend rien au sujet des dimensions exactes que la tradition accordait à l' « arche » ou au « coffre » de Deucalion au temps de Lucien.

Digitized by Google

dit expressément, s'embarqua « avec *ses* femmes et ses enfants ».

Le personnage principal de la tradition d'Hiérapolis portait à la vérité un nom grec. La base était donc grecque; mais un fait tout aussi incontestable, c'est qu'elle avait un aspect non-grec. Elle appartenait de plus à un culte qui se trouvait complètement en dehors de la Grèce et dans lequel les influences orientales devaient être prépondérantes.

VII

Il ne nous semble donc pas que la tradition notée par Lucien doive être regardée comme une forme grecque du mythe de Deucalion; elle est plutôt orientale, sémitique. Des raisons d'ordre géographique nous renvoient plus particulièrement aux Sémites occidentaux. Dans le même traité, où il parle de Deucalion, Lucien cite différentes divinités des Sémites : l'Hercule de Tyr (chap. III), l'Astarté de Sidon (chap. IV), la Vénus de Byblos (chap. VI).

Il nous conduit ainsi en plein domaine phénicien : aussi le traité *De dea Syria* est-il considéré par la science comme une des sources principales pour la connaissance de la religion phénicienne (1). L'explication des détails dans le récit de Lucien doit donc être cherchée moins en Grèce qu'en Asie Mineure.

Il y avait à Hiérapolis constamment une foule compacte de voyageurs et de pèlerins. Dans toute la Syrie il n'existait pas de sanctuaire plus vaste ni plus riche. Les offrandes et les présents affluaient de l'Arabie, de la Phénicie, de la Babylonie, de la Cilicie et de l'Assyrie, d'après le témoignage de Lucien même (2). Des Grecs, pas un mot. C'était, comme on le voit, un des grands lieux de réunion pour tous les peuples environnants, qui venaient, deux fois par an, y accomplir une solennité singulière. Le temple d'Hiérapolis était construit au-dessus d'un trou qui était l'objet d'un culte spécial. Les habitants

(1) CHANTEPIE DE LA SAUSSAYE, *Lehrbuch der Religionsgeschichte*, I, p. 220.
(2) LUCIEN, *op. cit.*, chap. X.

Digitized by Google

d'Hiérapolis racontaient qu'il s'était produit dans leur pays après l'inondation une grande ouverture, par laquelle l'eau fut toute absorbée. En souvenir de ce fait, les prêtres et les croyants, aux époques sacrées, descendaient au bord de la Méditerranée pour aller chercher de l'eau de mer et la répandaient ensuite dans le temple, d'où elle s'écoulait par l'ouverture (1).

Cette solennité ne peut appartenir qu'à un peuple qui honore la mer, qui la connaît et en vit, de sorte que nous devons encore une fois songer aux Phéniciens.

Les documents historiques ne permettent pas de prouver, noir sur blanc, que les Phéniciens connaissaient la légende du déluge; mais serait-il possible qu'il en fût autrement? Comme Sémites occidentaux, ils avaient avec les Hébreux des souvenirs communs de l'ancienne patrie, la Chaldée. Et justement là, sur les bords du Tigre et de l'Euphrate, il existait, en effet, de la légende du déluge une version plus ancienne qui a — chose généralement admise de nos jours — avec la version hébraïque une source commune.

Comme tradition familière aux Sémites occidentaux, la légende du déluge devait être répandue dans une certaine partie de l'Asie Mineure. Selon la Bible, Noé débarqua sur une montagne de l'Ararat, c'est-à-dire de l'Arménie; dans la légende chaldéenne aussi, telle qu'elle a été notée par Bérose, un prêtre de Baal du IIIe siècle avant Jésus-Christ, l'arche s'arrêta sur les monts Gordiens en Arménie. Bérose rapporte, en outre, qu'il y existait encore de son temps des restes du navire : les gens venaient en gratter

(1) LUCIEN, *op. cit.*, chap. XIII. C'est ici surtout que perce le manque d'exactitude dans le travail de Diestel. Nombre d'erreurs prouvent combien il lit Lucien imparfaitement. Le temple de Hiérapolis n'était pas situé, comme le prétend Diestel, *sur* le Liban; le texte grec ne dit nullement que « l'eau montait dans cette crevasse deux fois par an », ni « que les pieux pèlerins y jetaient leurs offrandes ». Lucien ne contient pas un mot de tout cela. Qu'on cherche le lieu où Deucalion aborda près de l'ouverture, soit, mais non pas sur le Liban. Hiérapolis était située près de l'Euphrate, par conséquent à une bonne distance du Liban. Le Lycoris était, nous l'avons vu, en Phocide, non en Thessalie. (DIESTEL, p. 25.)

Digitized by Google

la poix qu'ils portaient sur eux en guise d'amulette; le bois du navire fut même employé comme préservatif contre certaines maladies (1). Cette tradition, connue non seulement entre le Tigre et l'Euphrate, mais encore, et sous une forme sans doute la même, en Arménie, portée en outre par les Israélites, devait nécessairement se transmettre aux peuples voisins, en premier lieu aux Phéniciens et aux Syriens, étant donnée l'extension que prirent rapidement les conceptions religieuses des Israélites.

Les nombreuses relations entre les Hébreux et les pays limitrophes datent déjà du temps de la grande prospérité de Sidon et de Tyr. La petite Palestine était la grange de la Phénicie, peut-être aussi de la Syrie, tandis que la Phénicie, de son côté, avait été le berceau de l'industrie des Israélites. Ceux-ci avaient commencé de bonne heure à se disperser, de sorte que les villes phéniciennes donnaient l'hospitalité à de nombreux établissements de marchands israélites.

Sur le terrain intellectuel, l'affinité entre les deux peuples n'était pas moins grande. Le polythéisme, commun à tous les Sémites occidentaux, était peu à peu devenu chez les Hébreux le culte monothéiste de Jéhovah, tandis qu'en Phénicie le culte primitif des forces de la nature s'était maintenu. Les idées primitives avaient néanmoins conservé une forte influence parmi les Hébreux; leur attachement aux anciennes idoles avait de si profondes racines que Jéroboam n'eut pas de peine à rétablir le culte du taureau et que Jézabel parvint même à faire revivre l'ancien culte de Baal.

Les conceptions religieuses des Hébreux pénétrèrent toujours plus vers le nord et gagnèrent peu à peu toute la Syrie. Cette expansion était en grande partie une conséquence de la dispersion même des Juifs après la longue série des malheurs politiques qui étaient venus successivement les frapper. C'est ainsi qu'au IIe siècle après Jésus-Christ, nous trouvons des Juifs jusque dans le nord de l'Afrique, entre autres à Alexandrie et à Carthage, où ils tenaient des écoles chrétiennes.

(1) JOSEPHUS, *Antiq. lib.*, I, cap. 4.

Digitized by Google

Il n'y a donc rien d'étonnant, si la légende du déluge, notée par Lucien vers la fin du IIe siecle de notre ère et dans le voisinage de la Palestine, montre des traces d'une influence directe de la Bible. C'est ainsi qu'il faut expliquer chez Lucien, que les animaux s'en vont à l'arche « couple par couple ». « Et de toute chair dans laquelle il y avait un esprit de vie, dit la Bible, il vint un couple vers Noé dans l'arche. Et ceux qui vinrent, vinrent mâle et femelle, comme Dieu le leur avait ordonné. » (Gén. 7, 15-16.) Aucune autre forme de la légende ni en Grèce, ni en Chaldée ne contient un mot à ce sujet.

La version de Lucien offre un mélange curieux d'éléments grecs et d'éléments orientaux. Quel que soit le point de départ de la légende, le nom grec (1) du héros constitue incontestablement un élément d'origine grecque.

Après et aussi par suite de l'expédition d'Alexandre, la civilisation grecque avait pris pied en Asie Mineure. Nombre de colonies qui arrivèrent rapidement à une haute prospérité, y avaient fait pénétrer les idées helléniques et élevé le grec peu à peu au rang de langue officielle et littéraire. Tandis

(1) Voici une question qui montre comment les erreurs, se communiquant de l'un à l'autre, prennent racine dans la science. Lenormant (p. 419) et Andree, lequel reprend tout bonnement ce que Lenormant dit à ce propos, veulent chercher dans ce nom une preuve pour l'origine orientale de la légende. Deucalion *Sisythes* de Lucien, serait d'après eux le *Xisuthros* de la légende chaldéenne.

Le ton de conviction sur lequel ils avancent cette interprétation ne ferait jamais soupçonner que *Sisythes* ne repose que sur une conjecture proposée par Buttmann (*Mythologus*. Berlin, 1828, I, p. 192). Tous les manuscrits sont d'accord pour lire τὸν σκύθαν : Deucalion *le Scythe*. Il était à prévoir que ce surnom donnerait du fil à retordre aux hellénistes, et c'est pourquoi Buttmann, s'appuyant sur une faute analogue chez Athénée, proposa de voir dans le *x* une confusion avec *ic* (= ις), chose fréquente, paraît-il, dans les manuscrits. L'article τὸν ne paraît pas l'avoir gêné quoique, de l'avis d'hommes compétents, cela doive être le cas. Ce serait à examiner ensuite, jusqu'à quel point l'étymologie σκύθαν du Chaldéen *Xisuthros* répond aux lois de la phonétique. Deucalion *le Scythe* peut, du reste, s'expliquer. Ce surnom est bien d'accord avec le caractère et la tournure d'esprit d'un impie comme Lucien et lui fournit l'occasion de se moquer des croyants et des pieux en général. *Scythe* chez Lucien doit être pris au figuré, non pas dans le sens de « natif de Scythie », mais dans celui de « pieux comme un Scythe », parce qu'on attribuait aux Scythes la piété et la simplicité de mœurs par laquelle se distinguent les peuples arriérés, non encore corrompus ni rendus incrédules par la civilisation. On disait dans le même sens : « Anacharsis le Scythe. »

Digitized by Google

que la vie littéraire diminuait dans la mère partie, l'éclat dont elle brillait parmi les Grecs d'Asie Mineure augmentait toujours. Ce mélange des idées helléniques avec les idées orientales prépara la fusion entre le paganisme et le christianisme : l'indifférence vis-à-vis des dieux de l'Olympe, qui ressort des écrits de Lucien, fut un premier pas vers l'adoption de la nouvelle religion qui rayonnait de la Palestine.

L'hellénisation de l'Asie Mineure, commencée longtemps auparavant, mais poussée activement dès la fin du IVe siècle avant Jésus-Christ, avait également contribué à répandre la légende de Deucalion. Celle-ci, pour autant que les documents littéraires permettent de l'établir, avait commencé son voyage au Ve siècle. Le fait qu'à cette époque elle est mentionnée par Hellanicus et au IVe siècle par Ephoros, tous deux de Lesbos (1), donne probablement le droit d'admettre qu'elle était connue déjà de bonne heure dans les îles de la côte asiatique. Dans cette expansion elle subissait une sorte d'adaptation, chose commune, ainsi que nous l'avons vu, quand les légendes passent d'un endroit à l'autre. Deucalion, fondateur de villes et de temples en Grèce, fut parfois alors remplacé par le fondateur de la localité sur laquelle on reportait l'histoire : une modification qui pouvait se produire d'autant plus aisément que la légende primitive faisait mention de « *quelques* hommes » qui échappèrent à la destruction, non pas d'un seul couple. De cette façon *Makar* prit la place de Deucalion à Lesbos, et à Mégare *Mégaros* qui, d'après une tradition, aurait été sauvé avec Deucalion sur le sommet du mont Geraneia dans la Mégaride (2). Avec une modification semblable la légende se répandit ailleurs, entre autres à Cos, à Rhodes, à Crète, à Samothrace (3).

Les nombreuses colonies contribuèrent naturellement à la faire connaître parmi les peuples de l'Asie Mineure. La décadence politique de la Grèce ne semble nullement avoir nui au prestige que la langue et les idées grecques exerçaient en

(1) PRELLER, *op. cit.*, p. 85.
(2) PRELLER, *op. cit.*, p. 85.
(3) LENORMANT, *op. cit.*, p. 436.

Digitized by Google

Asie : la civilisation grecque s'y maintint jusque sous la domination romaine (1). Il vint même un temps où la langue grecque fut plus cultivée en Asie qu'en Grèce, et où les noms les plus illustres de la littérature appartenaient, du moins par naissance, à l'Asie Mineure : Denys d'Halicarnasse, Strabon, Josèphe, Epictète, Arrien, Pausanias, Lucien. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner que la légende de Deucalion, sous ces influences intellectuelles plusieurs fois séculaires, ait pénétré en Asie jusqu'aux bords de l'Euphrate.

VIII

Là cependant, elle alla, pour ainsi dire, se heurter à la légende sémitique portée par les Hébreux. La fusion des deux mythes doit avoir eu lieu assez longtemps avant Lucien; de bonne heure déjà se manifeste l'influence étrangère sur la légende grecque en Grèce même. Dès le IIe siècle avant Jésus-Christ elle subit, comme nous l'avons montré, l'influence hébraïque : les colonies de l'Asie Mineure favorisèrent singulièrement l'échange des conceptions religieuses entre Sémites et Grecs. La Grèce devait, du reste, beaucoup plus à la Phénicie : sa première civilisation, elle la tenait des Phéniciens; plus tard cependant, elle avait su les supplanter dans les îles et dès lors son développement avait pris un caractère propre. Le mythe de Deucalion aussi s'était développé par lui-même jusqu'au IIe siècle avant Jésus-Christ. Mais alors, notamment chez Apollodore, l'influence étrangère commence à se déclarer; elle s'accentua dans la suite pour se montrer au grand jour chez Ovide et chez Plutarque.

L'histoire ne nous a pas fourni d'éléments pour mesurer le dégré de force que cette influence pouvait avoir dans la Grèce même, du temps de Lucien. Mais elle existait; cela est incontestable. Peut-être qu'elle était assez puissante, pour avoir fait passer à Athènes l'usage de verser de l'eau que nous avons rencontré à Hiérapolis. C'est l'avis, très admissible cette fois, de Lenormant (2). Peu à peu on en était venu à considérer

(1) VANDERKINDERE, *Histoire de l'antiquité*, p. 327.
(2) LENORMANT, *op. cit.*, p. 434.

Digitized by Google

Deucalion à Athènes, où se montrait son tombeau du temps de Strabon (1), comme le fondateur de certain temple consacré à Gê, la déesse de la terre. Tout à fait comme à Hiérapolis, il y avait là un trou dans lequel, d'après les dires populaires rapportés par Pausanias, les eaux du déluge de Deucalion se seraient retirées. La destruction générale était remémorée chaque année dans une fête qui paraît avoir porté le nom d'*Hydrophoria*.

Voilà, au sujet de cette fête, tout ce qui est venu jusqu'à nous : encore ces informations, très incomplètes, sont-elles éparpillées partout (2). Cependant si tout, y compris le nom, semble rappeler l'usage qui existait à Hiérapolis, les preuves concluantes pour l'origine orientale de l'*Hydrophoria* font défaut. Cela est possible, cela paraît même très probable, mais Lenormant est encore une fois trop catégorique.

Cet usage pourrait tout aussi bien être une représentation symbolique du déluge. Comme telle, il pouvait surgir partout, en conséquence du besoin d'images concrètes, inné à l'homme primitif. Cette croyance au sujet de certaines crevasses en terre ne disparut pas avec le paganisme : chose curieuse, elle fut reprise plus tard par les docteurs de l'Église, quand ils eurent à répondre aux hérétiques qui demandaient ce que toute cette eau du déluge était devenue. Mahomet en fit autant et intercala cette explication dans le Coran.

***

Il est temps de résumer les résultats de notre examen.

Les renseignements fournis par la littérature permettent d'établir, sinon avec certitude, du moins avec une très grande

(1) STRABON, IX, 425.

(2) PAUSANIAS (I, 18, 7) rapporte qu'on jetait dans ce trou des gâteaux de miel, donc un sacrifice aux dieux de l'enfer, mais il ne détermine pas d'époque; la date (le mois d'*Anthesterion*, c'est-à-dire la seconde moitié de février et la première moitié de mars) est fournie par PLUTARQUE (*Sylla*, 14), mais il ne nomme pas la fête. Le nom *Hydrophoria* se trouve chez HÉSYCHIUS (*Etym. mag.*, 774). LUEKER (*Reallexikon*, i. v *Hydr.*) prétend que cette fête était célébrée dans *toute* la Grèce au printemps. Ce renseignement paraît être inexact; de même que la déclaration de Diestel (p. 21) que l'usage de verser de l'eau aurait appartenu aux mystères d'Eleusis.

Digitized by Google

probabilité, que la légende de Deucalion s'est formée en Grèce sans emprunt à l'étranger. Cette origine sur le sol même de la Grèce ressort du caractère local et restreint des premières formes de la légende. Le noyau, d'abord maigre et mince, se développa dans le cours des siècles, mais au moyen d'éléments qui appartenaient au pays même. Tant que la Grèce vivait de sa vie propre, la légende aussi resta indépendante et exempte d'éléments étrangers; mais quand le centre de gravité de la vie hellénique, se déplaçant, passa en Asie Mineure, elle arriva, probablement d'abord dans les colonies et ensuite également dans la mère patrie, sous l'influence orientale, plus spécialement sémitique. C'est ainsi que s'introduisirent dans le mythe grec divers éléments qui le rapprochèrent peu à peu de la légende du déluge biblique.

La ressemblance entre certains traits des deux légendes n'est donc pas originale : elle n'est que l'effet d'événements politiques qui firent de la Grèce une conquête philosophique et religieuse de l'Asie Mineure; toute l'histoire de la légende de Deucalion prouve qu'elle n'a aucun rapport avec la catastrophe rappelée par la Bible.

Puissante a été l'influence exercée par la Bible sur les mythes des peuples les plus divers. Le récit du déluge en particulier a été souvent repris, mais seulement là où il n'était pas en contradiction avec le milieu physique. Voilà pourquoi justement les voisins immédiats des Hébreux, les Arabes et les Égyptiens, ne possèdent aucune légende rappelant une catastrophe par l'eau. Là où le récit biblique sut s'introduire et se maintenir, il fut tantôt imité servilement, comme chez certains peuples d'Amérique, tantôt il se rencontra avec une légende similaire, avec laquelle il se confondit. C'est ce qui eut lieu en Grèce : la légende biblique, portée par une doctrine puissante, se greffa peu à peu sur la légende de Deucalion, non cependant sans qu'on ne puisse plus séparer le nouveau de l'ancien, et assigner aux différents éléments leur part d'originalité, ainsi que leur valeur comme documents scientifiques.

AUG. GITTÉE.

Digitized by Google

CHRONIQUE ARTISTIQUE

La sixième exposition de la *Libre Esthétique*. — Au Cercle artistique et littéraire : MM. Alfred Verhaeren, Isidore Meyers, Verheyden et Charles Bartlett. — M. Maurice Hagemans à la salle Clarembaux.

Des six expositions organisées depuis 1894 par la *Libre Esthétique*, celle d'aujourd'hui apparaît la plus remarquable, bien qu'apportant moins d'inédit que les précédentes. Les productions intéressantes y foisonnent : naturistes, romantiques ou même classiques. Rassemblées par les soins d'amateurs curieux de toutes les formules d'art du temps présent, leur variété les met réciproquement en valeur. Il serait également superflu de se livrer à des considérations théoriques à propos de ce salon, qui ne prétend rien prouver, et de chercher des transitions pour noter, sur son carnet de chroniqueur, les mérites de travaux très différents, de qualités parfois opposées, et n'ayant qu'une seule caractéristique commune : le souci dominant de l'intellectualité, exprimée surtout par la ligne et la couleur.

Il n'est peut-être pas d'artiste contemporain chez qui l'intellectualité soit aussi intense que chez Félicien Rops, représenté à la *Libre Esthétique* par des morceaux de la qualité la plus rare. Ce prestigieux dessinateur est en même temps un philosophe amer et profond. Il pense par des moyens plastiques comme d'autres par des combinaisons abstraites : ses admirables compositions, où brille et se démène une luxure enfiévrée, où la passion qui affole des créatures de beauté s'exaspère jusqu'à une sorte d'horreur sacrée, intéressent

Digitized by Google

l'esprit autant qu'elles retiennent les yeux. Baudelaire seul a montré avec cette sombre poésie les mystérieuses concordances de l'amour et de la mort. Si Rops n'a gravé aucune « suite » pour les *Fleurs du Mal*, et s'est borné au saisissant frontispice que l'on connaît, c'est que toute son œuvre peut servir d'« illustration » aux poèmes de Baudelaire. Le hasard du placement, sans doute, a fait figurer en face de la muraille occupée par Félicien Rops les planches commandées à M. Rassenfosse pour une édition des *Fleurs du Mal*. A part la *Muse vénale*, bonne traduction plastique du texte, ces vignettes prouvent combien, après Rops, il est téméraire de dessiner en marge des *Fleurs du Mal*. Que dire notamment de l'incompréhension de l'artiste qui, ayant à traduire à la pointe ce cri de foi spiritualiste, en qui se résume la pièce intitulée *La Charogne*, ce « quand même! » jeté à la Mort comme un défi, se borne à reproduire l'exacte ressemblance d'une noyée en proie, sur les dalles de la morgue, aux vers de la décomposition?

Il était impossible, faute d'espace, de montrer ici, même en résumé, l'immense œuvre gravé de Félicien Rops, d'ailleurs connu; on y a pourtant fait figurer, comme simple indication, deux ou trois eaux-fortes, dont une exceptionnelle épreuve de la *Lyre*, un chef-d'œuvre dans le genre spécial du frontispice où excellait Rops, et aussi l'*Enterrement en pays wallon*, qui est, toute proportion gardée, quelque chose comme la « pièce aux cent florins » de la lithographie. Les organisateurs ont jugé, avec raison, infiniment plus intéressant de réunir quelques pièces originales, peintures, aquarelles, dessins, dont la plupart n'ont jamais été exposées. Malgré l'harmonie de leurs tonalités, les peintures montrent que Rops est surtout un dessinateur : les coloristes modèlent et dessinent à l'aide de la couleur; chez lui, le trait reste la dominante, la teinte n'intervient que pour le rehausser. *Juif et chrétien*, sans doute le seul tableau de chevalet qu'il ait achevé avec cette minutie qui rappelle Charles De Groux dans sa première manière, est une œuvrette précieuse, à laquelle il a mis tous ses soins; pourtant qui la trouvera supérieure, pour la puissance et la finesse des

Digitized by Google

valeurs, à la même composition traitée par lui en lithographie? De petits paysages enlevés de verve, et, avec toute leur truculence de coloriage, les *Trois contemporains,* ne sont que des curiosités de haut goût, en regard de l'œuvre dessiné. La couleur joue un rôle accessoire, même dans la *Dame au masque* et la *Dame au canapé*, deux effigies de « femmes damnées » qui s'incrustent dans la mémoire. Observation identique pour les aquarelles, quelques-unes capitales, dans la production de Rops : *Pornocratès*, dont l'audacieux déshabillage augmente la nudité, la muse lascive tenant en laisse, du bout de ses mains gantées, un pourceau qui la mène sur la crête d'une frise, le long de laquelle des bas-reliefs de marbre figurent les arts s'étiolant à son approche : protestation, sans doute, de l'artiste contre les détracteurs ou les incompréhensifs qui ne voyaient en lui qu'un excitateur d'épidermes; le *Médecin des fièvres en Dalécarlie*, l'*Oncle Claes et la tante Johanna*, merveille de pittoresque expressif; l'*Attrapade* dans un restaurant de nuit, avec sa bousculade de fêtards et de femmes galantes, et, au bas de l'escalier, le dédaigneux retournement de la fille vers la rivale en furie qui, du palier, lui hurle quelque immonde injure : une scène magistralement dessinée et composée, d'un âcre modernisme, qui fait penser à un Alfred Stevens pervers. Citons encore l'*Étude de déshabillé*, exquise de fraîcheur, de grâce et de vice, quelque chose comme un Watteau de mauvais lieu — et en manière de contraste — ce dessin superbe de hideur, *La Gueuse au lorgnon*, plus sinistre que la *Buveuse d'absinthe*, car, ici, ce n'est qu'à lui-même qu'on peut comparer Félicien Rops.

Le premier des peintres français vivants, M. Eugène Carrière, a envoyé un *Christ en croix :* éternel sujet, renouvelé par la tendresse apitoyée de l'interprétation. Malheureusement, M. Carrière grisaille de plus en plus, et le brouillard qui voile ces tableaux d'un pathétique si profondément humain, finira par les masquer complètement. On en peut dire autant du crêpe noir qui endeuille les panneaux de M. Xavier Mellery. Ils ne s'en imposent pas moins. *Une intrigue à la cour de l'ami-*

Digitized by Google

ral Pisani n'est que l'esquisse d'un tableau d'histoire, mais la science de la mise en page, la vérité des figures, la vie de la couleur sombre, feraient croire à une scène vue par l'artiste ; *Mon vieux vestibule* est un nocturne plein de poésie, et rien dans cette exposition n'égale la grave harmonie, l'atmosphère religieuse et funéraire de la *Prière de Madeleine à l'église Saint-Marc*.

C'est un méditatif aussi que M. Alfred Delaunois. Après avoir étudié, avec une curiosité très subtil, les couloirs, les chambrettes et les jardins des béguinages, il montre les humbles existences qui végètent dans ces lieux silencieux. Le *Jour des Morts après le salut*, qui forme le panneau central de la série des *Ames solitaires*, résume tout un côté de la vie des Flandres. La *Légende d'une vie de béguine* a la ferveur de dévotion des vieux enlumineurs ; ce triptique en miniature, qui compléterait à merveille un manuscrit gothique, atteste cette rare faculté, que nous avons déjà louée chez M. Delaunois, de donner de l'intérêt à une muraille ou à une porte de bois vermoulu, et de faire penser, rien qu'en montrant le seuil d'une vieille masure, aux êtres qui l'on usé sous leur pas. Le *Paysan brabançon et sa femme* ont du style sans que l'artiste les ait idéalisés.

M. Jakob Smits, qui vit au milieu des paysans, s'entend mieux encore à les peindre dans la rude noblesse de leurs allures. *Oude Kaers*, le vieux fermier, n'aurait qu'à échanger son sarrau contre un justaucorps noir pour siéger fièrement dans un *Regentenstuk* des musées hollandais. La religiosité des gens de la terre trouve en M. Smits un interprète toujours éloquent, soit qu'il les montre en prière, soit qu'il en fasse, sans modifier leur costume, les acteurs graves et émus de quelque scène de l'Évangile. Et le sentiment, religieux aussi, de la maternité, il l'exprime comme personne : ses *Mères* ont des tendresses d'ange gardien pour l'enfant qu'elles pressent contre leur joue et qu'elles enveloppent de leurs mains protectrices. M. Carrière, seul, a peint la maternité d'un pinceau aussi pathétique.

Le triptyque de M. Charles Cottet, *Au pays de la mer*, a

Digitized by Google

fait événement au Salon de Paris, et a été acquis par le Musée du Luxembourg: il serait difficile de le juger sur la réduction qui en figure ici. Mais le *Port de Douarnenez* et sa délicate atmosphère crépusculaire, *Vieille bretonne et jeune fille*, brossés avec une puissance étonnante, témoignent que M. Cottet est un peintre de race.

Il y a des fragments délicieux dans *Une famille sous la protection de saint Georges et de sainte Catherine*. La figure de l'enfant, les visages des femmes sont pleins de grâce. L'ensemble manque de cohésion et de solidité. La facture est hésitante; les amateurs de la belle « pâte » n'y trouveront pas leur compte. Tout en rendant hommage à l'effort considérable de M. Motte, on se demande si cet artiste, qui est avant tout un psychologue et un concentré, n'a pas eu tort d'éparpiller ses forces sur une aussi vaste composition.

Le début de M. Paul Artot (du moins son nom ne nous rappelle aucune exposition précédente) ne passera pas inaperçu. Il y a chez lui un parti pris de sécheresse, de rigueur dans le dessin, et de simplification classique, qui est fort curieux. Ses deux panneaux tranchent sur tout l'entourage, le *Jeune Rêve* surtout, qui pourrait être signé par un élève de Flandrin. Quant à M. Lévêque, il n'est guère en progrès : il emploie son pinceau à abstraire la quintessence picturale.

L'école britannique est représentée par MM. Alexander Roche, Maurice Greiffenhagen et Brangwyn. Les deux premiers, comme la plupart des peintres de leur pays, se sont appropriés, en les adaptant à leur tempérament, les colorations et la manière des maîtres anciens. La charmante *Chloé*, de M. Roche, est une bergère de Boucher, qui parlerait anglais. M. Greiffenhagen jouera, quand il voudra, à un expert du Louvre ou de la National Gallery le tour de lui passer son *Portrait de jeune fille* pour un Titien authentique; le portrait de Miss B. est un morceau exquis : il a, avec une grâce tout anglaise, cette harmonie de couleurs apaisées qui d'ordinaire est l'œuvre du temps non moins que de l'artiste. Le même éloge s'adresse à l'*Annonciation :* la jeune figure de la Vierge est suave de ferveur et d'ingénuité; mais elle n'est pas si can-

Digitized by Google

dide qu'on pense, car pour bien marquer son ravissement au céleste messager, elle s'est tout bonnement avisée d'imiter l'expression et l'air de fête de la *Beata Beatrix* de Rossetti !

M. Brangwyn, qui s'est fait une manière bien a lui, procède par empâtements et larges touches : ses scènes orientales, grouillantes de vie, de bruit, de couleurs, ont l'éclat splendide des tapis de Smyrne. Un Français, M. d'Espagnat, s'essaie, d'une main moins ferme, à une virtuosité analogue. Un autre coloriste à outrance, un Hollandais celui-là, M. Isaacson, expose des orientaleries à peine dessinées, mais si lumineuses qu'on dirait des transparents derrière lesquels brûlerait une lanterme. M. Ludwig von Hoffmann nous mène en pleine fantaisie : ses arabesques de « tons plats » relèvent de l'art purement décoratif.

Parmi les paysages, le plus considérable est une bonne toile de M. Isidore Verheyden. Mlle Anne Boch, renonçant au pointillage pour adopter un procédé moins factice, a rapporté de Martigues des marines claires et aérées. M. Franz Hens, un mariniste aussi, rend avec fluidité les effets de nuit.

Les montagnes, leurs immensités et leurs lointains, ne se prêtent guère à la peinture. Il y a là un problème artistique qui paraît insoluble. M. Vittore Grubicy de Dragon l'a affronté : il a réussi, à force de conscience méticuleuse, grâce surtout à un rendu très subtil de la lumière : la série de vues qu'il intitule *L'Hiver en montagne* retient par une saveur imprévue et nouvelle. Le *Niagara* de l'Américain George Inness chatoie au soleil comme une gigantesque robe de danseuse « serpentine » aux feux de la rampe : malheureusement, la touche est molle et manque de matérialité. M. Degouve de Nuncques s'est borné à désigner par un numéro d'ordre ses deux paysages imaginaires : il était apparemment plus aisé de les peindre que de leur trouver un titre vraisemblable.

M. Raffaëlli est, cette fois, moins intéressant par ses tableaux que par ses pointes sèches et eaux-fortes en couleurs silhouettant d'un trait cursif des coins de Paris et des types spirituellement observés. Il y a moins de vérité documen-

Digitized by Google

taire, mais un ragoût d'exécution infiniment plus curieux dans les planches en couleurs de M. Koopman.

Dans le compartiment de la sculpture triomphe M. Constantin Meunier. La *Moisson*, modelée en haut-relief, est le fragment colossal d'un monument au travail qui s'érigera un jour sur une de nos places publiques : ce jour-là, on verra pour la première fois de la sculpture moderne dans le plein air de la capitale. La ville d'Anvers a acquis le *Débardeur;* elle érigera sans doute à l'entrée d'un des promenoirs du port cette figure d'athlète moderne, auquel le colletin de toile retombant sur la nuque achève de donner un caractère puissant : profilée sur l'eau et le ciel, elle symbolisera la rudesse et la beauté de la force au service du travail. Un très vivant médaillon en bronze d'après le peintre Victor Gilsoul, d'une saisissante ressemblance, serait une œuvre pour tout autre et n'a été sans doute qu'un délassement pour le producteur infatigable qu'est M. Constantin Meunier.

En face de la vie est un petit bronze où l'on retrouve la compréhension de la forme, l'aristocratie de la pensée et de l'exécution qui distinguent M. Victor Rousseau; le même statuaire a dramatiquement symbolisé l'*Aveugle destin* par une sorte de simoun qui, après avoir terrassé la femme et l'enfant, va avoir raison de l'homme arcbouté de tout l'effort de ses muscles.

M. Minne continue à faire de la sculpture égyptienne. Sa *Figure* en pierre blanche pourrait avoir été taillée il y a trois mille ans. La *Fontaine*, autour de laquelle il a groupé en cercle plusieurs exemplaires de cette même figure agenouillée, n'est pas sans caractère.

De M^lle^ des Cressonnières, une agréable tête de garçonnet. De M. Dubois, un bon buste de Vieuxtemps, sans compter de petits bronzes et des étains, d'une grâce anguleuse. Mais dans cet ordre, personne ne saurait lutter avec M. Alexandre Charpentier : sous ses doigts d'une spirituelle prestesse, le bronze, l'argent, l'étain, le cuir s'assouplissent, se modèlent en chairs délicates, et s'ornent du délicieux sourire de petites créatures de rêve. Sa *Pendule*, couronnée d'un groupe charmant, ne sonnera, sans doute, que des heures heureuses.

Digitized by Google

On remarque, à l'entrée, une série de caricatures coloriées dont les cocasseries hyperboliques font penser au comique violent des mimes anglais. Quelques-unes sont vraiment amusantes. Signature : Leo Jo — pseudonysme, paraît-il, d'une jeune bruxelloise.

Comme d'habitude, l'exposition de la *Libre Esthétique* est complétée par des vitrines contenant de nombreux objets industriels ou décoratifs d'un goût nouveau et parfois heureux.

***

M. Alfred Verhaeren peint pour son plaisir, à l'écart du public, de petites toiles scintillantes et précieuses que les collectionneurs rechercheront comme des joyaux de couleur. Le salonnet du Cercle artistique, où il réunissait quelques œuvres, a eu, pendant une semaine, l'aspect somptueux d'une salle de musée ancien, ou, mieux encore, d'un oratoire illuminé de vitraux gothiques. Comme les vieux peintres verriers, A. Verhaeren sait concilier l'audace et l'harmonie dans le choix des couleurs. Peut-être même qu'il ne les choisit pas: il les prend toutes, les délicates et les violentes, celles qui vacarment et celles qui s'apaisent, il les unit en accords prestigieux, secret des rares artistes pour qui la couleur est un enchantement, une musique, l'expression par excellence de la pensée. On ne saurait probablement imaginer d'objet si trivial, si peu pittoresque, qui ne prenne sous le pinceau de M. Verhaeren, tout en gardant son exacte apparence, un éclat splendide. Il groupe au hasard quelques brimborions d'atelier, un lambeau d'étoffe, un bol de laque, de vieux bouquins, un globe terrestre, une poupée japonaise, et cela fait un épanouissement de tons pleins, savoureux, sonores ; il éparpille sur un tapis de Turquie une douzaine de fruits mûrs, et voilà un tableau qui est la volupté des yeux. N'y cherchez aucune allégorie, aucune signification ; ne demandez pas même à M. Verhaeren l'intimité de De Braeckeleer, qu'il rappelle par le corsé de la touche et la richesse de la vision. La couleur seule l'intéresse: il en dit toutes les splendeurs, toutes les subtilités, et extrait de la matière tout ce qu'elle a de poésie : c'est par la couleur qu'il dessine,

Digitized by Google

qu'il modèle, qu'il sent, qu'il pense. Trop de splendeur : c'est le seul reproche qu'on puisse faire parfois à ces morceaux éblouissants.

Quand M. Verhaeren applique ses magnifiques facultés de peintre à des œuvres de dimension, il produit des tableaux comme le *Coin de chapelle* et le *Calvaire*, et il soutiendrait le voisinage des plus robustes coloristes d'autrefois. Ses études de marine sont des bonnes fortunes du pinceau : les voiles frappées par le soleil, la lumière qui se joue sur les vagues transparentes, l'horizon qui fuit, les rejaillissements furieux de l'écume sur les carènes multicolores, tout cela bruit, frissonne et étincelle dans ces petits cadres d'une exécution à la fois fougueuse et raffinée. Les mêmes trouvailles de coloration font le prix des paysages, avec leurs verdures de sombre émeraude sous des ciels d'opales volatilisées.

Plaignons la disgrâce de M. Isidore Meyers, que le hasard de l'ordre des inscriptions faisait le compagnon de cimaise de M. Verhaeren. Les vues agrestes de M. Meyers sont peintes avec habileté, mais un autre voisinage eût sans doute fait paraître sa couleur moins crayeuse.

***

M. Verheyden, qui faisait à lui seul les frais de l'exposition précédente, eût plus allègrement supporté la comparaison. Cet excellent paysagiste met au service d'un très juste sentiment de la nature un métier tout ensemble vigoureux et souple. La lumière estivale vibre et rayonne dans les effets de soleil, l'atmosphère est fraîche dans les sous-bois mordorés par l'automne. Il s'entend à éparpiller des taches claires de bestiaux au milieu de la verdure des prairies, comme à faire picorer, dans une pittoresque cour de ferme, les coqs et les poules. Cela est franc, large et sain. Le *Soir de Campine*, rougi par les dernières lueurs du couchant, est une belle page de poésie grave et de pénétrante mélancolie, et le *Yacht* tout blanc, comme suspendu dans le bleu lumineux du ciel et de l'eau, est une bien jolie réussite.

***

Digitized by Google

Actuellement, le salonnet du Cercle est occupé par M. Charles W. Bartlett, un artiste anglais qui, depuis quelques années, s'est fait remarquer à la Société des Aquarellistes. Ses paysans et ses pêcheurs, ses sites de Zélande et de Picardie, sont cernés de contours précis, et colorés de teintes plates d'une richesse assourdie. Il y a une grande sincérité dans les figures, auxquelles sert généralement de fond un paysage aux lointains fuyants. Le portrait de l'aquarelliste Cassiers, *Mère et Enfant*, que nous avons signalé dans un précédent compte rendu, des *Dentellières* au travail dans une prairie ensoleillée, un *Berger* largement traité à la Millet, sont les morceaux marquants de cette exposition qui n'a rien de banal.

*
* *

A la salle Clarembaux, rue du Congrès, une cinquantaine d'aquarelles inédites de M. Maurice Hagemans. Des effets de neige et de soleil, des soirs ensanglantés par la disque du soleil couchant, des matins enveloppés d'une gaze de brouillard, des marais, des sous-bois, tout cela exécuté sur nature dans la manière ample et « noyée » que s'est créée cet artiste conscieux.

MAURICE SULZBERGER.

Digitized by Google

LE MOIS POLITIQUE

J'ai sur ma table trois volumes dus, l'un à l'aimable souvenir de notre collaborateur M. Fierens-Gevaert, les autres à la munificence de deux éditeurs parisiens, MM. Armand Colin et Firmin Didot (1). Tous les trois se rattachent à des préoccupations bien actuelles. On me pardonnera de leur sacrifier ce mois-ci les menus événements de la politique courante; au surplus, ces événements ont-ils laissé quelque trace dans la mémoire de mes lecteurs?

M. Fierens-Gevaert a intitulé son livre: *La tristesse contemporaine*. Il y examine les causes du pessimisme de notre temps dont il voit en Schopenhauer, Leopardi et Nietzche les plus illustres représentants; son analyse ne néglige d'ailleurs aucun des grands facteurs sociaux, mais elle est visiblement une analyse d'idées plutôt que de faits; la raison, c'est que M. Fierens-Gevaert est un partisan sincère de la doctrine essentiellement anglo-saxonne des *representative men*; aussi a-t-il « groupé quelques hautes individualités de notre époque qui « se présentent devant le jugement de la critique avec une « *œuvre* exécutée soit en acte, soit sous forme de livre ou de « création artistique... les puissantes personnalités résumant « toujours sous une forme concrète les aspirations diverses de « leur temps ». A ce compte, et s'il faut faire une place au « geste » dans la galerie des désespérés de notre temps, Rava-

(1) FIERENS-GEVAERT, *La tristesse contemporaine*. Paris, Alcan (Bibliothèque de philosophie contemporaine); EMILE FAGUET, *Questions politiques*. Paris, Armand Colin & Cie, in-18; EDMOND DEMOLINS, *L'Éducation nouvelle*. Paris, Firmin-Didot, in-18.

Digitized by Google

chol, Caserio, Henry Chambige, Esterhazy, Déroulède — je cite pêle-mêle — eussent mérité mieux qu'une rapide mention de la part du publiciste parisien ; ce sont là, en effet, des professeurs d'énergie, qui ont par « une œuvre exécutée en acte », essayé de synthétiser de façon représentative, sinon décorative, quelques aspirations de leur temps.

La vérité, c'est qu'il n'est d'aspirations collectives bien nettes que dans le domaine de la foi, et par là j'entends tout ce qui échappe au raisonnement ou à la raison, que cette foi soit la tradition d'un dogme ou la vénération d'un homme, qu'elle se résume en Jésus ou en Napoléon. En dehors de ces exaltations plus ou moins profondes et universelles, plus ou moins éphémères et locales, l'homme, et surtout l'homme moderne, ne peut être caractérisé par des qualificatifs aussi facilement généraux que *tristes* ou *gais*. La gaîté est, en effet, indépendante des temps et des lieux comme la tristesse, et les considérations de sexe, de rang et de fortune ne peuvent guère contre les résultats de l'humeur individuelle. Ou plutôt c'est à l'individu, et non à la collectivité qu'il faut s'adresser pour ces analyses de sensibilité, qui supposent des dosages innombrables et des sondages infinis. Ces dosages et ces sondages, M. Fierens-Gevaert ne pouvait songer à les entreprendre. Aussi nous a-t-il donné de la critique littéraire, non de la critique sociale, et avant d'ouvrir son livre, j'étais bien sûr qu'il ne nous donnerait que cela.

J'étais d'autant plus sûr qu'il n'échapperait pas à ce travers de tous nos moralistes, qu'il ne l'eût pas évité plus heureusement en adoptant la méthode inverse, celle, par exemple, que M. Zola a employée dans sa trilogie de *Lourdes-Rome-Paris*, et, en général, dans tous ses romans. M. Zola nous a offert ce que les Allemands appellent « le traitement objectif » de son sujet ; M. Fierens-Gevaert, outre qu'il a supprimé l'affabulation, s'est décidé pour « le traitement subjectif ». Au fond, c'est bonnet blanc et blanc bonnet, car d'une part comme de l'autre, c'est le microcosme et non le macrocosme, que nous vaut cette transposition du réel, vu à travers les lunettes de l'écrivain.

Digitized by Google

L'écrivain a tantôt un tempérament, tantôt un autre. Le robuste positivisme de M. Zola le conduit on sait où. M. Fierens-Gevaert, chez qui survit un fonds d'idéalisme très tenace, ne pouvait pas ne pas conclure comme il le fait ; de même qu'il s'est, par une sorte d'exaspération douloureuse de sa sensibilité, persuadé à lui-même que le monde était plus triste aujourd'hui que hier, de même il s'est démontré et tâche de nous convaincre que le secret de nos maux est dans notre anarchie morale : « Il n'y a qu'un seul remède, pensons-nous, à ce « malaise : la croyance religieuse. Seule, la foi peut guérir le « monde... Le chrétien qui croit aux joies du monde futur ne « se plaint pas des souffrances terrestres, et l'idéal qu'il porte « en lui le détourne, en maintes circonstances, des sollicitations « de l'égoïsme pratique. »

On ne peut pas dire que l'affirmation soit d'une nouveauté accablante ; les journaux bien pensants en ont fait l'apéritif quotidien de leurs lecteurs fidèles ; c'est, comme on dit en termes de métier, compris dans l'abonnement. Je me hâte d'ajouter que le livre de M. Fierens-Gevaert n'est pas tout écrit de ce ton ; au contraire, les observations fines et ingénieuses y abondent, et j'en apprécie surtout les chapitres de critique artistique, les pages sur Wagner et sur Leopardi. Mais qu'il démontre une altération de l'humeur générale en ces vingt ou trente dernières années — mettons depuis 1870 — et qu'il nous offre la panacée, à l'aide de laquelle nos fils retrouveront la sérénité qui nous manque, voilà ce que je conteste formellement.

Je conteste et que l'état de nos nerfs à tous soit ce que dit M. Fierens-Gevaert, et qu'il soit tel depuis une génération d'hommes. En réalité, le pessimisme littéraire date de la seconde moitié du XVIII^e^ siècle ; Leopardi est un romantique attardé, Schopenhauer un malade et Nietzche un autre malade, qui ne prouvent rien pour ou contre la santé moyenne des écrivains de leur temps, à plus forte raison de la foule obscure et anonyme, qui a lu ces écrivains ou qui, plus probablement, les ignore. On peut n'aimer point tous les jugements de M. Nordau sur notre littérature, mais il faut reconnaître qu'on

Digitized by Google

revisera difficilement sa définition du pessimisme moderne.

Si notre siècle est plus abondant en littérateurs tristes que les autres, il n'est donc pas besoin d'en chercher d'autres causes que l'exacerbation de nos nerfs. Ajoutez que si l'instruction n'a jamais été aussi répandue, jamais l'artiste n'a été aussi isolé que de notre temps. Lui qui fut — témoin Voltaire — le favori des rois, lui que pensionnaient les grands seigneurs, qu'adulaient les grandes dames, lui dont la domesticité dorée faisait un être exceptionnel, courtisé, jalousé de tous, il s'est vu, après 1789, obligé de se tailler un office dans une société affairée, que l'industrialisme avait plus bouleversée que les immortels principes, et où l'intellectualité, jadis privilégiée chez quelques-uns, se trouvait réduite en billon et mise à la portée de tous. L'école primaire, en un sens, a fait plus de mal à Hugo que les haines impérialistes ou légitimistes, et je choisis à dessein le plus populaire de tous les grands poètes de la France, et aussi le plus sincèrement démocrate. De là le déclassement de l'homme de lettres, à qui le journalisme a seul ouvert un asile qui ressemble furieusement à un bagne ; de là ses rancunes, géniales ou mesquines, contre la société ; de là sa *tristesse*, mais non certes celle des autres, de ceux qui le regardent, surtout dans les pays neufs, avec l'espèce de curiosité mi-railleuse, mi-pitoyable des espèces fortes assistant au dépérissement des espèces condamnées à la mort.

Ce pessimisme de quelques-uns est donc justifié par leur misère morale et l'incertitude biologique de leur destin. Mais, sauf cette accentuation bien explicable, on peut dire que le mécontentement de l'artiste est éternel.

Je me suis amusé, jadis, à collectionner les témoignages de la réprobation à laquelle les écrivains de tous les siècles du moyen âge ont voué leurs temps. Je commençais mon recueil aux époques mérovingienne et carolingienne. Dès le début du XI^e^ siècle un texte roman, celui de la *Chanson de saint Alexis*, sollicita mon attention ; on y regrettait le « siècle ancienor », chose invraisemblable pour tout homme frotté quelque peu d'érudition historique, le X^e^ siècle ayant été l'une des plus lugubres étapes de l'humanité dans sa marche vers l'éternel Mieux.

Digitized by Google

Aux siècles suivants, les témoignages français se multiplient. C'est Colin Muselt, en Lorraine, disant que

li siècles n'est mais (plus) cortois ni jolis

et que s'il était Dieu, les choses iraient autrement. C'est Robert de Blois, dans son roman de *Beaudous*, qui trouve le siècle « felon », corrompu, livré au péché. C'est Quesnes de Béthune, notre compatriote, qui prétend que la raison est « arrière-mise », et qu'on loue ce qu'on devrait blâmer. C'est un pauvre trouvère de l'Amiénois, cité dans l'*Histoire littéraire* des Bénédictins, et d'après lequel n'y a plus ni loyauté, ni « soulas », ni courtoisie, ni confiance. C'est Guibert de Nogent, le célèbre chroniqueur, qui, dans son autobiographie, parle en termes cruels des femmes et des filles de son temps. C'est... mais à quoi bon multiplier ces documents, que nous a conservés la littérature de toutes les provinces et que, je me hâte de le dire, je considère comme trop partiaux pour leur emprunter les couleurs d'un tableau de ces temps lointains.

Ce que je regrette, c'est que M. Fierens-Gevaert n'ait pas pensé à faire la même cueillette et à écrire un chapitre préambulatoire à sa *Tristesse contemporaine*. Dût-il me taxer de candeur, dût-il trouver dans un excès d'optimisme l'explication très simple de mon désaccord avec lui, je n'hésite pas à lui dire que notre époque est bonne, que le plus grand nombre la jugent telle, qu'elle vaut mieux que l'époque qui l'a précédée et qu'en vertu d'une loi inéluctable, la loi du déterminisme humain, le siècle futur sera plus doux encore que celui-ci n'a été....

***

Le siècle futur, ce serait l'occasion d'en dire deux mots à la suite de M. Faguet, si deux mots suffisaient à discuter les curieux pronostics par lesquels finit une des *Questions politiques* de ce dernier.

Je connaissais de M. Faguet un bon livre sur le théâtre au XIV^e^ siècle et quelques délicates études de littérature française; j'avais lu de ses feuilletons de théâtre; mais j'ignorais, je

Digitized by Google

l'avoue, avant ces derniers temps, qu'il y eût encore en lui l'étoffe d'un publiciste politique. L'étoffe y est, c'est incontestable, quoique l'esprit joue parfois un mauvais tour à la gravité raisonnante de M. Faguet et que sa façon détachée d'envisager bien des problèmes soit de nature à dépayser beaucoup de ses lecteurs.

Des quatre études qui forment le volume qui vient de paraître chez l'éditeur Colin, la plus copieuse, mais non la plus attrayante, est consacrée au socialisme actuel. Je préfère celle qui est intitulée : « Que sera le XX^e siècle », et j'y reviens. On a beau n'être ni spirite, ni croyant, l'au-delà vous attire quand même.

Cet au-delà, la modestie prophétique de M. Faguet n'a pas prétendu nous le dévoiler dans son plein recul ni dans tous ses détails. Analysant un livre de M. Seignobos sur l'histoire politique du XIX^e siècle et retraçant, comme sur une carte imaginaire, les courants qui l'ont traversé, l'excellent critique se borne à en indiquer la direction ultérieure, direction qui est rendue infiniment probable par leur inclinaison normale d'aujourd'hui.

Ainsi, ce n'est pas se hasarder beaucoup que de dire, comme le fait M. Faguet, que le siècle prochain sera démocratique, qu'il verra la généralisation du S. U., que la centralisation sera plus forte qu'aujourd'hui en dépit des rêves de quelques-uns, que l'arbitrage tendra peu à peu à remplacer l'état de guerre, que la concurrence sera rendue moins féroce par des lois internationales.

Voilà quelques spécimens des vaticinations de M. Faguet ; je les préfère à celles de M^lle Couesdon, d'abord parce qu'elles sont formulées en bonne et claire prose et non en vers de caramel, ensuite parce qu'elles sont dans la vraisemblance des faits politiques de notre temps. Il est piquant de noter toutefois que M. Faguet s'est gardé de nous dire quel serait le futur régime de nos consciences; à cet égard le livre de M. Fierens-Gevaert complète le sien, de sorte que j'étais fondé à les réunir dans un même article.

***

Digitized by Google

Le troisième livre, celui de M. Demolins, reprend un thème traité ici avec autorité par M. Sarolea dans la critique qu'il nous a donnée d'un autre volume du même auteur, consacré à la *Supériorité des Anglo-Saxons*.

Dans l'*Éducation nouvelle*, M. Demolins décrit des types d'école bien modernes et surtout bien en rapport avec les besoins de notre temps, tels qu'on les envisage chez nos voisins d'Angleterre. Après le problème moral et le problème politique, il pose le problème de l'éducation. Je manque de place pour le traiter aujourd'hui comme il le mérite, mais j'y reviendrai.

M. WILMOTTE.

Digitized by Google

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

ERNEST NYS, *Recherches sur l'histoire de l'économie politique,* Bruxelles, Castaigne, 247 pages, in-8°. — Le nouveau livre de M. Nys est de ceux dont il ne faut pas improviser l'analyse et le jugement. Il s'adresse, dans sa forme très synthétique, un peu congestionnée parfois, aux esprits réfléchis, épris de vues générales et préparés à en goûter le bénéfice par des études personnelles. Rien donc qui soit de vulgarisation ici, fût-ce de la meilleure, mais, en quelques chapitres très denses, une histoire curieuse du commerce au moyen âge et des institutions s'y rattachant. En effet, M. Nys ne se borne pas à exposer les conditions, très particulières, dans lesquelles se fit pendant de longs siècles le trafic de l'Orient avec l'Occident et, en Occident même, de peuple à peuple; il étudie successivement les grands intermédiaires de ce trafic, la hanse, les compagnies de navigation et de colonisation; il a également consacré son attention au rôle de la banque, déjà connu des peuples de l'époque biblique, mais naturellement très perfectionné dans les républiques lombardes et toscanes, à Venise et à Gênes, à Londres, à Bruges et à Amsterdam ensuite.

On ignore trop que « les lettres de change apparaissent à Bruges « dès la fin du XIIIe siècle; vers la même époque, l'assurance mari- « time y est employée, semble-t-il, contre les risques de la guerre et « de la piraterie; les combinaisons du crédit sont mises à profit; « l'historien note les aliénations de rente et les emprunts publics, il « constate la concession de « tables de prêt », moyennant une rede- « vance payée à l'autorité communale... »; à Amsterdam « se per- « fectionna le mécanisme des banques...; la Hollande transforma et « améliora plus d'un procédé, plus d'un mode dans les opérations « financières; dans le système de la banque, elle introduisit des « innovations que Londres mit à profit, notamment lors de la cons- « titution, en 1694, de la Banque d'Angleterre, qui dut à la pratique « néerlandaise une partie de ses statuts et peut-être même l'idée pre- « mière de sa création ».

Digitized by Google

Un chapitre spécial est consacré aux juifs; M. Nys, après avoir examiné de très près, et de façon très bibliographique, les théories du moyen âge relativement au prêt à intérêt, fait bien voir quelles furent les aptitudes propres des fils d'Israël pour le commerce de l'argent, leur internationalisme et les incapacités dont ils étaient frappés et qui leur interdisaient de varier leur activité tenace comme les chrétiens le faisaient. Au surplus, l'usure était générale, parce que la gêne était partout. L'insuffisance économique de l'Occident, après les siècles barbares, avait produit un appauvrissement des villes et des campagnes; il fallait qu'il se créât une classe de manieurs d'argent, et elle naquit tout d'abord parmi les chrétiens gênois, lombards, cahorsins. Au XIIIe siècle, après l'expulsion des juifs du royaume de France, le chroniqueur Geoffroi, de Paris, constate que ses compatriotes n'ont pas gagné au change :

Car juifs furent débonères
Trop plus, en fesant telz affères,
Que ne sont ore crestien.
. . . . . .

L'auteur du *Poème moral*, un siècle plus tôt, accusait déjà les magistrats communaux de prévarication et même de complicité avec les captateurs du bien d'autrui, et les témoignages se multiplient malgré le bannissement des juifs, attestant que les chrétiens savaient jouer au plus fin avec les prohibitions légales les concernant. Dans le Midi, d'ailleurs, en Provence et en Espagne, on appréciait favorablement les juifs et on leur concédait d'importants privilèges; il fallut la guerre des Albigeois, d'une part, et la réaction catholique, de l'autre, pour qu'on les sacrifiât à un fanatisme qui devint aisément populaire. M. Nys étudie ensuite les grands détenteurs de la fortune privée ou publique au moyen âge, les banquiers, les Templiers, les Hospitaliers, l'Église elle-même, dont le service de la dîme avait bien d'autres appétits que les inventeurs actuels du denier de Saint-Pierre. L'organisme même de la richesse de l'État, le Trésor, est chose non moins attrayante à investiguer. M. Nys montre par quelles étapes on arriva à le fonder sur des bases scientifiques; il en étudie le mécanisme, qui est le budget, et l'expression, qui est la monnaie. N'est-ce pas dire que son livre est d'un large et présent intérêt pour ceux que leur curiosité pousse vers le lointain des institutions et que, si on peut lui reprocher un manque apparent de cohésion, il possède cette sorte d'unité de plan et de fond qui est la substance même des œuvres fortes?

W

Digitized by Google

PAUL BONNEFON, *Montaigne et ses amis*. — Paris, Colin, 1898. 2 vol., 339 et 413 pages. — « Mon livre, disait Montaigne (1), n'est qu'un discours de ma vie et de mes actions. » Si cette affirmation est vraie, si les *Essais* ne sont que l'exposé des sentiments et des opinions de Montaigne, on ne saurait juger et apprécier une telle œuvre sans connaître bien qui l'écrivit. Expliquer l'œuvre par l'auteur, c'est ce qu'a voulu faire M. P. Bonnefon Avec une information abondante et sûre, il essaye de reconstituer la biographie du penseur, de déterminer les circonstances où il composa son œuvre, de faire revivre le milieu où il vécut, de retrouver dans ses idées l'écho des événements de sa vie. L'entreprise est intéressante et fructueuse.

C'est de Montaigne que l'auteur s'occupe d'abord; après avoir dressé la haute statue du maître, il modèle les médaillons de ses amis.

Michel Eyquem de Montaigne naquit le mercredi 28 février 1533, « entre onze heures et midi », au château de Montaigne, sur les confins du Périgord et du Bordelais. La mère de Michel, Antoinette de Louppes était espagnole et d'origine juive. Peut-être, se demande M. Bonnefon, faut-il faire remonter à cette hérédité « la prudence de l'expression, la souplesse de la pensée, la facilité d'assimilation et aussi une certaine humeur cosmopolite et vagabonde ». Montaigne ne parle jamais de sa mère, mais il aime d'afficher ses prétentions nobiliaires. « Les miens, dit-il, se sont autrefois *surnommés* Eyquem » En réalité, l'origine de sa famille remontait à Raymon Eyquem, qui acquit en 1477 la maison noble de Montaigne. Michel est le premier qui abandonne ce surnom. « La vanité, note M Bonnefon, n'y fut pas étrangère. » Vanité de bourgeois enrichi, qui fut aussi le défaut de Voltaire. Il étudie au collège de Guyenne, où il fut un élève nonchalant et paresseux, mais où il se passionne pour la poésie latine; plus tard, il prit ses grades en droit, à l'université de Toulouse. En 1561, il est membre du Parlement de Bordeaux : il ne fut en aucun temps un conseiller modèle, mais c'est alors qu'il rencontre La Boétie, qui allait exercer sur lui une si grande influence morale. En juillet 1570, Montaigne cède sa charge à Florimond de Raymond et se retire dans sa terre : à cette retraite inactive et féconde nous devons les *Essais*, dont la première édition parut à Bordeaux, au mois de mars 1580. Auparavant, Montaigne avait publié les œuvres de son ami La Boétie et traduit la *Theologia naturalis* de Raymond de Sebonde; après l'édition des *Essais*, il voyage en Allemagne, en Suisse, en Italie, avec la curiosité amusée d'un touriste amoureux du changement. Ses concitoyens l'élisent, pendant son absence, maire de Bordeaux, puis le réélisent deux ans plus tard; la peste éclate :

(1) Cité par M. BONNEFON, I, 286.

Digitized by Google

Montaigne, soucieux de sa sécurité, ne montra que fort peu d'héroïsme. Une fois les temps devenus moins sombres et les guerres civiles apaisées par l'avènement de Henri IV, il reprend, corrige, étend et augmente les *Essais*. Il consacre à achever son œuvre les dernières années de sa vie et meurt le 13 septembre 1592.

Les principaux traits de la biographie de Montaigne sont connus; M. Bonnefon s'applique à les illustrer, à les compléter, à nous apporter de nouveaux faits dont il sait vivifier l'intérêt. Détaché de tout, Montaigne s'est réfugié dans sa *Tour*, au milieu de ses livres familiers. M. Bonnefon nous montre quelle était sa bibliothèque, comment il lisait, comment ses lectures l'amenèrent à s'analyser, à quelles sources il puise, et que ses deux grandes inspirations furent Sénèque et Plutarque. Il nous dit les indécisions du début et que Montaigne eût voulu choisir le genre épistolaire. Il recherche à quand remonte l'idée première des *Essais*, compare les différentes éditions, met en lumière le manque absolu de composition. Il démêle les éléments divers de l'œuvre : l'exubérance prime-sautière du Gascon, le bon sens du Français, l'esprit critique, le scepticisme, l'originalité inimitable de l'écrivain et du penseur, et tout ce qui fait des *Essais* un livre profondément humain (1).

Aussitôt après le récit de la jeunesse de Montaigne, s'intercale l'histoire de La Boétie, qui en fut l'ami tendrement aimé. Les moindres incidents de cette vie courte et bien remplie sont de nouveau commentés. A propos de la date du *Contr'Un*, M. Bonnefon croit que, s'il fut composé dans l'extrême jeunesse de La Boétie, il fut revu plus tard par un esprit moins adolescent. Sur le caractère de ce discours, il pense que ce ne fut ni un acte de vengeance contre le connétable de Montmorency, ni un pamphlet, mais une œuvre de jeunesse, une œuvre de la Renaissance et l'utopie d'un esprit plus généreux qu'expérimenté. Il fortifie de preuves l'hypothèse que le *Contr'Un* aurait été publié à Orléans, sous l'inspiration d'Anne du Bourg; il indique quelle fut la réputation changeante de l'œuvre et que, malgré tout, on ne l'estime point à sa juste valeur. Dans La Boétie, M Bonnefon apprécie encore le philologue à l'érudition solide, au jugement droit et ingénieux, le traducteur fidèle et précis et le poète; il traite de ses amours, mais il s'étend particulièrement sur sa liaison avec Montaigne et sur les caractères de leur amitié. « Montaigne (2), jeune encore de goûts et d'inclinations, mais plus généreusement doué au point de vue des qualités intellectuelles, demeure surtout le juge de l'esprit : La Boétie confesse de bonne grâce cet avantage. La Boétie, au contraire, vertueux et chaste, fut

(1) Cf. I, 284, livre III, chapitre II.
(2) Cf. I, p. 213.

Digitized by Google

le juge des mœurs... Et si l'on poussait aux extrêmes cette minutieuse analyse, on reconnaîtrait aisément à La Boétie une supériorité sur son ami, supériorité donnée par l'âge, — il avait deux ans de plus que Montaigne, — mais surtout par la fermeté de caractère et la pureté de la vie... Lorsque Montaigne, âme ardente mais un peu mobile, semblait se lasser de poursuivre une perfection toujours pénible à atteindre, c'est La Boétie qui le réconfortait encore et l'encourageait à de nouveaux efforts. » Ainsi, l'on comprend l'influence que cet esprit austère et noble eut sur celui auquel l'unissait un lien si étroit et si pur.

En face de l'*ami,* La Boétie, se lève le *disciple,* Charron. Caractère ambigu qui, après avoir voulu abîmer son esprit et sa chair dans la solitude rigide des Chartreux, arriva peu à peu à une sagesse modérée, raisonnable et sans inquiétude, devint légataire de Montaigne défunt et finit par écrire le *Traité de la sagesse!* Vie pétrie de contrastes et de contradictions, qui part de la stricte rigueur monacale pour aboutir à un pyrrhonisme épicurien! M. Bonnefon essaye de préciser les nuances de cet « esprit incertain, tour à tour ligueur et sceptique, ascétique et moraliste,... chrétien par raison et même orthodoxe, mais païen d'imagination et sceptique par nature »; il nous raconte l'existence agitée du polémiste et du prédicateur, puis la fin tranquille et méditative du philosophe. Car Charron prolongeait Montaigne et, dans sa tentative de rattacher la raison à la foi, s'il trahissait son maître, s'il dogmatisait les *Essais*, en les réduisant « en tableaux synoptiques », il était tout de même l'héritier de sa pensée; grâce à lui se continuaient et se conservaient l'influence et le souvenir de Montaigne.

Cependant, Mlle de Gournay s'efforçait de protéger, avec des mains diligentes et pieuses, l'œuvre de celui dont elle était la fille d'adoption. A l'âge des grands enthousiasmes et des longs espoirs, son imagination s'était enflammée et son intelligence avait été éblouie par la philosophie hardie et séduisante de Montaigne. Elle écrivait sous son inspiration le *Proumenoir de Montaigne* (ce qui pourrait bien faire de l'auteur des *Essais* le père du roman d'analyse). Dans la suite elle publiait l'*Ombre de la demoiselle de Gournay*, où le scepticisme du philosophe ressuscitait, bien que déplorablement lourd et affirmatif. Mais surtout — monument élevé à une mémoire chérie — elle éditait à différentes reprises les *Essais* et vouait ses forces à les défendre. Sans doute, on peut avoir quelque motif de ne point estimer son sens critique d'éditeur, d'incriminer son zèle parfois intempestif, ses soins maladroits de Vestale aveugle, sa « piété étroite et hargneuse », mais il y avait quelque chose de touchant dans ce culte pour Montaigne et dans cette vie consacrée à lutter pour sa gloire. Ce sont les polémiques de Mlle de Gournay, son esprit

Digitized by Google

affectueux et brusque, que M. Bonnefon s'est plu à faire revivre, non sans attrait.

Montaigne, La Boétie, Charron, Mlle de Gournay : le cercle est achevé; tout un petit monde renaît. Montaigne nous apparaît au milieu de ceux qui l'ont compris, admiré, aimé, de ceux qui furent admis dans l'intimité de son commerce et qui s'inspirèrent de lui, ayant subi l'ascendant de sa pensée et le charme de sa personne. Grâce au livre de M. Bonnefon, il nous sera mieux connu.

Ce n'est pas à dire que ce livre soit parfait. Comme l'auteur le remarque lui-même, « c'est plutôt l'histoire de Montaigne qu'il a voulu tracer ici que celle de ses idées ». Assurément la tâche est suffisante et, pour nous donner cette biographie copieuse, M. Bonnefon n'eût-il fait que mettre en valeur les découvertes de ses devanciers, son mérite n'eût pas été mince. Mais, en dépit de l'érudition accumulée, du travail personnel et de l'agrément de la forme, on peut regretter que M. Bonnefon n'ait pas voulu être *complet*.

Quels furent le ressentiment, l'influence et la portée de l'œuvre de Montaigne, en France et à l'étranger? La question n'est pas examinée (1). La langue, à mi-chemin entre l'ancien français et le français moderne, eût, à cause de son caractère de transition, mérité qu'on l'étudiât, de même que le style avec ses métaphores enchevêtrées et son lyrisme. Il eût été intéressant que l'*Apologie de Raymond de Sebonde* fût commentée. Curieux d'idées autant que de détails biographiques, j'aurais aimé qu'on insistât sur la philosophie amère et triste, sur le pessimisme irréductible des *Essais*, qu'on analysât avec plus de pénétration les éléments de ce scepticisme à la fois protestation de tolérance, « remède au fanatisme », « art de vivre », méthode intellectuelle, mélange de modération, de bon sens, de naturalisme et de malice et, malgré tout, dogmatisme de philosophe; j'aurais voulu qu'on démontât, dans ses rouages les plus délicats, l'intelligence complexe et attirante de Montaigne.

M. Paul Bonnefon pourrait me répondre que d'autres l'on fait avant lui, qu'il y a mauvaise grâce à chercher dans un livre ce qu'on n'a pas prétendu y mettre, qu'au surplus, il avait prévu ces objections — et, en me répondant ainsi, il n'aurait pas tort. Mais, devant l'œuvre accomplie, je regrette (puisque nul n'était plus que lui qualifié pour le faire) qu'il n'ait pas écrit un livre définitif — et je crois bien avoir raison. Que ceci n'enlève rien à mes éloges : tels quels, les deux volumes de *Montaigne et ses amis* sont à lire; ils prendront place dans nos bibliothèques à côté de *Cicéron et ses amis;* ils seront indispensables à qui voudra désormais apprendre à connaître Montaigne. GR.

(1) V. JOSEPH TEXTE « Sir Thomas Browne », *Revue de Belgique*, février-mars 1898.

Digitized by Google

Il a paru successivement chez l'éditeur Colin, à Paris, deux volumes de M. A. Chuquet, qui ont un vif intérêt : *La jeunesse de Napoléon :* I. *Brienne;* II. *La révolution.* M. Chuquet n'a pas seulement dépouillé l'immense bibliographie du sujet, il a, « durant plusieurs « années, glané dans les archives publiques de Paris et des départe- « ments, ainsi que dans nombre de collections privées, notamment « aux archives de la guerre et aux archives nationales, dépouillé tout « ce qui avait trait à la Corse, aux écoles militaires, à l'artillerie ». Il est résulté de là un Napoléon sensiblement différent de celui que la haine légitimiste ou l'idolâtrie militaire avait imaginé pour les besoins de causes très divergentes. Ces deux volumes se recommandent donc à l'attention de ceux qui aiment la vérité pour elle-même et ont moins le culte des héros que le goût de la critique évolutionniste.

*

Le même éditeur vient de publier des extraits judicieux du *Journal* du marquis d'Argenson. On possédait jusqu'ici deux éditions complètes de ce journal; mais, à part les historiens de profession et quelques curieux, on se bornait à en parler d'ouï-dire; ces éditions comportent, en effet, plusieurs tomes; l'une d'elles, et la meilleure, fait partie de la collection de la Société de l'histoire de France (9 vol. in-8°) : c'est dire qu'elle n'est pas à la portée de toutes les bourses. On peut adresser à peu près le même reproche à celle que publia M. René d'Argenson chez Jannet, bien qu'elle ne forme que cinq volumes, et elle mérite un reproche plus sévère, c'est d'avoir été établie avec un manque de critique historique, qui n'est pas tant dû à l'inexpérience de l'éditeur qu'à son désir trop visible de nous donner de son aïeul une image plus flattée qu'authentique. On ne peut demander à des extraits d'offrir les garanties qu'on est en droit d'exiger d'une édition complète. Toutefois, il faut encore du tact et de l'érudition pour faire un bon choix et pour éclairer la lanterne qu'on présente au public. M. Armand Brette a ce tact et il aurait pu, semble-t-il, à en juger par sa notice bibliographique de la fin, déployer cette érudition s'il l'avait voulu. Il a renoncé à nous donner des notes courantes et il a laissé à un estimable confrère, M. Edme Champion, le soin d'être son préfacier et de dire synthétiquement ce qu'il eût éparpillé au bas des pages. C'est au plus si un court avertissement de l'éditeur nous apprend la raison de certaines éliminations, d'ailleurs acceptables; quant à la préface, elle reste dans les généralités, mais elle en tire bon parti pour l'histoire du temps et elle met en un juste relief l'intérêt du *Journal* et des autres écrits du marquis d'Argenson.

*

Digitized by Google

Sous ce titre *Les caractères et l'éducation morale* (Paris, Alcan, in-12), M. Fr. Queyrat continue ses études sur les rapports de la psychologie avec l'éducation. La définition critique du caractère, avec la classification et l'étude des variétés principales qu'il présente, la recherche des qualités que l'éducateur doit s'efforcer de cultiver ou de produire, en même temps que l'indication des moyens principaux dont il peut disposer à cette fin, tels sont les divers points qu'on trouvera successivement traités dans ce volume.

Les exemples à l'appui des descriptions et des analyses ont été généralement pris des personnages historiques, parce que chez eux les traits, connus d'ailleurs de tous, apparaissent plus accentués et plus nets. Chacun peut ensuite démêler autour de soi les applications analogues.

Ce livre s'adresse au même public que ceux publiés précédemment par l'auteur; il sera lu avec le même profit par des pédagogues et aussi par ceux qui s'occupent de psychologie expérimentale.

Digitized by Google

UN LIBÉRAL CHRÉTIEN

ÉMILE BANNING [1]

Émile Banning a laissé en mourant la réputation d'un publiciste remarquable par la variété des connaissances, l'ampleur des idées, les aspirations généreuses, notamment dans ceux de ses travaux qui ont pour objet la défense nationale au point de vue de la politique européenne et l'œuvre du Congo, à laquelle il a pris une part considérable. Ce sont là ses vrais titres de gloire. Nous abandonnons à son biographe le soin de les apprécier ; ce que nous nous proposons ici, c'est de mettre au jour un côté de son intelligence peu connu, en puisant des indications sur sa pensée intime, dans des écrits inédits, où il se révèle sous un aspect nouveau, nous pouvons même dire inattendu, tour à tour poète, écrivain politique, philosophe, moraliste, chrétien convaincu, par-dessus tout animé d'un libéralisme ardent, tel enfin que l'avait façonné une première éducation à la fois catholique et très large, très tolérante.

Chacun de nous conserve plus ou moins vivaces, suivant son tempérament, les impressions et les enseignements de l'enfance. Cette influence chez Émile Banning s'exerça avec une intensité plus forte qu'il n'arrive habituellement, et cela, grâce à une sensibilité extrême et à un sentiment poétique des

(1) Écrits inédits : *Notes ; Pages de la vingtième année*, poésies ; *Lettres à un ami*, 1856-1861 ; *Réflexions morales et politiques*.

La situation politique et la lutte des partis en Belgique (sous le pseudonyme de Ch. Donald). Paris, 1882 ; *La revision*. Bruxelles, 1892 ; *La défense de la Belgique*. Bruxelles, 1887.

Digitized by Google

plus profonds. Lui-même se plaisait à rappeler plus tard ces jours éloignés où la pompe du culte catholique et l'aspect des beautés de la nature agissaient également sur sa jeune imagination. Quelques années avant sa mort, en 1893, ce souvenir lui venant à l'esprit lui inspirait une charmante page où revit toute la fraîcheur de la jeunesse:

« Mon éducation première avait été foncièrement chrétienne. La poésie du culte catholique s'empara de mon imagination et berça mes jeunes années d'ivresses divines. Nul souffle de fanatisme ni d'intolérance doctrinale ne se mêla à ces mystiques entraînements. J'avais l'esprit naturellement indépendant et libre. Montalembert et Lacordaire étaient encore les apôtres de la jeunesse catholique de ce temps: leur courageuse opposition au second Empire, leurs protestations indignées contre les théoriciens de l'absolutisme leur prêtaient un surcroît d'auréole. La Constitution belge était réputée parmi nous la vérité politique, comme l'Évangile était la vérité religieuse. C'est dans ces dispositions que, vers seize ans, je lus le *Génie du christianisme*. Cette apologétique descriptive, tout en tableaux de la nature, du culte me remplit d'enthousiasme. Chateaubriand devint mon auteur de chevet: je lus et relus ses ouvrages. Bernardin de Saint-Pierre, avec ses *Études*, ses *Harmonies*, *Paul et Virginie* surtout, coopéra au charme. Je me pris d'une adoration des champs et des bois. De longues promenades solitaires, le matin au lever du jour, le soir sous les clartés lunaires, me tenaient lieu de fêtes et de vacances. Que d'heures j'ai passées assis au pied d'un arbre, loin des jeux et du bruit des passants, m'enivrant des senteurs des bois, du gazouillement des oiseaux, du bruissement des insectes, du murmure des feuilles et des eaux, plongé, absorbé en quelque sorte dans le mystérieux travail de la vie universelle. A quarante ans de distance, après avoir vu de bien près des hommes et des choses, je n'ai pas souvenance de sensations plus intenses, plus radieuses que celles-là.

« Ce commerce assidu avec les spectacles de la nature, la concentration sur moi-même à l'âge de l'expansion et des jeux, de cruelles épreuves de famille, la délicatesse de ma santé

Digitized by Google

développèrent en moi le penchant à la mélancolie. C'était au surplus la note dominante de la littérature dont je me nourrissais dans l'isolement d'une petite ville de province. Je fis naturellement des vers, même avant de savoir la prosodie: par un étrange hasard, j'en trouvai les règles à l'oreille. Mes essais poétiques de cette époque ne sont pas sortis de mes mains ; je n'éprouvai guère le besoin de les montrer, encore moins de les publier ; plus tard, ils ne me parurent que des exercices de style. »

Nous avons sous les yeux ces premiers écrits de Banning. Il les a réunis sous ce titre : *Pages de la vingtième année* ; mais la plus grande partie est antérieure à son entrée à l'Université. Un certain nombre, mis à part, les *Immortelles*, ont été composées à l'occasion de la perte d'un parent ou d'un ami, depuis l'ode à un oncle mort en 1849, jusqu'à celle qu'il composa pour être imprimée et distribuée à sa mort. C'est un trait curieux chez Banning et qui exprime bien sa profonde sensibilité que le besoin qu'il éprouva jusqu'à la fin de sa vie, chaque fois qu'il était sous l'impression d'une émotion très vive, de traduire son sentiment sous cette forme, qui lui permettait de donner un essor plus élevé à sa pensée.

Outre cette extrême sensibilité, ce qui frappe dans ses premières productions, c'est un penchant prononcé pour la solitude, un attachement profond à la nature, une mélancolie douce et triste à la fois, un mysticisme qui n'a rien d'outré.

J'élèverai vers toi les élans de mon cœur,
Je chanterai, Seigneur, ta clémence infinie,
Et de la triste nuit la plaintive harmonie
T'offrira, confondue à mes tristes accents,
L'encens de la nature et celui de mes chants.
Pardonne cependant si dans ma peine amère
Je t'osai sans frémir méconnaître, mon Père.
Hélas ! Il fut un temps où, vaincu par mes maux,
De l'espoir en mon cœur périrent les flambeaux.
Mais souviens-toi, Seigneur, des pleurs de ma jeunesse ;
Pardonne si mon cœur put parfois t'oublier,
Car, grand Dieu, je souffrais, et souffrir, c'est prier.

(*La nuit et le malheur.*)

Digitized by Google

Nous disions qu'une mélancolie attristante se dégage souvent de ces premières poésies. La rose éveille chez le poète d'ordinaire des idées riantes; Émile Banning en fait un emblème de notre fragilité :

Aimable rose
A peine éclose
Déjà se fanent tes appâts.

S'adressant à un ami, il avoue que la vie lui est amère :

Tu dis : si jeune encore
A quoi bon de gémir,
D'attrister ton aurore,
De vivre pour mourir?
Mais crois-tu que les larmes
Ne tremblent qu'en mes yeux,
Qu'ailleurs tout n'est que charmes,
Que chants et cris joyeux?
. . . . . .
O larme, sois ma Muse,
Douleur pleure en mes vers!
(*Mélancolie.*)

Les vers suivants, datés de 1854, sont intitulés : *Désolation :*

Non! pour moi plus d'espoir, plus de charme en ce monde.
Mon bonheur a passé comme l'herbe des champs;
Mon cœur est plein de deuil, la tristesse l'inonde,
Et cependant à peine ai-je atteint mon printemps.

Alors que vierge encor des chagrins de la vie,
La jeunesse en chantant se couronne de fleurs,
Je traîne de longs jours dans la mélancolie
Et ma couche souvent se mouille de mes pleurs.

En face de la nature, il l'admire, il reste des heures entières en contemplation; mais bientôt les idées sombres arrivent; il s'y laisse aller. S'il aime la nature pour ce qu'elle dit aux sens, c'est plus encore pour ce que son âme y trouve d'émotions, d'idéal, de pensées religieuses :

Quand je rêve tout seul sous la sombre verdure,
Où la brise des nuits expire avec langueur,
Je crois ouïr des voix, au sein de la nature,
Associer leur plainte aux soupirs de mon cœur.
. . . . . .

Digitized by Google

Mais le firmament s'ouvre, et sur toute blessure
La nuit verse son calme et sa sérénité.
Voici le chant divin, le chant dont la nature
Célèbre un Dieu d'amour, de paix et de bonté.

Concerts mélodieux roulant sous les arcades
De l'antique forêt où la lune s'endort
Au bruissement lointain d'écumeuses cascades,
Baignant dans leur cristal sa chevelure d'or,

Harmonie éternelle, immense, grandiose,
Soit que ta voix éclate en foudres menaçants
Ou chante sur la tige où la bruyère rose
Aux brises de la nuit exhale son encens,

Sous le ciel étoilé comme au fond de l'aurore,
Tu révèles un Dieu qui se plaît à bénir
L'esprit qui le renie et le cœur qui l'ignore,
Avides des seuls biens destinés à périr.

Les titres seuls de ces compositions indiquent bien cette direction de son esprit : *A la nuée; Les deux tombeaux; La mère au tombeau de sa fille; Mystère; etc.*

Une des premières odes, la première peut-être dans l'ordre des dates, est celle qui fut inspirée à Banning, en 1849, par la mort de son oncle, le poète Théodore Weustenraad, dont les vers solennels, nerveux, imagés, les aspirations généreuses ne furent pas sans influence sur la manière du neveu. Les frères Weustenraad avaient pris une part active à la révolution de 1830; un d'eux était même mort en combattant. L'action de Théodore, nature bouillante, enthousiaste, s'exerça surtout alors par la plume et la parole. C'est ce que rappellent ces vers où l'on voit apparaître déjà le sentiment patriotique qui a toujours été un excitant extraordinaire chez Émile Banning :

Ta voix nous annonça la fin de l'esclavage
Et de la liberté le glorieux réveil.

Ce fut toi qui du Belge excitais la vaillance
Quand les traits enflammés de ta mâle éloquence
Embrasaient tous les cœurs en leur fougueux élan,
Qu'au cri de liberté, brisant nos fers en poudre,
Ta parole brûlante allait comme la foudre
Stigmatiser le front d'un perfide tyran.

Digitized by Google

De tous ces poèmes de l'adolescence, il en est un, le plus récent, — il porte la date du 6 janvier 1856, — qui s'écarte du ton ordinaire et qui doit être cité parce qu'il offre une particularité curieuse. Il a pour titre: *La Traite*, et pour épigraphe:

> . . . *Quid non mortalia pectora cogis*
> *Auri sacra fames!*
>
> (VIRGILE.)

L'introduction nous transporte au cœur de l'Afrique, sur les rives du Congo, dans un village nègre. Elle est conçue dans le genre idyllique. Cette Afrique, l'auteur l'aperçoit évidemment à travers les *Natchez* et *Paul et Virginie*:

C'était aux bords fleuris qu'arrose le Zaïre.
L'aurore à la montagne épanchait son sourire
Et son voile vermeil qui versait le nectar
D'un réseau scintillant parait le nénuphar.
Le chasseur africain, au seuil de sa chaumière,
Du jour naissant à peine entrevoit la lumière
Que, dénouant sa barque aux brises du matin,
A la vague ondulante il livre son destin,
Et, s'arrachant des bras qu'enlace sa tendresse,
Il vogue aux bois lointains retremper son adresse.
. . . . . .

Des femmes, des enfants la troupe vagabonde
Va cueillir les trésors qu'une zone féconde
Sans pénibles sueurs fait germer de son sein.
. . . . . .

Mais, lorsque le palmier a raccourci son ombre,
Tous regagnent joyeux le hameau frais et sombre,
Et, goûtant sous l'ombrage un paisible repos,
Unissent leurs concerts aux murmures des flots.
. . . . . .

Sous l'antique figuier dont les bras éployés
Versaient sur la Banza (1) des ombrages sacrés,
Folâtraient des enfants, des chœurs de jeunes filles.
. . . . . .

Une mère, non loin de la troupe volage,
Assise en souriant à l'ombre d'un bocage,
D'un regard de l'amour suivait aux bois joyeux
L'un enfant jeune encor les plaisirs et les jeux.

(1) Village nègre au Congo. (Note de l'auteur.)

Digitized by Google

Tout à coup la scène change. La paix qui régnait dans le village est troublée par l'apparition d'une bande de chasseurs d'hommes qui enlèvent l'enfant à sa mère. Celle-ci se met à leur poursuite, franchit les forêts, les rochers, les abîmes. Dans sa course, elle est arrêtée par une balle qui la frappe mortellement au moment où elle va rejoindre son enfant.

Le poète nous montre le spectacle dégoûtant qu'offrent entassés dans un navire, avec celui-ci, une quantité d'autres martyrs. Il termine par un appel à l'Europe, qu'il adjure de mettre fin à cette horrible pratique :

> Quoi donc ! tu dors, Europe, à l'heure où sur les flots
> Glissent des ravisseurs les funèbres cachots.
> . . . . . .
> Ah ! verrons-nous toujours ces criminels bazars
> D'un spectacle odieux profaner nos regards.

Ce poème, écrit au collège, n'est-il pas curieux que Banning le refit sous une autre forme, plus de trente ans après, dans un chapitre de son livre *L'Afrique* et, à trente-cinq années de distance, dans l'exposé préparé pour les travaux de la Conférence de Bruxelles qui avait précisément pour objet l'extinction de la traite ? On sait que dans cette conférence Banning représenta la Belgique en qualité de plénipotentiaire.

Ces productions de la première jeunesse n'étaient pas destinées à être mises sous les yeux du public. Outre qu'elles ont généralement un caractère intime, très personnel, Émile Banning n'y reconnaissait ni le don de l'imagination ni le talent de versification nécessaires au poète qui veut se dire écrivain : « J'ai reçu de la nature, écrivait-il en 1861, une âme profondément sensible, et avec cela j'ai été froissé de bonne heure dans mes sentiments les plus chers ; de là un fond de tristesse qui s'est quelquefois traduit en poésies. Mais l'imagination, franchement, je n'en ai pas, et voilà pourquoi je ne suis pas poète, créateur. Il ne faut donc pas attribuer à ces modestes épanchements plus d'importance qu'ils n'en ont, et le mieux serait de les laisser dormir dans leur poussière avec moi... Il est triste sans doute de s'apercevoir que toutes ces hautes aspirations qui s'agitent au fond d'une âme enthousiaste

Digitized by Google

ne parviendront jamais à s'épanouir au grand jour des intelligences ; mais peut-être que des germes stériles ici fleuriront ailleurs. C'est une espérance, un rêve, mais qui sait la mystérieuse destinée de l'homme ? »

Poète, il l'était pourtant, on le voit, et si nous avons outrepassé ses intentions en transcrivant quelques morceaux de ses essais, c'est qu'ils le caractérisent comme tel et expliquent la grande envolée de ses conceptions. Il n'était pas seulement poète : toujours il affectionna la solitude. Lui-même en indique le motif dans les lignes que nous avons citées plus haut. Une infirmité contractée dès l'enfance et qui lui rendait la marche difficile le tenait éloigné de ses camarades et de leurs jeux. Le sort le traita durement : il fit de lui, tout jeune encore et maladif, à la mort de son père, un chef de famille. Banning se vengea du sort en se livrant à un travail acharné. C'est ainsi qu'il se replia sur lui-même, devint le méditatif qu'il devait rester jusqu'à la fin de ses jours, que l'activité physique qui lui était refusée, il la remplaça par une activité intellectuelle extraordinaire.

Ses études et ses goûts le poussaient du côté de l'enseignement supérieur. Son ambition eût été de conquérir une chaire de philosophie; mais les nécessités de la vie et les circonstances qui, plus que les préférences personnelles, disposent de notre avenir, lui firent accepter un emploi au département des affaires étrangères, où il était destiné d'ailleurs à occuper les plus hautes charges.

Une fois lancé dans la voie où le sort le fixait définitivement, ce poète déploya dans l'étude des questions dont il avait à s'occuper ou vers lesquelles le dirigeait sa propre initiative une intelligence étonnante, et, parmi bien d'autres qualités rares, un patriotisme, un amour du bien public, un désintéressement qui lui valurent la considération ou même l'amitié de tous les hommes d'État dont il fut le collaborateur, souvent le conseiller, notamment de Rogier, Van Praet, Frère-Orban, du comte de Mérode, du baron Lambermont.

C'est ainsi également qu'il devint un artisan de la première heure de l'œuvre africaine créée par Léopold II, qu'il fut un

Digitized by Google

des premiers à signaler à l'attention publique, à populariser une des entreprises les plus marquantes du XIXe siècle. Il en entrevoyait bien les difficultés, il reconnaissait que la tâche allait être longue et laborieuse ; mais il en signalait les attraits, attirait la curiosité et l'admiration sur les travaux des voyageurs, leurs relations, leurs héroïques aventures, exaltait une entreprise qui « intéressait au moins autant le cœur que l'esprit, remuait de nobles fibres, suggérait de grandes pensées », se présentait avec un caractère humanitaire des plus élevés et éminemment civilisateur.

Cette ardeur, il la déploya encore dans la campagne qu'il mena, en collaboration de son éminent ami le général Brialmont, pour assurer la défense nationale contre les politiciens qui prétendaient trouver une arme suffisante dans la parole des puissances garantes de la neutralité belge. La neutralité belge ! Tandis que certains feignaient d'en faire un dogme devant lequel toute considération de prudence et de sécurité internationale était sans raison, qui permettait à la Belgique de vivre du calme d'un peuple satisfait de n'avoir pas d'histoire, il revendiquait pour son pays le droit de jouer un grand rôle non pas seulement dans l'ordre économique, mais dans le domaine politique. « Il n'y a pas de petits États, écrivait-il en 1887, dans une brochure qui fit du bruit : *La défense de la Belgique au point de vue national et européen ;* il n'y a que de petits esprits. Quand les hommes sont grands, si étroites que soient les frontières où ils vivent, ils trouvent le moyen de faire de grandes choses. Voyez la Grèce, voyez Rome, qui ne fut rien et qui devint tout, parce qu'elle eut une politique extérieure et des citoyens capables de la servir... Ce sont les hautes pensées qui font les puissantes nations. Un peuple a besoin d'air, de larges horizons, d'un idéal qui charme son imagination et fasse battre son cœur. La Belgique depuis quelque vingt ans a trop abaissé son rôle... Il ne faut pas fonder l'existence d'une nation sur une signature qui peut être protestée... La Belgique ne doit évidemment pas renoncer à la garantie des traités, qui demeurent sacrés ; mais elle doit de plus en plus comprendre que sa vraie garantie est en elle-même. »

Digitized by Google

Dans un écrit inédit que nous analysons plus loin, il précise sa pensée à cet égard : « Si la neutralité perpétuelle avait un sens dans l'ordre international, il faudrait plaindre les peuples nés sous cette constellation : ils auraient trouvé dans leur berceau leur acte authentique de décès. Ce n'en est pas moins une arme redoutable entre les mains des sophistes, là surtout où le régime parlementaire fonctionne dans les conditions les plus propices pour établir et maintenir le règne des convoitises privées et des politiciens qui les servent. »

Aussi, il ne cache pas le regret qu'il éprouve de voir subordonner en Belgique la politique extérieure à la politique intérieure. Pour lui, c'est dans la première surtout « que s'affirme les notions de patrie, que se produisent les vues lointaines, les énergies d'expansion, les efforts largement collectifs, que s'exprime la mâle fierté ».

On voit qu'il rêvait pour la Belgique une situation élevée. Les dernières années de sa vie furent assombries par la crainte de voir ce rêve anéanti. Dès 1882, des signes précurseurs d'une division dans le parti libéral, qui avait ses préférences, apparaissent à l'horizon ; un orage même lui semble possible ; mais il veut encore avoir confiance dans le tempérament national : « La vie des peuples libres, écrit-il, est une arène mobile, où les changements à vue sont fréquents, où les coups de théâtre abondent, mais procèdent en définitive, malgré leur apparente diversité, d'une même source toujours active. Les écarts peuvent être parfois inquiétants, les agitations excessives, les mouvements désordonnés au point de faire craindre la destruction de l'organisme qui les contient ; mais une force intense agit au centre du système et y ramène sans cesse les éléments en révolte. Cette force, c'est un attachement profond, réfléchi aux institutions fondamentales du pays, c'est l'instinct d'une parfaite harmonie entre leurs conditions d'existence et le caractère du peuple qu'elles régissent ; c'est surtout ce bon sens traditionnel, cette espèce de conscience moyenne qui sert de correctif à toutes les témérités et exerce en Belgique un empire assuré. »

Tout ce raisonnement ne l'empêchait pas de reconnaître que l'union du parti libéral était menacée par la question électorale

Digitized by Google

et le projet de revision de la Constitution, projet dont la réalisation lui paraissait encore bien éloignée, mais qu'il considérait comme dangereux.

Dix ans plus tard, à la veille du vote qui devait doter la Belgique du régime qu'il redoutait, Émile Banning lançait un programme de réformes dans le but plutôt de constater ce qu'on aurait dû faire que de créer un mouvement d'opinion, car déjà à ce moment il avait perdu l'illusion qu'il entretenait encore en 1882 quand il écrivait : « Les Belges ont considéré avec raison jusqu'ici la charte de 1831 comme la clef de voûte de leur édifice politique et le palladium de leur nationalité... Ce sentiment chez les uns, cet instinct chez les autres est à peu près universel en Belgique et opposera longtemps encore une barrière insurmontable aux partisans d'une revision, quelle qu'elle soit. »

Il fallait bien se rendre à l'évidence : la réforme était devenue inévitable. Qui aurait pu l'empêcher? La royauté? Son irresponsabilité la réduisait à l'abstention. L'aristocratie? Elle n'est plus qu'un souvenir. La religion? Elle ne pouvait que compromettre son influence morale, qui est encore grande, en descendant dans l'arène des partis. La classe moyenne? Elle avait ruiné son prestige par l'âpreté de ses querelles intestines, son autorité par l'insuffisance des résultats obtenus. Il ne restait plus que le peuple, c'est-à-dire la masse, le nombre. Le privilège électoral avait fait son temps; le cadre des partis allait être profondément modifié, l'atmosphère parlementaire, dominée par d'autres courants. « Que la démocratie s'empare de la Chambre, puisque c'est le destin..., mais que le principe monarchique, que l'idée aristocratique, conçus sous des formes appropriées aux mœurs de notre époque, puissent la contenir dans de justes bornes, assurer la représentation, à côté d'elle, de vues générales, de nécessités permanentes, d'intérêts autres que ceux du grand nombre. »

Sur cette base, Émile Banning développe un plan complet de réformes, une revision synthétique de la Constitution, « libérale à sa base, conservatrice au faîte, nationale dans sa conception ». Mais le moment n'était pas aux conceptions élevées : le

Digitized by Google

suffrage universel, tempéré par le vote plural, adopté par la Chambre constituante, tel fut le résultat de la revision. Un nouveau régime était né, bien différent de celui que ses auteurs eux-mêmes prévoyaient : la conséquence des premières élections fut l'avènement d'une forte minorité socialiste, un renforcement énorme de la représentation cléricale et le naufrage du parti libéral.

Comment expliquer ce phénomène de la disparition subite d'un parti qui avait occupé une place si considérable dans l'histoire du pays depuis 1830? C'est que l'existence du libéralisme comme parti politique était liée à l'existence intégrale de la Constitution. La charte de 1831 « n'était démocratique qu'en apparence »; elle organisait le régime parlementaire, qui est de son essence aristocratique; elle limitait le corps électoral; elle appelait à la législature l'élite intellectuelle de la nation. Le parti libéral était « l'émanation directe, le représentant nécessaire, en quelque sorte, de ce système ». Du jour où le corps électoral était modifié au profit du nombre, « la Constitution était viciée dans son essence ». Cette évolution, Émile Banning en fait remonter les origines à l'année 1847, où une première réforme eut pour conséquence la « supériorité des électeurs ruraux groupés sous la domination de l'Église catholique, pouvoir rival de celui de l'État et obéissant à une conception politique qui était l'antithèse de la Constitution de 1831. » Quarante-sept ans après, l'adoption de la loi du nombre frappait au cœur le libéralisme. « La défaite de 1894 est une défaite définitive et fatale. »

Quelles en seront les conséquences?

Deux courants peuvent coexister et se maintenir sous le régime du suffrage universel : catholique d'une part, socialiste de l'autre. Que l'un ou l'autre l'emporte, le résultat est le même: « l'État est gouverné d'après une pensée qui lui est étrangère; la base d'une politique nationale fait défaut. »

Pour Émile Banning, le parti libéral était le seul représentant possible de cette politique, le seul défenseur naturel de tous les grands intérêts, bien que souvent il eût été inférieur à sa tâche, qu'il eût trop sacrifié à la lutte contre la théocratie, à l'esprit de secte.

Digitized by Google

En même temps qu'il voyait s'évanouir ses espérances longtemps entretenues dans l'avenir de la Belgique selon son idéal, d'autres désillusions et d'autres découragements s'emparaient de lui, dont ses *Réflexions morales et politiques* portent la vive empreinte.

Dans ses *Études d'histoire et de littérature*, Nisard fait cette remarque que tout auteur a toujours deux ouvrages sur le chantier : l'un, qui traite d'un sujet déterminé, qui porte un titre et qui doit s'achever; l'autre, sans sujet et sans titre, auquel il travaille par occasion. « Celui-ci ne doit pas finir; c'est moins un ouvrage qu'une manière de *Mémoires* où l'écrivain s'interrompt de son étude favorite pour donner sur certaines choses et certains hommes de son temps son sentiment d'homme vivant de la vie de tous. Livre vrai comme l'autre, s'il pouvait arriver à être un livre, et peut-être le plus vrai des deux; car, tandis que l'un ne marque que la suite des pensées de l'écrivain sur un sujet particulier, l'autre raconte la suite et les vicissitudes de sa vie morale. » Le livre sans sujet déterminé et sans titre dont parle Nisard a été pour Émile Banning ce recueil de *Réflexions*, qui nous permet de le caractériser comme penseur.

A une époque où les qualifications de spiritualiste, de chrétien et de libéral paraissent s'exclure, au moins parmi nous, Émile Banning, qui aimait à se les attribuer, est une personnalité curieuse à observer. On en trouverait peu qui aient réuni à un même degré des qualités dont l'ensemble étonne et qui pourtant s'explique chez lui naturellement. Malgré ses goûts philosophiques, ses idées d'indépendance, ses vues très libérales, il était profondément chrétien, — nous devrions dire catholique, si ce mot n'avait en Belgique un sens étroit qu'Émile Banning réprouvait, — et il resta un spiritualiste des plus convaincus, de même que, sans rien perdre avec l'âge de l'ardeur religieuse de sa jeunesse, il ne cacha jamais son aversion pour les théories contraires à ses larges idées de liberté et de tolérance.

Philosophe et croyant à la fois, il établissait une distinction chez le même homme entre le mystique et le rationaliste. Il en

Digitized by Google

est qui condamnent le dogme au nom de la raison; d'autres condamnent celle-ci au nom de celui-là. Émile Banning écrit : « Subissons notre loi : laissons se développer en nous les deux énergies qui constituent l'homme moral... Concilions-les autant qu'il se peut en faisant notre foi rationnelle et notre raison religieuse. La mort accomplira la synthèse. »

Il reconnaissait bien qu'entre la foi et la science il y a une antinomie : « Le croyant qui s'identifie avec sa foi, dispose d'un puissant ressort, mais il enchaîne sa pensée; le savant qui ne reconnaît d'autre loi que la raison et l'expérience est paralysé par la raison même. » Mais il n'éprouve, lui, aucune gêne à admettre cette dualité fondamentale. « Les religions, disait-il, agissent sur les âmes par ce qu'elles enseignent de supérieur. Leur action morale a sa source précisément dans la foi, qui est l'antithèse de l'observation expérimentale et du raisonnement logique. Voir et croire sont deux actes qui s'excluent, au moins dans l'existence présente. La raison est condamnée aux exigences de la vie terrestre; la foi correspond aux intuitions de l'âme sur la vie future. »

En accordant ainsi à la religion la part qu'il croyait légitime de lui attribuer, il ne lui reconnaissait pourtant pas le privilège de se refuser à être perfectible. Bien au contraire, il croit à la nécessité d'une transformation du christianisme. « L'âge philosophique du christianisme va commencer. Il ne lui est plus loisible de rester assis aux pieds de saint Thomas, comme si la science de la nature n'avait pas fait un pas depuis Aristote ni la science de l'humanité depuis saint Augustin... Il faut le dire et le redire : le christianisme, qui a créé une morale admirable..., source sublime d'inspirations artistiques, a totalement dévié dans ses rapports avec la science et la politique... Une interprétation inintelligente et servile des discours du Christ en a détourné le sens, énervé le verbe... La politique tirée de l'Écriture sainte n'a pas été autre chose que le code de l'absolutisme. L'État pontifical a été la preuve de l'insuffisance de cette conception politique.

« Plus tragique encore a été l'antagonisme avec la science. Sur quelques textes épars de la Bible, sur leur interprétation

Digitized by Google

strictement verbale, nonobstant l'évidence de l'allégorie et du symbole, on a édifié et maintenu contre la raison et l'expérience une physique, une géographie, une astronomie, une chronologie, une linguistique, une anthropologie qu'on a prétendu imposer d'autorité, qu'on a sanctionnées par la persécution et la violence, qu'on a déclarées seules conformes à la révélation divine, identiques à la vérité même. Au XVII^e siècle, Galilée est contraint de maudire la doctrine perverse du mouvement de la terre ; Buffon fait amende honorable de ses assertions sur la formation du globe... De telles situations ne sont dignes ni de la science ni du dogme chrétien... On n'enchaîne pas les intelligences dans la poursuite du vrai... Jamais on ne stimulera trop leur essor. Sur l'océan ténébreux où nous flottons, il faut ouvrir toutes les voiles au souffle de l'esprit... L'Encyclique de Léon XIII sur l'interprétation des Saintes Écritures, les déclarations de chrétiens, de catholiques de grand savoir, s'efforçant de faire vivre la science dans l'Église du Christ sans dommage pour la dignité de l'une ni pour la vertu de l'autre, sont des tentatives qui veulent trouver des sympathies. Elles contiennent, en effet, la promesse d'une rénovation féconde des rapports entre la foi et la science des choses et de l'esprit.

« Le christianisme n'a agi jusqu'ici que sous la forme ésotérique : il va entrer seulement dans son âge philosophique. C'est sous cette bannière que s'opérera la rénovation religieuse, que de multiples symptômes annoncent. Les aspirations mystiques inhérentes à la nature humaine se réveillent de toutes parts ; mais si elles protestent contre le matérialisme scientifique, ce ne sera pas pour restaurer la formation théologique... En rompant résolument avec les traditions absolutistes et en plaçant hardiment l'Église sur le terrain de la réforme sociale, Léon XIII s'est fait le précurseur d'un mouvement qui ne restera pas là. »

Et, pour conclusion, Émile Banning fait siennes ces paroles prononcées au congrès des religions à Chicago, en 1893, par l'archevêque catholique de la Nouvelle-Zélande, M^gr Redwood : « Je ne crois pas, en tant que catholique, avoir toute la vérité ni

Digitized by Google

avoir la solution toute prête de toutes les questions. Il y a des éléments de vérité et de charité partout, dignes de sympathie et de respect. L'homme doit être libre en matière religieuse comme en matière politique. C'est par l'amour qu'il faut l'amener à la lumière. »

Sa nature de poète lui avait fait affectionner le catholicisme, mais ce catholicisme, que son imagination avait paré, dans les années de jeunesse, des charmes d'un mysticisme ardent, la politique, à mesure qu'il avançait dans la vie, le lui gâta de plus en plus; c'est ce qui explique comment cet esprit si sincèrement religieux, si large, si tolérant, n'a plus que des accents d'indignation pour tout ce qui, sous une forme ou sous une autre, lui paraît être une exploitation au service d'intérêts temporels et conduire, dans l'ordre politique, à l'asservissement de l'État. » Autant le christianisme est chose sainte, autant le cléricalisme est chose odieuse. » Il lui répugne de voir ces croix de mission dressées dans nombre d'églises. » La couronne d'épines, la lance sanglante, l'éponge imbibée de fiel, les attributs de Jésus surmontés de la double clef d'or et de la triple couronne royale, les insignes du pape : quel contraste et quel aveu! »

» Que de faux disciples à tes pieds, ô Jésus, depuis que la politique a prétendu te faire l'auxiliaire de ta parole. Des bras de ta croix, des histrions se sont fait un tremplin pour se hisser aux richesses, aux honneurs, au pouvoir. Ils se servent de ton nom pour dérober tout ce que tu as flétri; tes anathèmes, qui allaient aux sépulcres blanchis, ils les retournent contre les âmes les plus dignes, les plus près de toi; ils font mentir ta loi d'amour, de tolérance et de charité et ne recueillent sur tes lèvres que le fiel qu'y avaient mis tes bourreaux. »

Toute cette partie des *Réflexions*, où Émile Banning note et développe ses idées religieuses et philosophiques, renferme ainsi bien des pages où la profondeur de la pensée s'allie à une forme éclatante, celles notamment où il aborde les questions de la croyance à la Providence, de la mort, de l'au-delà.

Sur la situation politique générale de l'Europe, le nouveau

Digitized by Google

régime qui tend à s'établir partout comme conséquence de la souveraineté du peuple, le système représentatif, qui se meurt et qui, comme la classe moyenne, dont il était l'émanation, « a fait preuve d'une étroitesse d'esprit lamentable », ce que nous avons dit plus haut des vues d'Émile Banning au sujet de la Belgique, permet d'entrevoir sa pensée. La démocratie, observe-t-il, n'évitera d'aboutir à la barbarie qu'à la condition que son empire soit limité. Il admet comme relevant du suffrage populaire les questions qui se rattachent à la liberté politique et civile, et surtout aux intérêts économiques, aux conditions matérielles d'existence. Mais dans le domaine législatif, qui comprend tous les intérêts supérieurs de la civilisation, l'incompétence du peuple est radicale. « Ces intérêts doivent être en dehors des agitations des comices populaires. Un conseil législatif distinct, un Sénat qui ne devrait rien ou peu de chose à l'électorat devrait être investi de cette fonction et l'exercer avec le concours du pouvoir exécutif. »

Mais, quoi que l'on fasse, il appréhende une crise qui pourrait bien être la fin du pouvoir monarchique et du régime parlementaire et lancera sur la société des justiciers redoutables. « Dieu sauve entre leurs mains de la sainte liberté ce que la vermine qui ronge le corps politique n'aura pas irrémédiablement détruit et souillé. »

Tout libéral qu'il est, il ne craint pas d'exprimer l'opinion que le jeu des institutions, en amenant un déchaînement des passions, finira par rendre nécessaire dans les États parlementaires une dictature à temps pour rétablir le principe d'autorité. « La Grèce et Rome ont eu recours à cet intermède. A toutes les phases importantes des peuples modernes se retrouve de même la main et le génie d'un homme fort... Les constitutions les plus libres devront prévoir un coup d'État légal, c'est-à-dire l'abdication volontaire des partis entre les mains d'un pouvoir véritablement souverain, mais responsable au terme de son mandat. »

Dans des considérations sur la politique internationale, qu'il a longtemps observée et étudiée de près, il s'arrête sur quel-

Digitized by Google

ques points qui l'ont particulièrement impressionné, et il exprime son avis avec une franchise qui ne serait pas admise en diplomatie: l'alliance franco-russe, par exemple, qu'il appelle « un scandale et une leçon », les derniers événements d'Orient, les massacres d'Arménie, les affaires de Crète, l'attitude des puissances vis-à-vis de la Grèce. Il remarque que le premier obus lancé contre les Crétois fut un obus allemand, que l'Autriche et l'Italie se sont rencontrées sur la même voie, que la Russie s'est tue, mais qu'elle a tout conduit, « n'est-elle pas l'arbitre du monde entre l'Allemagne et la France, qui attend de sa main la rive gauche du Rhin ? »

Il a des pages d'une indignation éloquente sur cette soi-disant prudence des puissances, qu'il qualifie de couardise, d'inintelligence et d'hypocrisie. « Le mal de notre temps, c'est le manque de souffle moral au sein des nations, comme de sens moral chez ceux qui les régissent. »

De tous les hommes d'Etat de l'Europe, le seul qui mérite son approbation, c'est Gladstone, « un vieillard illustre, qui gouverna longtemps l'Angleterre et qui semble avoir gardé seul, au milieu de la platitude générale, le culte des grands principes de liberté et de progrès qui honorèrent longtemps son pays ». Peu de jours avant sa mort, Émile Banning, sous l'impression du dégoût que lui faisait éprouver la bassesse des puissances, communiquait à la classe des lettres de l'Académie royale de Belgique, dont il était membre, une note où il exaltait la courageuse conduite de Gladstone, — ses funérailles venaient d'être célébrées à l'abbaye de Westminster :

« Son deuil est celui de tous les hommes qui, dans la vie publique comme dans la vie privée, maintiennent haut le principe du devoir, ne consentent à le subordonner à aucune autre considération, ne séparent pas la loi morale de l'exercice du pouvoir. C'est le deuil de ceux qui mettent au-dessus de toute grandeur humaine ces vertus viriles qui sont la droiture, la loyauté, l'absolue sincérité des paroles et des actes...

« Si vaste que soit l'empire de sa patrie, son action en a dépassé les limites : il a vécu et combattu pour l'humanité. Partout où il y eut une cause sainte à défendre, sa voix s'est

Digitized by Google

élevée puissante pour accuser ou protéger, tour à tour consolatrice ou vengeresse. Dans une heure critique, la Belgique a connu les effets de cette généreuse sollicitude et contracté envers sa mémoire une dette sacrée. Le traité de garantie du 9-11 août 1870, dont il prit l'initiative, a créé entre elle et la Grande-Bretagne un lien inoubliable, et les paroles que prononça en cette circonstance son premier ministre, demeurent une protestation vivante du droit contre la violence. »

« Sur nul autre terrain, Gladstone n'a été plus grand : il y obéissait à l'impulsion d'une âme dont la noblesse n'eut d'égale que l'ampleur de l'intelligence, l'énergie de la volonté. Depuis 1851, quand il publia les célèbres lettres au comte d'Aberdeen pour dénoncer les horreurs des prisons napolitaines, jusqu'à cette autre lettre, non moins émouvante, au duc de Westminster sur les massacres d'Arménie et l'émancipation de la Crète, datée de Cannes, 13 mars 1897, — c'est son dernier écrit, — pendant un demi-siècle, en Asie, en Bulgarie, en Grèce, en Irlande, Gladstone s'est montré le refuge du droit, le champion des opprimés, l'apôtre de la civilisation. Ce fut l'unité et l'honneur de sa vie, dominée du commencement à la fin par un haut idéal de justice et de liberté. Sa carrière, illuminée par une foi chrétienne intense, a été une longue et constante ascension vers les sphères lumineuses où son esprit aspirait par toutes ses puissances *ad excelsiora*. La conscience universelle, dont il fut le témoin incorruptible, perd en lui un interprète éloquent, auguste entre tous. Le genre humain se sent appauvri devant ce cercueil comme si une vertu supérieure s'était retirée de lui. »

De l'ensemble des écrits que nous venons d'analyser brièvement, il se dégage une impression d'amertume qu'il faut expliquer.

Émile Banning s'était créé un idéal qui suppose chez l'homme une sagesse et une perfection qui ne sont pas de ce monde. A mesure qu'il avançait en âge, il dut reconnaître que cet idéal il l'avait placé bien haut, les *Réflexions* en sont un indice suffisant, comme cette plainte sur la décadence qu'il aperçoit dans tous les domaines qu'il vient de parcourir :

Digitized by Google

« Il est des heures noires dans la vie de l'humanité. Les dernières années du siècle ont partout cet aspect : elles s'achèvent sans orientation certaine dans aucune direction... Une lassitude profonde, un engourdissement général se sont emparés des esprits. C'est l'indice et le résultat de déceptions accumulées, de longs labeurs stériles, de luttes acharnées pour un idéal qui se dérobe. Les meilleurs ne savent où ils sont, où ils vont... D'enthousiasme, il n'apparaît de trace nulle part... La foi n'enflamme plus qu'un petit nombre d'âmes... Le pessimisme est à l'ordre du jour, l'indifférence glaciale est la note dominante... Loin d'avoir des percées lumineuses vers les hautes sphères, la science moderne s'en détourne comme d'un empire inaccessible et chimérique... et limite ses recherches au monde tangible et visible. De là, un grand vide dans les âmes. »

Il faudrait bien se garder cependant de le considérer comme un poète égaré dans le champ de la politique et des spéculations philosophiques et religieuses. Émile Banning, on l'a vu, faisait soigneusement la part chez l'homme du mystique et du rationaliste. De même, si le poète apparaît dans la forme qu'il donne à sa pensée, il n'est en politique ni un utopiste ni un rêveur. On en a la preuve dans la part considérable qu'il a prise à plusieurs grands actes internationaux et dans ses écrits, si nets, si précis. Il voyait juste, mais il voyait grand : c'était un enthousiaste, mais un enthousiaste dans le sens le plus élevé du mot, ennoblissant tous les sujets auxquels il touchait, voyant les hommes de haut, les jugeant avec sûreté et autorité.

Sur un plus vaste théâtre, il eût réalisé de grandes choses, ou pour mieux dire, il eût aidé à leur accomplissement, car son désintéressement lui faisait choisir sa place plutôt à l'écart ; mais ce qu'il ambitionnait, ce qu'il recherchait, c'était la satisfaction d'avoir fait une œuvre utile, sans autre considération que celle de servir la justice et la vérité. On comprend que, dans son âge mûr, il se soit épris du Gladstone tel qu'il nous en fait le portrait, comme dans sa jeunesse il avait accordé son affection à Montalembert et à Lacordaire, les champions de la liberté.

ERN. GOSSART.

Digitized by Google

L'INSENSIBLE ÉVOLUTION [1]

V

L'hiver était venu, un grand froid noir enveloppait Paris.

Odette ne sortait plus, rien ne l'attirait dehors. Blottie au coin de son feu, elle grelottait, glacée jusqu'à l'âme. Roger venait de moins en moins; depuis la grande querelle, il était résté contraint, et sa sœur le sentait se détacher d'elle, peu à peu mais sûrement, sous une influence secrète et toute-puissante.

Des choses qui autrefois la faisaient rire, l'exaspéraient maintenant. Lorsqu'elle se promenait par hasard au bras de Roger, il lui semblait qu'elle se dédoublait, qu'elle était cette autre femme que son frère aimait. Avec le terrible instinct de la femme jalouse, elle devinait les habitudes de Luce rien qu'à la façon dont son frère réglait son pas sur le sien. Un jour il s'oublia jusqu'à l'appeler du nom de l'autre; elle en resta comme frappée de la foudre. La Marie Gérard qui était bavarde, lui rapportait les cancans du quartier; elle apprit ainsi que Luce avait quitté sa mère, et qu'elle vivait avec Roger dans sa chambre d'étudiant, qu'il avait conservée pour ses fredaines.

Elle y mangeait, servie par lui, elle y avait ses robes, son linge, elle y était chez elle. Alors ce fut une torture de tous les instants pour Odette; cette Luce empoisonnait sa vie.

(1) Voir la *Revue de Belgique* du 15 mars 1899.

Digitized by Google

La cohabitation conjugale inspire aux femmes restées chastes une mystérieuse horreur; mais lorsque cette cohabitation est illégitime, c'est un insurmontable dégoût qu'elles éprouvent à la frôler.

Odette n'embrassa plus son frère, désespérant de trouver sur son visage pâli un coin de peau que l'autre n'eût pas baisé cent fois, pour y poser ses lèvres.

« Toutes les femmes sont les mêmes! » lui avait-il dit un jour qu'elle fermait les yeux sous son baiser.

Non seulement elle ne l'embrassa plus, mais elle évita ses caresses.

L'autre, quoique invisible, était entre eux toujours.

Elle essaya de réagir, de se faire une raison, comme lui disait sa bonne. Elle retourna au pays natal dans l'espoir d'y retrouver le courage de vivre; elle n'y retrouva que des tombes muettes et sourdes, noyées sous la pluie froide.

Elle tomba dangereusement malade, en rentrant, d'une fièvre muqueuse; son frère la soigna avec le plus grand dévouement; mais à peine fut-elle en convalescence qu'il l'abandonna bien vite, ressaisi par l'influence néfaste de sa maîtresse.

Il changeait beaucoup. Odette lui trouvait l'air abattu et inquiet.

Il était sans courage maintenant, et sans enthousiasme; il ne songeait ni à travailler, ni même à s'amuser comme jadis; les plaisirs bruyants de ses camarades l'importunaient; il les fuyait, ne voyait plus personne. Luce l'absorbait tout entier, il en était fou, il s'en mourait.

Odette ne se résignait pas : elle acceptait la vie avec une indifférence farouche. Sa beauté blonde avait pris un caractère étrange qui attirait tous les regards sur elle dans ses rares sorties.

« Une belle statue », avait dit quelqu'un un jour en la frôlant.

Avec le temps elle avait acquis cette élégance qui lui manquait. Et ce n'était pas une de ses moindres causes de colère

Digitized by Google

que de songer à tout ce qu'une coquetterie raffinée peut ajouter de charme à une jolie femme, et de se dire que son frère aimait une fille vulgaire et malpropre jusqu'en ces détails de toilette dont le luxe intime fait la joie et l'orgueil des amants. Ne pouvant monter jusqu'à lui, cette fille l'abaissait jusqu'à elle, lui insinuait ses goûts grossiers. Ainsi, elle lui avait acheté des mouchoirs pour sa fête; cette attention naïve l'avait touché jusqu'aux larmes, lui, l'ensorcelé, mais les mouchoirs étaient atroces...

« De vrais mouchoirs de cuisinière! » disait dédaigneusement Odette qui n'épargnait pas à son frère les allusions blessantes.

Elle devinait Luce jalouse d'elle, la haïssant à mort. Elle était l'ennemie, la rivale peut-être, la sœur, en tout cas, qui serait l'éternel obstacle au mariage qu'elle rêvait. Et, la jugeant avec son esprit sincère et droit d'honnête femme, Odette la pressentait fausse, ayant encore plus d'ambition que d'amour : « Roger pouvait être bien sûr qu'elle se moquait de lui, qu'elle ne l'aimait pas. Si elle l'avait aimé, elle se serait sacrifiée à son bonheur, à son avenir. Elle ne cherchait qu'un mari, une dupe en lui. »

Mais ses railleries ou ses menaces avaient échoué comme ses pleurs contre l'obstination silencieuse du jeune homme. Pris par le cœur et par les sens, persuadé que Luce l'aimait, et n'aimait que lui, trouvant en elle la perle des maîtresses, en adoration constante devant sa beauté, ses caprices, et jusqu'à ses défauts, ni exigeante, ni coquette, mais passionnée à souhait, il se disait qu'il serait bien sot de rompre une liaison qui ne lui avait donné et ne lui promettait que du bonheur.

Odette était en convalescence depuis environ trois semaines, quand la Marie Gérard, qui se plaignait déjà de vagues malaises, tomba malade à son tour de la même fièvre. La jeune fille étant trop faible encore pour la soigner, on la transporta à l'hôpital X..., où Roger était interne à ce moment. La première sortie d'Odette fut une visite à la pauvre bonne.

Digitized by Google

Son frère lui avait dit : « Tu passeras par la salle de garde, et tu te feras conduire vers Marie par l'interne de service. » Elle entra donc dans la salle de garde, où un jeune homme en tablier blanc, coiffé d'une calotte de velours noir, achevait de déjeuner sur le coin d'une grande table. Sans curiosité, par habitude, car elle était déjà venue ici maintes fois, elle regarda les photographies accrochées aux murs, couvertes des signatures de plusieurs générations d'internes, sourit de loin au petit fœtus recroquevillé dans son bocal d'alcool sur la cheminée, et toucha distraitement le malheureux piano qui portait les traces de tous les essais de gymnastique auxquels on s'était livré sur lui.

L'interne ayant achevé rapidement son repas, jeta sa serviette et pria la jeune fille de le suivre. Tous deux montèrent par un ascenseur au deuxième étage, et là, après avoir ouvert une porte à deux battants surmontée d'un nom de sainte, l'interne de service s'en alla. Une religieuse en robe bleue et en cornette s'avança d'un air bourru :

« Qui cherchez-vous ?

— Le numéro 4, répondit Odette assez intimidée.

— Par où êtes-vous passée ? Ce n'est pas jour de visite, et c'est l'heure du bassin... Enfin, entrez tout de même ! »

La religieuse fit signe à une fille de salle, qui conduisit Odette au lit portant le n° 4. La Marie Gérard était là, la face violette, les cheveux collés sur son front par les sueurs de la fièvre. Cependant, elle était à peu près hors de danger.

« Oh ! mademoiselle ! » s'écria-t-elle avec joie en reconnaissant sa maîtresse.

Péniblement, à cause de sa grande faiblesse, mais avec l'adresse d'une habitude vite prise, elle s'aida, pour se mettre sur son séant, de l'appuie-mains suspendu au-dessus de chaque lit.

Odette commença par déposer sur la couverture des oranges et des confitures qu'elle avait apportées, puis elle s'assit sur une chaise de paille au chevet de la malade, et écouta patiemment ses doléances : « On était bien soigné, mais c'est la nour-

Digitized by Google

riture qui ne valait rien... il y avait toujours des vers dans la viande, oui, mademoiselle! »

Autour d'elles, assises sur leurs lits en désordre, les autres malades riaient et bavardaient. Une odeur fade, écœurante, remplissait l'immense salle... Tout cela, c'était encore Paris, une forme de Paris, la souffrance numérotée, soignée en tas... la foule, toujours la foule, qui noyait l'individualité. Odette ne se sentait pas apitoyée par cette misère humaine, il y en avait trop, cela tuait la compassion. Elle s'en alla bientôt, non sans avoir glissé une pièce d'or dans les mains de la Marie Gérard, qui se confondit en remerciements.

Comme elle fermait la porte sur la salle douloureuse, elle put entendre la religieuse dire à la fille de salle en bougonnant :

« Elles viennent sans permission, c'est bien facile! Elles passent par la salle de garde. »

Elles... les amies des internes sans doute! Odette en rougit.

Elle se retrouva dehors avec un indicible soulagement. Pour la première fois depuis bien des années, elle éprouva une joie intime à se sentir vivre, belle, fraîche et bien portante. Ses yeux surpris se posèrent sans ennui sur les hautes maisons, les rues bruyantes, le va-et-vient animé des voitures et des piétons.

A tous les coins des trottoirs, il y avait des marchandes de fleurs au panier; son cœur s'attendrit devant les violettes et les mimosas d'or. Une langueur inaccoutumée planait dans le ciel incertain d'avril. Le premier souffle du printemps passait sur son front comme une caresse, apportant de la campagne lointaine le parfum des feuilles naissantes. Une sorte d'ivresse lui montait au cerveau, à la fois joyeuse et douloureuse. C'était comme une immense tendresse qui lui gonflait le cœur, une volupté puissante qui lui étreignait l'âme. Sous l'effort de cette poussée de sève, le rouge lui monta de nouveau aux joues, et troublée jusqu'aux larmes, elle se hâta de rentrer.

Alors, elle se réfugia dans sa petite chambre, se blottit dans un fauteuil, et, sans fermer les yeux, fit un rêve étrange :

Un beau jeune homme s'éprenait d'elle, comme cela, rien

Digitized by Google

qu'à l'avoir vu passer; il lui offrait son nom, ses titres, sa fortune... Elle devenait grande dame, et elle était heureuse... Mais un sourire de doute plissa sa lèvre : pourrait-elle être heureuse avec un homme qu'elle n'aimerait pas, si épris, si beau et si riche qu'il fût? Car elle sentait bien qu'elle ne l'aimerait pas, qu'elle ne l'aimerait jamais, puisque... puisqu'elle n'aimait personne. Quelle serait donc sa vie? Avec une mystérieuse horreur, elle vit que le néant était là comme partout.

« Mais pourquoi, mon Dieu, nous avez-vous mis sur la terre? » s'écria-t-elle désespérée.

Et soudain, tendant l'oreille aux murmures de son cœur, elle entendit une voix de victoire qui répondait : « Pour aimer! »

Pour aimer! L'amour!... Ce fut une révélation, un éblouissement.

La raison de vivre éclata en elle comme un bourgeon éclate au soleil d'avril. L'amour! oh! la suprême extase, l'ivresse exquise... Oh! pouvoir aimer, pouvoir se donner, pouvoir faire de la vie... remplir sa tâche de femme, enfin! N'était-ce pas là le but secret auquel aspirait tout son être, le Paradis à la porte duquel son âme de vierge se désespérait?

Mais, ainsi qu'une fusée brillante qui s'éteint, le rêve subitement s'évanouit. Un instant elle avait oublié..., la réalité reprenait ses droits, la réalité cruelle avec son cortège de tristesses et de haines. A qui donner ce cœur de vierge jalousement renfermé dans le tabernacle de ce corps chaste, comme un précieux parfum dans un vase sacré?

« Oh! Roger!... Roger!... »

D'un grand geste farouche, après avoir poussé ce dernier cri de révolte, elle repoussa l'amour; elle ne voulait pas d'un dieu sans cesse profané. Elle se dressa grandie, auréolée d'orgueil et, par la fenêtre ouverte sur le crépuscule, menaça l'avenir. Non, cela ne pouvait pas durer, il fallait qu'elle eût une fin, cette existence intolérable. Jusqu'alors elle n'avait pas voulu songer au suicide, parce qu'elle était brave et que toujours elle espérait, mais si la vie la poussait à bout, elle irait

Digitized by Google

vers la mort, les bras tendus, comme une amoureuse impatiente va au-devant de l'amant qui tardait à venir.

VI

Quelquefois, au printemps, Odette avait eu des crises semblables à celle qu'elle venait de traverser ; à son exaltation succédait d'ordinaire un abattement profond; cette fois, il n'en fut pas de même. Un sourd travail s'accomplissait en elle. Son appel au suicide même était une preuve de son mystérieux rattachement à la vie. Son cœur, las de souffrir, aspirait à briser sa chaîne douloureuse. Sa jeunesse, trop longtemps comprimée, se délivrait lentement de son joug d'abnégation, comme un papillon de sa chrysalide obscure. De vagues désirs hantèrent obstinément ses jours et troublèrent ses nuits... Mais quand vint le mois de mai, ce fut une résurrection; elle renaissait avec la nature. Des goûts d'autrefois, des idées oubliées lui revenaient. Jamais les feuilles naissantes des arbres du boulevard ne lui avaient causé de sensations pareilles. Penchée à sa fenêtre, elle en suivait la progression rapide avec une indicible émotion. Elle chercha dans ses souvenirs à quelle époque précise fleurissent les lilas, et elle s'impatienta d'avoir oublié cela si vite. Lorsque la saison en fut venue, elle en acheta des gerbes qu'elle amoncela partout. Leur parfum grisant lui arrachait des larmes.

Oh! la campagne ensoleillée! les pénétrantes odeurs! Toute la gamme des couleurs et des aromes!... Oh! la gaieté du grand ciel bleu, des prairies fraîches, des rivières murmurantes!...

Et elle comprit soudain qu'elle haïssait ce Paris triste et bruyant, aux plaisirs factices, aux promesses menteuses, mirage brillant qui s'évanouit au moment où l'on croit pouvoir y porter la main, ville-fée, attirante et perfide, qui tend à toutes les lèvres une coupe où le bonheur déborde, et dont la lie s'appelle déception! Une grande lumière descendait en elle, et elle

Digitized by Google

comprenait tout; cette période de sa vie s'expliquait d'elle-même : la tristesse de sa ville natale, jointe au désir de ne pas quitter son frère adoptif, l'avait poussée vers ce Paris fatal, elle avait trop rêvé d'aller vers l'inconnu, l'abîme l'avait engloutie. Presque tout de suite la désillusion l'avait surprise, lorsque, revenue du premier éblouissement, elle s'était vue toute seule dans cette ville en fête, impuissante à revenir en arrière. Insensiblement, elle avait amassé le dégoût des autres, d'elle-même et de la vie. Elle eût pu encore pardonner la banalité des choses, l'indifférence des gens, mais elle ne pourrait jamais oublier que Paris lui avait pris son frère. Et même en ce moment, tandis qu'elle s'abandonnait à sa mélancolie, la Marie Gérard, revenue de l'hôpital, chantait à tue-tête, en faisant son dîner, une de ces ineptes chansons que les camelots vendent deux sous, paroles et musique, sur le coin des trottoirs; une chanson qui était à elle seule la preuve d'une nouvelle défection.

La Marie Gérard s'était acclimatée.

Ah! mon Dieu! C'était donc cela l'humanité, le monde, l'amour et le plaisir?... Cette paysanne transformée en faubourienne, cet étudiant épris d'une ouvrière, ces jeunes filles sans dot chassant le mari à travers les bals cosmopolites et les cours équivoques, ces belles rues, ces splendides monuments, ces grands boulevards, ces magasins brillants, toujours les mêmes! Comme tout cela était banal, plat et dénué d'intérêt! Elle n'avait pas à regarder plus loin, ailleurs, puisque sa vie tout entière était enfermée par le destin dans ce cercle vicieux qu'elle ne devait pas franchir...

« Quand tu presses
Ta maîtresse
Qui t'ado...o...re
Qui t'implo...o...re »

chantait la bonne dans sa cuisine.

Oh! le calme silence des champs! la Nature, la sincère, la loyale, qui tient souvent plus qu'elle ne promet... la vraie

Digitized by Google

beauté, la vraie richesse, qui enfante des fleurs et qui s'éclaire avec des étoiles!...

« Si le bonheur est quelque part, s'écria Odette en délire, il doit être dans la Nature! »

Dès ce moment, son parti fut pris. La crainte d'emporter dans sa retraite une arrière-pensée douloureuse, la tristesse de laisser derrière elle son frère tant aimé aux bras de cette femme, mêlaient à sa résolution une goutte d'amertume; mais elle ne se permit pas d'y réfléchir plus profondément, voulant à tout prix rompre avec une existence odieuse et intolérable. Puisqu'elle s'était trompée, elle voulait se reprendre pendant qu'il était temps encore, elle voulait être heureuse.

Le soir même elle annonça à sa bonne la décision qu'elle venait de prendre, en lui recommandant le secret, car elle désirait que Roger en fût informé le plus tard possible, au dernier moment, lorsqu'il n'y aurait plus moyen de reculer. La Marie Gérard resta consternée.

« On dirait que cela vous contrarie particulièrement, lui dit Odette avec tranquillité. Je ne sais pas pourquoi, mais je m'y attendais. »

La bonne devint toute rouge, baissa les yeux, et tortillant un coin de son tablier, répondit :

« C'est que, mademoiselle, j'avais pensé, je voudrais... enfin, je suis habituée à Paris maintenant, et je suis dans l'intention de m'y marier. Je n'attendais qu'une occasion pour vous en parler. Mon futur est tailleur en même temps que concierge; je garderai la loge... une belle loge... dans la rue d'Aboukir. J'espère que mademoiselle ne m'en voudra pas de la quitter, à présent qu'elle est d'âge à ne plus avoir besoin de moi.

— Non, ma pauvre Marie, je ne vous en veux nullement, répliqua la jeune fille avec une indifférence bienveillante qui la surprit elle-même. Je vous souhaite de tout mon cœur d'être plus heureuse que moi, et je vous remercie de m'avoir aimée et soignée jusqu'à présent autant qu'il vous était possible.

Digitized by Google

Ainsi, mariez-vous sans regret, et tâchez d'avoir bien vite un enfant dont je serai la marraine. »

Rentrée dans sa cuisine, la bonne pleura un peu, mais pas longtemps. Mademoiselle avait pris la chose si facilement qu'elle n'avait pas à garder de remords. Aussi, pourquoi s'obstiner à rester vieille fille? Elle lui en avait fait assez souvent le reproche, Dieu merci! On ne pouvait pourtant pas exiger de son dévouement, à elle, Marie Gérard, qu'elle restât toute sa vie célibataire parce qu'il plaisait à mademoiselle de l'être... on se demandait pourquoi!... On aimait toujours bien « les enfants », mais dame, il faut bien vivre un peu pour soi aussi, quand on a vécu si longtemps pour les autres.

Et tandis qu'Odette s'apprêtait à prendre son repas solitaire devant la fenêtre ouverte, la Marie Gérard entonna de sa voix nasillarde la romance la plus sentimentale de son répertoire :

« Mignonne, quand le soir descendra sur la terre,
Nous irons écouter la chanson des blés d'or.
Nous irons écoute...e...e...er la chanson...on...on...on des blés d'or. »

VII

La dernière année d'internat de Roger touchait à sa fin; il préparait sans enthousiasme ses examens définitifs. Si près du but, son indécision naturelle s'effrayait de l'obligation où il allait être de régler sa vie. Or, une fois reçu docteur, privé de ses appointements d'interne, et sans clientèle, comment s'organiser entre sa sœur et sa maîtresse?

Sa position était cruelle, et ses amours s'en ressentaient. Luce s'irritait de la longue résistance que le jeune homme opposait à ses désirs ambitieux; elle se dépitait de sa pauvreté qui les mettait tous deux à la merci de l'autre, la sœur-rivale. Trop adroite pour aborder franchement cette délicate question de mariage, elle y faisait sans cesse allusion :

« S'il était vraiment son homme, elle aurait au moins le droit de travailler pour lui! »

Digitized by Google

Elle se tenait à quatre pour ne pas lui dire des sottises, l'appeler imbécile, ou grand lâche; mais ses yeux seuls trahissaient sa colère, et d'une caresse féline elle apaisait la tristesse que ses souhaits irréalisables causaient à son amant. Cependant elle perdait patience, à la fin, se laissait dominer peu à peu par ses nerfs; ses reproches devenait aigres et sa voix criarde. Peut-être l'avait-elle beaucoup aimé, l'aimait encore,... mais il était décidément trop bête! Et puis, il ne serait vraiment pas difficile d'en trouver un plus avantageux que lui. Elle commit plusieurs fois la faute de se laisser deviner, impudente et fausse, sous des dehors de trompeuse douceur et d'abnégation calculée. Malgré son aveuglement, Roger la vit enfin telle qu'elle était; il en souffrit horriblement, mais il l'aima quand même. Elle le tenait solidement, et elle lui en voulait surtout de cette même faiblesse de caractère qui le lui livrait tout entier. Étonnée et furieuse de voir toutes ses tentatives échouer contre cette étrange force d'inertie qui était le seul courage du jeune homme, la seule résistance qu'il opposât à sa sœur et à sa maîtresse, Luce s'exaspéra, perdit toute mesure. Plusieurs fois elle partit, le soir, emportant ses nippes, après une grande querelle, et Roger lâchement alla la chercher, au point du jour, chez sa mère, n'ayant pas dormi de la terreur de la perdre. La tristesse croissante du jeune homme, sa pâleur, l'altération de sa voix, trahissant des chagrins insurmontables, n'échappaient pas à Odette, mais, par un suprême effort de volonté, elle avait banni son frère de sa vie future, elle l'avait chassé de son cœur, et semblait ne plus avoir pour lui qu'une froide indifférence.

Odette avait projeté de quitter Paris à la fin de l'hiver suivant, quand la situation de Roger serait bien établie. Elle avait même décidé qu'elle l'engagerait à épouser Luce, puisqu'il l'aimait tant! Au moins, ce serait fini, elle pourrait le haïr à son aise, l'oublier, ils ne se verraient plus, jamais plus. A cette pensée, elle sentait bien un frisson glacial secouer son cœur, mais ce n'était sans doute qu'une émotion passagère, un reste d'habitude dont elle se déferait sûrement. Ces choses-

Digitized by Google

là arrivaient tous les jours... elle n'était pas la seule! On s'aime, on ne peut pas se quitter, on vit l'un pour l'autre pendant vingt, vingt-cinq ans, et puis, un beau jour on s'en va chacun de son côté pour ne plus se revoir, cela n'avait rien d'extraordinaire. Mais, c'est égal, ce ne serait peut-être pas bien gai à la longue, sa nouvelle existence, lorsque pas une figure connue ne sourirait à son côté.

Le jour où il serait reçu docteur! Quel beau rêve pour le Roger de jadis! Il ne se doutait pas, l'adolescent, alors que les murs du collège lui semblaient trop étroits pour contenir ses illusions, qu'il en viendrait à regretter le rêve, en présence de la réalité. Le jour où il fut reçu docteur, il eut à subir les deux plus grandes douleurs de sa vie : il apprit presque en même temps que sa sœur le quittait et que sa maîtresse le trompait. Depuis longtemps il se sentait entraîné vers un inévitable abîme, la catastrophe était arrivée.

Il aurait pu être si heureux! Comment tout cela s'était-il fait?

Il n'en savait rien. Odette le lui expliqua longuement, tandis qu'il sanglotait sur son épaule, dans la petite salle à manger obscurcie par les gros arbres du boulevard.

« Vois-tu, mon cher, nous n'étions pas faits pour vivre à Paris, nous avions trop de poésie, trop de sentimentalité, trop d'âme. Nous avons couru après l'ombre du bonheur, lorsque nous avions le bonheur sous la main. Tu en doutes encore? Écoute-moi, nous nous sommes trompés : l'espoir n'est qu'un mirage, la réalité c'est le désert sans bornes. Nous sommes restés de grands enfants naïfs, croyant toujours trouver le bout du monde derrière la montagne, et sans cesse étonnés d'y voir d'autres montagnes. Nous marchons dans la vie par étapes, de geôle en geôle, comme des forçats qu'on dirige sur leur bagne. Mais à notre insu, et malgré cette apparence de contradiction, une évolution s'est faite en nos idées... Pour moi, me revoici à mon point de départ, car nous sommes toujours ce qu'en naissant nous promettons d'être; la forme des idées peut changer, jamais le fond. Fous que nous étions de croire qu'en

Digitized by Google

changeant de prison nous allions trouver la liberté! La liberté entre ces murs de pierre qui m'étouffent et m'écrasent... Oh! les villes de pierre, les villes de cauchemar! Je les ai toutes, la nuit, couchées sur ma poitrine, les villes où l'on pourrait mourir sans avoir su ce que c'est qu'une fleur. Étions-nous jamais las de la nature? Oh! Roger, souviens-toi!... Oh! mon pays, avec tes grands bois mystérieux, tes fraîches prairies, tes genêts d'or, ton sable rose!... C'est là qu'il nous fallait chercher la liberté, c'est là qu'était le bonheur. Maintenant il est trop tard, et seule je partirai, seule je retournerai sur mes pas... Il faut que je te fasse un aveu : je ne t'aime plus; ce n'est pas seulement par ta faute, c'est aussi par la mienne. Voici comment l'horrible chose est venue : tu allais à tes cours, et moi à mes promenades frivoles, nous nous sommes habitués à vivre séparés, nous avons revêtu chacun notre robe d'individualité, dans laquelle, désormais, nous nous sommes drapés fièrement. Mais bientôt tes études, tes plaisirs, tes amours, t'ont conquis tout entier, ont absorbé ta vie, tandis que, lasse de mon oisiveté, cherchant autour de moi quelque chose qui ne fût pas une implacable banalité, je découvris le néant des choses et l'inutilité de vivre. Tu ne sauras jamais à quel point j'ai souffert. Je n'ai peut-être pas grand esprit, mais beaucoup de bon sens, et je connaissais trop mon mal pour savoir le guérir. Je ne me sens portée ni vers les arts, ni vers le monde, je ne suis pas ambitieuse, et j'ai trop de raison pour être romanesque... Comment échapper à l'ennui?... Mais tout cela n'était rien auprès de ce que me réservait l'avenir par ta faiblesse... Ne rougis pas, Roger, les premiers torts sont venus de moi. Je n'aurais pas dû rire de tes amours. Mères, femmes ou sœurs, nous devrions prémunir les hommes contre les erreurs auxquelles leur nature les soumet; en rire, c'est les encourager. Laisser faire le destin, c'est l'aider contre nous... Donnez à un enfant la permission de cueillir une rose dans un jardin, il en fera un bouquet... Tel est l'homme. Ainsi, tu t'es laissé entraîner par cette Luce maudite dans un abîme de honte et de douleur. Sans parler de mon cœur broyé par

Digitized by Google

ton ingratitude, qu'as-tu fait de toi-même? Regarde-toi : avili et misérable, tu pleures entre mes bras, mais moins de remords que de regret. Demain tu iras peut-être implorer le pardon de celle qui t'a trahi, comme tu implores le mien ce soir, avec les mêmes sanglots d'homme lâche!... Dieu m'est témoin que je t'ai bien aimé, Roger, mais je te hais maintenant autant que je t'aimais. »

Insensiblement, Roger avait levé son front pâle, et ses grands yeux meurtris fixaient sa sœur avec une surprise rêveuse :

« Sur le premier moment, dit-il, je n'ai pas su ce qui me faisait le plus souffrir, de ton départ ou de sa trahison. Lorsqu'un homme tombe d'un cinquième étage sur le pavé, il ne ressent pas de chocs partiels, mais un broiement de tout son être.

A présent, je me rends compte de cette chose étrange. Quand j'ai appris que Luce me trompait, j'ai cru que le ciel s'écroulait sur ma tête... Mais tu me restais dans ma détresse, et tout de suite je suis accouru chercher dans tes bras la consolation, l'oubli du mal que m'avait fait l'autre. Pauvre barque désemparée, je croyais trouver en toi mon refuge, et je n'ai rencontré qu'un écueil contre lequel mon cœur se brise... Tu ne peux plus vivre auprès de moi, il faut nous séparer... Nous séparer! Oh! Odette, comment as-tu pu prononcer ce blasphème? Si je t'ai trahie de fait, combien de fois ne m'as-tu pas, toi, trahi par la pensée?... Et nous devions nous aimer éternellement! L'amitié est-elle donc plus fragile que l'amour?

— Je n'ai pas cessé de m'intéresser à toi, dit Odette avec quelque embarras, je ne serais pas partie sans arranger ta vie... avec la femme que tu aimes. Suivant le dernier désir de mon pauvre père, j'aurais partagé ma fortune avec toi... avec vous... Je te voulais heureux.

— Heureux sans toi, était-ce possible? As-tu pu le croire un instant?... Ah! il faut bien que tu me détestes, pour ne pas comprendre l'effet terrible que me produisent tes paroles en tombant sur mon désespoir? Que veux-tu que je devienne mainte-

Digitized by Google

nant? Tu me vois tel que je suis, tu vois mon cœur tout nu dans sa misère, eh bien! je remets mon sort entre tes mains. Parle, décide! Si tu m'abandonnes, je n'ai plus qu'à mourir; car tu m'as trop bien habitué à l'amour, pour qu'il me soit possible de vivre, n'étant plus aimé. »

Il se tut, attendant son arrêt. C'était bien le même enfant qui jadis démontait son réveil-matin pour voir ce qu'il y avait dedans, et qui le laissait là ensuite, impuissant à en réunir les débris; il avait défait sa vie pièce à pièce, et il ne savait plus la remonter :

Odette, posant sa main sur ses beaux cheveux blonds, le regarda comme avec d'autres yeux, des yeux de douceur et de pitié :

« Eh bien, mon pauvre enfant, puisque cette Luce que tu aimas si follement ne te veux plus, et que tu commences à comprendre qu'une femme honnête soit la seule compagne possible d'un honnête homme, je te pardonne ce que tu m'as fait souffrir, j'essaierai même de l'oublier. Viens avec moi, retournons là-bas, non dans la ville aux tristes murs, mais dans la campagne qui peut seule nous donner l'illusion de l'Infini... Et l'illusion, vois-tu, c'est ce qu'il y a de meilleur dans la vie, n'y cherchons pas autre chose. Nous avons tous deux fait notre expérience, tenons-nous en là.

Te voilà docteur, tu soigneras les pauvres et les simples, et nous trouverons là nos égaux véritables, car nous sommes pauvres de bonheur et simples d'âme. Cette fois, je ne me trompe pas, Roger, l'Évolution s'est accomplie. Nous sommes mûrs pour la vérité et pour la vraie sagesse, si nous avons compris que le bonheur est dans l'œuvre du Créateur, et non dans celle de la créature.

Voici donc ce que nous allons faire : tu vas voyager jusqu'au printemps prochain, en Angleterre, en Italie, où tu voudras, c'est une épreuve que je t'impose. Si tu me reviens guéri de ta folle passion, ou tout au moins en état de le paraître, nous partirons ensemble, tout sera prêt. Mais s'il te reste un

Digitized by Google

regret, un seul, pour cette femme qui m'a volé ton cœur, je te jure que je m'en irai seule! Ton ingratitude m'a rendue égoïste; je ne veux pas emporter dans ma retraite tous les chagrins qui l'ont causée. Ainsi, réfléchis bien, observe-toi, compare les affections qui rendent un homme vraiment heureux...

Moi, je prierai Dieu tous les jours pour ta guérison. »

Vivement elle se détourna pour cacher à son frère la faible rougeur amenée par ces derniers mots sur son pâle visage de vierge douloureuse; mais Roger, absorbé dans son malheur, n'avait pas vu monter cette courte flamme d'espoir au front d'Odette. Et sans rien dire de plus, ils se séparèrent, calmes comme des vaincus au sortir du combat.

(*A suivre.*) CAMILLE DE VÉRINE.

Digitized by Google

QUELQUES CONSIDÉRATIONS

A PROPOS DU SALARIAT

Le salariat n'a presque pas besoin d'être légitimé, bien qu'il ait été l'objet des attaques les plus véhémentes, même de la part des esprits les plus modérés. Chateaubriand, qui n'était pas un esprit révolutionnaire, n'a-t-il pas dit que « le salariat n'est que l'esclavage prolongé » ? Cependant, il fait tellement partie de notre vie économique, que les utopistes eux-mêmes sont divisés sur la question de savoir si le travail doit ou ne doit pas être rémunéré. En effet, parmi eux, quelques-uns veulent que les hommes participent à la richesse publique en proportion de leurs besoins, tandis que la formule des saint-simoniens est celle-ci : « A chacun suivant sa capacité, à chaque capacité selon ses œuvres. »

Il est donc juste que le travail de l'homme soit récompensé. Quelle que soit jamais la société où vive l'humanité, lors même que les conditions sociales auraient subi une transformation complète, nous pouvons tenir pour certain que la suppression du salariat serait chose impossible. Il existe aujourd'hui sous toutes les formes. Il peut changer de nom, mais sa nature ne varie pas. Qu'il s'appelle honoraires, traitement, gages et même liste civile, le salaire constitue toujours « le prix d'achat du résultat d'un travail », selon une définition assez générale. Le salaire de l'ouvrier présente même cet avantage que la

Digitized by Google

rémunération est accordée au fur et à mesure que le travail est exécuté, sans même attendre le résultat définitif de l'exploitation.

Il se peut que l'entreprise périclite, que le bilan solde en déficit, l'ouvrier est toujours certain d'être payé. Le système du payement à date fixe est seul capable de mettre le travailleur à l'abri du dénuement et de lui accorder une sûreté extrêmement précieuse.

D'aucuns considèrent le salariat comme une institution dégradante. Toutefois, si l'on veut bien y réfléchir, il serait impossible de le remplacer par un autre genre de rémunération. Lors même que la société collectiviste ne serait pas une conception irréalisable, une des plus folles chimères sorties d'un cerveau humain, la rémunération inventée par ces rénovateurs est cent fois plus avilissante que celle que l'on critique sous le régime social actuel.

Outre que plus personne ne pourrait suivre sa vocation et ses goûts naturels, puisqu'un pouvoir autoritaire aurait le droit de déterminer l'emploi auquel chacun serait préposé, le salaire serait remplacé par des bons d'aliments et des bons de vêtements, délivrés à tous ceux qui auraient le malheur de vivre dans cette société d'esclaves. Les hommes abdiqueraient toute indépendance et toute liberté. Leur collectivité ressemblerait beaucoup plus à un troupeau d'animaux qu'à une réunion d'hommes civilisés et libres.

En faisant abstraction de cette hypothèse, que nous considérons entachée d'impraticabilité absolue, le salaire ne saurait perdre le caractère qu'il revêt aujourd'hui : celui d'une rémunération affectée à un travail. Quand même le salaire serait combiné avec une participation aux bénéfices, son caractère ne changerait pas. On peut affirmer que l'insécurité ne naîtrait pour l'ouvrier que du jour où le salariat serait complètement remplacé par la participation aux bénéfices et par conséquent aussi aux pertes de l'exploitation. Aussi remarquons-nous que dans l'établissement industriel où peut-être a été le mieux

Digitized by Google

réalisée en notre siècle l'association du capital et du travail, à savoir le *Familistère de Guise* institué par Godin, le salariat a été maintenu.

Si l'ouvrier voulait se rendre compte de la situation qui lui est faite, il comprendrait que le salaire absorbe, la plupart du temps, la plus grosse part des frais généraux, que c'est l'ouvrier, somme toute, qui bénéficie le plus de la création d'une industrie, que l'intérêt du capital et le profit du patron ne sont en général que bien peu de chose en comparaison de la somme globale qui revient aux travailleurs.

C'est parce que cet intérêt et ce profit ne sont concentrés qu'en peu de mains, — précisément parmi ceux qui courent le risque de l'entreprise et y consacrent leur fortune, leur activité et leur intelligence, — que l'esprit simpliste de l'ouvrier se croit victime d'une odieuse exploitation. Un exemple démontrera jusqu'à quel point il est pressuré par le capitalisme.

S'il est une branche industrielle que l'on indique tout particulièrement comme étant une source de revenus plantureux, ce sont nos charbonnages. Or, voici comment le produit des charbonnages a été réparti en 1888. Les salaires ont coûté 82,100,000 francs. Les frais d'exploitation se sont élevés à 56,833,000 francs. Le prix de revient moyen de la tonne a été de 7 fr. 56 c., et le bénéfice par tonne de 68 centimes. Le bénéfice pour toute la production a été de 8,711,000 francs. Le capital, s'il avait été réparti entre les ouvriers, aurait produit pour 100,939 individus une moyenne de 89 francs par tête, ce qui, joint au salaire moyen, donnerait 901 francs. Voilà le résultat auquel aboutirait le système de la mine aux mineurs. L'avantage serait quasi nul pour l'ouvrier. On pourrait même dire que cette réforme, demandée par le parti ouvrier, marquerait un grand pas en arrière, puisqu'elle priverait l'administration des charbonnages du concours d'hommes compétents et expérimentés, ainsi que des capitaux qui lui sont indispensables.

Digitized by Google

Que de systèmes n'ont pas été échafaudés pour charger le salariat de toutes les malédictions, à commencer par celui du fonds des salaires, selon lequel il existerait dans un pays un fonds prédestiné à être employé en salaires! Aussi longtemps que ce fonds n'augmenterait pas ou que le nombre d'ouvriers ne subirait pas une diminution, le taux du salaire resterait éternellement le même.

Ensuite, n'est-ce pas Ricardo qui a inspiré la fameuse loi d'airain, reprise plus tard par Lassale et abandonnée aujourd'hui par les socialistes eux-mêmes? Selon le théoricien allemand, le salaire moyen ne dépasse jamais ce qui est indispensable à l'entretien des ouvriers. Dès qu'il tendrait à s'élever au-dessus de la moyenne, il viendrait à baisser aussitôt à cause de l'augmentation du nombre des mariages et par conséquent de l'abondance des offres de travail.

Cette prétendue loi a été contredite par les faits, puisque dans le pays même de Ricardo, il est constant que les salaires se sont sensiblement élevés et que la population a diminué. Selon Foville la hausse des salaires a été en France de 1820 à 1870 de 75 p. c. et les dépenses ne se sont accrues que de 40 p. c. Selon une étude statistique de M. Maurice Heins, les fileurs gantois gagnaient au maximum en 1843 de 13.98 à 20 francs par semaine; ils gagnaient en 1886 de 13 fr. 50 c. à 40 francs; les rattacheurs gagnaient 6 fr. 90 c. en 1843; ils gagnaient en 1886, 9 fr. 36; les tisserands gagnaient 14 francs en 1843; ils gagnaient en 1886, 24 francs; les mécaniciens gagnaient en 1843, 24 francs; ils gagnaient en 1886, 30 francs. Pour les contremaîtres, le salaire a doublé. M. Heins déclare avoir puisé ces renseignements dans un journal socialiste de la ville. M. Laurent, dans son ouvrage sur les *Sociétés ouvrières*, a publié, en annexes, deux tableaux d'où il résulte que le salaire moyen des ouvriers de la linière *La Lys* était le suivant :

	1838 à 1346	en 1877
Hommes, par jour . . . fr.	1.63	2.50
Femmes, —	0.60 à 1.10	1.40 à 2.40
Enfants, —	0.50	1.00

Digitized by Google

On constatait également, pendant la même période, une hausse de 35 à 40 p. c. sur les salaires des ouvriers de la fabrique Parmentier-Van Hœgaerden (industrie cotonnière).

L'amélioration du sort des classes ouvrières ne saurait être niée sans manquer de bonne foi. Les objets propres à satisfaire nos besoins deviennent de plus en plus abondants, grâce précisément au progrès du machinisme que l'on accuse de tous les maux. Les frais de transport par terre et par mer ont diminué dans de fortes proportions en même temps que les moyens de locomotion gagnent en vitesse. Les quantités de matières premières augmentent et les procédés de fabrication se simplifient et se perfectionnent. Toutes ces circonstances ne se traduisent-elles pas par un grand avantage pour les classes ouvrières?

Ce qui est indiscutable, c'est que l'ouvrier a besoin d'une rétribution qui le mette à même d'assurer sa conservation. Cela est nécessaire tant dans l'intérêt du patron lui-même que dans celui de l'ouvrier. Une question d'humanité et d'utilité industrielle impose le devoir d'accorder aux travailleurs, dans la mesure du possible, ce que les économistes les plus orthodoxes, tel que M. De Molinari, appellent le « taux nécessaire de salaire » et ce que Léon XIII désigne dans son encyclique *Rerum novarum* comme devant être le « juste salaire ». Ce taux varie d'industrie à industrie et très souvent d'établissement à établissement, parce que le prix du travail, comme celui des produits eux-mêmes, est déterminé par la loi de l'offre et de la demande. Il est certain que s'il arrive, selon la formule originale de Cobden, « qu'un seul patron court après deux ouvriers », il devra passer par des conditions assez rigoureuses. Toutefois, nous devons bien reconnaître que l'offre de bras dépasse presque toujours la demande, bien que, comme nous l'avons constaté plus haut, les salaires tendent à devenir de plus en plus rémunérateurs. A Gand, notamment, les ouvriers qui sollicitent un emploi sont assez nombreux. La statistique de la

Digitized by Google

Bourse du travail de Gand le démontre. Pendant l'année 1894, 2,429 ouvriers se sont adressés à cette institution, qui, notons-le en passant, n'est choisie comme intermédiaire entre le capital et le travail que dans une proportion assez faible. Le chiffre des demandes émanant des patrons a été pendant la même année de 2,982. Le total des demandes dépasse donc de 553 celui des offres.

Quelle que soit l'influence de la loi de l'offre et de la demande sur la rémunération du travail, nous constatons cependant que de nouvelles tendances sociales contribuent à en énerver les effets. Les ouvriers poursuivent depuis quelque peu une réforme qui est uniquement du domaine de l'initiative individuelle et qui consisterait à uniformiser le taux des salaires dans toutes les usines de même nature. Un mouvement très intense s'est produit à cet égard dans l'industrie typographique et nous savons que les fileurs et les tisserands cherchent à atteindre le même but. En Angleterre, un tarif uniforme a été adopté dans un grand nombre de districts. Nous connaissons particulièrement le tarif de Blackburn. Il en est de même du tarif du district de Oldham, concernant les ouvriers attachés aux *self-actors*. Il a été agréé par les représentants des patrons et des ouvriers, et il forme la base d'après laquelle le salaire a été fixé pour mille « hanks ».

Il est indéniable que l'adoption du salaire uniforme, qui ne tient compte ni de l'abondance des demandes ou des offres d'emplois, ni des conditions spéciales de tel ou tel établissement industriel de la place, porte une rude atteinte à la loi classique de l'offre et de la demande qui préside à notre vie sociale.

Il se peut que cette réforme soit capable de concilier tous les intérêts en jeu. Elle a certainement produit de bons résultats en Angleterre, mais elle ne saurait être introduite en Belgique sans une étude approfondie de la question. Personne ne se dissimule que la réalisation de ce système pourrait entraîner la disparition des patrons mal outillés, si l'on n'agit pas avec beaucoup de prudence.

Digitized by Google

Le résultat ne laisserait pas que d'être préjudiciable à la classe ouvrière elle-même.

S'il faut juger de ce qui se passe en Angleterre, le taux uniforme de salaire n'a été réalisé que grâce à deux facteurs importants : 1° La constitution de syndicat souvriers que les patrons et les ouvriers reconnaissent comme étant les représentants officiels de la classe ouvrière pour discuter les modifications qu'il y aurait lieu d'apporter au mode de salaire adopté de commun accord ; 2° la constitution de syndicats industriels très puissants auxquels chaque patron abandonne la réglementation du salaire dans son atelier.

Je crois inutile de m'occuper ici des puissantes associations ouvrières dont l'influence sur le salaire est extrêmement considérable. Les renseignements suivants, relatifs à un syndicat industriel et que j'ai puisés dans le rapport de la Commission du Travail en Angleterre de 1892, intéresseront sans doute tout particulièrement. Voici la teneur du règlement (imprimé en 1892) du Syndicat des patrons tisseurs et filateurs de coton du Lancashire, Cheshire, Yorkshire et Derbyshire :

« Le but est de sauvegarder les intérêts du fabricant.

« Il y a un comité central nommé par les différentes firmes locales en proportion d'un délégué par un demi-million de broches au moins. Le comité se réunit une fois par an et chaque fois qu'il est nécessaire.

« Aucune grève de patrons n'est décidée que pour autant que les trois quarts des membres du comité central soient présents pour trancher la question.

« Dans le cas où la grève est décidée, *un huitième* de pence par broche doit être payé chaque semaine à la fédération par les firmes qui continuent à travailler et qui préfèrent payer l'amende.

« Dans le cas où des grèves partielles sont décidées, la fédération paie un demi-pence par broche.

« Les associations locales qui veulent modifier le taux des salaires ou le nombre des heures de travail, doivent

Digitized by Google

être appuyées par un nombre de firmes tel qu'elles représentent 70 p. c. des broches en activité dans ces sociétés locales.

« Le comité central a la gestion des fonds. Toutes les dépenses extraordinaires doivent être approuvées par les trois quarts des membres présents à la réunion. »

Les renseignements sur l'Association des filateurs de coton de Bolton sont également très instructifs. Elle comprend 66 établissements industriels qui possèdent au total 4,750,000 broches (*spinning mule spindles*). Son but consiste à protéger ses membres contre les ruptures du contrat de travail, à se prêter aide et assistance en cas de grève, et à régler le taux des salaires. Quand le différend surgit et que les patrons et les ouvriers ne parviennent pas à s'entendre, la question est soumise au secrétaire de l'association industrielle et au secrétaire de l'association ouvrière. Si le conflit ne s'apaise pas encore, la question est déférée à une commission mixte, composée des comités des associations respectives.

Il semble résulter des dépositions des témoins entendus dans l'enquête, que ce système donne satisfaction aux parties en cause. C'est ainsi que nous lisons dans le rapport le passage suivant :

« Les deux témoins (MM. Simpson et Rawlinson), déposent au sujet des bonnes relations qui existent entre les ouvriers et les patrons, relations qui découlent de leurs entrevues plus fréquentes qu'autrefois. Ils attribuent aussi ce changement aux chefs des unions ouvrières.

« M. Simpson est d'avis que ceux qui sont actuellement à la tête des classes ouvrières sont devenus plus raisonnables et moins agitateurs qu'ils ne l'étaient antérieurement.

« M. Rawlinson ajoute que les chefs des différentes associations (ouvrières et patronales) font preuve de beaucoup de bienveillance les uns envers les autres, et que tous les différends de peu d'importance sont facilement réglés entre parties.

Digitized by Google

« Les comités mixtes, dont la formation remonte à 1883, ne se composent que d'un petit nombre de membres qui se réunissent plus facilement et peuvent établir des enquêtes au sujet des questions de peu d'importance donnant lieu à contestation. »

Ces exemples démontrent que les rapports entre le capital et le travail ne sont pas aussi tendus en Angleterre qu'en Belgique. Cependant, ne perdons pas de vue que cette situation si favorable a été précédée d'une période de troubles. Il faudra sans doute dans notre pays un temps assez long avant que les parties en cause comprennent leurs vrais intérêts. Elles semblent encore imprégnées des erreurs de leurs ancêtres du moyen âge, qui vivaient au milieu de guerres continuelles, de château à château, de pays à pays.

Ce legs des temps anciens n'est pas devenu caduc. Et ce qui distingue particulièrement nos classes ouvrières des habitants inertes et misérables d'une nation orientale, c'est que chez nous apparaissent deux espèces de pauvreté, comme l'a si bien fait ressortir M. Max Nordeau, dans les *Mensonges conventionnels*. La pauvreté absolue et physiologique, celle dans laquelle un homme ne peut satisfaire qu'insuffisamment ses besoins réels, et cette pauvreté toute subjective qui consiste plutôt dans l'impuissance de satisfaire des besoins qu'on s'est créé artificiellement.

Cette dernière pauvreté augmente de plus en plus à mesure que la première diminue. Déjà l'ouvrier n'est pas seulement désireux d'entretenir sa famille, il veut participer à des raffinements inconnus jusqu'à ce jour dans le milieu où il se développe. S'apercevant qu'il lui est de plus en plus difficile de faire face à ses nouveaux besoins, il s'en prend au principe même du salariat, qu'il accuse d'être responsable d'une misère plus morale que matérielle. Il soutient, à la suite de Karl Marx, qu'il lui est impossible de racheter le produit qu'il fabrique avec le salaire qu'il touche. En sorte qu'il se refuse à tenir compte du profit de l'entrepreneur qui consacre à l'industrie son expérience

Digitized by Google

et ses capitaux. Ce système serait évidemment de mise dans la société idéale que rêvent nos utopistes, mais il est absurde dans la nôtre. Les inégalités sociales étant d'essence humaine, une révolution brutale pourrait seule supprimer momentanément un ordre économique qui est sorti tout entier de la lente évolution des peuples.

GUSTAVE ABEL.

Digitized by Google

LA JOURNÉE D'UN BOURBON [1]

De 1661 à 1789, tout bon gentilhomme, provincial ou étranger, a rêvé de Versailles, « la ville unique, bâtie subitement et tout d'une pièce, tout entière peuplée, remplie, occupée par la vie d'un seul homme » ; de toutes les parties de la France et de l'Europe, pendant cinq quarts de siècle, la foule de ceux qui voulaient prendre des leçons de savoir-vivre et d'élégance s'est dirigée vers la cour bourbonienne.

Les plus curieux, désireux de se faire tout d'abord une idée du contenant avant d'étudier le contenu, employaient leur première matinée à la visite de la cité royale. Accompagnons-les dans leur promenade. Nous voici dans les larges avenues qui convergent vers le palais. Partout s'alignent les imposantes rangées des demeures de la grande noblesse, groupée autour de son maître; et partout se dressent les vastes bâtiments consacrés aux services de la maison du Roi, des princes et des princesses. C'est une profusion de façades ornementées, de sculptures, de colonnades, de grilles et de frontons superbes. Hôtels de Bourbon, de la Trémoille, de Condé, de Bouillon, de Noailles, de Broglie, de Villeroy, de Chevreuse; hôtels des gardes du corps, des gendarmes de la garde, du grand-prévôt, du grand-louvetier, du grand-fauconnier, du grand-veneur, de la chancellerie, écuries du Roi, de la Reine, grand commun qu'habitent deux mille personnes..... N'essayons pas de nommer, voire de compter ces édifices innombrables qui couvrent

(1) L'*Ancien régime* de TAINE, les *Mémoires* du duc de SAINT-SIMON, et surtout l'*État de la France* (6 volumes publiés par les bénédictins de Saint-Maur, 1749) ont fourni les éléments de cette étude.

Digitized by Google

de leur masse la ville tout entière. Bornons-nous à en retirer une impression d'ensemble, faite de grandeur pompeuse et de lourde magnificence, et dirigeons-nous, sans plus tarder, vers le palais, pour y assister à la mise en train des services de la Cour et au lever du Roi.

Hâtons-nous, mais toutefois, avant de franchir la grille d'or, admirons le développement de l'immense esplanade : coupée en son milieu par une seconde grille, encadrée par les ailes de la demeure royale, elle s'élève en se rétrécissant jusqu'à la cour de marbre, où prennent jour les fenêtres de la chambre du souverain ; admirons ce prodigieux entassement de pierres travaillées, mais en songeant que pour édifier ce prestigieux décor, le pauvre peuple du XVII^e^ siècle a dû fournir à son Roi 153 millions, — qui représenteraient maintenant une somme trois ou quatre fois supérieure.

I

Nous voici au seuil du palais. Glissons-nous dans les vestibules et les galeries. La foule y bourdonne déjà, malgré l'heure matinale. Les fonctionnaires royaux se pressent, se croisent, se saluent, échangent les nouvelles et les ordres, « plus nombreux que les mouches en été dans une bergerie ». Tous sont en grande toilette, coiffés et poudrés, en habits de couleurs chatoyantes, brodés et galonnés d'or, jabots de dentelle, l'épée au côté, les hauts souliers à talons rouges.

Passons en revue leurs groupes brillants. Voici le grand-maître de France, entouré par les officiers de la maison civile (1). C'est un grand personnage, depuis Louis XIII un prince de la maison de Condé, qui occupe cette charge. Il reçoit annuellement 57,000 livres, sans compter les profits de la vente des fonctions auxquelles il pourvoit. C'est lui qui règle annuellement le budget de la table royale et dirige les sept offices de « la bouche ». A ses côtés, se tiennent le grand-panetier, — un Cossé-Brissac, depuis 1546, — le grand-

(1) Un règlement de 41 articles, dû à Colbert, a fixé, en 1681, le détail des services de la maison civile.

Digitized by Google

échanson, le premier écuyer tranchant, membres de la haute noblesse qui remplissent seulement leurs fonctions dans les solennités « au premier jour de l'an et aux quatre bonnes fêtes ». Autour d'eux sont discrètement rangés le premier maître d'hôtel, le maître d'hôtel ordinaire, les douze maîtres d'hôtel de service quotidien ou de quartier (1) et les trente-six gentilshommes « servant chez le Roi » : neuf par quartier, soit trois panetiers, trois échansons, trois écuyers tranchants.

Un peu plus loin, se sont groupés les officiers, non moins titrés et non moins élégants, de la chambre du Roi. A leur tête le grand-chambellan, et son suppléant le premier gentilhomme de la chambre. C'est d'eux que relève la multitude des pages, des valets de chambre, des huissiers, des porte-manteau, des barbiers, des tapissiers, des horlogers, des porteurs de lit, des garçons, des gardes de levrettes, qui ont pour fonctions de soigner « les petits chiens de Sa Majesté » ; et des porte-chaise, dont la besogne, payée à raison de 20,000 livres par an, consiste à venir tous les matins, en habit de velours, l'épée au côté, vider la chaise percée du souverain (2). Voici le grand-maître de la garde-robe. Il est par le rang l'égal du grand-chambellan et dirige avec lui les services de la chambre. C'est lui qui prend soin des habits, du linge et des chaussures du Roi et dispose à son profit des « hardes » que le Roi abandonne, après s'en être servi. Ses deux aides, les maîtres de la garde-robe, l'entourent. Ils s'entretiennent avec lui des ordres à donner, des commandes à faire à la foule pullulante des domestiques et des fournisseurs qui dépendent de leur office.

Au milieu de la galerie, se sont réunis les officiers attachés à la personne du Roi : les gentilshommes ordinaires qui doivent se trouver au lever et au coucher du monarque et « l'accompagner en tous lieux pour recevoir ses commandements » ; les 48 médecins, chirurgiens et apothicaires, les officiers des cabinets, les musiciens, les garde-meubles. Voici, à quelque distance, le groupe des fonctionnaires qui veillent

(1) Dans toute la maison du Roi, les officiers « ordinaires » ne remplissent les fonctions de leurs charges qu'en l'absence des officiers de « quartier ».

(2) TAINE, p. 125.

Digitized by Google

au service des palais et hôtels royaux, des écuries, de la chasse : le directeur général des bâtiments, le premier architecte, les intendants, le grand maréchal des logis, le grand-écuyer, les écuyers et les pages (1), le grand-veneur, le grand-louvetier, le grand-fauconnier, etc.

Au seuil des appartements du roi, se tiennent les dignitaires ecclésiastiques, dont les robes — rouge, violette ou noire — et les habits sévères tranchent sur les couleurs vives et variées des costumes des officiers civils.

Le cardinal grand-aumônier de France, commandeur de l'ordre du Saint-Esprit, attend l'ouverture de la porte de la chambre royale pour « assister aux prières » du souverain. C'est lui qui seul peut donner au monarque la communion et les autres sacrements, lui accorder les dispenses du carême et des autres jours maigres; c'est lui qui seul peut baptiser les enfants de France. Il touche pour ces charges de Cour 15,000 livres environ. Autour de lui se pressent le premier aumônier, le maître de l'oratoire, le confesseur du Roi; les huit aumôniers, qui gardent le chapeau du souverain pendant les offices, disent les grâces et bénissent les viandes aux repas; le prédicateur et le chapelain ordinaires; les huit chapelains, qui disent la messe quotidienne du Roi; les huit clercs, qui célèbrent les messes basses des enfants de France et servent la messe du roi; enfin, le personnel de la chapelle-musique : en tout, soixante-quinze personnes.

La revue que nous venons de passer n'épuise pas, tant s'en faut, la liste des officiers chargés de pourvoir à la vie spirituelle et matérielle du monarque. Autour de chaque chef de service gravitent des centaines d'employés subalternes. Ajoutons-les par la pensée à ceux que nous venons de nommer; ajoutons, en outre, à ces *quatre mille* personnes appartenant à la maison civile du Roi, les *neuf mille* membres de sa maison militaire: officiers et soldats des gardes du corps, des gardes françaises, des gardes suisses, des Cent-Suisses, des gendarmes

(1) Aux écuries et aux remises du Roi, 1,857 chevaux, 217 voitures, 1,500 hommes. Coût : 5 à 6 millions annuellement. (TAINE, p. 120.)

Digitized by Google

de la garde, des gardes de la porte ; n'oublions pas les *deux mille* serviteurs de la Reine, des princes et des princesses, car les maisons des parents et des parentes du souverain étaient pourvues d'une quantité presque aussi extravagante d'officiers que celle même du souverain : 496 charges chez la Reine, 579 chez Monsieur, 693 chez le comte d'Artois, 80 chez Madame royale, fille de Louis XVI (à l'âge d'un mois), 24 chez Madame, fille du dauphin (à l'âge de deux ans) (1).

Ainsi, *quinze mille* personnes, tel est l'effectif total des serviteurs civils et militaires, des deux sexes et de tout grade, du Roi de France et de ses proches. Ce chiffre peut aider à nous faire apercevoir la foule bruyante et parée qui, chaque matin, remplissait les galeries de Versailles, à l'heure du lever du souverain.

II

La porte de la chambre royale s'est ouverte. Pénétrons dans l'appartement sacré avec le premier flot de ceux qui y sont admis. La journée du Roi commence. Le rideau se lève sur la pièce dont il est le principal acteur ; le voici jusqu'au soir en représentation, devant la foule de ses serviteurs et de ses courtisans. Ils sont les officiants dévôts du culte qui va être rendu à sa personne jusqu'à l'heure du coucher. Représentation théâtrale, ou service religieux, c'est bien le double qualificatif qui convient, on va le voir, à la journée d'un Bourbon.

« L'entrée familière » est d'abord introduite. Elle se compose des princes du sang, du premier médecin et parfois de la vieille nourrice du Roi. Puis arrive la « grande entrée », une trentaine de personnes : officiers de la chambre et de la garde-robe, courtisans de première marque, dames d'honneur de la Reine et des princesses. Alors, alors seulement, le Roi, après avoir dit une courte prière, se lève ; le grand-chambellan lui passe une robe de chambre. C'est le tour de la « troisième entrée », dite des brevets : voici un groupe de grands seigneurs, puis une série de gens de service : lecteurs, barbiers, horlo-

(1) TAINE, p. 118, 126.

Digitized by Google

gers, intendants et les porte-chaise. Le Roi, assis dans un fauteuil, se chausse, prend un temps, puis ordonne de faire paraître la « quatrième entrée », celle de la chambre : grands officiers civils et militaires, ministres, maréchaux de France, évêques, ambassadeurs. Ces hauts personnages une fois introduits, le souverain se lave les mains. A ce moment précis se présente la « cinquième et dernière entrée », la plus nombreuse, composée de tous les officiers et « gens connus ». Ainsi, en cinq fois, plus de cent personnes ont pénétré successivement dans l'appartement royal et fait, devant le Roi en robe de chambre, d'humbles révérences auxquelles celui-ci a répondu par des signes de tête.

On n'attend plus personne. Les huissiers de la chambre rangent la foule ; ils invitent au silence les assistants trop loquaces.

Alors commence, avec un rituel minutieux, invariable et solennel, la toilette du souverain. Deux pages lui retirent ses pantoufles, puis il ôte sa robe de chambre ; le maître de la garde-robe tire la manche droite de sa camisole de nuit et le premier valet de la garde-robe la manche gauche. Un valet apporte la chemise de jour, recouverte d'un taffetas blanc ; le grand-chambellan la prend et la présente à un membre de la famille royale, par rang de parenté : dauphin, fils puîné, petit-fils, prince du sang, prince légitimé. Le personnage royal est chargé de passer la chemise du Roi. S'il n'en est aucun dans la chambre, le chambellan peut donner directement la chemise au Roi.

Cette partie du cérémonial pouvait avoir des effets assez désagréable pour le souverain, ou pour la Reine, chez laquelle le rite était le même. Pendant que le chambellan cherchait de l'œil le plus qualifié des princes du sang, le Roi risquait, un matin d'hiver, de prendre froid, sans robe de chambre et sans chemise de jour. C'était bien pis si, pendant que le chambellan ou un prince du sang de second rang présentait au Roi la chemise de jour, le petit-fils ou le fils du monarque entrait. Il fallait interrompre la présentation et remettre au dernier arrivé la précieuse lingerie. Un jour, M^me^ Campan présentait la chemise

Digitized by Google

à Marie-Antoinette; survient une dame d'honneur, supérieure par le rang à Mme Campan; elle ôte ses gants, reçoit la chemise, la présente à son tour. Mais avant que la reine ne l'eût revêtue, la duchesse d'Orléans apparaît; elle ôte ses gants, réclame la chemise, en vertu de sa qualité de princesse du sang. Arrive enfin la comtesse d'Artois, belle-sœur de la reine qui, par privilège, enlève la chemise à la duchesse d'Oléans. Plusieurs minutes s'étaient écoulées, la jeune reine grelottait en murmurant, mais vainement, contre les minuties de l'étiquette (1).

Sitôt la chemise de jour donnée au Roi, deux valets soutiennent devant lui sa robe de chambre étendue. A l'abri des regards, derrière ce paravent bizarre, le souverain change de chemise, le premier valet de chambre et le premier valet de la garde-robe l'aident en tenant les manches; puis il passe son haut-de-chausses avec le secours du maître de la garde-robe. Le paravent disparaît alors, le Roi se lève de son siège. Ses serviteurs lui ajustent ensuite successivement l'épée, le gilet, les décorations, le justaucorps, la cravate, le chapeau, les gants, la canne, la montre et les reliques. Chaque partie de l'habillement lui est présentée et remise par des officiers spéciaux. Par exemple, pour les cravates, le valet préposé à cet important office en apporte trois dans une corbeille, le roi choisit, le maître de la garde-robe attache l'élue au cou du souverain. Pour les mouchoirs, même cérémonie (2). Pendant toute la toilette, un valet tient un miroir devant le Roi.

En hiver, si le jour n'était pas encore venu, on apportait un bougeoir que le Roi faisait remettre — honneur considérable — à l'un des personnages présents à son lever. Ce bougeoir était, ne l'oublions pas, à deux bougies. Tous les autres bougeoirs, même ceux de la reine, ne pouvaient recevoir qu'une seule bougie. Ce qui n'empêchait pas d'ailleurs — tant il y avait de bougeoirs chez la reine — la vente des bouts de bougie de rapporter aux femmes de chambre de la souveraine environ 50,000 livres par an!

(1) TAINE, p. 139.
(2) TAINE, p. 138.

Digitized by Google

Il faut tout ce temps, tous ces spectateurs, toutes ces formalités pour le lever du Roi de France. Chaque jour voit ces rites s'accomplir d'une manière invariable. Chaque jour sauf ceux, assez fréquents, un par mois, assure Saint-Simon, où la faculté prescrit au Roi de prendre médecine. Ces matins-là, le le cérémonial du lever royal est légèrement modifié. Aux entrées ordinaires s'en ajoute une sixième, digne de Molière, celle des médecins, chirurgiens et apothicaires de la Cour, apportant processionnellement au monarque le « bouillon » — nous dirions la purgation — préparé pour « amollir, humecter et rafraîchir les entrailles » du souverain. Lorsque le Roi a pris ce « bouillon », tous les assistants, après avoir contemplé respectueusement ce spectacle héroï-comique, se retirent discrètement.

Mais aujourd'hui il n'y a pas de « bouillon ». Le Roi, prêt à sortir, donne le signal du départ, la foule se précipite derrière lui. La chambre auguste, remplie tantôt de courtisans, se vide en un instant. Seul un valet de chambre y demeure pour garder le lit royal et empêcher que nul n'en approche. Il veillera à ce que les personnes que leurs fonctions appelleraient dans la chambre du Roi aient la tête découverte, à ce que les dames de la Cour et surtout les princesses du sang qui s'y aventureraient fassent une grande révérence en passant devant la couche sacrée, comme font les prêtres devant l'autel. Ainsi la chambre, le lit du monarque participaient au culte de celui qui y reposait !

III

Emboîtons le pas à la cohue qui se presse autour du souverain. A travers les galeries somptueuses, il se rend à la grande chapelle du palais pour remplir ses devoirs religieux. C'était là sa première occupation de presque toutes les matinées. Il entend la messe au milieu de sa Cour, hiérarchiquement rangée derrière lui. A ses côtés, debout, deux gardes de la manche, en hoqueton blanc, ayant en main la pertuisane damasquinée, surveillent l'assistance et protègent la personne royale. Si le

Digitized by Google

Roi communie, c'est en grande cérémonie. Le chef de panneterie-bouche apporte la nappe de communion ; deux clercs de chapelle l'étalent ; deux aumôniers retiennent les coins du côté de l'autel ; et deux princes, les coins du côté du Roi. Le moment venu, le chef d'échansonnerie-bouche tend au premier maître d'autel une coupe contenant du vin : celui-ci la passe à l'officiant qui la présente au Roi. Puis le monarque s'essuie les lèvres à une serviette, qui lui est remise par un prince du sang, qui l'a reçue, sur une assiette d'or, du chef de panneterie-bouche. Souvent, après avoir communié, le souverain touchait les écrouelles. La tradition, on le sait, avait attribué aux Bourbons le pouvoir miraculeux de guérir, par l'apposition des mains, les malheureux atteints de scrofules(1). En ce cas, trois officiers de la maison devaient apporter au Roi chacun une serviette mouillée entre deux assiettes d'or, afin que Sa Majesté pût se laver les mains.

Au sortir de la chapelle, le souverain se rend au Conseil ou à son bureau. Il disparaît aux yeux de sa Cour, mais pour peu de temps. Trois heures au plus sont consacrées par lui, chaque matin, aux affaires de l'État. C'est l'entr'acte après lequel la représentation recommence. Voici le Roi qui sort de son cabinet de travail ; il va marcher un peu pour chasser de son esprit les soucis de la politique et de l'administration, et aussi pour digérer la légère collation à laquelle il vient de faire honneur. Il songe aujourd'hui à prendre l'air dans le parc dessiné par Le Nôtre, le vaste parc aux allées rigides, aux pièces d'eau limpides, aux bosquets peuplés de mythologiques statues, aux nobles et profondes futaies. Mais le temps est couvert, quelques gouttes de pluie tombent. Le monarque se décide à attendre, dans la galerie qui s'ouvre sur le jardin, le premier rayon de soleil. Il la parcourt lentement, entouré des princes du sang et des officiers attachés à sa personne. Il répond aux profondes inclinaisons et aux révérences par des saluts polis dont le caractère varie selon l'âge et le rang de

(1) Voir à ce sujet le livre du P. SÉNAULT : *Le monarque*, 1661. Les Stuarts guérissaient aussi les scrofuleux, les malades du *king-evil*. Mais ce privilège sacré n'appartint plus aux souverains anglais de la maison de Hanovre.

Digitized by Google

ceux auxquels ils s'adressent. Il les accentue pour les dames. « Jamais Louis XIV, déclare Saint-Simon, n'a passé devant la moindre coiffe sans soulever son chapeau, je dis aux femmes de chambre. » Mais cette politesse n'a rien d'affable, de spontané. Jusqu'au moindre geste, tout est étudié. Chez le Roi de France, la marche, le port, la contenance, tout doit être noble, grand, majestueux, de nature à inspirer l'admiration, un respect dévôt et jusqu'à une sorte de frayeur sacrée.

Il s'arrête çà et là dans sa marche pour interroger quelques-uns de ses serviteurs. Il leur pose des questions sur les détails de leur charge, il donne ses instructions, il distribue d'un mot l'éloge et le blâme ; il apprend, nous dit Saint-Simon, « leur métier à ceux qui le savent le mieux et qui, par obéissance, reçoivent en novices des leçons qu'ils connaissaient par cœur il y avait longtemps ».

Sur son passage se presse la foule inquiète des courtisans. Ils tâchent de se pousser tous au premier rang, car ils savent que le Roi regarde à droite et à gauche, à son lever, à son coucher, à ses repas, en passant dans ses appartements, dans ses jardins, qu'il remarque les absences et qu'il ne pardonnerait pas à celui qui manquerait plusieurs fois de suite de se présenter devant lui. Ils savent que le seigneur dont le roi a dit fièrement : « Je ne le connais point » ou : « C'est un homme que je ne vois jamais » est condamné par ces paroles à la disgrâce (1). Ils n'ont donc qu'une idée : vivre à Versailles, loin de leurs terres, dont ils négligent la mise en valeur ; et, dans le palais même, assister à tous les actes de la vie royale.

Ils piétinent pendant toute la journée sur les pas du Roi. La nuit ils ne s'endorment souvent que d'un œil, toujours à l'affût des faveurs. A son valet lui demandant le soir l'heure du réveil le lendemain, le maréchal de Noailles répondait :

(1) « C'était un démérite aux uns de ne faire pas de la Cour son séjour ordinaire, aux autres d'y venir rarement, une disgrâce sûre pour qui n'y venait jamais ou comme jamais. Le Roi ne pouvait souffrir les gens qui se plaisaient à Paris. Il supportait ceux qui aimaient leur campagne, encore fallait-il être mesuré et avoir pris ses précautions avant d'y aller passer un temps un peu long. » (SAINT-SIMON, *Mémoires*, XII, chap. IV.)

Digitized by Google

« A 10 heures, s'il ne meurt personne cette nuit (1) ! Car ce courtisan modèle tenait à se précipiter, des premiers, à la curée des places, pensions, décorations délaissées par le défunt ou, s'il s'agissait d'un personnage royal, à manifester, avant ses pareils, une bruyante douleur.

La Bruyère l'a dit : « Le visage du prince fait toute la félicité des courtisans ». Aussi cherchent-ils tous à imiter ce duc de la Rochefoucauld, grand-veneur de la Cour, qui restait dix ans de suite sans quitter le roi et sollicitait, comme une faveur, la permission d'aller dîner en ville ou de ne pas assister à la promenade. Tous aspirent à ressembler à ce vieux courtisan qui avait passé, d'après ses calculs, quarante-cinq années debout dans les antichambres de Versailles et qui donnait à ses jeunes émules ces trois conseils : « Dites du bien de tout le monde, demandez toutes les places vacantes et asseyez-vous quand vous pourrez (2) ». Dans toutes ces âmes avilies et intéressées de laquais titrés réside le sentiment naïvement exprimé par un duc de Richelieu dans une lettre à Mme de Maintenon : « J'aime autant mourir que d'être deux mois sans voir le Roi ».

Le soleil a lui. Le souverain passe sur la terrasse, il descend le grand escalier qui court le long de la façade des jardins. Va-t-il pendant quelques instants échapper à l'étiquette et s'enfoncer, promeneur solitaire, sous les ombrages du parc? Non pas. Sauf en de rares occasions, le Roi de France ne marche pas. Il fait avancer son carrosse doré, il y monte. Le cortège s'ébranle dans cet ordre : en tête, les gardes de la prévôté de l'hôtel, dont l'habit est « à brandebourgs d'or et parements d'écarlate » ; et les Cent-Suisses « en costume du XVIe siècle, fraise, chapeau à panache, pourpoint bariolé; derrière le carrosse, les gardes du corps, en culotte rouge, grandes bottes noires, habit bleu à broderies blanches ; autour de la voiture, plusieurs officiers de la maison et les valets de pied tenant les boutons des portières. C'est en cet équipage que le Roi de France respire et fait de l'exercice !

(1) TAINE, p. 130-131.
(2) TAINE, p. 131-132.

Digitized by Google

Laissons sa promenade s'accomplir selon les règles du protocole, et allons jeter un coup d'œil sur les cuisines. Car la messe, le travail du cabinet et du conseil, la tournée dans la galerie et le parc ont fortement écorné la journée ; et déjà l'on prépare le repas du souverain. Comme c'est dimanche, il y aura aujourd'hui « grand couvert » : le Roi dînera seul, mais en public. Le service de « la bouche » a mobilisé dans les sous-sols et les antichambres ses sept sections : le gobelet, comprenant la panneterie-bouche et l'échansonnerie-bouche ; la cuisine-bouche ; la panneterie-commun ; la cuisine-commun ; la fruiterie ; la fourrière, au total *cinq cents* employés de tout rang, « toute une procession de dos amples et galonnés, de ventres majestueux et rebondis qui, devant les casseroles, autour des buffets, officient avec conviction (1) ». Le seul service de cuisine-bouche, qui s'occupe exclusivement du manger du Roi, comprend : un contrôleur, dix écuyers, quatre maîtres queux, quatre hâteurs de rôt, quatre potagers, quatre pâtissiers, quatre porteurs, trois galopins, quatre gardes-vaisselle, deux huissiers, quatre sommiers, deux avertisseurs, quatre porte-fauteuil, six sert-d'eau, six lavandiers, — soixante et une personnes au total !...

IV

L'heure du repas a sonné. Pénétrons dans la salle à manger, pour assister au plus mirifique triomphe qui se soit jamais vu sans doute de l'étiquette sur la nature.

La table est dressée au milieu de la chambre. Le premier maître d'hôtel fait un signe. Aussitôt un huissier va frapper à la salle des gardes du corps et prononce les mots sacramentels : « Messieurs, au couvert du Roi. » Puis, il va chercher la « nef », pièce d'orfèvrerie en forme de navire, qui contient les serviettes à l'usage du souverain. Accompagné d'un garde, il l'apporte solennellement à la table, de l'allure du prêtre portant le sacrement ; et cette comparaison n'est pas déplacée, car, — voyez, — les assistants s'inclinent au passage de la « nef » ;

(1) TAINE, p. 124.

Digitized by Google

bien mieux, dans les repas solennels, un aumônier accompagne le précieux porte-serviettes. Un gentilhomme servant fait ensuite « l'essai » du pain, du sel, des pièces du service. Tout est en règle. La nappe est mise sur la table, sur cette nappe une serviette, et sur cette serviette le couvert, c'est-à-dire l'assiette et le coffret ouvragé contenant la fourchette, la cuiller et le couteau. Le chef du gobelet aide le gentilhomme servant et l'huissier dans cette tâche importante.

Le premier acte est terminé, le second commence. Le souverain prend place à la table. L'huissier va, pour la deuxième fois, frapper à la porte de la salle des gardes du corps : « Messieurs, à la viande du Roi. » Plusieurs gardes aussitôt se détachent du peloton et se rendent à l'office-bouche. Ils reparaissent en grand cortège dans la salle du repas. En tête, l'huissier, baguette à la main ; puis, le maître d'hôtel ; puis, le gentilhomme servant, un contrôleur d'office et les autres officiers de la bouche portant les plats ; derrière « la viande », pour la protéger, trois gardes du corps, carabine sur l'épaule. Les plats sont déposés à la table du « prêt », surveillée par trois autres gardes. C'est là qu'ils seront « essayés » par le gentilhomme servant ; de là ils sont déposés — puissent-ils ne pas être refroidis ! — à la table royale. Ce cérémonial va être observé pour chaque service. Il ne manque, en vérité, à cette majestueuse entrée de la « viande » du monarque, que l'accompagnement solennel d'une marche wagnérienne ! L'allure des dieux pénétrant dans le Walhalla n'a pu être plus majestueuse que celle du cortège de la « viande ».

S'ouvre alors le troisième acte. Un prince du sang ou, à son défaut, le maître d'hôtel présente au Roi une serviette. Le souverain commence à manger. Autour de la table, à la distance prescrite, les courtisans le regardent sans mot dire ; le monarque rompt seul le silence en posant à ses familiers quelques questions banales, en donnant des ordres brefs aux cinq gentilshommes postés à ses côtés et derrière sa chaise. Même cérémonial chez la Reine, et même silence. On a cité souvent le dialogue engagé, pendant un repas de la reine Marie Leczinska, entre la femme de Louis XV et le maréchal

Digitized by Google

comte de Lowendahl. La Reine : « M. de Lowendahl? » Le maréchal, s'avançant en saluant : « Madame? » La Reine : « Je crois que ce ragoût est une fricassée de mouton. » Le maréchal : « Je suis de cet avis, madame. » Puis il s'incline, et reprend, à reculons, sa place dans le rang (1).

Le Roi a grand'faim aujourd'hui, comme à l'ordinaire d'ailleurs. Les Bourbons étaient de gros mangeurs dont le robuste estomac exigeait d'amples satisfactions. « J'ai vu souvent le Roi (Louis XIV), écrit la princesse Palatine, manger quatre pleines assiettes de soupes diverses, un faisan tout entier, une perdrix, une grande assiette de salade, deux grandes tranches de jambon, du mouton au jus et à l'ail, une assiette de pâtisserie, et puis encore du fruit et des œufs durs. »

Ce terrible mangeur devait parfois, après ces engloutissements de victuailles, se mettre à la diète, mais à une diète très relative, s'il faut en croire cette note du précieux *Journal des médecins du Roi :* « Sa Majesté, fatiguée et abattue, voulut bien qu'on ne lui servît à dîner que des croûtes mitonnées, un potage aux pigeons et trois poulets rôtis! »

Par ce que mangeait le Roi, on peut juger du nombre de mets présentés à son choix. « Trois services et le fruit, chaque service comprenant plusieurs plats, composaient, au dire de Saint-Simon, le « petit couvert ». Mais aujourd'hui, jour de « grand couvert », c'est bien autre chose. Huit potages ont été offerts au monarque; puis sont venues les entrées : quartier de veau, pigeonneaux, poulets fricassés, perdrix au hachis, perdrix au jus, tourtes à la braise, dindons grillés, poulets aux truffes; aux entrées ont succédé les rôtis : chapons, poulets, pigeons, bécasses, sarcelles, perdrix; et ce défilé pantagruélique va se terminer par des légumes, salades, crèmes, beignets et desserts variés (2).

Malgré son appétit, le souverain n'a pu faire naturellement qu'une brèche assez restreinte dans cette montagne de volaille. La plupart des plats retourneront à l'office-bouche

(1) *Mémoires* de CASANOVA. (TAINE, p. 134.)

(2) Menu de Louis XV (1744) dans PAUL LACROIX, *Institutions du* XVIII^e *siècle*, p. 386.

Digitized by Google

intacts, et ils seront vendus au profit des domestiques. » On montre encore à Versailles la rue, jadis tapissée d'échoppes, où les valets du Roi venaient, moyennant argent, nourrir Versailles de sa desserte (1). »

Ayant bien mangé, le souverain désire boire. Sa soif n'est pas très ardente, fort heureusement, car il lui serait impossible de l'étancher à l'instant. Un roi de France ne boit pas comme un manant, il doit observer les formes. Un des gentilshommes servants, comprenant le geste de son maître, s'écrie: « A boire pour le Roi! », puis il salue, et se dirige vers le buffet. Le chef d'échansonnerie-bouche lui remet une soucoupe d'or, avec un verre et deux carafes de vin et d'eau. Les deux personnages retournent vers la table royale, accompagnés de l'aide du gobelet. Dans les dîners d'apparat, un garde du corps accompagne les trois officiers pour protéger les précieuses carafes. Ils saluent le souverain, ils « font l'essai » des boissons dans deux petites tasses; puis le gentilhomme servant, s'inclinant une troisième fois, présente la soucoupe au Roi, qui se sert lui-même. Le verre vidé, et replacé sur la soucoupe, le gentilhomme fait une quatrième révérence et rend au chef d'échansonnerie les ustensiles sacrés. La cérémonie a duré plusieurs minutes; elle recommencera chaque fois que le Roi se sentira altéré.

Le repas est achevé. Félicitons-nous d'avoir pu en contempler à l'aise le cérémonial. Car, s'il avait été « dans tout l'appareil dû à Sa Majesté », il nous eût été difficile de rien distinguer à travers le rideau humain formé par quatorze gardes du corps, circulant autour de la table, deux gardes de la manche, et le capitaine des gardes du corps, debout, épée au poing, derrière le siège royal.

Le roi se lève, il s'approche de ses familiers; le cercle se forme, les conversations s'engagent; le souverain fait connaître les projets qu'il a formés pour la journée du lendemain : dans la matinée, une chasse aux tirés de Marly (2); dans l'après-

(1) TAINE, p. 166.

(2) Les Bourbons étaient grands chasseurs. En quatorze ans Louis XVI tua 190,000 pièces. (TAINE, p. 122.)

Digitized by Google

midi, une excursion à Fontainebleau. Ce programme met en émoi les courtisans, désireux de suivre partout et toujours le dispensateur de toute fortune. Les chefs de service, après avoir pris les ordres, fixent aussitôt l'heure du départ pour Marly et du retour au château; car tous ceux qui ont le droit d'assister au « botté » et au « débotté » du souverain doivent être prévenus. L'avertisseur, le coureur de vin, dont les fonctions ne sont actives que lors des déplacements royaux, prennent leurs dispositions en vue du voyage à Fontainebleau. On convoque les « marchands et artisans suivant la cour », et ce n'est pas une petite affaire, puisqu'ils forment quarante groupes, des apothicaires aux verriers, en passant par toutes les lettres de l'alphabet (1). Le trésorier réunit les fonds nécessaires à l'entretien du monarque, de sa famille et de sa Cour, en tablant sur le coût ordinaire des voyages du Roi : 5,000 livres par jour si le but est Marly, 25,000 si c'est Fontainebleau. Le conducteur de la haquenée prépare « l'en-cas » du souverain : six pains, six bouteilles de vin, six douzaines de choux à la crème, six paquets de confitures sèches, six de pastilles, six oranges et vingt grands biscuits, pour le cas où l'estomac bourbonien du maître ne lui permettrait pas d'attendre l'heure du dîner.

La journée du lendemain s'annonçant fatigante, le Roi renonce à tenir ce soir « grand appartement », c'est-à-dire à donner à jouer et à danser dans la galerie des glaces ; il y a toutefois aujourd'hui, comme tous les dimanches, concert, jeu et sauterie. Dans les salles luxueuses, sous l'éclat des lustres flamboyants, quatre à cinq cents personnes sont réunies. Au milieu des habits dorés et coquets des hommes, resplendissent les toilettes des dames, couvertes de diamants et de fleurs. Tout ce monde rit, médit, joue et danse; on peut à grand'peine circuler à travers la cohue joyeuse qui s'abandonne à cette « douceur de vivre », dont parlait Talleyrand, et semble concevoir l'existence sous la forme d'une perpétuelle partie de plaisir.

Mais le Roi donne, plus tôt qu'à l'habitude, le signal de la

(1) TAINE, p. 126.

Digitized by Google

retraite. Aussitôt les jeux, les danses, la musique cessent. Le souverain se retire dans sa chambre, où il procède à sa toilette de nuit, avec un cérémonial analogue à celui du lever. Les cinq entrées du matin sont d'abord présentes autour du lit royal; mais chaque fois que le monarque enlève un de ses vêtements de jour, un groupe sort de l'appartement. Seuls les privilégiés admis ce matin au « petit lever » assistent ce soir au « petit coucher ». Les voici à leur tour qui passent, à reculons, le seuil de la chambre sacrée; c'est que le Roi s'est mis au lit, gardé par le premier valet de chambre. La Cour se disperse, les lumières s'éteignent une à une dans l'immense palais. Versailles s'endort, autour du sommeil de son Roi. Le culte royal commencé à l'aube est interrompu pour quelques heures; il sera repris demain, et tous les jours, sans un changement dans les rites consacrés par la tradition et l'étiquette (1).

V

Ce monceau de menus faits, dignes souvent de la comédie et même de la farce, n'a-t-il qu'un intérêt anecdotique? On se tromperait gravement en le croyant. Sa valeur historique est grande, son sens profond. Regardons-y bien : cette promenade que nous venons d'achever, à travers le palais de Versailles, aux côtés du Roi de France, condense et réfléchit en elle tous les caractères de la monarchie absolue du XVII^e^ et du XVIII^e^ siècle.

Le Roi tout-puissant, maître de la terre et des hommes, devait nécessairement devenir pour ses sujets cette quasi-divinité, cette personne sacro-sainte vers laquelle nous avons vu monter, du matin jusqu'au soir, l'encens des adorations. Le religieux cérémonial qui nous a fait sourire est la traduction

(1) Il va sans dire que cette esquisse d'une journée-type d'un roi de France est toute générale. Les goûts particuliers de chaque souverain faisaient varier la proportion du temps consacré aux occupations quotidiennes. Louis XIV donnait plus de temps aux affaires et aux repas; Louis XV à ses plaisirs; Louis XVI à la chasse. Mais, ces réserves faites, les grandes lignes du programme restèrent immuables pendant cinq quarts de siècle environ.

Digitized by Google

littérale des théories exprimées par Richelieu, par Omer Talon, par Bossuet, par Louis XIV et Louis XV eux-mêmes sur le caractère du pouvoir royal (1).

La noblesse, héritière de la féodalité écrasée par les rudes mains de Louis XI et de Richelieu, nous l'avons vue se presser sur les pas du monarque, se disputer ses regards, se partager les charges de sa Cour, où elle mène, loin de ses domaines, une vie de parade spirituelle, vaniteuse, oisive et dépensière.

Quant au peuple, nous ne l'avons aperçu nulle part; mais nous avons d'autant mieux pressenti la situation de ce « mulet » de l'ancien régime, selon la forte expression de Taine, sa soumission servile à la volonté royale, son ignorance et sa misère, ses efforts pénibles pour subvenir aux dépenses fastueuses de la Cour, à l'entretien des « gens du Roi ». Et ces « gens du Roi » enfin, dont nous avons essayé de calculer le nombre prodigieux, nous ont révélé l'existence de ce trait caractéristique des États fortement centralisés : le développement excessif de la bureaucratie.

Ainsi, toutes les marques du régime absolutiste : toute-puissance du prince, fonctionnarisme surabondant, absence de liberté politique, situation privilégiée de la noblesse vis-à-vis du peuple, son étroite dépendance vis-à-vis du Roi, asservissement et pauvreté de la masse de la nation, nous les avons toutes touchées du doigt ou devinées.

Et nous avons du même coup éprouvé l'impression que ce brillant décor est éphémère; nous avons vu transparaître, sous son éclat, les vices de l'état social et politique. La manière de vivre du Roi engendre chez lui la paresse, le goût des distrac-

(1) « La majesté royale est la seconde après la divine, les rois sont les vraies images de Dieu. » (RICHELIEU). « Le siège de S. M. représente le trône du Dieu vivant, le roi est une divinité visible. » (OMER TALON, au lit de justice du 18 mai 1643). « Les rois sont les représentants de la pensée divine, députés par sa providence à l'exécution de ses desseins. » (BOSSUET, *Politique tirée des propres paroles de l'Écriture sainte*). « Tenant pour ainsi dire la place de Dieu, nous semblons être participants de sa connaissance. Quiconque est né sujet de rois leur doit obéir sans discernement. » (*Mémoires de Louis XIV*, II, p. 237, 285.) « Mon peuple n'est qu'un avec moi; les droits et les intérêts de la nation ne reposent qu'entre mes mains. » (Louis XV, au lit de justice du 3 mars 1756. TAINE, ouv. cité, p. 16.)

Digitized by Google

tions, l'ignorance des besoins du peuple avec lequel il n'entre jamais en contact. Il ne dispose pas du temps nécessaire pour travailler sérieusement et réfléchir. Ses journées s'écoulent au milieu d'un concert de flatteries qui l'empêchent de connaître la vérité. Il n'est plus, répétons-le, qu'un solennel acteur en représentation continue, supportant, avec plus ou moins de patience, le poids de son rôle(1). Pour la mise en scène de ce brillant spectacle il se livre à des dépenses formidables: 7,681,000 livres pour la maison militaire ; 7,717,000 pour les écuries; 3,660,000 pour la « bouche » du Roi; 481,000 pour les bals et comédies (2): en tout, à la veille de la Révolution, 140 millions, pensions comprises, d'après le *Compte rendu financier* de Necker, alors que des économies sérieuses avaient déjà été faites en beaucoup de services.

Cette incapacité de la royauté à réaliser des réformes, sa prodigalité, menant la France à la banqueroute, seront les causes essentielles de la Révolution. Elles agissent déjà dans les galeries pompeuses que nous venons de parcourir. Personne ici ne semble ou ne veut les voir. Souverain et courtisans remettent au lendemain les affaires sérieuses. « Après nous, le déluge! »

Çà et là, toutefois des spectateurs de la grande fête prévoient et murmurent. C'est Fénélon écrivant dès 1710 : « La vieille machine délabrée va encore de l'ancien branle qu'on lui a donné; elle achèvera de se briser au premier choc » ; c'est Voltaire s'écriant en 1764 : « Tout ce que je vois ici jette les semences d'une révolution qui arrivera immanquablement. »

La journée que nous venons de passer en la compagnie du Roi de France est donc comme le résumé, symbolique et intégral, de l'histoire de la monarchie bourbonienne et de sa décadence. Quoi qu'en disent les partisans de la théorie qui veut proscrire de l'histoire les actions individuelles et les faits particuliers, la connaissance de l'emploi que faisaient de leur

(1) Si Louis XIV « accomplissait les devoirs de la royauté avec la régularité du soleil qu'il avait pris pour emblème » (MICHELET), Louis XV et Louis XVI manifestèrent souvent leur lassitude et leur ennui.

(2) TAINE, p. 119, 121, 123, 126.

Digitized by Google

journée un Frédéric II, un Pierre le Grand, un Napoléon, un Louis XIV n'a pas seulement une valeur pittoresque; elle est indispensable à la pleine intelligence des œuvres accomplies par ces meneurs d'hommes. Toute création s'explique, dans une large mesure, par la personnalité de son créateur; et le créateur lui-même ne se laisse bien comprendre que par l'étude détaillée de sa vie quotidienne, qu'elle soit simple, économe, laborieuse, comme celle d'un Hohenzollern; ou, comme celle d'un Bourbon, oisive et dépensière, vouée au faste et à la représentation.

LÉON LECLÈRE.

Digitized by Google

L'ÉMIGRATION

L'émigration! — Quels tableaux ce mot n'éveille-t-il pas à la pensée! Ou bien, ce sont les infortunés Irlandais abandonnant en masse une patrie qui ne fut guère pour eux qu'une marâtre cruelle; ou bien ce sont les paysans russes ou allemands, quittant leurs villages, se pressant en foule vers la grande ville maritime, s'entassant dans l'entrepont mal aéré du navire qui doit les emporter au loin; puis, pendant des semaines, pendant des mois, ce sont les misères de la traversée, la maladie, la mort souvent; à l'arrivée, les malades échangent le plancher gluant de l'entrepont pour la couchette de l'hôpital; quant à ceux qui sont sortis indemnes de ces tribulations, les uns trouveront peut-être à gagner leur vie, d'autres, ruinés, déçus, essayeront de se faire rapatrier, les autres, enfin, ceux qui auront le mieux traversé cette série d'épreuves — les forts, les heureux — ils réussiront peut-être à faire fortune; ils acquerront de vastes territoires; par le mirage de l'éloignement, ils deviendront, pour leurs compatriotes abandonnés sur la terre natale, des héros à demi-légendaires et s'ils meurent sans postérité, ils joueront peut-être le rôle providentiel d'oncles d'Amérique vis-à-vis de quelques petits-neveux d'Europe! N'est-ce point là l'image qu'évoque le plus souvent à l'esprit de la foule l'idée de l'émigration, telle que l'ont créée la légende et le roman populaire?

Et si, abandonnant le domaine de la fantaisie, l'on essaye de donner à sa pensée une couleur plus ou moins scientifique, on en arrive souvent à ne voir dans l'émigration que la con-

Digitized by Google

séquence de la surpopulation de certains pays, surpopulation à laquelle elle sert en quelque sorte de remède naturel. Combien vague pourtant cette affirmation, combien incomplète, inexacte même! Arrêtons-nous donc un peu sur ce sujet; examinons-le et essayons d'arriver à des notions plus exactes, plus conformes à la vérité, en un mot, plus scientifiques.

Dans cet examen, nous aurons à nous demander ce qu'on peut entendre par émigration; il faudra parler de son histoire, de ses caractères et de ses causes, de son importance à diverses époques et chez différents peuples, de l'attitude prise à son égard par les gouvernements et enfin, des avantages et des désavantages qu'elle peut présenter, tant en général qu'au point de vue particulier de notre pays.

***

Qu'est-ce que l'émigration? Celui qui passe le temps de ses vacances à l'étranger, le voyageur qui s'y rend en tournée d'affaires, le consul ou l'agent commercial qui va s'y fixer pendant un temps plus ou moins long, ce ne sont point là, sans doute, des émigrants. Non! car l'émigration implique une rupture plus complète et plus durable des liens qui rattachent le citoyen à son pays d'origine; elle s'entend surtout de ceux qui l'abandonnent en emportant avec eux leur avoir et qui s'éloignent avec l'intention de se fixer à l'étranger pendant longtemps, le plus souvent d'une manière définitive, sans esprit de retour.

Il importe aussi de se demander *vers quelle région se dirige l'Européen qui délaisse ainsi sa patrie.* Ou bien il ira se fixer dans un autre pays de l'Europe, ou bien il se dirigera vers un autre continent, vers les pays d'outre-mer. C'est l'émigration vers ces pays lointains qui présente actuellement le plus d'intérêt, c'est à elle aussi qu'on pense tout d'abord quand on parle d'émigration, et c'est d'elle seule que je me propose de vous entretenir aujourd'hui.

***

Digitized by Google

Me conformant au plan que je me suis tracé, commençons par jeter *un coup d'œil rapide sur son histoire*. Si l'on voulait s'occuper des émigrations qui eurent lieu dans les limites de notre continent, on devrait retracer l'histoire des races qui l'habitent encore à l'heure présente; il faudrait parler de l'invasion romaine, de l'invasion franque, des invasions barbares, des invasions normandes; il faudrait parler de cet échange continuel d'habitants qui se produit entre nations voisines; il faudrait étudier, par exemple, cette infiltration croissante d'étrangers qui envahit le territoire de la République française (1); il faudrait aborder, enfin, l'un des plus graves problèmes de notre époque, celui de l'émigration des paysans vers les grandes villes (2).

Mais je veux m'en tenir aux émigrations qui se portèrent vers les lointains pays dont nous sépare la vaste étendue des mers, vers l'Amérique, vers l'Océanie, vers l'Afrique. Ces émigrations commencèrent au XVI^e^ siècle et elles continuèrent jusqu'à nos jours, c'est-à-dire pendant près de quatre cents ans. D'abord les Portugais et les Espagnols se portèrent vers l'Amérique du Sud qu'on venait de découvrir; puis, au début du XVII^e^ siècle, des Européens se dirigèrent vers l'Amérique du Nord, les Français s'établissant au Canada, à Québec, et les Anglais, dans la Virginie; ce fut seulement après 1830 que les Français commencèrent à coloniser l'Algérie et vers 1836-1839, qu'il se créa un courant d'émigration anglaise vers l'Australie et la Nouvelle-Zélande.

***

L'émigration ne présenta point de tout temps les mêmes caractères ni les mêmes causes. Autrefois, elle constituait une entre-

(1) De 1851 à 1886, par exemple, la proportion des étrangers résidant en France, sans compter les immigrés naturalisés, suit une progression croissante. En 1851, ces étrangers comprenaient 1 p. c. de la population totale; en 1861, 1.3 p. c.; en 1866, 1.6 p. c.; en 1872, 2 p. c.; en 1876, 2.1 p. c.; en 1881, 2.6 p c., et en 1886, 2.9 p. c. — RAUCHBERG, *Archives de Braun*, 1888.

(2) En Belgique, par exemple, tandis que depuis le commencement de ce siècle, la population du territoire belge s'est doublée, celle de la ville de Bruxelles s'est triplée, de même que celle de Gand, tandis que celle de Liége s'est quadruplée. — HEINS, *La Belgique et ses grandes villes*. Gand, 1897.

Digitized by Google

prise fort aléatoire, même périlleuse; car les pays d'outre-mer étaient encore à demi-sauvages, et la traversée de l'océan se faisait avec bien plus de peines, de lenteur et de dangers que de nos jours. C'est ainsi que « le trajet d'Europe en Amérique était encore au siècle dernier une entreprise hasardeuse; pour le pauvre homme, c'était un voyage plein de fatigues et de souffrances, et il fallait être réduit au désespoir pour l'entreprendre. Les bateaux étaient mal construits; on y encaquait les passagers comme des harengs. Faute d'air, de nourriture fraîche et de propreté, les épidémies y éclataient et enlevaient en masse les émigrants. Il n'y avait rien d'extraordinaire à ce que le voyage durât quatre à six mois et il était de règle que dix p. c. des voyageurs périssent pendant le trajet... Celui qu'épargnait la maladie, devenait la proie des exploiteurs. Exposé à être trompé de toute manière, l'émigrant ignorant se voyait souvent dépouillé de tout son avoir et encore plus maltraité de sa personne. Si les armateurs accordaient gratuitement la traversée, l'émigrant était obligé, en arrivant, de se faire vendre par le capitaine. Le planteur qui payait pour lui les frais de la traversée et de son entretien, estimés au delà de leur valeur, exigeait qu'il servît comme esclave pendant des années... Ce commerce d'hommes paraît avoir été général dans les colonies de l'Amérique du Nord (1) ».

Pour pousser les Européens à risquer une entreprise aussi périlleuse, il fallait donc autrefois des circonstances rares, des mobiles d'une gravité exceptionnelle. Et, en effet, jusqu'au XVIII^e^ siècle, les troubles politiques et religieux constituaient les principales causes de l'émigration : les protestants des Pays-Bas, les huguenots français, les *quakers* et les catholiques anglais, persécutés dans leur pays, se transportaient en Amérique pour s'y créer une nouvelle patrie, pour y trouver plus de liberté, plus de sécurité, plus de bien-être.

Mais, au XIX^e^ siècle, l'émigration devint plus facile : les premiers émigrants avaient préparé la voie à ceux qui venaient à leur suite; on était de mieux en mieux informé sur les con-

(1) D'après EUGÈNE VON PHILLIPOVICH, *Revue d'économie politique*, 1890.

Digitized by Google

ditions de l'existence dans les pays lointains; les transports maritimes étaient devenus plus commodes, plus fréquents et plus rapides, grâce surtout aux progrès de la navigation à vapeur. Bref, les populations européennes acquirent pendant notre siècle une plus grande mobilité, elles se déplacèrent plus aisément; point ne fut nécessaire que des événements graves vinssent les chasser de leur patrie, et la simple recherche du bien-être, le désir d'augmenter leur fortune, d'améliorer leur condition matérielle suffirent désormais à les décider à risquer une entreprise qui, autrefois, apparaissait comme pleine de dangers.

Aussi ne faut-il pas s'étonner de voir, par exemple, l'intensité de l'émigration européenne vers les États-Unis se modifier suivant les fluctuations du mouvement des affaires dans ce dernier pays, et se réduire fortement dans les moments de crise (1). Ainsi donc l'émigration est devenue, au XIXe siècle, plus habituelle et plus fréquente.

***

Quelle fut son importance? Je voudrais présenter ici des chiffres exacts et sûrs. Malheureusement, la statistique de l'émigration est fort imparfaite et ses résultats manquent de précision. Aussi ne peut-on guère tirer de leur étude que des conclusions d'un caractère fort général.

Levasseur évalue la population d'origine européenne, établie en dehors de la partie du monde que nous occupons, à 9 1/2 millions en 1800 et à 91 millions en 1890. Le nombre des Européens établis outre mer serait donc environ dix fois plus considérable de nos jours qu'au commencement du siècle.

L'intensité de l'émigration varie fort selon les époques et selon les peuples. Elle parut surtout s'accroître pendant les deux premiers tiers de ce siècle; vers la fin de cette période elle atteignit des chiffres qu'elle ne dépassa plus guère depuis lors. Enfin, l'intensité de l'émigration est fort différente chez

(1) Ainsi le chiffre des personnes émigrées aux États-Unis tombe de 79 à 39 milliers en 1837; de 250 à 119 en 1857-58; de 460 à 138 en 1873-74.— *Ibid.*

Digitized by Google

les diverses nations européennes; en suivant l'ordre de leur plus grande aptitude à émigrer, on peut les classer de la manière suivante : l'Irlande, la Norvège, l'Écosse, l'Angleterre, la Suède, le Portugal, le Danemark, l'Allemagne, la Suisse, l'Italie, la Belgique et la France (1).

A part le Français, le Belge est donc, de tous les Européens, celui qui émigre le moins vers les pays d'outre-mer. Fait vraiment curieux, car on sait que notre pays est, de toutes les nations européennes, celle qui présente la population la plus dense (2).

*
* *

Nous avons vu qu'on évaluait à 91 millions le nombre d'habitants d'origine européenne, établis dans les autres parties du monde, c'est-à-dire environ le cinquième du chiffre total des Européens. *Quelle fut donc l'attitude des gouvernements* vis-à-vis d'un aussi formidable déplacement de population? Tel est le point que je me propose maintenant d'examiner.

Les mesures prises par les gouvernements à cet égard peuvent se diviser en trois classes : d'abord, celles qui ont pour objet de faire la police de l'émigration et de remédier à l'exploitation des émigrants par les agents d'émigration; ensuite, les mesures ayant pour but de fournir aux populations désireuses d'émigrer des renseignements exacts et impartiaux;

(1) Pour la période 1871-1883, le nombre moyen annuel d'émigrants sur 100,000 habitants fut respectivement : pour l'Irlande, de 1,206; pour la Norvège, de 642; pour l'Écosse, de 527; pour l'Angleterre, de 432; pour la Suède, de 360; pour le Portugal, de 306; pour le Danemark, de 260; pour l'Allemagne, de 198; pour la Suisse, de 192; pour l'Italie, de 143; pour la Belgique, de 29, et pour la France, de 13. D'après PHILLIPOVICH, sauf pour la Belgique, dont le taux d'émigrants est la moyenne prise entre les années 1885, 1890 et 1893, d'après l'*Annuaire statistique de la Belgique*.

(2) Avec ses 220 habitants par kilomètre carré, le royaume de Belgique est actuellement la nation européenne dont la population offre la plus grande densité. Un seul royaume, fort industriel comme notre pays, mais d'une population totale moitié moindre, offre depuis quelques années une population plus dense encore, le royaume de Saxe, avec 253 habitants par kilomètre carré; par contre, le kilomètre carré de tout l'empire allemand n'en contient que 97. Voyez le tableau statistique de HARTLEBEN, 1898.

Digitized by Google

enfin, des mesures tendant à favoriser ou à enrayer l'émigration.

Nous avons vu les graves abus que l'émigration provoquait au siècle passé : l'armateur, l'agent d'émigration, le capitaine ne considéraient les émigrants que comme des marchandises de peu de valeur, et les planteurs de l'Amérique les traitaient souvent comme des esclaves. Même en plein XIX^e siècle, on eut à déplorer des faits de cette nature : « Encore dans la majeure partie de notre siècle, écrit Philippovich, les armateurs avaient la coutume de louer l'entrepont de leurs vaisseaux à des agents pour une somme fixe. L'agent réalisait son bénéfice en le sous-louant à des sous-agents, à des sociétés d'émigration ou à de simples émigrants. Il était dans leur intérêt d'avoir autant de passagers que possible et il n'était pas dans celui de l'armateur de les empêcher de remplir tout l'espace vide. C'était pour eux une marchandise comme une autre et qui même exigeait moins de responsabilité, attendu que, en cas de dommage, personne ne réclamait d'indemnité... Les vaisseaux qui n'étaient pas assez bons pour le transport des marchandises servaient à celui des émigrants. Les espaces disponibles étaient mesurés d'une façon aussi avare que ceux réservés aux nègres et aux coolies; c'étaient des entreponts de cinq à six pieds de haut, pourvus de très peu d'écoutilles et renfermant souvent deux fois plus d'individus qu'ils ne pouvaient raisonnablement en contenir; souillés par les conséquences du mal de mer et de la négligence, ils empestaient l'atmosphère. Les passagers devaient faire eux-mêmes leur cuisine; mais c'est à peine si l'on mettait deux petits foyers à la disposition d'une centaine de personnes. Il n'y avait qu'un petit nombre d'entre eux qui fussent pourvus de provisions suffisantes. Souvent ils étaient décimés par le typhus ou par la terrible fièvre des vaisseaux ou par des maladies contagieuses, telles que le choléra ou la petite vérole. »

Quand on entend parler de pareils excès, faut-il s'étonner que les Italiens aient appelé les agents d'émigration des accapareurs de chair humaine!

Hélas! à une époque toute récente encore, en 1889, ne

Digitized by Google

voyons-nous pas, dans un procès plaidé en Autriche, 65 individus — en partie des agents d'émigration et des correspondants de marchands — accusés « d'avoir commis des actes de violence publique en vue de restreindre, sans en avoir le droit, la liberté personnelle, d'avoir commis des extorsions, des abus d'autorité, d'avoir commis des vols, des fraudes, d'avoir falsifié des documents..., de s'être approprié des noms et des titres, d'avoir favorisé des tentatives de désertion, embauché des soldats dans le but de les soustraire au service militaire... (1) ».

Aussi, dans presque tous les pays, les pouvoirs publics se virent-ils contraints d'intervenir en faveur des émigrants. Dès 1832, Brême réglementa les conditions dans lesquelles devaient se faire l'embarquement et l'alimentation des émigrants ; un comité d'émigration fut fondé dans le même but aux États-Unis en 1847 ; il s'agissait surtout de supprimer les causes qui amenaient sur la côte américaine des foules d'émigrants malades, encombrant les hôpitaux de New-York. La plupart des pays européens imitèrent ces exemples et prirent des mesures analogues.

Les pouvoirs publics s'efforcèrent également de fournir aux personnes désireuses d'abandonner leur patrie, des renseignements aussi exacts que possible sur les conditions dans lesquelles celles-ci pouvaient se transporter et s'établir à l'étranger ; car le plus souvent les populations ne possédaient à cet égard que des connaissances fort imparfaites, erreurs que provoquaient et entretenaient ceux qui en tiraient profit. Il existe actuellement dans la plupart des pays européens des bureaux officiels de renseignement sur l'émigration : tels que, en Angleterre l'*Emigrant's Information Office*, fondé en 1886 ; en Belgique, le Service des renseignements concernant l'émigration, fondé en 1888 au ministère des affaires étrangères ; en Suisse, le Bureau de l'émigration fondé la même année, etc. Ces institutions publient des informations sur l'émigration et donnent des renseignements à ce sujet, soit par écrit, soit verbalement, aux intéressés qui s'adressent à elles.

(1) PHILLIPOVICH.

Digitized by Google

La dernière classe de mesures prises au sujet de l'émigration, comprend celles qui ont pour but, soit de l'encourager, soit de l'enrayer. Si l'on considère que les pays neufs ont généralement retiré plus d'avantages de l'*immigration* des Européens, que les pays anciens n'en retirèrent de l'*émigration* de leurs nationaux, on ne s'étonnera point de constater que les pays d'outre-mer aient favorisé ces déplacements, avec bien plus de persistance que les pays d'Europe. C'est que, pendant longtemps, les pays d'outre-mer ne possédèrent qu'une population clairsemée, de sorte qu'ils se heurtaient, faute d'hommes, à de grandes difficultés dans la mise en valeur de leurs richesses naturelles et dans l'organisation économique de leurs territoires. Aussi s'efforcèrent-ils, jusqu'à ces dernières années, d'attirer chez eux des capitalistes et des travailleurs européens; le moyen le plus généralement employé à cet effet fut le transport gratuit des émigrants et la distribution de territoires disponibles à des conditions très avantageuses.

Mais aujourd'hui que ces pays ressentent moins vivement le besoin de voir s'augmenter leur population, ils montrent aussi moins d'empressement à recevoir les étrangers. Le Brésil favorise encore le transport de certaines catégories de personnes; entre 1880 et 1890 la République Argentine distribua des secours à 134,000 émigrants; en 1893 l'Australie encourageait encore l'immigration de certaines classes d'Européens; depuis 1891, le Canada paraît avoir abandonné toute mesure de cette nature; quant aux États-Unis, il ne leur fut jamais nécessaire de favoriser l'afflux des étrangers; depuis quelques années ils ont même pris une attitude hostile à l'égard de certains émigrants, particulièrement vis-à-vis des Chinois et des personnes dépourvues de moyens de subsistance (1).

Les États européens se montrèrent encore moins favorables

(1) Dès 1885 les États-Unis s'efforçaient d'arrêter l'afflux de certains ouvriers européens qui s'engagent à l'avance par contrat à un taux de salaire inférieur à celui de l'Amérique : une loi de 1885 interdisait « de contribuer d'une manière quelconque à l'immigration des étrangers venant aux États-Unis pour y engager leurs services par contrat, à moins qu'il s'agisse d'une industrie nouvelle et qu'il soit impossbile de se procurer des ouvriers compétents par un autre moyen. » WAXWEILER, *Hauts salaires aux États-Unis*, Gillon, 1895.

Digitized by Google

à l'émigration. Pendant la première moitié de ce siècle, on vit, il est vrai, des gouvernements faciliter l'exode des populations victimes des troubles politiques ou sociaux, par exemple des artisans privés de moyens d'existence par la famine, par les crises économiques ou par les progrès de la grande industrie; ainsi, en 1827, l'Angleterre transporta à ses frais plusieurs milliers de tisserands privés de travail par l'emploi croissant du métier mécanique; en 1848, l'Allemagne et la Belgique favorisèrent l'émigration des chômeurs; en Angleterre, les les paroisses furent autorisées à soutenir pécunièrement le départ des indigents, et de nombreuses sociétés de bienfaisance ou d'assistance mutuelle prirent des mesures analogues; on vit les *Trade Unions* favoriser l'expatriation des ouvriers inoccupés, de crainte qu'ils ne déprimassent le taux des salaires en offrant leur travail à vil prix (1).

Mais ces mesures ne donnaient pas des résultats en rapport avec les sacrifices qu'elles représentaient. Tandis que les pays européens cherchaient surtout à se débarrasser des misérables en leur créant une condition meilleure à l'étranger, il se faisait qu'en réalité l'émigration convenait très mal aux populations pauvres et affaiblies par les privations; c'étaient, au contraire, les ouvriers les plus forts, les plus capables et les plus courageux, qui sollicitaient surtout l'assistance des institutions d'émigration. Alors, afin que le départ de citoyens aussi utiles ne constituât point une perte nette pour leur patrie, on pensa à les faire servir à l'expansion nationale, à l'extension des relations commerciales de la mère patrie. Afin que ces émigrants conservassent au loin leur langue, leurs usages, leur caractère national, on s'efforça de les grouper à l'étranger en communautés homogènes, en colonies plus ou moins rattachées à leur pays d'origine. Non seulement les pouvoirs publics, mais aussi des sociétés privées entrèrent dans cette voie. La fondation, en 1836, des premières colonies de l'Australie méridionale est due à une société anglaise d'émigration; en 1842, la Société des princes de Mayence essaya de

(1) DALLA VOLTA, « Émigration anglaise » (*Revue d'économie politique*, 1898).

Digitized by Google

diriger un courant d'émigration allemande vers le Texas. L'empire allemand décida même de s'occuper des émigrants, non seulement afin de les diriger vers les endroits où ils pourraient gagner leur vie, mais aussi pour leur permettre, en conservant leur nationalité, d'étendre les relations de leur patrie; toutefois, il ne paraît point que l'empire ait jamais pris des mesures pour appliquer cette décision.

Une tentative du même genre eut lieu dans notre pays en 1841; à cette époque, il se fonda sous le patronage du roi, une compagnie belge de colonisation; celle-ci fit l'acquisition du port de Saint-Thomas dans l'Amérique centrale et y transporta des émigrants; mais deux ans plus tard, la nouvelle colonie se trouvait en pleine dissolution et il fallut y envoyer un navire pour rapatrier les derniers survivants.

A part la France, qui remporta plus de succès dans la colonisation de l'Algérie, on voit donc que les efforts faits pour diriger l'émigration, de façon que la mère patrie en retirât quelque profit au point de vue national ou commercial, ont généralement échoué; on n'y recourt plus guère aujourd'hui. Toute l'assistance des gouvernements se borne actuellement à fournir des informations à ceux qui veulent quitter leur pays. En Allemagne et en Angleterre certains auteurs déplorent cette inaction; l'année dernière, le secrétaire de la Chambre de commerce de Londres (1) demandait encore que le gouvernement s'efforçât, dans l'intérêt de l'industrie et du commerce national, de diriger autant que possible l'émigration vers des colonies britanniques.

***

Nous venons, en parlant de la politique des gouvernements, de toucher à l'un des plus graves problèmes de l'émigration, à savoir, les avantages et les désavantages qu'elle offre au point de vue du pays d'origine. C'est ce dont nous allons maintenant nous occuper.

Tout d'abord, quels peuvent en être les avantages? A pre-

(1) MURRAY, dans l'*Economic Journal*, 1897.

Digitized by Google

mière vue, on croirait que l'émigration constitue un remède efficace à la surpopulation des vieux pays d'Europe. Mais, en réalité, elle n'exerce à ce point de vue qu'une minime influence. On constate, en effet, que ce ne sont point les régions les plus peuplées qui fournissent le plus fort contingent à l'émigration. De toutes les nations européennes, c'est la Belgique qui possède la population la plus dense et pourtant, après la France, c'est elle qui fournit par 1,000 habitants le taux d'émigrants le moins élevé. Bien plus, il arrive que dans un même pays, ce sont les provinces les moins peuplées qui fournissent le plus d'émigrants : en Allemagne, par exemple, les habitants clairsemés des régions agricoles de l'Est émigrent plus que ceux de la région du Rhin, industrielle et populeuse. D'autre part, l'*immigration* compense parfois l'émigration. Tel est le cas pour la Hollande, la Suisse, la Belgique. Dans notre pays, l'immigration des peuples voisins est telle que non seulement elle compense notre faible courant d'émigration vers les pays lointains, mais qu'elle dépasse même le chiffre total de nos émigrants, y compris ceux qui vont s'établir en Europe. Par conséquent, chez la nation la plus peuplée d'Europe, les courants d'émigration et d'immigration concourent en réalité à en accroître la population (1) !

Mais faisons un instant abstraction de l'augmentation due à l'immigration et envisageons seulement l'accroissement produit par l'excédent des naissances sur les décès. Ce dernier

(1) Les chiffres suivants, puisés à l'*Annuaire statistique de la Belgique*, permettront de se faire une idée de ce fait curieux :

BELGIQUE.

	EXCÉDENT ANNUEL.	
ANNÉES.	d'émigrants.	d'immigrants.
1841-1850	1,334	»
1851-1860	2,840	»
1861-1870	»	400
1871-1880	»	4,027
1881-1890	»	1,509
1893	431	»
1894	»	6,333

Digitized by Google

facteur suffirait, à lui seul, à compenser l'effet de l'émigration : en Allemagne, par exemple, on constate que l'émigration vers les pays d'outre-mer ne comprend que la sixième partie de l'accroissement dû à l'excédent des naissances sur les décès (1).

Ainsi donc, d'une manière générale, et en négligeant des cas exceptionnels comme celui de l'Irlande, l'émigration n'est pas assez considérable pour diminuer le chiffre de la population des anciens pays européens.

On a fait valoir d'autres avantages en faveur de l'émigration. On a fait observer qu'un certain nombre d'émigrants, après avoir acquis à l'étranger, non seulement des richesses, mais de l'instruction et de l'expérience, rentraient ensuite dans leur patrie, qui recouvrait ainsi des citoyens plus riches et plus capables. Cette observation paraît fondée. En Angleterre, par exemple, sur quatre habitants qui émigrent, on compte un ou deux Anglais qui rentrent au pays (2).

On a dit également que l'émigration des paysans tendait à diminuer la rareté des terres cultivables. Mais est-ce là, pour la plupart des anciens pays, voués de plus au commerce et à l'industrie, un avantage appréciable ? D'ailleurs, ce n'est pas tout profit pour les campagnes ; car l'émigration — tant vers l'étranger que vers les villes — n'a-t-elle pas donné naissance au problème de la dépopulation des campagnes et à cette pé-

(1) GEFFCKEN, « Politique concernant la population », dans le *Manuel de Schoenberg*, 1898.

(2) Et même davantage dans ces dernières années. On constate, en effet, que le nombre d'émigrants qui rentrent dans le Royaume-Uni, comparé au nombre de ceux qui s'en éloignent, tend à devenir de plus en plus important. On peut s'en convaincre en observant, pendant la période comprise entre 1881 et 1895, le courant d'immigration et d'émigration entre le Royaume-Uni et les autres *parties du monde :* de 1881 à 1883, le nombre d'émigrants est quatre ou cinq fois plus considérable que celui des immigrants ; de 1884 à 1888, le chiffre de l'émigration ne comprend plus que trois fois celui de l'immigration ; il est double seulement de 1889 à 1893 et depuis 1894, il est moindre encore. Cette transformation dans le rapport entre le chiffre de l'émigration et celui de l'immigration est due à la fois à la diminution de l'émigration et à l'accroissement de l'immigration ; car, de 243 milliers en 1881, l'émigration tombe à 185 en 1895, tandis que l'immigration s'élève de 52 à 109. (*Statistical Abstract*, 1896.

Digitized by Google

nurie de bras dont l'agriculture s'est plainte, par exemple en Angleterre (1) et en Allemagne ?

Enfin, on a affirmé que l'émigration, en étendant les relations du pays d'origine, concourait à développer son commerce et créait de nouveaux débouchés à son industrie. Cette affirmation mérite d'être prise en considération. Elle est vraie surtout quand l'émigrant s'établit dans une colonie relevant de son pays d'origine. Mais si, au contraire, l'émigrant va se fixer dans une colonie étrangère, s'il se mêle à la population et se dépouille de son caractère national, il perd beaucoup de son importance comme consommateur des produits industriels de sa patrie et l'on ne voit guère non plus comment il pourrait servir à en développer sérieusement l'expansion commerciale. A ce point de vue, l'émigrant anglais, qui conserve partout son caractère national, sa langue, ses usages et qui d'ailleurs, émigre le plus souvent vers des colonies anglaises ou d'origine anglaise, continuera à acheter des produits industriels britanniques et il ne pourra qu'augmenter le nombre des clients du Royaume-Uni. Mais on ne pourrait en dire autant de l'Allemand qui s'établit aux États-Unis, ni de l'émigrant belge en général, notre pays ne possédant aucune colonie de peuplement pour le recevoir.

Tels sont les avantages que l'émigration peut actuellement offrir aux pays européens. Mais plus grande apparaît l'importance des pertes qui peuvent en résulter pour ces pays.

(1) Voici, par exemple, ce que dit un auteur qui est allé observer sur place la population agricole de l'Angleterre : « Beaucoup d'agriculteurs anglais se plaignent de la désertion des campagnes et de cet éternel « manque de bras » qui est passé à l'état de cliché dans tous les pays. Il semble que le grand mal soit surtout dans le manque de capacité, le manque de valeur. Les individus qui se sentent de l'initiative ont en Angleterre mille occasions de l'exercer, même dans une contrée complètement agricole comme ce coin du Werwickshire; on n'y est pas loin des grands centres miniers et industriels; on se trouve sollicité par eux, et ils drainent une bonne partie de la jeunesse énergique et entreprenante. La colonisation fait de même. Dans le comté de Berwick on me signale un mouvement d'émigration marqué vers la Nouvelle-Zélande... La campagne se vide ainsi de ses éléments les meilleurs et ceux qui restent paraissent être le produit d'une sélection à rebours ». — DE ROUSIERS, *Trade-Unionisme en Angleterre*, Paris, 1897.

Digitized by Google

On le comprendra sans peine quand on aura répondu à cette question : quelle est la partie de la population d'un pays qui montre le plus d'inclination à émigrer ? Car alors on découvrira un fait d'une grande gravité ; on constatera qu'en général, ce ne sont pas les plus misérables, les plus faibles, bref les éléments improductifs, qui émigrent le plus, mais, au contraire, les éléments forts, énergiques, bien armés pour la lutte économique, pour la production des richesses...

Un auteur qui a traité spécialement de l'émigration, s'exprime ainsi à ce sujet :

« Il faut noter que les émigrants ne sont nullement des prolétaires ; des gens tout à fait pauvres ne pourraient pas émigrer sans assistance. Quant à l'ouvrier de fabrique, il possède des aptitudes trop spéciales et souvent il est trop faible pour pouvoir espérer réussir à l'étranger ; les émigrants sont surtout des artisans ou des paysans, de petits propriétaires fonciers ou des ouvriers jeunes et forts, disposant d'un petit capital, en somme, des gens qui peuvent espérer devenir à l'étranger des propriétaires terriens d'une certaine importance. Ainsi donc, nous nous dépouillons des éléments capables et forts, et nous conservons les plus médiocres [1]. »

Si l'on observe les émigrants au point de vue de leur âge, on remarque que ce ne sont point les vieillards qui en constituent la plus grande partie, mais bien les personnes de moins de 25 ans.

Ainsi donc, pendant de longues années, la nation pourvoit à la nourriture, à l'habillement, au logement, à l'instruction et à l'éducation des futurs émigrants ; puis, lorsque ceux-ci vont entrer dans la période productive de l'existence, lorsqu'ils vont pouvoir par leur travail, non seulement restituer à la patrie les dépenses qu'ils lui ont coûtées, mais lui fournir un surplus de richesses, c'est à ce moment même qu'ils l'abandonnent pour aller offrir gratuitement à quelque colonie étrangère toute leur force productive !

L'Allemagne a dû subir par cette voie un dommage considé-

(1) GEFFCKEN.

Digitized by Google

rable. Des statisticiens de ce pays ont essayé d'évaluer la perte qu'un émigrant occasionne ainsi à la nation. L'un deux, en se basant sur le coût de production de l'émigrant, l'estime à 1,900 francs, y compris la valeur du pécule que le voyageur emporte avec lui; un autre, se basant sur la force productive que représente l'émigrant, évalue la perte moyenne à une somme oscillant entre 1,000 et 1,250 francs, y compris toujours la richesse emportée avec lui.

Avec une émigration annuelle de 100,000 habitants, l'Allemagne perdrait donc ainsi annuellement plus de 100 millions de francs.

Il est vrai que ces chiffres ne peuvent être considérés que comme fort approximatifs; il est vrai, d'autre part, que l'émigration rapporte aussi certains avantages. Mais, en fin de compte, le résultat net n'en doit pas moins, semble-t-il, se solder par un déficit appréciable.

***

Me voilà parvenu à peu près au terme de ma tâche. Je me suis efforcé de donner une idée de l'émigration; j'ai dit un mot de son histoire, de ses caractères et de ses causes, de son importance, de l'attitude prise à son égard par les gouvernements, de ses avantages et de ses inconvénients. *A quelles conclusions aboutirons-nous maintenant en ce qui concerne la Belgique ?*

L'émigration ne paraît pas répondre à un besoin bien pressant de notre patrie. Un pays à population dense comme le nôtre et situé entre les plus riches nations du monde, convient particulièrement à ces occupations industrielles et commerciales qui jouent chez nous un rôle si important comme facteurs de la richesse nationale. Il convient aussi à la culture intensive, à la culture maraîchère et à l'élevage de certaines espèces animales, telles que les vaches laitières.

D'ailleurs, ce qui semble démontrer que notre pays renferme encore des sources productives qui ne demandent qu'à être mises en valeur, c'est la puissance d'attraction qu'il exerce sur les étrangers, dont l'immigration est si considérable dans nos provinces.

Digitized by Google

L'émigration n'apparaît donc point, dès à présent, comme une nécessité pour la Belgique. Nous avons vu quel dommage elle pourrait lui causer si elle prenait une extension considérable. Quant aux avantages que nous pourrions en retirer, et notamment à celui qui semblerait particulièrement désirable, — l'extension de nos relations commerciales, — il ne peut guère en être question, puisque nous ne possédons aucune colonie de peuplement (1).

Bref, on ne voit actuellement aucune raison sérieuse de favoriser l'émigration des populations belges, quand on se place au point de vue des intérêts généraux de notre pays.

Mais on pourrait aussi n'envisager que l'intérêt des individus pris en particulier. Alors, en se plaçant uniquement au point de vue de l'intérêt privé, on ne saurait qu'approuver le compatriote qui voudrait aller se fixer dans les pays lointains, avec l'espoir de s'y créer une situation meilleure. Car il pourrait très bien y réussir; à certaines conditions toutefois : à condition qu'il ne soit pas dépourvu de quelque bien ; à condition qu'il sache la langue du pays vers lequel il se dirige ; à condition qu'il soit fort, énergique et entreprenant; à condition qu'il connaisse un métier ou possède des aptitudes qu'il puisse utiliser à l'étranger mieux qu'il ne saurait le faire en restant parmi les siens ; à condition, enfin, qu'il sache trouver en lui-même assez de satisfaction intime pour n'avoir point à regretter la société de ses anciens compatriotes. S'il réunit ces conditions, et si, après s'être bien informé et avoir consulté ses forces, il juge à propos de s'en aller, qu'il parte donc ! Mais aussi qu'il ne perde pas tout à fait le souvenir de la mère patrie, qu'il lui soit utile quand il le pourra, qu'il lui fasse honneur ! Et si, par hasard, il en avait souffert quelque injustice, puisse-t-il encore lui pardonner et ne pas lui causer de dommage !

LAURENT DECHESNE.

(1) Il est bien entendu que je ne parle point ici des personnes, commis-voyageurs, agents commerciaux ou consulaires, etc., qui s'en vont au loin étendre nos relations d'affaires. j'ai dit que je ne les comprenais pas sous la dénomination d'émigrants.

Digitized by Google

CHRONIQUE SOCIALE

Personne n'ignore qu'actuellement l'Allemagne, qui fut, dans le domaine scientifique et dans le domaine politique, une initiatrice des réformes sociales, traverse, à ce point de vue, une phase de réaction : la chute du ministre de Berlepsch, favorable au développement de la législation sociale, a marqué le début de cette période; les projets de limitation de la liberté de coalition en sont un des plus retentissants épisodes.

C'est ce moment qu'a choisi l'éminent professeur de Berlin, chef de l'école historique en économie sociale, M. Schmoller, pour faire paraître une nouvelle édition d'un livre remontant à plus de vingt ans déjà (1). Il s'agit de sa fameuse lettre ouverte à l'historien von Treitschke, dans laquelle il exposait, en somme, le programme et la raison d'être de l'école réformatrice, en faisant, de haut, le procès à l'école orthodoxe.

Peu de temps avant cette polémique, en 1872, s'était réuni le Congrès d'Eisenach, où les principaux représentants des nouvelles tendances avaient publiquement rompu avec les opinions traditionnelles. Déjà en cette circonstance, c'était M. Schmoller qui avait formulé la remarquable déclaration de principes par laquelle s'ouvrit le Congrès, et qui restera comme une des plus belles pages de philosophie sociale de ces temps-ci. Il lui appartenait donc de commenter avec autorité ce programme, alors encore un peu déconcertant : la publica-

(1) *Ueber einige Grundfragen der Socialpolitik und der Volkswirtschaftlehre.* 1 vol, in-8°, 343 pages ; chez Duncker et Humblot, Leipzig. 8 fr. 20 c.

Digitized by Google

tion d'un article, où le professeur von Treitschke accusait les adhérents du Congrès d'être des « protecteurs du socialisme », le détermina à intervenir.

La longue et savante riposte de M. Schmoller est, pour notre pays en particulier, d'une brûlante actualité. Préciser dans quel sens et pourquoi les idées directrices qui ont inspiré la politique sociale pendant les trois premiers quarts de ce siècle, ne répondent plus aux conditions de l'évolution économique; dégager de ces conditions même l'orientation nouvelle qu'elles commandent; dissiper, enfin, toute confusion, préconçue ou non, entre ces aspirations novatrices et les revendications socialistes : n'est-ce pas vraiment la tâche d'aujourd'hui?

C'est d'abord sur la méthode qu'insiste M. Schmoller. Aux conceptions dogmatiques qui considèrent certaines institutions civiles — la propriété individuelle, le mariage, par exemple, — comme des postulats du développement social, il oppose la critique historique, qui recherche l'origine de ces institutions, leurs racines dans le passé, dans la nature intime de l'homme, leurs possibilités d'adaptation aux formes successives de civilisation. Il entend bannir de la science les formules toutes faites, constituant une sorte d'aide-mémoire économique, grâce auquel semblent pouvoir se résoudre aisément les problèmes les plus variés: demande-t-on qu'elle est, pour une nation quelconque, le meilleur régime d'échanges commerciaux? l'aide-mémoire répond : « C'est le libre-échange »; veut-on connaître les causes des fluctuations des salaires, « la loi de l'offre et de la demande » surgit aussitôt. A tout cela, il faut substituer l'observation des faits, l'étude des hommes dans leur milieu. Non seulement ce changement de méthode s'impose rationnellement, mais le même irrésistible mouvement qui a conduit les autres branches du savoir à affranchir des abstractions, doit fatalement entraîner la science des sociétés.

Or, si l'étude des hommes dans leur milieu devient ainsi la base des recherches sociologiques, du même coup l'aspect sous lequel on envisage le monde change totalement : au lieu d'une vaste agglomération d'individus obéissant à leur seul intérêt économique, on aperçoit une série de groupements, dont cha-

Digitized by Google

cun se caractérise par un ensemble d'éléments communs, langue, histoire, traditions, mœurs, idées, se fondant en une véritable « économie nationale » particulière. On reconnaît alors que les citoyens d'un même peuple possèdent non point seulement une organisation matérielle commune, mais surtout un fonds commun de sentiments, d'aspirations, de préjugés, — pour tout dire, une âme commune, plus encore, une volonté commune.

Ainsi apparaît l'influence éminente de la psychologie des peuples sur leur constitution politique et économique : où que l'on ausculte l'organisme social, on la perçoit. S'agit-il d'un marché où se débattent des valeurs, ce seront les mœurs, les habitudes, les dispositions spéciales des acheteurs et des vendeurs qui régleront dans quelle mesure l'augmentation des offres ou des demandes va agir sur les prix. Dans tel pays, dans telle région, dans telle industrie, l'introduction du machinisme va favoriser la hausse des salaires; dans tel autre, elle va amener la dégradation sociale des travailleurs.

Dès lors, que devient cette conception de l'égoïsme gouvernant seul les relations sociales? Dès lors aussi, comment soutenir encore qu'il n'y a rien à faire pour combattre les conséquences d'un ordre économique donné? « La technique moderne, les machines, écrit M. Schmoller, nous sont indispensables ; mais le travail des femmes et des enfants, la nature du contrat de salaire, la répartition des produits de l'industrie entre le capital et le travail, celle des risques de la production (chômage, accidents, faillite, etc.), la protection de l'ouvrier malade et âgé, tout cela n'est pas imposé par le mode de production, tout cela dépend de la coutume, du droit et de l'avancement des idées. »

Le rôle possible de l'État se montre de la sorte en pleine lumière; si les règles morales ne suffisent pas à arrêter les abus d'un régime, et si le sentiment public les condamne, c'est à l'autorité collective, à la volonté commune, à édifier contre eux les barrières d'un droit nouveau.

Mais l'élargissement de l'horizon économique ne conduit pas seulement à créer à l'État certains devoirs, il entraîne

Digitized by Google

surtout l'indissolubilité des mobiles d'intérêt et des tendances morales dans la marche de la civilisation. Si les hommes de tous les temps ont toujours aspiré à la justice, et plus particulièrement en matière sociale, à la justice distributive, ce n'est point par vain idéalisme, mais bien parce que cette aspiration vient du plus intime de leur être.

De ce besoin spontané de justice, on pourrait dire ce que Fouillée a dit de la conscience individuelle : « C'est un fait, et ce fait est une force ». Là se trouve la puissance qui fait contrepoids à l'action purement intéressée du mobile économique, dont l'école de Manchester avait voulu faire l'unique arbitre du progrès. Il n'y a rien de juste ni d'injuste, proclamait-elle : il y a la suprématie du fort sur le faible, et tout ce que produit le libre jeu des facteurs sociaux doit être reconnu le meilleur, pour cette raison souveraine que les hommes laissés à eux-mêmes, l'ont arrangé de telle manière.

Au contraire, si l'on croit, comme M. Schmoller, que la coutume et le droit s'unissent pour réaliser une somme de plus en plus grande de justice distributive, on ne peut négliger ce criterium moral dans les jugements que l'on porte sur l'organisation sociale; on n'hésitera donc pas à condamner toute relation économique qui aboutirait à placer l'un des deux échangistes sous la dépendance permanente de l'autre; et l'on affirmera « qu'il y a abus là où une classe, par la majorité de ses membres, parvient, au mépris de tout scrupule et de tout sentiment du devoir, à faire si bien servir la libre concurrence à ses propres intérêts qu'il en résulte une répartition des richesses en contradiction formelle avec les principes de la justice distributive ».

Soit ! dira-t-on. Mais il ne faut pas seulement distribuer les richesses, il faut surtout les produire; et les hommes ne produisent que sous l'aiguillon de la concurrence des intérêts.

L'objection n'a pas échappé à M. Schmoller. Où prenez-vous, répond-il, que, pour agir, le mobile économique égoïste, ne puisse être en aucune façon limité? Il suffit qu'il puisse être fort, il ne faut pas qu'il soit débridé. La concurrence est un fait et non une institution : fût-elle libre de toute entrave,

Digitized by Google

encore pourrait-elle ne pas se produire; inversement, elle éclatera peut-être très vive, même contenue par certaines fortes digues. Élever ces digues, tel est précisément le rôle de la coutume et du droit à travers l'histoire, et c'est pourquoi l'école économique se trompait si grandement, alors qu'elle supposait les hommes livrés à la concurrence absolue. « Vous ne me ferez jamais admettre, s'écrie M. Schmoller, que, dans un pays comme l'Angleterre, qui, de 1815 à 1832, a été plus près qu'aucun autre de la révolution sociale, l'ordre économique ait été juste, parce que chacun, si misérable qu'il fût, y avait le droit de vendre librement son travail, où et quand il voulait ».

Tel est le point de vue. Il éclaire d'un jour particulier tous les problèmes politiques, et ce n'est pas le moindre intérêt de ces pages écrites il y a vingt-cinq ans, que les jugements portés sur le suffrage universel, sur l'impôt progressif, sur la législation du travail.

Mais déjà le lecteur se sera demandé : semblables tendances ne se confondent-elles pas, en somme, avec le socialisme, et, qualifiées déjà de socialisme de la chaire, ne devraient-elles pas s'appeler socialisme tout court?

Nullement : ce serait verser dans la même conception outrancière que l'école individualiste; qu'on veuille le remarquer, en effet, toutes les exagérations de la doctrine socialiste répondent à d'autres, directement opposées, de la doctrine individualiste. « Le socialisme n'est que l'envers de l'individualisme; il n'est ni plus ni moins justifié. Égoïsme et solidarité, liberté et droit, personnalité et communauté, individu et État, ne sont que des noms différents pour les deux pôles contraires de toute aspiration humaine. »

Le socialisme a abouti à des fantaisies romanesques ou dangereuses; croire que la plus mince parcelle en soit réalisable est antihistorique; en pratique, c'est de la caricature; en théorie, c'est de la scolastique. Cependant, ne convient-il pas de se demander le pourquoi de la stupéfiante fortune de ces doctrines, et cette question n'est-elle pas d'autant plus opportune, qu'en réalité, l'immense majorité des ouvriers adhérant au collectivisme ne sont nullement collectivistes? Démontrer

Digitized by Google

l'inanité du socialisme, c'est fort bien, même c'est fort facile ; mais déterminer son origine, son influence, sa force d'expansion, est à la fois plus scientifique et plus utile. Et, pour cette tâche, le sociologue qui croit à l'action indivisible du droit et de l'intérêt, n'est-il pas plus qualifié que l'économiste aux vues étroites, qui s'obstine à voir dans les hommes des êtres exclusivement créés pour produire beaucoup de richesses?

Loin d'incliner vers le socialisme, l'école nouvelle se trouve donc, pour en repousser les assauts, en meilleure posture que l'école classique. A l'idéal révolutionnaire, elle oppose l'idéal réformateur : car c'est bien la réforme sociale qui domine et caractérise les aspirations dont M. Schmoller s'est fait l'éloquent apologiste. D'une phrase, il en résume l'objet : « L'élévation des classes inférieures à la dignité sociale » (*Die Erziehung der unteren Klassen zur Wirtschaftlichkeit*).

Ces idées sont celles qui, aujourd'hui, descendent de presque toutes les chaires universitaires allemandes. Qu'elles soient peu favorablement accueillies parmi les chefs d'industrie et les capitalistes, cela se laisse aisément deviner, et que le grand essor économique de l'Allemagne, accroissant la puissance et rehaussant le prestige de ceux-ci, nuise notablement à de telle idées, cela n'est pas moins évident. Aussi, depuis deux ou trois ans, des protestations se sont produites, dans la presse et ailleurs, contre l'esprit de l'enseignement social des universités. Fièrement, les professeurs ont relevé le gant : dans une circonstance solennelle, lors de son installation, en 1897, comme recteur de l'Université de Berlin, M. Schmoller, notamment, a revendiqué les droits de la science. Son discours, qu'il publie également dans le présent volume, est, dans sa seconde partie au moins, un brillant plaidoyer en faveur du rôle émancipateur de la culture intellectuelle, en même temps qu'une solide défense de l'école nouvelle qui, tout bien considéré, reste seule maîtresse du terrain. Qu'on laisse, a conclu l'éminent professeur, les derniers doctrinaires du manchestérianisme et du collectivisme se débattre à la tête des partis qui les suivent, ou des coalitions d'intérêts qui s'en servent : il n'y a plus place pour eux dans la science écono-

Digitized by Google

mique ni dans les universités! Que l'on mette fin à ce soi-disant éclectisme, qui accueillerait également les théories surannées et les idées modernes : il n'y a rien de commun entre elles; celles-ci ont tué celles-là. Et si l'enseignement universitaire est plutôt favorable aux revendications ouvrières, ce n'est point par sentimentalisme ou par intérêt, mais parce qu'il est conforme à l'équité et au bien public que cela soit.

Quand nous aurons ajouté que M. Schmoller a encore tenu à publier dans ce volume le long article qu'il a consacré, en 1893, à « L'économie politique, sa théorie, sa méthode », dans la première édition du *Dictionnaire* de Conrad, nous aurons amplement montré, sans doute, que l'apparition de cet ouvrage est plus qu'un incident de librairie : c'est un événement scientifique, presque un événement politique.

A un point de vue plus restreint, rien ne montre, d'ailleurs, mieux que ce livre, le véritable caractère des contributions de l'école allemande au développement de l'économique. Elles sont essentiellement philosophiques et politiques; elles touchent peu à la science proprement dite, à ses théories, à ses lois. C'est là l'œuvre de demain; même, toutefois, dans ce domaine, l'école allemande aura eu l'inappréciable mérite de provoquer le « grand dégel » qui, suivant la pittoresque expression de M. Gide, a marqué l'histoire des doctrines économiques au cours de ce siècle.

On se tromperait cependant, si l'on croyait que, sous le souffle tiède des idées nouvelles, le dégel a été complet : çà et là, apparaissent encore les vieilles méthodes et les notions démodées, — froids icebergs désemparés, dont les flots minent la base et que fait doucement fondre le soleil...

Tel le *Vocabulaire-manuel d'économie politique* [1] qu'a publié M. Alf. Nymarck. « Définitions, citations, indications d'ouvrages à consulter, énumérations de questions à étudier, références aux grands classiques économiques et aux savants contemporains, voilà quel a été le plan de ce vocabulaire. »

[1] Un vol. in-18, 478 pages; chez Colin, Paris : 5 francs.

Digitized by Google

Ainsi s'exprime l'avant-propos. Et plus loin : « Ce vocabulaire aura atteint son but, s'il peut être un répertoire d'idées autant qu'un répertoire de mots. »

Or, M. Nymarck a élu domicile, non seulement, comme un distingué professeur de France le reprochait au petit groupe d'orthodoxes irréductibles, « dans une période de l'histoire », mais encore dans une école, dans un cénacle, exclusif et limité. Les seules références fréquemment citées sont le *Journal des économistes*, les *Annales de la Société d'économie politique* (de Paris), le *Bulletin* de la même Société, les *Dictionnaires* variés de MM. Guillaumin, Say, Y. Guyot et Block... Pour des sujets aussi discutés que « la liberté et la réglementation », on trouve tout uniquement... une page de Bastiat; si l'on veut étudier les « lois économiques », il faut se contenter de quelques lignes d'un discours de Léon Say, et d'un renvoi à un livre de M. Y. Guyot. Il y a aussi des rubriques comme celle-ci, que nous trouvons à la lettre M, et qui plongent le lecteur dans un certain ahurissement : « *Mur et gouvernement :* Quand je suis contre un mur, je me retourne pour ne pas me briser la tête; c'est ce que font tous les gouvernements; quand ils voyent qu'ils vont se briser contre un vote, ils se retournent. (Léon Say, Chambre des députés, 9 et 11 mai 1891.) »

Non, décidément, l'avant-propos ne disait pas vrai! ce n'est pas un répertoire d'idées, ce n'est qu'un répertoire de mots. C'est le vade-mecum du parfait orthodoxe, et, comme tel, il est vrai, on ne peut lui refuser une incontestable valeur.

D'un caractère autrement scientifique et impartial est le recueil *L'Année sociologique* (1), qui se publie sous la direction de M. E. Durkheim, professeur de sociologie à la Faculté des lettres de l'Université de Bordeaux.

L'Année sociologique n'a pas pour seul, ni même pour principal objet de présenter un tableau annuel de l'état où se trouve la littérature proprement sociologique. Elle vise surtout à

(1) Un vol. in-8°, 563 pages, chez F. Alcan, Paris : 10 francs.

Digitized by Google

informer régulièrement les sociologues des recherches qui se font dans les sciences spéciales, histoire du droit, des mœurs, des religions, statistique morale, sciences économiques, etc., car, ainsi que le dit M. Durkheim, « c'est là que se trouvent les matériaux avec lesquels la sociologie se doit construire ».

La publication comprend deux parties : la première est réservée aux mémoires originaux (le volume de 1897, seul paru, en renferme deux : *La prohibition de l'inceste et ses origines*, par M. Durkheim ; *Comment les formes sociales se maintiennent*, par M. Simmel, professeur à l'Université de Berlin) ; dans la seconde partie, se trouvent les analyses et notices bibliographiques consacrées aux publications de l'année, sans distinction de langue ni de pays. Tous les aspects de la sociologie sont successivement envisagés : la sociologie générale, religieuse, morale et juridique, criminelle, économique. On rencontre là, par exemple, à propos des origines de la famille ou de l'évolution du droit et des mœurs, des discussions éminemment intéressantes, sobres et solides ; ces analyses sont, d'ailleurs, aussi objectives que possible, et les ouvrages importants donnent lieu à des comptes rendus qui sont eux-mêmes de véritables articles. Dans le domaine sociologique, nous ne connaissons rien de semblable ; c'est dire que cette initiative fait le plus grand honneur au groupe d'agrégés universitaires qui l'a entreprise, sous l'inspiration de M. Durkheim. Un vœu seulement : pourquoi ne pas indiquer le prix de l'ouvrage analysé à côté de son titre? Cette indication n'est pas sans utilité, quoique non strictement scientifique.

Nous parlions à l'instant du mérite scientifique des fondateurs de l'*Année sociologique* : on aurait tort, en effet, de juger l'activité de la France dans la littérature économique par les productions, généralement peu prisées, des quelques auteurs qui, ayant longtemps prétendu détenir le monopole de la science, ont conquis et conservent encore la faveur du grand public. Ils sont de plus en plus nombreux les chercheurs indépendants qui s'aventurent dans les chemins non battus.

La tendance historique en attire plus d'un : parmi diverses

Digitized by Google

études récentes sur l'histoire industrielle de la France, nous citerons *La grande industrie sous Louis XIV* (1), par M. Germain Martin, secrétaire général du Musée social.

La période étudiée est intéressante à deux points de vue : d'abord, en ce qu'elle marque une phase essentielle de l'histoire économique de la France ; ensuite, parce qu'elle n'est autre chose que la mise en action de la théorie de l'État-Providence. M. G. Martin a eu la grande conscience de ne pas s'en tenir aux travaux de ses prédécesseurs, ni aux renseignements de seconde main : il a fouillé les archives et interrogé les restes du passé ; témoin sa reconstitution de la draperie de Clermont-L'Hérault, dont les bâtiments datent du XVII^e siècle ; témoin encore la monographie d'une raffinerie royale de sucres au début du XVIII^e siècle. Comme tous les travaux sérieux d'histoire industrielle, celui-ci abonde en aperçus nouveaux sur une foule de questions économiques, où la théorie a grandement besoin de s'étayer sur des faits : les divers chapitres relatifs aux « ouvriers » sont parmi les plus importants à ce point de vue, tandis que la description précise de l'« administration » de la grande industrie comble une véritable lacune.

Au sujet du colbertisme si discuté, la conclusion de l'auteur est très nette : « Colbert soutint avec raison les débuts de l'industrie, mais ses successeurs eurent tort de ne pas couper les liens qui la protégeaient à contre-temps et restreignaient l'espace à une œuvre qui avait besoin de liberté pour se fortifier ». N'est-ce pas là vraiment le grand danger de tous les protectionnismes : ne pas savoir s'arrêter à temps, et compromettre, par l'abus même du remède, les salutaires effets qu'il a pu passagèrement amener ?

La grande industrie créée par Colbert se développait en dehors de l'organisation traditionnelle de la production au moyen âge : la corporation de métiers. C'est précisément cette forme qu'étudie M. Martin-Saint-Léon (2). On sent bien, en

(1) Un vol. gr. in-8°, 446 pages ; chez Rousseau, Paris : 9 francs.

(2) *Histoire des corporations de métiers depuis leur origine jusqu'à leur suppression*, en 1791. Un vol. in-8°, 671 pages ; chez Guillaume, Paris : 8 francs.

Digitized by Google

lisant ce livre, qu'il ne renferme pas toute l'histoire des corporations : il y aurait plus à en dire. Mais il a l'avantage de condenser de nombreux faits épars dans des travaux plus complets et plus spéciaux.

Où l'auteur prête à de nombreuses et fortes critiques, c'est dans la dernière partie de son travail, consacrée à l' « évolution de l'idée corporative au XIX^e siècle ». Il pense que l'organisation corporative de l'industrie est celle de l'avenir, et pour lui, la corporation « ne sera pas une institution économique : elle sera une institution sociale ; à la fois un conseil de prud'hommes, un tribunal arbitral, une société d'assurances mutuelles contre les accidents du travail, le chômage et l'invalidité, une caisse de retraites, une société d'enseignement, un groupe d'études ». Nous avons beau regarder autour de nous, nous ne voyons, en dehors des corporations de M. de Harmel, les germes de rien de semblable. Au contraire, le caractère strictement économique des relations professionnelles entre le capital et le travail s'affirme avec une netteté toujours croissante. Même le droit consacre de plus en plus l'organisation des intérêts basée sur des groupements purement économiques. La *trade-union*, le débat collectif du salaire, la responsabilité patronale en cas d'accidents, la codification du contrat de travail, la réglementation de l'emploiement, l'assistance des invalides : voilà les grandes solutions qui se dessinent au problème social. D'autres surgiront, peut-être, mais aussi loin qu'il est possible de prévoir, elles resteront modelées sur celles-là. Tout ce qui s'en éloigne ne résistera pas à l'évolution économique, au moins dans les principaux pays industriels.

Nous ne voulons plus remettre à notre prochaine chronique de signaler deux livres qui nous reportent aux États-Unis. L'un, de M. le D^r von Halle, commence la monographie de l'exploitation cotonnière sous le régime des planteurs (1); on

(1) *Baumwollproduktion und Pflanzungwirtschaft;* 1^ster Teil : *Die Sklavenzeit;* un vol. in-8°, 369 pages ; chez Duncker et Humblot, Leipzig : fr. 11.25.

Digitized by Google

y retrouve le soin extrême des travaux historiques des disciples de M. Schmoller, et les nombreux détails fournis sur la situation politique, économique et sociale des populations du Sud sont autant de contributions à des recherches d'un ordre plus général. Il faut évidemment attendre la suite de l'ouvrage pour en apercevoir toute la signification : tel qu'il s'annonce, il est d'une importance capitale.

L'autre publication que nous voulons citer est due à un Américain, M. W. F. Willoughby, attaché au Département du travail, à Washington (1). L'intérêt qu'elle présente pour les lecteurs d'outre mer est évidemment supérieur à celui qu'elle peut éveiller en Europe, puisqu'elle contient la description des méthodes appliquées dans les divers pays, ceux du vieux continent principalement, pour assurer les ouvriers contre les risques de maladie, d'accident, de vieillesse, d'invalidité. Mais le mérite distinctif de ce petit traité d'assurance ouvrière gît dans la mise en parallèle de tous les systèmes; le volume fait partie d'une « Bibliothèque de vulgarisation scientifique »; il y trouve excellemment sa place.

Rien de tout cela n'existe chez nous : les personnes qui s'intéressent aux questions ou aux œuvres sociales cherchent en vain des manuels sérieux, où l'on expose un sujet d'un point de vue scientifique et loyalement objectif. Mais, au fait, y en a-t-il beaucoup qui cherchent, et la plupart ne préfèrent-elles pas la quiétude de l'ignorance ou la satisfaction de l'à-peu-près?

SPECTATOR.

(1) *Workingmen's Insurance;* un vol. in-12, 386 pages; chez Th. Y. Crowell, New-York : fr. 6.50.

Digitized by Google

LE MOIS POLITIQUE

Nous sommes dans l'attente d'une nouvelle législation électorale, qui risque fort de ne satisfaire personne. La droite est divisée sur l'opportunité et le caractère de cette réforme. La gauche est unanime à la réclamer ; elle ne l'est pas moins à la redouter, puisque ce sont ses adversaires qui s'en chargent. Elle n'est plus unanime du tout sur le point de savoir ce qu'il faut mettre à la place du système actuel, qu'elle est pourtant unanime à condamner. Voilà un joli imbroglio politique.

Tâchons d'en démêler les fils. A droite on voudrait garder le pouvoir, à gauche on voudrait s'en emparer. N'est-ce pas la fin suprême de toute propagande politique, et une fin, d'ailleurs, légitime? Car si tu crois tenir le bon droit et la vérité de ton côté, toi catholique, toi libéral, toi socialiste, tu dois avoir à cœur d'assurer le triomphe de ce droit ou de cette vérité, et pour cela il n'y a encore qu'une méthode sûre, c'est la direction du pays.

De là les hésitations évidentes du gouvernement sur la question de la réforme électorale ; de là les désaccords de la gauche libérale et socialiste.

Le gouvernement a accepté la démission de l'un de ses membres qui, paraît-il, ne voulait pas de la loi dont on nous menace. C'est, du moins, ce que M. de Smet-de Naeyer a raconté à un rédacteur du *Petit Bleu*. Cette démission n'est pas un symptôme rassurant ; le projet du cabinet est-il plus réactionnaire qu'on ne le redoutait? On le saura un de ces matins.

La gauche veut, en bloc, une législation nouvelle. Elle

Digitized by Google

reconnaît, en bloc, que notre façon d'élire les députés est absurde, qu'elle est même inique. Un propriétaire illettré des environs de Bruxelles peut avoir 3 voix et choisir 18 députés; un lauréat de l'enseignement primaire et moyen habitant Virton, où il lit force journaux, pense, discute et raisonne, peut fort bien n'avoir qu'un seul suffrage et il ne désigne qu'un seul député; il pèse donc dans la balance électorale 54 fois moins que son compatriote de Rhode-Saint-Genèse. Un électeur de 25 ans nommera les députés, mais on ne l'estimera pas assez réfléchi pour élire les conseillers provinciaux; or, les députés font les lois et régissent les destinées du pays; les conseillers provinciaux sont d'insignifiants comparses, qui viennent dîner pendant quinze jours, deux fois l'an, dans les meilleurs restaurants du chef-lieu...

Jusque-là tout le monde est d'accord à gauche, depuis M. Bara et M. Vanderkindere jusqu'à M. Vandervelde et M. Léon Defuisseaux. Mais où cesse l'accord, c'est quand il s'agit de substituer un nouveau régime au régime actuel. Les uns veulent qu'on nous dote du S. U. et de la R. P. D'autres ne veulent pas du S. U., et d'autres encore, de la R. P. Cela fait trois camps bien tranchés. Ajoutons que la façon d'entendre la R. P. prête à des controverses; ajoutons aussi que, parmi ses adversaires, il y a des partisans du scrutin de liste et des partisans du scrutin d'arrondissement. Que voilà un beau gâchis!

Est-ce un gâchis irrémédiable?

Je ne le crois point. Si l'on voulait discuter entre gauchers à la mode anglaise, dans des conférences où régnât le calme des échanges d'idées non publics, où les opinions fussent mûries, puis tournées et retournées en tout sens, peut-être arriverait-on à s'entendre. Au lieu de cela, chacun se cantonne sur son terrain, crie bien haut et bien fort qu'il ne démordra point de sa manière de voir, s'y obstine, s'y entête, s'y terre avec une rage qui fait pleurer d'allégresse les cléricaux les moins attendris. M. Bara déclare, à Tournai, qu'il est et reste, comme on l'a publié jadis, partisan de l'uninominal; M. Goblet d'Alviella écrit qu'il n'en veut point, et il est soutenu par les associations libérales de la plupart des arrondissements.

Digitized by Google

M. Vandervelde fait entendre qu'il accepterait, en désespoir de cause, la R. P. sans le S. U., et l'*Indépendance* (8 avril) attribue le même propos à M. Anseele; mais à Liége, on déclare nettement, dans les milieux socialistes, que les deux réformes sont inséparables, et, ce qui est peut-être plus inquiétant, à Mons et à Charleroi, dans ces mêmes milieux, on ne déclare rien du tout.

Pourtant, l'idée de la triple alliance fait son petit bonhomme de chemin malgré ces contrariétés occasionnelles. Elle nous a valu un mémorable exemple d'abnégation à Verviers. Cet exemple, ce sont les progressistes qui l'ont donné. Ils détiennent deux sièges à la province et les catholiques quatre; les libéraux et les socialistes n'en occupent aucun. Un des conseillers catholiques est envoyé à la Chambre; voilà un siège disponible; un mandataire progressiste offre de se retirer; en voilà un second. Ses amis et lui disent aux gauchers des deux extrémités anticléricales : prenez le siège que nous vous offrons et unissons-nous pour enlever, à la pointe de l'épée, celui que le nouveau député a rendu libre chez les cléricaux. De la sorte, il y aura au conseil provincial de Liége trois anticléricaux de Verviers, un d'extrême gauche, un de gauche moyenne (ou progressiste) et un de gauche modérée; et la triple alliance sera scellée par des actes, ce qui vaut mieux que d'être soumise aux lenteurs et aux incertitudes des délibérations.

Que manque-t-il donc pour que l'initiative des progressistes verviétois devienne la loi de tous les libéraux? Il manque un peu d'abnégation individuelle et de bonne volonté collective. C'est pour hâter, s'il est possible, l'œuvre de celle-ci et aiguillonner celle-là que j'ai écrit ces quelques pages.

Je les ai surtout écrites dans une pensée de piété littéraire. Qui donc de mes lecteurs (et j'entends des plus lettrés) connaît un opuscule de H. Taine intitulé : *Du suffrage universel et de la manière de voter?*

L'opuscule date de 1872, et quoiqu'il vînt à son heure, il passa presque inaperçu chez nos voisins de France. On a, en général, pour l'avis des hommes de lettres en matière poli-

Digitized by Google

tique, une défiance irraisonnée qui voisine l'antipathie ou le dédain. C'est un instinct très bourgeois, français autant que belge, encouragé, d'ailleurs, par les politiciens de toutes nuances. Est-ce parce que la plupart de ceux-ci ignorent les secrets de la langue qu'ils parlent et qu'un peu d'envie se mêle à leur éloignement pour les artistes de plume? A lire les discours parlementaires et les leaders-articles de nos journaux, on le croirait sans trop de peine. Mais admettons que la supposition soit injurieuse et fausse; que l'antinomie dont il s'agit a des causes plus avouables et plus profondes. Admettons qu'il est d'histoire avérée que la politique ne fut jamais profitable aux écrivains, qu'ils y laissèrent toujours un rayon de leur gloire, une bribe de leur considération. Chateaubriand, Lamartine et Victor Hugo sont grands par leurs livres et non par leurs actes; leur rôle diplomatique ou politique les honore cent fois moins que les chefs-d'œuvre de leur esprit.

Mais Chateaubriand, Lamartine et Victor Hugo furent des poètes, en prose ou en vers; H. Taine fut un historien-philosophe, comme Guizot, comme Tocqueville, comme notre Émile De Laveleye. Il mérite donc une attention plus soutenue et plus bienveillante qu'un faiseur de rimes, lorsqu'il condescend à prendre la plume pour exprimer sa pensée sur le S. U. et la manière de voter. Et si cette pensée se rapporte à la France de 1872, ce n'est pas une raison pour que la Belgique de 1899 n'en fasse point son profit. La France de 1872 avait déjà le S. U. et songeait à l'*organiser;* nous ne l'avons pas encore. La France de 1872 avait l'instruction obligatoire et le service personnel; nous subissons, sans trop nous morfondre, la honte du remplacement militaire et nous possédons 25 p. c. d'illettrés totaux et 55 p. c. de demi-illettrés. Donc, nous retardons sur cette France-là au lieu de la devancer en quelque manière; nous retardons sur elle tant au point de vue du patriotisme et de l'instruction populaire qu'à celui des institutions démocratiques; nous sommes bien dans les conditions qu'il faut pour recevoir une leçon et n'en donner point.

H. Taine, en 1872, était rallié au S. U. D'abord parce que ce système électoral était irrévocablement inscrit dans les

Digitized by Google

lois et entré dans les mœurs de son pays. Ensuite parce qu'il était populaire. Enfin, parce qu'il « est conforme à l'équité ». Toutefois, en contractant avec ce système électoral un mariage de raison, il entendait qu'il y eût contrat par-devant notaire et qu'il fût stipulé que le S. U. sortirait loyalement ses effets. J'épouse une femme sans dot à condition qu'elle soit droite et non boiteuse; sa difformité, si elle en a une, peut entraîner la résiliation morale, sinon juridique, de l'acte qui nous lie.

Or, le S. U., en France, est boiteux en 1899 comme il l'était en 1872. Les critiques formulées par H. Taine ont gardé, pour la plupart, leur vérité et leur fraîcheur. Elles se résument en ceci: le S. U. n'est pas sincère. Il n'est pas sincère, parce que l'électeur ne connaît pas l'élu. Comment voulez-vous qu'il en soit autrement? : « D'après les dernières statistiques, *un dis-* « *trict électoral* contient en moyenne 33 communes au-dessous « de 500 âmes, 23 communes de 500 à 1,000 âmes, 17 bourgs « et petites villes de 1 000 a 5,000 âmes, une ville moyenne « ou grande au-dessus de 5,000 âmes...; sur les 20,000 élec- « teurs du district, combien y en a-t-il qui aient une opinion « personnelle, ou du moins une opinion à peu près fondée, « sur les trois ou quatre candidats qui se disputent leur suf- « frage? Combien y en a-t-il qui leur aient parlé, qui les aient « vus deux fois, qui sachent d'eux autre chose que la couleur « du paletot et de la voiture dans lesquels ils ont fait leur « journée électorale ? »

Taine trace alors un tableau saisissant de la vie rurale et de la vie des petites villes; il montre, en traits pressés, nets, éloquents, l'ignorance où l'on y végète de la situation politique et administrative de l'ensemble du pays et de ceux qui président à ses destinées. Ce tableau est vrai encore aujourd'hui. Il est vrai en France comme en Belgique, comme partout, bien que le grand historien ait formulé d'expresses réserves en faveur des pays protestants, où la pensée collective circule, comme le sang, dans la périphérie au lieu d'affluer toute entière au centre.

Il n'est pas de condamnation plus fondée du scrutin de liste que celle qui repose sur des constatations de cet ordre.

Digitized by Google

M. Bara se réjouirait en lisant ceci : « Pour moi, j'ose croire « qu'un paysan, un ouvrier, n'est pas un chien savant, mais un « homme ; que, s'il vote, il doit faire œuvre d'homme, c'est-« à-dire juger son candidat, et il me suffit de relire les circu-« laires de M. Ledru-Rollin en 1848, de M. Gambetta en 1871, « pour reconnaître dans les inventeurs du scrutin de liste des « dictateurs déguisés en libéraux, persuadés que leur volonté « privée vaut mieux que la volonté publique, qui, en feignant « de nous consulter, nous dictent notre réponse et se font « nos maîtres sous prétexte d'être nos serviteurs. »

Le scrutin de liste est donc plus redoutable encore que le scrutin uninominal. Si celui-ci livre 20,000 électeurs au hasard d'un coup de dé, que faut-il dire de celui-là, qui décuple les chances défavorables et met en un péril dix fois plus grand les intérêts du pays ?

Mais à quel mode de votation s'arrêter, si les deux systèmes, qu'on oppose généralement, sont tous les deux, quoique à un degré inégal, des falsifications involontaires, mais certaines, du S. U ?

H. Taine a trouvé un moyen de sortir d'embarras. Ou plutôt il est allé quérir ce moyen dans le livre de Tocqueville, *De la démocratie en Amérique*. Voici ce qu'écrivait, en effet, l'éminent publiciste, il y a près de trois quarts de siècle :

« Lorsque vous entrez dans la salle des représentants à « Washington, vous vous sentez frappé de l'aspect vulgaire de « cette grande assemblée. L'œil cherche souvent en vain dans « son sein un homme célèbre. Presque tous ses membres sont « des personnages obscurs, dont le nom ne fournit aucune « image à la pensée. Ce sont, pour la plupart, des avocats de « village, des commerçants ou même des hommes appartenant « aux dernières classes. Dans un pays où l'instruction est « presque universellement répandue, on dit que les représen-« tants du peuple ne savent pas toujours écrire.

« A deux pas de là s'ouvre la salle du Sénat, dont l'étroite « enceinte renferme une grande partie des célébrités de « l'Amérique. A peine y aperçoit-on un seul homme qui ne « rappelle l'idée d'une illustration récente. Ce sont d'éloquents

Digitized by Google

« avocats, des généraux distingués, d'habiles magistrats ou « des hommes d'Etat connus. Toutes les paroles qui s'échap- « pent de cette assemblée feraient honneur aux plus grands « débats parlementaires d'Europe...

« D'où vient donc une si énorme différence ? Je ne vois « qu'un seul fait qui l'explique : l'élection qui produit la « Chambre des représentants est directe ; celle dont le Sénat « émane est soumise à deux degrés. L'universalité des « citoyens nomme la législature de chaque État ; et la Consti- « tution fédérale, transformant à leur tour chacune de ces « législatures en corps électoral, y puise les membres du « Sénat. » (Tome II, chapitre V.)

Le suffrage à deux degrés, voilà ce qui a fait du Sénat américain la haute assemblée qu'Alexis de Tocqueville nous décrit ; le suffrage à un degré, voilà ce qui peuple la Chambre des représentants de médiocrités de tout ordre. Taine invoque ce contraste et il en déduit une formule de réforme électorale, qui peut s'exprimer ainsi : les députés seront choisis par des délégués élus à la commune au S. U. par tous les citoyens français.

Ces délégués, il les présume, avec raison, plus capables, plus instruits, plus désintéressés, donc plus aptes à remplir leur mandat que de simples électeurs ; avec eux plus de politique de cabaret, plus de boniment électoral, débité du haut de quelque tréteau ou imprimé et propagé par villes et campagnes. Réunis au chef-lieu où ils passeront trois jours, ils délibéreront mûrement sur les meilleurs choix à faire, sur les titres respectifs des candidats ; ils interrogeront directement ceux-ci ; ils émettront, en fin de compte, un vote généralement réfléchi, sincère et utile.

Telle est la formule de Taine et telle est, nous semble-t-il, la formule qu'il conviendrait de soumettre aux délibérations de tous les libéraux.

Les avantages de cette formule sont si nombreux, si évidents qu'il est à peine besoin d'en faire l'énumération.

On l'a vu : les libéraux et les socialistes, d'accord sur les inconvénients du régime actuel, tirent à hue et à dia dès qu'il

Digitized by Google

s'agit de le remplacer. Les uns tiennent pour un mode d'élection, les autres pour un autre ; les uns veulent du S. U. et les autres n'en veulent point, du moins dans sa forme pure et simple.

Avec le suffrage à deux degrés toutes ces contradictions se résolvent sans peine.

Le S. U. pur et simple n'aurait plus rien d'effrayant s'il était combiné avec le vote à deux degrés. La R. P. cesserait peut-être d'inquiéter nos uninominalistes s'ils avaient l'espoir de se voir dirigés par des intelligences plus conscientes et s'ils étaient sûrs que, par personnes dûment interposées, les électeurs connaîtraient mieux les candidats. Admettez que le Luxembourg ne forme plus qu'un grand collège sous le régime actuel et voyez à quels inconvénients se heurtera le choix d'un paysan de Villers-sur-Semois ou de Loheré sur-Ourthe, forcé d'opter entre dix candidats et peut-être même quinze, dont huit, peut-être douze, ou un plus grand nombre, sont étrangers à son arrondissement! Ces inconvénients disparaissent grâce au système de la délégation et du scrutin à deux degrés.

On objectera que depuis vingt-cinq ans les moyens d'information se sont multipliés, que rares sont les électeurs qui ne lisent pas un journal. Quelle illusion! Ils ne sont pas rares du tout les électeurs illettrés, et M. Sluys, dans de récentes statistiques, a ouvert les yeux aux incrédules les plus obstinés. Dans un pays où il y a 70 p. c. de quasi illettrés, l'action de la presse est plus apparente que réelle. Au surplus, il est discutable que cette action soit saine dans l'espèce, et que la lecture des journaux de parti, c'est à-dire de quasi tous nos journaux, contribue à fixer l'électeur populaire sur la valeur respective des candidats qu'on lui offre. A entendre les quotidiens de droite, sur trois candidats en présence, l'un est un coquin, un autre est un imbécile, le troisième est un aigle, et il n'y en a que pour lui. Retournons cette proposition, et vous aurez l'opinion des quotidiens de la nuance adverse. Comment voulez-vous que mon campagnard, ou mon ouvrier des mines, ou mon épicier de bourgade se retrouve dans cette cacophonie?

On objectera autre chose : les candidats ont des pro-

Digitized by Google

grammes. C'est entre des programmes que l'électeur doit opter et non entre des hommes.

Le beau billet, en vérité! Ou bien ces programmes sont sommaires, simplistes, ne comportent que quelques grandes réformes, celles de l'impôt, du système militaire et du mode de scrutin. Ou bien ils sont détaillés, verbeux, explicatifs, longs comme un bréviaire. Dans la première hypothèse, il y a neuf chances sur dix pour qu'on n'en discute pas la plus petite parcelle pendant la période législative pour laquelle le député est envoyé au Parlement, de sorte que, par un prodige d'inconséquence, l'électeur est avisé de ce que son mandataire pense sur des points indifférents et non de ce qu'il fera.

Dans la seconde hypothèse, je n'hésite pas à dire que quatre-vingt-quinze électeurs sur cent sont incapables de comprendre la portée des réformes multiples et circonstanciées sur lesquelles on les invite à se prononcer. Ce n'est pas déjà si aisé pour vous, qui êtes docteur en quelque chose, de vous faire une conviction sur l'impôt progressif, sur le contrat de travail, sur l'assurance ouvrière et sur quelques innovations d'ordre social, se rattachant à celles-là!

Nous voilà donc ramenés au point de départ, tel que le définissait H. Taine en 1872.

L'électeur ne sait pas, il ne peut pas savoir. La personne et les opinions de son mandataire lui échappent totalement. A moins, douce chimère, d'essayer du gouvernement direct, à moins de jouer du referendum à coups répétés, il faut se résigner à cette constatation et en prendre doucement son parti.

Il faut surtout en faire son profit. Point de mal irréparable; point de microbe qu'on ne puisse atténuer.

Le microbe, ici, c'est le politicien, fleur malsaine de la démocratie, le politicien qui est tantôt un jeune avocat sans clientèle ni fortune, en quête du mandat qui lui vaudra une dot ou de la dot qui lui vaudra un mandat; tantôt un instituteur sans emploi, qui sait et ne sait pas, qui a mal lu et trop lu, dont le cerveau est hypertrophié et l'appétit insatisfait; tantôt un gros bonnet de village, ou de petite ville, ignorant et bouffi, familier avec insolence, hâbleur de cabaret, promeneur de beaux jours et décrocheur d'astres.

Digitized by Google

Grâce au suffrage à deux degrés plus grand'chose à redouter de cette engeance. Comme le dit admirablement l'auteur des *Notes sur l'Angleterre* : « Dès lors, avec un tel système, ce « n'est plus par des professions de foi affichées, chefs-d'œuvre « d'emphase et de vague, que les candidats doivent s'expli- « quer; ils sont tenus de comparaître en personne, de parler « eux-mêmes, de quitter les lieux communs, de répondre à « des interrogations précises, d'engager d'avance leur opinion « sur des mesures prochaines, sur des lois imminentes. » Vous l'entendez bien : *mesures prochaines, lois imminentes*, et non plus de ces grandes et belles innovations, qui n'ont aucune chance d'être examinées pendant les futures sessions et qui servent de tampons commodes pour fermer la bouche aux moutons de Panurge du S. U.

J'ai gardé pour la fin un dernier argument et non le moindre, puisqu'il m'est fourni par la législation belge. Le suffrage à deux degrés n'est pas seulement usité pour le recrutement du Sénat en France et aux États-Unis; on en a fait un timide essai chez nous. Nous lui devons de voir siéger dans notre haute assemblée, M. Lejeune et M. Devolder, M. Janson et M. Bara, et enfin M. Edmond Picard. Chacun de nos grands partis, impuissant à briser la chaîne des sujétions locales, à dompter les petits appétits des petits ambitieux dans les arrondissements actuels, a eu recours au suffrage à deux degrés pour envoyer à la Chambre haute les hommes de talent que la mesquinerie du S. U. à un degré, plural ou non, avait écartés impitoyablement de la Chambre basse. Et peu s'en est fallu que M. Feron et M. Neujean ne rentrassent par cette porte dans la vie politique, comme M. Nothomb et M. de Burlet. Sans doute, il est d'autres choix qui prêteraient à des critiques très sévères; mais ceux que j'ai allégués sont victorieux; ils le sont d'autant plus qu'il ne s'agit ici que d'un embryon de suffrage à deux degrés et d'un embryon doublement informe, puisqu'il restreint exagérément le nombre des électeurs de la deuxième catégorie et qu'il laisse à ceux de la première le soin de désigner la grande majorité du Sénat.

Quand on se donne la peine et le temps d'y réfléchir, rien

Digitized by Google

de plus étonnant que la disparité qui existe partout entre les deux chambres de nos Parlements. L'une a été imaginée pour tout faire et l'autre pour tout empêcher. Que le Sénat sorte de l'élection à deux degrés, qu'il provienne d'un corps électoral plus restreint ou que sa composition soit, du moins en partie, laissée à l'arbitraire royal, il est, semble-t-il, de par son esprit comme de par sa composition une assemblée aristocratique. De là vient son impopularité. De là vient qu'au lieu de s'inspirer de lui, chaque fois qu'il s'est agi de remanier le mode de recrutement de la Chambre, on n'a pas manqué l'occasion de jeter quelques pierres dans son jardin. On le déclarait, on le déclare encore parfois, une institution vieillie, périmée, inutile. On allait jusqu'à demander sa prompte suppression.

Je ne sais si je m'illusionne, mais des faits récents ont rendu, en France comme en Belgique, un peu de popularité au Sénat. La notoriété personnelle de beaucoup de ses membres, leur dignité collective d'attitude, la grandeur de quelques débats à la Chambre haute belge, le contraste heureux entre la Chambre haute française et l'assemblée qui siège au Palais-Bourbon dans les incidents parlementaires de l'affaire Dreyfus, tout cela est fait pour calmer bien des susceptibilités démocratiques et gagner plus d'une sympathie au Sénat dans les pays de suffrage plus ou moins universel. Ce qui est plus fait encore pour nous le rendre cher, c'est, semble-t-il, la conduite de certains membres de la Chambre des députés et le discrédit excessif sans doute, mais inévitable, qui a frappé celle-ci dans la plupart des pays européens. On se rappelle les pages très captivantes que M. Paul Hymans écrivit naguère sur ce sujet douloureux. Sans doute, les conclusions de son jugement étaient optimistes, mais que dire des considérants qui les précédaient, sans trop les préparer !

En fait, j'imagine sans trop d'effort, un revisionniste de 1900, venant soutenir une thèse opposée à celle des revisionnistes d'antan et concluant à peu près ainsi : « S'il est une assemblée qui peut — je ne dis pas qui doit — disparaître sans grave inconvénient, c'est la Chambre des députés Démocratisez le Sénat en généralisant le système français de

Digitized by Google

l'élection à deux degrés ; faites des électeurs du second degré non des corps constitués intermédiaires, mais des collèges plus nombreux et, si possible, des collèges professionnels où le plus modeste hameau ait au moins un représentant ; créez un Conseil d'État pour parer à l'imprévu législatif et pour s'occuper des élaborations lentes et laborieuses, sans lesquelles il n'est pas de loi étudiée, donc durable, et demandez aux mânes de Cromwell ce qu'ils ont fait du fameux écriteau : « *Maison à louer...* »

M. WILMOTTE.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

LIVRAISON DU 15 JANVIER

Pages.

Maurice Vernes. Ernest Renan et la question religieuse en France. (Premier article.) 5
Valère Gille. Vers 23
Armand Winandy. En caravane. *(Fin.)* 30
Camille de Vérine. L'insensible évolution. *(Suite.)* 49
Alfred Duchesne. La tradition du moyen âge dans Molière. *(Fin.)*. . 64
M. Wilmotte. Le mois politique 89
Bulletin bibliographique 92

LIVRAISON DU 15 FÉVRIER

Lieutenant général **Wauwermans.** Les fortifications d'Anvers en 1899 et la grande coupure de l'Escaut 97
Arthur Daxhelet. Georges Rodenbach. 119
Ch. Sarolea. La France contemporaine jugée par un Anglais. . . . 146
Albert Arnay. Quelques livres 170
Maurice Sulzberger. Chronique artistique. 197
M. Wilmotte. Le mois politique. 207

LIVRAISON DU 15 MARS

Maurice Vernes. Ernest Renan et la question religieuse en France. (Second article.) 211
Camille de Vérine. L'insensible évolution. (*Suite.*) 231
Lieutenant général **Wauwermans.** Les fortifications d'Anvers en 1899 et la grande coupure de l'Escaut. (*Fin.*) 246
Aug. Gittée. La légende de Deucalion. (*Fin.*) 275
Maurice Sulzberger. Chronique artistique. 290
M. Wilmotte. Le mois politique 300
Bulletin bibliographique 307

LIVRAISON DU 15 AVRIL

Ern. Gossart. Un libéral chrétien : Émile Banning 315
Camille de Vérine. L'insensible évolution. *(Suite)* 335
Gustave Abel. Quelques considérations à propos du salariat 351
Léon Leclère. La journée d'un Bourbon 361
Laurent Dechesne. L'émigration 381
Spectator. Chronique sociale. 398
M. Wilmotte. Le mois politique 410

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google